

Morgan N. Lucas



triarc

ceci
est
univ
sur
legenre

**Ceci
n'est pas
un livre
sur
le genre**

Avec la collaboration de Sophie Nanteuil.

à Lilou et Adèle, mes nièces
à Maël et Noé, mes neveux
à Aimé, mon filleul
à Eden, mon bel enfant

Puissiez-vous grandir dans un monde
au sein duquel votre genre ne sera pas plus
important que la couleur de vos jolis yeux.

SOMMAIRE

Avant-propos	9
Partie 1 - Le genre —————	
CHAPITRE 1 : DÉFAIRE LE GENRE	16
▪ Genre = sexe ?	21
Focus sur l'intersexuation	23
▪ Le genre, un sexe social ?	25
▪ Rien n'est figé	26
Exercice pratique : C'est quoi ton genre ?	31
CHAPITRE 2 : ASSIGNATION ET ÉDUCATION GENRÉE	38
▪ « C'est un garçon » ou « c'est une fille » ?	41
▪ Devenir garçon ou fille, une question d'apprentissage ?	43
Focus sur les gender reveal parties	44
▪ Le processus de socialisation différenciée	46
Focus sur les garçons manqués	50
▪ La fabrique des inégalités	57
Dossier : Des clefs pour une parentalité inclusive	61
CHAPITRE 3 : LA LANGUE COMME OUTIL DE DOMINATION ET DE LUTTE	70
▪ Le langage, écho politique de nos quotidiens	73
▪ Le masculin l'a-t-il toujours emporté ?	75
▪ L'Homme avec un grand H suffit-il pour désigner l'ensemble de l'humanité ?	77
▪ Les femmes et les enfants d'abord, vraiment ?	78
▪ Masculiniser la langue permet-il d'éradiquer les femmes ?	79
▪ Y a-t-il plus grande insulte que le mot « fille » ?	82
▪ La langue peut-elle être un outil en faveur de l'égalité ?	83
Dossier : Guide de survie à l'écriture non-exclusive	87

Partie 2 - Stéréotypes et injonctions

CHAPITRE 4 : LE MASCULIN COMME NORME	96
▪ « <i>It's a Man's Man's Man's World</i> »	99
▪ Tout est supposé masculin jusqu'à preuve du contraire	101
▪ Un monde construit par et pour l'homme ?	103
Focus sur le sexism de la sécurité routière	105
▪ Inégalités face à la santé	106
Focus sur les discriminations médicales multi-factorielles	107
▪ Les femmes, toutes des hystériques ?	112
▪ « <i>Quand on arrive en ville</i> »	116
▪ Les femmes, des citoyens comme les autres ?	119
CHAPITRE 5 : INJONCTION À LA VIRILITÉ	126
▪ Patriar-quoi ?	128
▪ Être père et propriétaire suffit-il à imposer son pouvoir ?	131
Focus sur les boys club	134
▪ Être homme, est-ce être l'égal de son voisin ?	135
Focus sur l'éducation pédérastique	139
▪ Être un homme, apprendre à être viril	140
▪ Être un homme, quoi qu'il en coûte	142
▪ Être un homme, une injonction à la violence ?	144
▪ Être un homme, un pénétrant jamais pénétré	148
▪ Être un homme, mépriser les femmes	151
Focus sur les principaux courants masculinistes	153
Focus sur ces hommes qui prennent toute la place	155
Exercice pratique : Et si on en profitait pour checker nos priviléges ?	157

CHAPITRE 6 : INJONCTION À LA FÉMINITÉ	162
▪ Famille : impératif capitaliste et patriarcal ?	164
▪ Une entreprise bien huilée	166
▪ Le régime hétérosexuel, responsable de la soumission des femmes ?	171
Focus sur la contrainte à l'hétérosexualité	173
▪ Et les enfants, c'est pour quand ?	176
Focus sur le double standard	178
▪ Qui a le droit d'être une femme ?	180
▪ « Sois belle et tais-toi »	182
Focus sur le male gaze	183
▪ Femme, tu seras toi aussi, misogyne	185
▪ L'hypervigilance nécessaire face aux violences systémiques	187
▪ La culture du viol	189
Focus sur les odes aux violences sexistes	193
Guide : Des pistes pour répondre aux arguments antiféministes	197

Partie 3 - La binarité

CHAPITRE 7 : LA CONSTRUCTION DE LA BINARITÉ	208
▪ Au commencement était la colonisation	211
Focus sur les « sciences » eugénistes	216
▪ De la nécessité de classifier l'Autre	218
Focus sur l'invention de l'hétérosexualité	221
▪ Les hommes viennent-ils de Mars et les femmes de Vénus ?	222
▪ Le sexe est-il vraiment binaire ?	227
▪ Nos existences, garantes du maintien de la binarité	232
Guide : Être allié·e des luttes sociales	237

CHAPITRE 8 : LES TRANSIDENTITÉS	242
▪ Travestissement, transsexualisme, transidentité...	244
▪ Des décennies de représentations trans	249
▪ La transitude	254
Focus sur les parcours de transition	256
▪ Dysphorie et euphorie de genre	258
▪ Non-conformisme et non-binarité	260
Focus sur les identités non-binaires	264
▪ Les enfants et adolescent·es trans	265
▪ Transphobie ou cissexisme ?	272
▪ La transphobie systémique	274
▪ La transphobie dite ordinaire	276
Focus sur le passing	278
▪ La transmisogynie	279
Focus sur les groupes qui pourraient être des alliés mais décident d'être anti-trans	282
Guide : Parler des transidentités	285
CHAPITRE 9 : UNE VISION NON-BINAIRE DU GENRE	294
▪ Genre et panique morale	297
Focus sur la théorie du genre	299
▪ Binarité de genre, entre loyauté et obsolescence	304
Focus sur l'existence en dehors de la binarité	307
Focus sur le terme queer	309
▪ L'illusion de l'égalité	311
Focus sur l'intersectionnalité	313
▪ De la nécessité de ne pas confondre familiarité avec sécurité	315
Guide : Comment bien s'interroger sur son genre ?	319
Lexique	328
Remerciements	338
Crédits	340

AVANT-PROPOS

Qui êtes-vous lorsque personne ne vous regarde ? Lorsqu'aucun·e autre ne vous dicte à quoi ressembler, comment vous comporter et quoi ressentir ?

Loin des injonctions et des schémas préconçus, est-ce toujours vous dans le miroir ?

À quoi savez-vous que vous êtes un homme, une femme ou que vous n'êtes ni l'un ni l'autre ?

Est-ce une croyance, une pensée, un rôle, une condition, un chromosome, un taux d'hormones, un M ou un F sur votre carte d'identité ?

Avez-vous déjà pris le temps de vous rencontrer dans l'intimité de votre solitude, à l'abri des jugements et des réquisitoires ? Qui êtes-vous au-delà des aspirations des autres ? Quelle partie de vous avez-vous dû anéantir pour rentrer dans le moule ?

Aviez-vous déjà pris le temps de vous poser toutes ces questions ?

Vous a-t-on seulement donné la possibilité de le faire ?

Nous sommes entouré·es de croyances et de certitudes qui nous rassurent. Dans notre société, l'identité est factuelle et le genre a été théorisé comme étant l'une des bases fondamentales de la stabilité du système et des individus qui le composent.

Alors lorsque la confusion s'immisce dans une question aussi intime et a priori évidente que celle-ci, plus rien ne semble établi.

Pourtant, il est impératif de s'interroger, de se demander pourquoi les choses sont ce qu'elles sont avant de les éléver au rang de vérités absolues. Prendre ce temps permet de déterminer à qui cela profite, et de conscientiser la nécessité de questionner pour mieux démolir. Si le démantèlement est possible, c'est parce que cette organisation n'a rien de naturelle. Elle est construite. De toutes pièces. Cependant, conditionné·es à croire qu'il s'agit là de l'ordre des choses, qu'il n'y a pas d'autrement possible, nous ignorons collectivement la potentialité d'un mieux ailleurs.

Alok Vaid Menon, artiste pluridisciplinaire, écrit à ce propos que nous avons appris à craindre précisément ce qui a la faculté de nous libérer. C'est exactement comme l'histoire de l'animal et de la clôture. Même si elle n'est pas électrifiée, par peur, aucun ne se risquera à la franchir. Aucun ne saisira l'opportunité de s'affranchir. Nous faire craindre la liberté est l'outil le plus puissant du pouvoir.

Ainsi, pour en reprendre un peu, rien de tel que de commencer par s'informer, prendre conscience des rouages, des mécanismes à l'œuvre derrière toutes ces questions.

Dans les années 1960, "Stay woke" est devenu le mot d'ordre des activistes afro-américain·es qui avaient compris qu'un moment d'inattention suffirait à remettre en question leur existence.

Rester éveillé·es donc, c'est ce que je vous propose de faire ensemble, ici et maintenant. Le trajet est long mais édifiant, et vaut la peine de garder les yeux grands ouverts.

De cette manière nous pourrons constater ce qui depuis des siècles, nous est présenté comme conçu pour notre bien.

Ce livre est composé de trois grandes parties divisées en trois chapitres et portées par trois voix distinctes :

- La voix didactique, destinée à vous transmettre de l'information.
- La voix du troll, qui fidèle à lui-même, s'invitera lorsque bon lui semble, à l'instar de ceux présents sur internet.
- Ma propre voix, pour vous rassurer et vous accompagner tout au long de ce chemin sinueux.

Je m'aperçois que l'excitation de vous rencontrer, cher·es lectrice·s, me fait oublier les bonnes manières. Permettez-moi donc d'y remédier !

Pour reprendre la présentation de l'autrice féministe Virginie Despentes, sur la forme du moins¹, laissez-moi vous raconter d'où je viens : je vous écris de chez les trans, les bisexuel·les, les racisé·es, les juif·ves, les dys-

¹ *King-Kong Théorie*, Virginie Despentes, Grasset, 2006 : « J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides [...] C'est en tant que prolotte de la féminité que je parle, que j'ai parlé hier et que je recommence aujourd'hui. » (p.9-10)

praxiques, les vegans... J'écris de la marge, au carrefour de toutes ces identités, là où l'on questionne le bien fondé des attendus avant de les appliquer. Mon identité d'homme transgenre m'a obligé très tôt à interroger ma place dans le monde et avec elle, son fonctionnement pour mieux comprendre comment m'y intégrer.

Au-delà de mon expérience intime, je suis devenu thérapeute et accompagne au sein de mon cabinet des personnes en tous genres, individuellement ou en couple, mais aussi des parents d'enfants LGBTQIA+.

En parallèle de cette activité, je suis également formateur sur les questions de diversité de genres et de sexualités auprès d'un public issu des professions de santé, de l'éducation ou du social.

Ce que j'ai pu observer dans ma pratique, c'est qu'aborder ces sujets auprès de personnes qui n'ont pas encore pu se donner l'espace d'y réfléchir, peut être vécu comme une agression, une trop grande remise en question de leurs croyances les plus profondes, au point que l'information n'est simplement pas recevable en l'état.

C'est pourquoi il me tenait à cœur, comme je le fais auprès d'elleux, de vous proposer au-delà des connaissances, des pistes pour vous permettre d'avancer également sur votre propre chemin.

Dès lors, je vous propose de laisser de côté tout jugement pour accueillir simplement ce qui vient, attentif·ve et curieux·se à tout ce qui pourrait advenir.

Cet ouvrage est pensé comme un outil d'empouvoirement par le savoir entre autres, mais aussi et surtout, en ce qu'il permet d'accéder à la connaissance de soi.

Alors non, ceci n'est pas un livre sur le genre. C'est un livre sur vous, sur moi, sur nous, sur votre voisine, votre boulanger, votre avocate, votre grand-oncle, votre banquière et votre cousin par alliance, sur les rapports qui nous unissent mais surtout sur ce qui nous empêche de nous rejoindre, c'est un livre sur le pouvoir et l'insoumission, sur la liberté et la domination, sur la désobéissance et les injonctions.

NOTE IMPORTANTE

Écrire sur le genre, c'est trouver les bons mots pour que cette notion subtile soit appréhendée par le plus grand nombre. C'est aussi adopter un vocabulaire spécifique pour être le plus à-propos possible.

Ainsi, pour parler à tout le monde – femmes, hommes, personnes non-binaires – de tout le monde, ce livre est écrit en écriture inclusive.



L'écriture inclusive est avant tout utilisée pour offrir une alternative plus égalitaire aux règles grammaticales employées aujourd'hui.

Il est fort probable que vous l'ayez déjà adopté sans même vous en rendre compte. Par exemple, en écrivant « Madame, Monsieur » au début d'un courrier, « collègues » ; « l'équipe/le groupe » ; « le corps professoral/médical » ; des « personnes » ou encore « quiconque » qui sont toutes des formulations inclusives désignant divers individus indépendamment de leur genre.

Pour que vous puissiez vous y retrouver, voici un petit guide du vocabulaire inclusif qui sera le plus utilisé ici :

ie pronom inclusif qui permet de désigner une personne sans présumer de son genre

la contraction de *la et le*

elbo contraction de *elle et lui*

elcon contraction de *elles et eux*

ellon contraction de *celle et lui*

celon contraction de *celles et ceux*

tocontra contraction de *tous et toutes*

tacontra contraction de *ta/sa/ma et ton/son/mon*

le multimalgag offre un langage neutre faisant figurer côté-à-côte tous les genres et indiquant la présence de femmes et de personnes non-binaires que le masculin générique ne représente pas (ex : enseignant·e ou acteur·rice).

Si la langue française n'est pas la seule responsable des inégalités et discriminations en matière de genre, elle y participe grandement.

En effet, c'est grâce au langage que nous pensons le monde et tout ce qui le compose. Or, l'un des principes fondamentaux de la langue française est le masculin générique considéré comme neutre et avec lui, la fameuse règle du masculin qui l'emporte.

Ces préceptes participent à l'invisibilisation de toutes les personnes qui ne sont pas des hommes, construisant ainsi des représentations majoritairement masculines.

Notre vision du monde est donc forcément influencée par ces normes qui s'extirpent des manuels scolaires pour atterrir dans nos quotidiens. Ou bien serait-ce à l'inverse, nos quotidiens qui influencent le langage ?

C'est un fait. Le masculin, pensé comme neutre, décroche le premier rôle partout, tandis que les autres restent dans l'ombre.

Ici, et tout au long de cet ouvrage, nous tenterons de ne reléguer personne au second plan.

Vous l'aurez compris, mon objectif est de décortiquer le processus de construction du genre et comment celui-ci se répercute dans notre rapport à nous-même et aux autres.

Je ne pouvais donc décentrement pas utiliser un langage qui privilégie un genre et exclut tous les autres.

Partie 1

**LE
GENRE**

« La catégorie de sexe est une catégorie totalitaire qui, pour prouver son existence, a ses inquisitions, ses cours de justice, ses tribunaux, son ensemble de lois, ses terreurs, ses tortures, ses mutilations, ses exécutions, sa police. Elle forme l'esprit tout autant que le corps puisqu'elle contrôle toute la production mentale. Elle possède nos esprits de telle manière que nous ne pouvons pas penser en dehors d'elle. C'est la raison pour laquelle nous devons la détruire et commencer à penser au-delà d'elle si nous voulons commencer à penser vraiment, de la même manière que nous devons détruire les sexes en tant que réalités sociologiques si nous voulons commencer à exister. »

**Monique Wittig, autrice,
*La Pensée straight, Balland, 2001***

**Pour retrouver les ressources citées
dans cette partie et bien d'autres encore :**

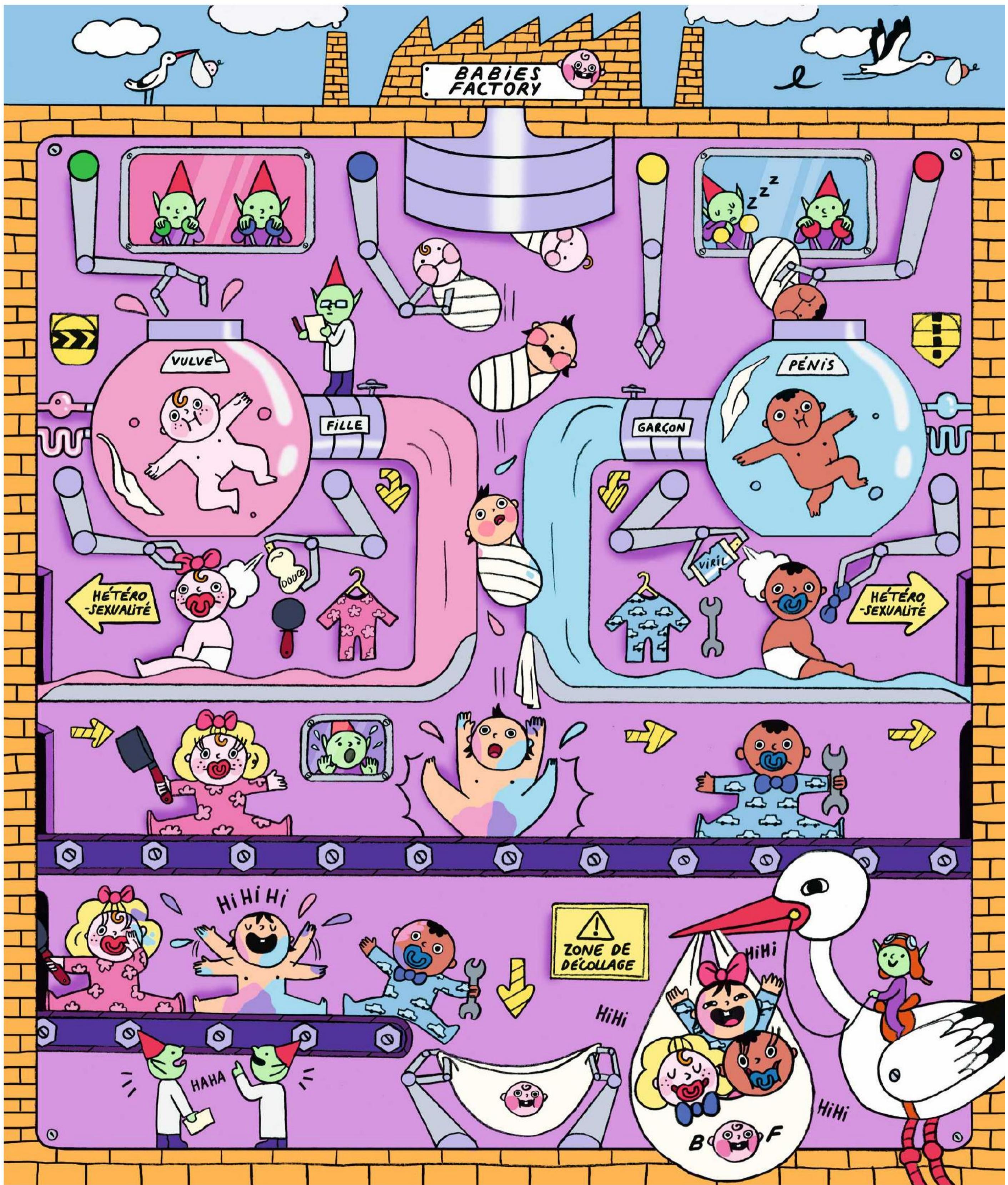


SCANNEZ-MOI

Chapitre 1

DÉFAIRE LE GENRE

Illustration : Clémence Sauvage



Ceci n'est pas un livre sur le genre. Du moins pas celui dont vous avez entendu parler à la télé, pas celui qui fait peur et qui convertit vos enfants. Non, ceci n'est pas un livre sur ce genre-là. Parce que ce genre-là n'existe pas.

Si c'est un sujet qui fait couler beaucoup d'encre et en fait bondir plus d'un·e, c'est surtout parce qu'on en parle mal. Pourtant, c'est une question d'une importance capitale qui nous concerne toutes, sans exception. Le genre est partout, tout le temps. Il oriente nos décisions, notre manière d'être au quotidien et influence nos croyances sur nous-mêmes et les autres.

Le genre n'est pas un sujet niche qui ne concerne qu'une minorité de personnes, toutefois, beaucoup le relient encore à la communauté LGBTQ+, sans songer une seule seconde qu'elles et eux aussi sont des êtres genré·es.

Pourtant, les inégalités salariales, la beauté, les violences sexistes et sexuelles, le couple, les contes de fées, la manière dont nous sommes soigné·es, dont les villes sont construites, la précarité, la crise climatique, ou encore le choix de nos vêtements et de notre alimentation, sont aussi affaires de genre.

Le genre est la première case dans laquelle nous rangeons celleux que l'on croise et la première cage dans laquelle on nous enferme.

C'est même la première chose que l'on remarque chez quelqu'un·e. Avant de s'intéresser à son âge, sa corpulence ou encore sa couleur de cheveux, notre esprit cherche à une vitesse record tous les indices nous permettant de saluer d'un « Bonjour monsieur » ou d'un « Bonjour madame ».

Lorsque nous ne parvenons pas à identifier la catégorie adéquate, quand nous sommes incapables de trouver la case dans laquelle placer notre interlocuteur·rice, le malaise surgit. Nous sommes soudain propulsé·es en dehors de notre zone de confort parce que son aspect physique ne correspond pas aux standards esthétiques binaires que l'on nous a enseignés.

Or, le genre ne se limite pas et ne se définit pas par ce qu'une personne nous donne à voir.

NOTE IMPORTANTE

Lorsque nous pensons le monde, nous avons tendance à prendre notre expérience personnelle comme point de repère. Ainsi, il est facile de se dire que si cela ne nous arrive pas à nous ou à notre entourage, c'est soit que ça n'existe pas, soit que c'est exagéré. Or, pour comprendre un phénomène, il est toujours pertinent de l'observer, non pas uniquement de sa fenêtre, mais avec une vue d'ensemble, en regardant précisément comment le système se met en place.



Tout au long de ce livre, je vais parler « des hommes » ou encore « des femmes »¹. Tentez de ne pas penser à celles et ceux que vous êtes ou que vous connaissez mais plutôt de réfléchir en termes de classe et de position sociale. Pour cela, il est primordial que vous puissiez faire un pas de côté afin de lire et d'analyser ce qui va suivre d'un point de vue systémique : une approche centrée sur l'ensemble des structures et modèles (juridiques, politiques, etc.) qui influent sur nos manières de penser et d'agir, plutôt qu'axée sous le prisme de nos individualités.

Si je prends la peine de vous écrire tout ceci avant d'entrer dans le vif du sujet, c'est parce qu'à la réception d'une information, notre cerveau a tendance à faire des raccourcis de pensée qui souvent, altèrent notre compréhension. Le biais de confirmation nous incite à ne chercher, sélectionner et retenir uniquement ce qui confirme et entretient nos croyances — basées sur nos propres expériences — rejettant ou sous-estimant ce qui les contredit. Les biais inconscients sont présents chez chacun·e d'entre nous, s'en apercevoir permet de tendre vers une compréhension plus ajustée de ce qui nous entoure.

¹ Mes cher·es lectrices non-binaires, ne pensez pas que je vous ai oublié·es. Cette note ne vous est simplement pas destinée

Tout l'objectif de cet ouvrage est de vous permettre d'enfiler les lunettes du genre² pour observer le monde avec un autre regard. Toutefois, si vous ne les avez jamais chaussées, je me dois de vous prévenir : loin d'être un simple accessoire, elles risquent de provoquer chez vous des prises de conscience plus ou moins agréables, et une fois enfilées, il vous sera très certainement difficile d'examiner quoi que ce soit sans leurs filtres.

Il est également probable qu'au cours de votre lecture, vous trouviez certains passages trop radicaux. Mais ne vous méprenez pas, la radicalité n'est pas une mauvaise chose. Étymologiquement, radical signifie aller à la racine. Et c'est ce que je tâcherai de faire tout au long de ce livre. Aller à la racine, regarder au-delà de ce qui est visible pour percevoir l'origine, le bien ou le mal-fondé de nos convictions.

Encore aujourd'hui, selon le dernier rapport³ du Programme des Nations Unies pour le Développement, près de 9 personnes sur 10 dans le monde — tous genres confondus — nourrissent des préjugés sexistes.

Comment est-il possible que malgré la production de matériels démontrant la caducité de ces croyances, malgré les siècles de luttes féministes, nous en soyons encore là ?

Plusieurs pistes semblent plausibles. Un certain nombre de personnes ne prennent pas au sérieux les combats et écrits féministes voire s'en méfient, pensant à tort qu'il s'agit d'une simple vendetta contre le patriarcat et non d'un projet politique émancipateur pour tous. Par ailleurs, beaucoup ne se sont jamais offert l'espace de s'intéresser à ses questions quand d'autres n'ont pas encore trouvé les matériaux qui leur correspondaient pour en comprendre tous les enjeux.

Alors pour remédier à tout cela, reprenons ensemble depuis le début.

² Expression utilisée par Isabelle Clair dans son ouvrage *Sociologie du genre* paru en 2012 aux Éditions Armand Colin

³ Rapport du Programme des Nations Unies pour le Développement sur l'Indice des normes sociales de genre (GSNI), *Breaking down gender biases*, mai 2023

Genre = sexe ?

Non. Du moins, pas tout à fait.

Le genre est inextricablement lié au sexe et s'il en est sa composante sociale, il n'est pour autant pas défini par lui.

On parle souvent de « sexe » lorsqu'on évoque l'identité de quelqu'un·e. Or, c'est un abus de langage.

Stricto sensu, demander le sexe d'un·e enfant à naître revient à interroger ses parents sur ce qu'iel a dans sa couche. Et j'espère que vous en conviendrez, cela ne vous regarde pas.

Si ces deux termes se substituent souvent l'un à l'autre, pour autant, ils n'ont pas le même sens et ne désignent pas les mêmes choses.

Qui possède un sexe et plus particulièrement des gamètes reproductrices (spermatozoïdes/ovules)

« Sexe » fait référence au corps **sexué** et à tous les marqueurs sexuels **phénotypiques** ou non qui le composent tels que :

- les chromosomes : sur les 23 paires de chromosomes dont nous disposons, seule la dernière influe sur le développement des caractères sexuels. C'est l'union des **gamètes** des deux géniteurices qui donnera, dans la plupart des cas, une **Cellules reproductrices** combinaison de chromosomes bien spécifique : XX ou XY.

Qui sont observables

Organes sexuels (ovaires/testicules) produisant les gamètes

- les **gonades** : lors des premières semaines *in utero*, les fœtus ont des gonades indifférenciées. C'est la présence ou l'absence du gène SRY⁴ qui va permettre une différenciation sexuelle en transformant les gonades en testicules ou en ovaires.
- les hormones : c'est la présence élevée de testostérone ou d'œstradiol qui va influencer l'apparition des marqueurs sexuels phénotypiques, notamment lors de la puberté avec le développement des caractères sexuels secondaires (croissance du pénis et des testicules, de la poitrine et des hanches, mue, développement de la pilosité, de la musculature, apparition des menstruations...).

⁴ Région du chromosome Y qui détermine le sexe (*Sex-determining Region of the Y gene*)

À noter ! Il est toutefois important de noter qu'androgènes et œstrogènes sont présents chez tout être humain · e, à des taux plus ou moins élevés, et ce, peu importe notre sexe chromosomique et/ou gonadique.

En tant qu'individus de la même espèce, nous partageons 99,9 % de notre génome⁵. En d'autres termes, seul 0,1 % de notre ADN permet de nous individuer, le reste fait de nous des êtres quasi parfaitement similaires. Sachant cela, la radicalité avec laquelle nous opposons les hommes et les femmes est sans doute un poil exagérée.

Si les données qui renseignent notre sexuation sont infimes, c'est pourtant d'elles dont on parle le plus. En réalité, la plupart des études montrent une différence beaucoup plus importante entre des individus du même sexe qu'entre des individus de sexe différent.

Si on a longtemps cru que le sexe était une donnée binaire et immuable, qu'il y aurait d'un côté les caractéristiques mâles, et de l'autre femelles, aujourd'hui, nombre de scientifiques⁶ s'accordent à dire qu'il s'agit davantage d'un spectre. Il existe, en réalité, de nombreuses variations du développement sexuel qui ne rentrent pas dans les définitions médicales typiques de mâle et de femelle. On appelle ces singularités : l'intersexuation.

⁵ Résultat issu du *Human Genome Project* conduit de 1990 à 2003 par l'Institut national de recherche sur le génome humain (NHGRI) des États-Unis

⁶ *Des sexes innombrables*, Thierry Hoquet, Éditions Seuil, 2016 ; *Sexing the Body*, Anne Fausto-Sterling, Basic Books, 2000 ; *Sex redefined: the idea of 2 sexes is overly simplistic*, Claire Ainsworth, Scientific American, 2018 ; *Race, Monogamy and other lies they told you*, Agustín Fuentes, University of California Press, 2022 ; *Beyond the Sex Binary: Toward the Inclusive Anatomical Sciences Education*, Štrkalj G, Pather N. Anat Sci Educ., 2021

FOCUS SUR L'INTERSEXUATION

Environ 1,7 % des naissances sont intersexes.

À titre de comparaison, c'est à peu de choses près autant de personnes rousses et russes dans le monde.

Mais c'est quoi, être intersexé ?

Les personnes intersexes possèdent des caractéristiques sexuelles primaires et/ou secondaires qui ne correspondent pas aux définitions binaires types des corps dits masculins ou féminins.

Les manifestations de l'intersexuation sont multiples et peuvent être visibles à la naissance ou apparaître plus tard.

Cela peut concerter les chromosomes, les hormones, les organes uro-génitaux (internes et/ou externes) la pilosité ou encore la musculature.

Ce sont des variations naturelles du développement sexuel. On en compte plus d'une quarantaine dont la majorité sont sans danger pour la santé.

Mutilations infantiles

La plupart des personnes intersexes subissent des violences médicales multiples et régulières : examens invasifs non-consentis, traitements hormonaux à vie ou encore chirurgies lourdes, pour les faire correspondre à un modèle **dyadique**.

Non-intersexé ↑

Tous ces actes médicaux sont en général réalisés au cours des premières années de vie et donc sans le consentement libre et éclairé des enfants qui les subissent.

Ces pratiques violentes et déshumanisantes ont des conséquences graves sur la santé mentale et physique des personnes intersexes.

Pourquoi ces opérations ?

L'incapacité à ranger les bébés dans les cases de mâle et de femelle pour ensuite les définir en tant que garçon ou fille, ébranle tout le système de différenciation hiérarchisée sur la base du genre. Ne pas pouvoir déclarer le sexe de son enfant à l'état civil entraîne par conséquent l'impossibilité de le socialiser de manière binaire et d'ainsi assurer le maintien du schéma hétérosexuel rendu possible par la sauvegarde des normes de genre.

Je parle ici d'hétérosexualité parce que certain·es enfants intersexes endurent des opérations visant à créer un vagin suffisamment large pour accueillir un pénis de taille moyenne ou à l'inverse un pénis suffisamment grand pour pénétrer. En plus de supposer du genre du bébé, le corps médical va donc jusqu'à présupposer de sa sexualité future.

Le saviez-vous ?

Si l'accès à son propre dossier médical est un droit, beaucoup de personnes intersexes ayant été opérées très tôt rencontrent des difficultés voire sont dans l'impossibilité de l'obtenir.

3, c'est le nombre de fois où la France a été condamnée par l'ONU concernant la mutilation des enfants intersexes. Le Conseil d'État, le Conseil de l'Europe, la Défenseure des droits ou encore la DILCRAH⁷ ont également pris position en faveur des droits des enfants intersexes.

À ce jour, ces traitements sont toujours autorisés.

⁷ Délégation Interministérielle à la Lutte Contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Haine anti-LGBT

Pour rappel : Dans le langage courant « homme » et « femme » valent pour « mâle » et « femelle » sans distinction notable dans la terminologie utilisée. « Homme/femme » désigne le genre, alors que les termes « mâle/femelle » pointent ce qui relève de la sexuation. Toutefois, on privilégiera l'usage de ces mots pour parler des animaux non-humains.

Si le « sexe » parle du corps sexué et des critères biologiques socialement admis comme masculin ou féminin, le genre quant à lui, renvoie à la division historique, politique, sociale, culturelle et symbolique de l'humanité en deux moitiés inégales, en fonction du sexe supposé.

Je dis « supposé » puisque rares sont les personnes qui connaissent la nature exacte de leurs chromosomes ou de leurs organes génitaux internes. Il est donc, jusqu'à preuve du contraire, impossible de revendiquer sans aucun doute une identité dyadique.

Ainsi, limiter l'identité de quelqu'un · e à son corps sexué est un acte profondément essentialisant.



En sociologie, l'essentialisme est un courant qui part du principe que toute chose aurait une essence, une nature immuable qui déterminerait et justifierait la place que les personnes occupent dans la société. Considérer qu'il existe une nature ou une essence féminine et masculine revient à partir du principe que tout individu serait naturellement restreint par son bagage biologique dans ses actions et son développement.

C'est pourquoi il est important de se rappeler que même s'ils représentent les deux faces d'une même pièce, sexe et genre sont deux notions qui n'ont pas forcément de lien ni d'incidence entre elles.

Le genre, un sexe social ?

Le genre est un outil complexe d'analyse de soi, des autres et du monde, dans lequel nombre de facteurs s'entremêlent. L'expérience que nous en faisons est le résultat d'une combinaison de phénomènes à la fois biologiques et psychosociaux.

Ainsi, la notion de genre englobe plusieurs aspects :

- **les normes sociales** : règles de conduite tacites imposées en fonction du genre supposé, qu'il convient de respecter sous peine de sanctions sociales. Elles sont enseignées dès l'enfance, via le processus de socialisation différenciée.
- **les rôles** : identités modelées en fonction du genre supposé qui influent sur les positions sociales, professionnelles et domestiques. Tout comme les normes, ces identités se nourrissent des modèles appris lors de la socialisation différenciée. Ils sont tous socialement construits et varient en fonction des régions du monde, des époques, des cultures ou encore des religions.
- **l'expérience** : manière dont une personne vit son genre, s'y reconnaît ou non, et dont sa propre perception et celle des autres sur son genre l'impactent et lui correspondent.
- **l'expression** : ensemble de critères esthétiques et comportementaux socialement et culturellement décrits comme masculins, féminins ou androgynes, tels que le style vestimentaire et capillaire ou encore le langage corporel.
- **l'identité** : manière dont on se pense et se ressent, dont on souhaite que les autres nous perçoivent et nous reconnaissent au regard des catégories de genre.
- **la hiérarchisation** : tous les aspects précédemment cités vont induire un classement donnant davantage de valeur, de pouvoir et de privilège à tout ce qui est regardé comme masculin au détriment de ce qui est considéré comme féminin. Christine Delphy, sociologue et chercheuse du CNRS, définit d'ailleurs le genre comme « *le système de division hiérarchique de l'humanité en deux moitiés inégales* »⁸.

⁸ *L'ennemi principal - Tome 1 : Économie politique du patriarcat*, Christine Delphy, Éditions Syllepse, 2013

Il est d'ailleurs impossible de décorrérer le genre des notions de classe, d'origine ethnique ou encore de sexualité qui entrent également en compte au sein de ce système hiérarchisé.

Rien n'est figé

À l'école, nous avons appris que les chromosomes et les organes sexuels déterminent le genre d'un individu : XX+Vulve = fille ; XY+Pénis = garçon, point final.

Pourtant, dans certains cas, ces données ne peuvent à elles seules raconter toute l'histoire.

Lorsque l'identité de genre correspond à celle assignée à la naissance (ce qui est le cas pour la plupart des gens), on parle d'**une personne cisgenre**. Le préfixe *-cis*, dérivé du latin, signifie : du même côté.

Concrètement, si lorsque je suis né, en voyant mon pénis, le médecin a décrété que j'étais un garçon et qu'en grandissant, je me suis toujours senti en adéquation avec mon identité d'homme, alors je suis cisgenre.

Si au contraire, le genre vécu n'est pas en accord avec celui déclaré à la naissance, on parlera, à ce moment-là, d'**une personne trans**.

Le préfixe *-trans*, quant à lui, se traduit par : au-delà de, de l'autre côté.

Trans n'est pas un troisième genre mais un adjectif, tout comme le terme *cis*, là pour préciser la relation que l'on entretient avec son genre assigné et pour indiquer une certaine mobilité sociale.

Transgenre est un terme parapluie qui abrite une myriade d'identités différentes.

Une femme transgenre est une femme qu'on a d'abord pensée garçon à la naissance.

Un homme transgenre est un homme qu'on a d'abord envisagé comme fille lorsqu'il est né.

Certaines **personnes non-binaires**, qui vivent leur identité en dehors des schémas binaires, se reconnaissent également sous ce terme parapluie alors que d'autres non. C'est pour cette raison que l'on parle souvent des personnes trans et/ou non-binaires.

Nous avons pris l'habitude de faire toutes sortes de spéculations sur le genre des personnes qui nous sont inconnues en fonction de leur physique (caractéristiques corporelles et vestimentaires) et de leur manière de se mouvoir ou encore de parler, confondant ainsi apparences et réalité. Ces projections sont basées sur des stéréotypes qui ne reflètent pas toujours la vérité. La plupart du temps, ils sont influencés par notre vision des rôles et normes de genre traditionnels et des divers systèmes d'oppressions qui s'y rapportent. Il est donc important de repenser ce qui nous a été enseigné sur les représentations du masculin et du féminin pour être en mesure de conscientiser que l'expression de genre n'est pas nécessairement en corrélation avec l'identité de genre.

Au sein de l'espace public, la gestuelle ou encore le vêtement raconte quelque chose de celui qui le porte. Ce récit n'est toutefois ni subjectif ni objectif, il est empreint de ce que la culture dans laquelle un individu évolue fait dire à ces choses-là.

En réalité, ni la gestuelle, ni les vêtements ou autres accessoires ne sont intrinsèquement genrés.

Pour des raisons de confort, d'esthétisme, de religion, de milieu social, de style, ou encore de sécurité, l'expression de genre de quelqu'un·e peut différer de la manière dont iel vit son identité.

Ainsi, rappelons-nous que, quoi que cela veuille dire :

- Les hommes ne nous doivent pas la virilité.
- Les femmes ne nous doivent pas la féminité.
- Les personnes non-binaires ne nous doivent pas l'androgynie.

*« We're all born naked
and there's nothing you can do about it. »*
RuPaul Charles

⁹ Nous sommes né·es nu·es, le reste est un déguisement

Le genre est donc une performance constante, mais pas forcément consciente, de notre idée du féminin et du masculin. Par conséquent, le genre serait davantage quelque chose que l'on fait plutôt que quelque chose que l'on est. Il serait le produit de nos faits et gestes sociaux, nos actions et inactions comme révélateur de notre identité.

Dans leur article *Doing Gender*¹⁰, Candace West et Don Zimmerman, deux sociologues américain·es, formulent ceci : « *[...] ce sont les individus qui "font" le genre. Mais il s'agit d'une performance située, réalisée en la présence virtuelle ou réelle d'autres individus. [...] Nous jouons le genre dans nos interactions avec les autres et sommes ensuite jugé·es sur la réussite ou l'échec de cette performance par rapport aux normes de genre en vigueur. [...] Plutôt que comme une propriété des personnes, nous concevons le genre comme un trait qui émerge des situations sociales : tout à la fois comme étant un principe et une conséquence des divers arrangements sociaux, et comme un moyen pour légitimer l'une des divisions les plus fondamentales de la société. »*

Le genre n'aurait de valeur que s'il est vécu en présence d'un·e autre et serait, par essence, lié à la manière dont iels nous perçoivent et dont nous souhaitons être perçu·es.

Le genre est donc quelque chose que l'on fait, que l'on exécute, pour tenter de correspondre à la définition de ce que la société voudrait que l'on soit.

Il se matérialise dans les représentations culturelles des rapports de domination entre les hommes et les femmes. Il n'est pas inné, mais socialement construit lors de nos interactions grâce à un code qui définit les attitudes et comportements souhaités, sous-entendus acceptables, relatifs à notre genre supposé.

Il est donc essentiel de se rappeler que ce qui est dit masculin ou féminin ne relève pas du naturel mais du construit. Toutes les choses genrées l'ont été par les humain·es.

Rien de tout cela n'est naturel. Tout est naturalisé.

¹⁰ « *Doing Gender* », Candace West, Don H. Zimmerman, *Gender and Society*, Sage Publications, Inc., 1987

La sexualité et le genre sont à envisager comme des spectres, des éléments mouvants de notre identité et non comme des catégories fixes et limitées, dictées par la nature.

Ce ne sont pas des notions immuables et binaires mais bien contextuelles. Le sexe, l'identité et l'expression de genre, ainsi que les attirances sexuelles et romantiques, sont des notions indépendantes les unes des autres qui n'ont pas forcément de lien entre elles.

De cette façon :

- Un homme cisgenre qui se maquille n'est pas une personne non-binaire.
- Une femme trans n'est pas un homme homosexuel qui ne s'assume pas.
- Avoir un pénis ne signifie pas systématiquement que l'on est un homme.
- Avoir une vulve ne signifie pas systématiquement que l'on est une femme.
- Toutes les personnes qui ont leurs règles ne sont pas systématiquement des femmes.
- Les hommes enceints existent.

NE VOUS EN FAITES PAS, J'AI CONSCIENCE QUE CELA
PEUT FAIRE BEAUCOUP D'INFORMATIONS D'UN COUP.
SI TOUT CELA VOUS PARAIT FLOU, NOUS AURONS L'OCCASION
D'Y REVENIR TOUT AU LONG DU LIVRE !



Nos expériences de vie influent sur l'expression de notre identité de genre. En un sens, nous ne cessons jamais de devenir femme, homme ou non-binaire puisque notre perception de nous-mêmes change au gré de nos rencontres et de notre environnement.

Vous avez déjà probablement entendu dire que « le genre est une construction sociale ». Si c'est vrai, cela ne sous-entend pas pour autant que le genre n'est pas réel, bien au contraire. Les construits sociaux façonnent notre monde et notre environnement qui, à son tour, renforce nos constructions sociales. Nous naissions dans une société patriarcale déjà établie. Et si nous en sommes les fruits, sans travail de désapprentissage, nous continuons à l'alimenter par nos existences mêmes.

Lorsque nous parlons de constructions sociales, il est important de parler de sexe, de genre, de race et de classe. Car si ces notions sont socialement construites, ce n'est pas à des fins **métaphysiques**, mais dans le but de décider qui mérite d'avoir plus de droits, plus de pouvoir économique et de reconnaissance.

Recherche rationnelle ayant pour objet la connaissance de l'être, des causes de l'univers et des principes premiers de la connaissance.

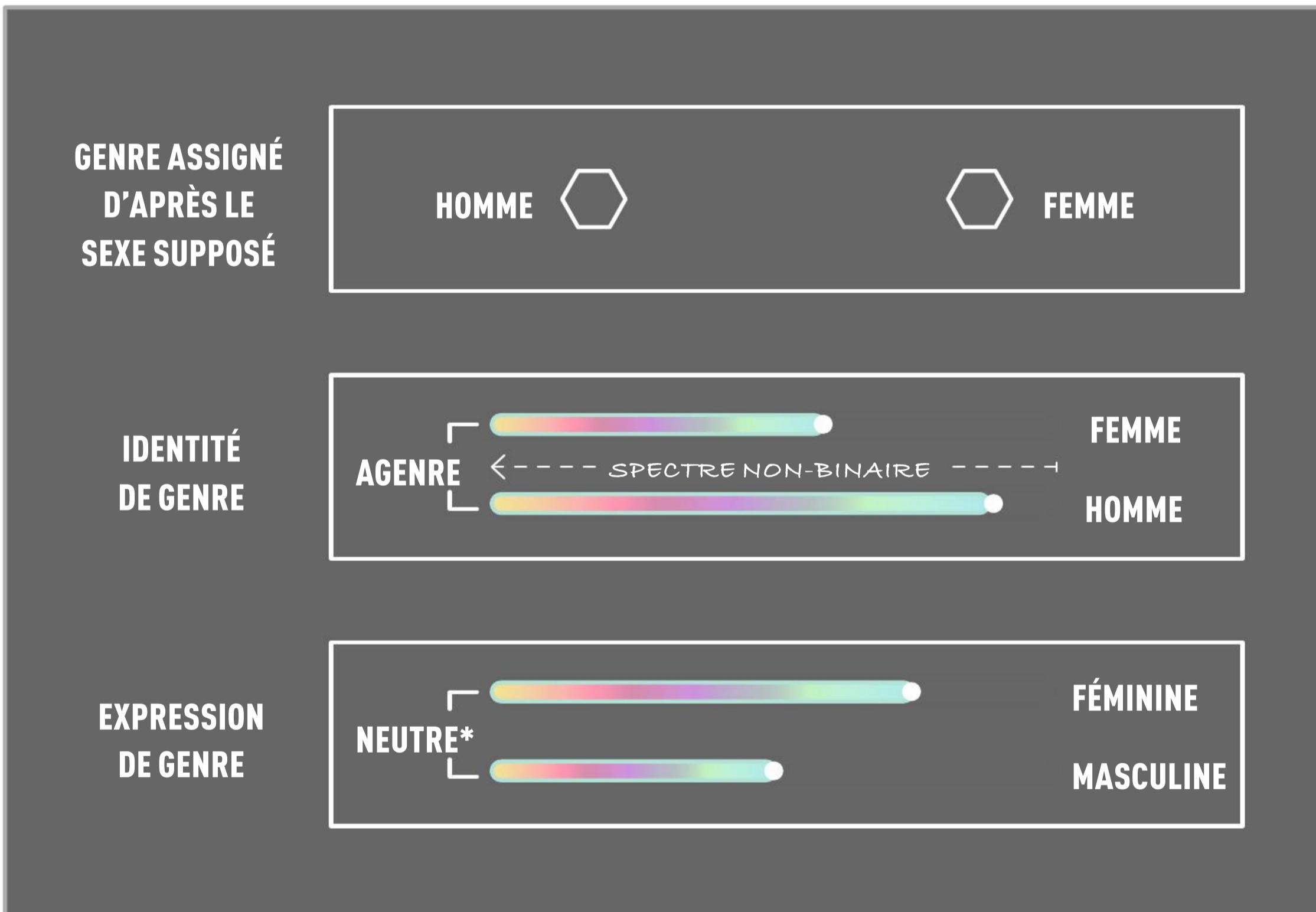
Ce qui est pratique avec les constructions, c'est qu'elles sont bâties de telle sorte qu'elles peuvent être démolies. Ainsi, nous pourrions changer ce que nous projetons sur le monde, ce que nous faisons peser sur certains mots, ce que nous enjoignons à certaines catégories, voire décider d'en détruire les frontières... si seulement nous le voulions. Mais avant d'essayer de les abattre, il est impératif de prendre le temps de bien en comprendre les enjeux, de se demander pourquoi elles ont été construites de cette façon et par qui.

Reconnaitre que le sexe et le genre sont deux entités socialement élaborées permet de faire la lumière sur cette mascarade naturalisante qu'est la dichotomie homme/femme et de se rendre compte que les choses n'ont pas inévitablement à être ce qu'elles sont aujourd'hui ou ont été hier.

**EXERCICE
PRATIQUE :
C'EST QUOI
TON GENRE ?**

NIVEAU 1

Le genre est-il un spectre ?



*En réalité, l'expression de genre neutre n'existe pas. La neutralité, dans tous les domaines, est masculine. Nous y reviendrons tout au long du chapitre 4.

Par définition, un spectre est une variation le long d'un seul axe. Ainsi, dans l'imaginaire collectif, le spectre du genre irait d'un point H à un point F, d'**H**omme à **F**emme, les deux genres socialement admis par la société occidento-patriarcale. Entre les deux se trouveraient les identités non-binaires.



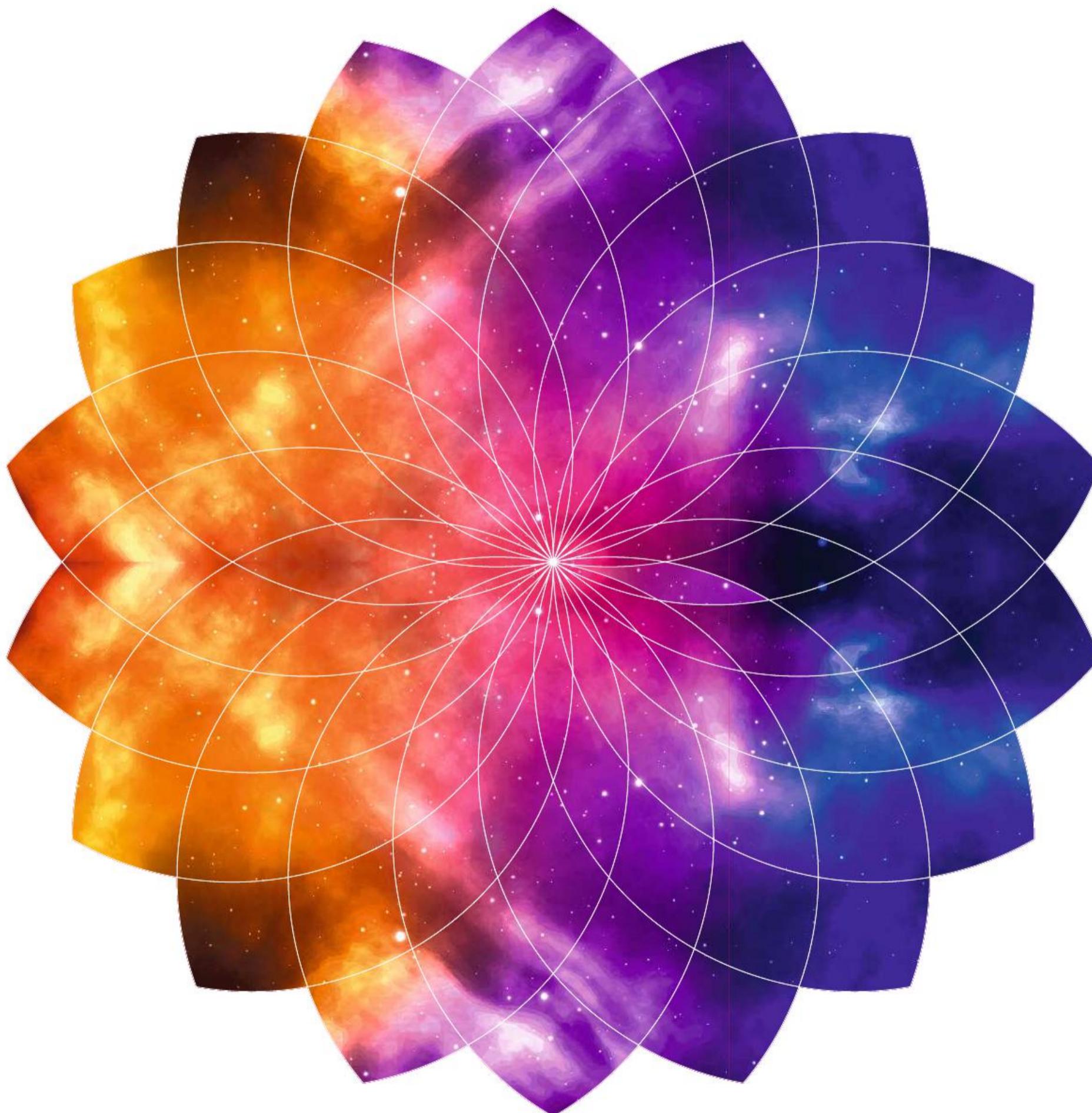
S'il est vrai que la plupart des personnes s'identifient selon cet axe, les problèmes que pose cette grille de lecture sont multiples :

- L'Homme avec un grand H et la Femme avec un grand F ne permettent pas de représenter la diversité des identités d'hommes et de femmes.
- Le genre n'est pas seulement un dégradé entre l'Homme et la Femme : beaucoup existent en dehors de cette ligne.
- Être non-binaire ne se définit pas uniquement par le fait de se situer quelque part entre les identités d'Homme et de Femme.

Affirmer qu'une vision spectrale du genre est représentative est faux. Si elle est, bien entendu, préférable à une vision binaire, son inexactitude conduit à l'effacement et à la discrimination des personnes qui ne correspondent pas à ce modèle. Puisque le genre est bien plus dense qu'un simple axe, le définir par un spectre serait le réduire à quelque chose qu'il n'est pas.

NIVEAU 2

Le genre est-il une nébuleuse ?



Plutôt que de restreindre à un seul axe la manière dont nous pensons et vivons le genre et d'ignorer, ainsi, de grandes parties de ce qu'il est et implique, la nébuleuse est plus abstraite et permet un imaginaire suffisamment grand pour représenter la pluralité des identités — un infini champ des possibles.

Même si ce nuage arc-en-ciel est une douce manière de représenter le concept de genre, elle reste encore trop éloignée de la réalité. Si les courbes permettent une interprétation plus dense et créative de cette notion, cette lecture omet un point essentiel : l'expérience d'une personne en matière de genre et de sexualité, ainsi que les options qui s'offrent à elle dans la manière dont elle peut les exprimer, seront intrinsèquement liées à sa nationalité, son ethnie, sa classe sociale, son milieu culturel, sa situation géographique, sa foi, la présence ou non d'un handicap, son âge, sa corporalité et à de nombreuses autres dimensions.

NIVEAU 3

Le genre c'est... toi !

Quelle nécessité à se définir ? Quelle logique à déconstruire le système binaire pour ensuite se coller d'autres étiquettes ?

Ces labels servent à :

- mettre des termes précis sur son identité ;
- faire communauté avec des personnes partageant la ou les même(s) étiquette(s) ;
- rendre visible des identités marginalisées, puisque non-majoritaires ;
- se réapproprier des termes employés pour discréditer, insulter ou mettre au ban, et en faire des symboles de fierté.

Ici, je vous propose de vous amuser à créer votre propre emblème. Unique en son genre, fidèle représentant de vos identités, l'emblème vous permet de vous définir de manière visuelle, créative et ludique.

Pour cela, utilisez la légende à droite.



Exemple du mien



LES PROPOSITIONS CI-DESSOUS NE SONT PAS EXHAUSTIVES !

Je m'identifie en tant que :

- Femme
- Homme
- Non-binaire
- Agenre ← personne qui ne s'identifie à aucun genre

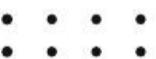
Je définis mon attriance romantique comme :

- Hétéroromantique
- Homoromantique
- Panromantique ← attriance romantique envers tous les genres ou indépendamment du genre
- Aromantique ← absence totale ou partielle d'attriance romantique

Mon attriance sexuelle me fait me définir comme :

- Hétérosexuel·le
- Gay
- Lesbienne
- Bisexuel·le
- Pansexuel·le ← attriance sexuelle envers tous les genres ou indépendamment du genre
- Asexuel·le ← absence totale ou partielle de désir sexuel

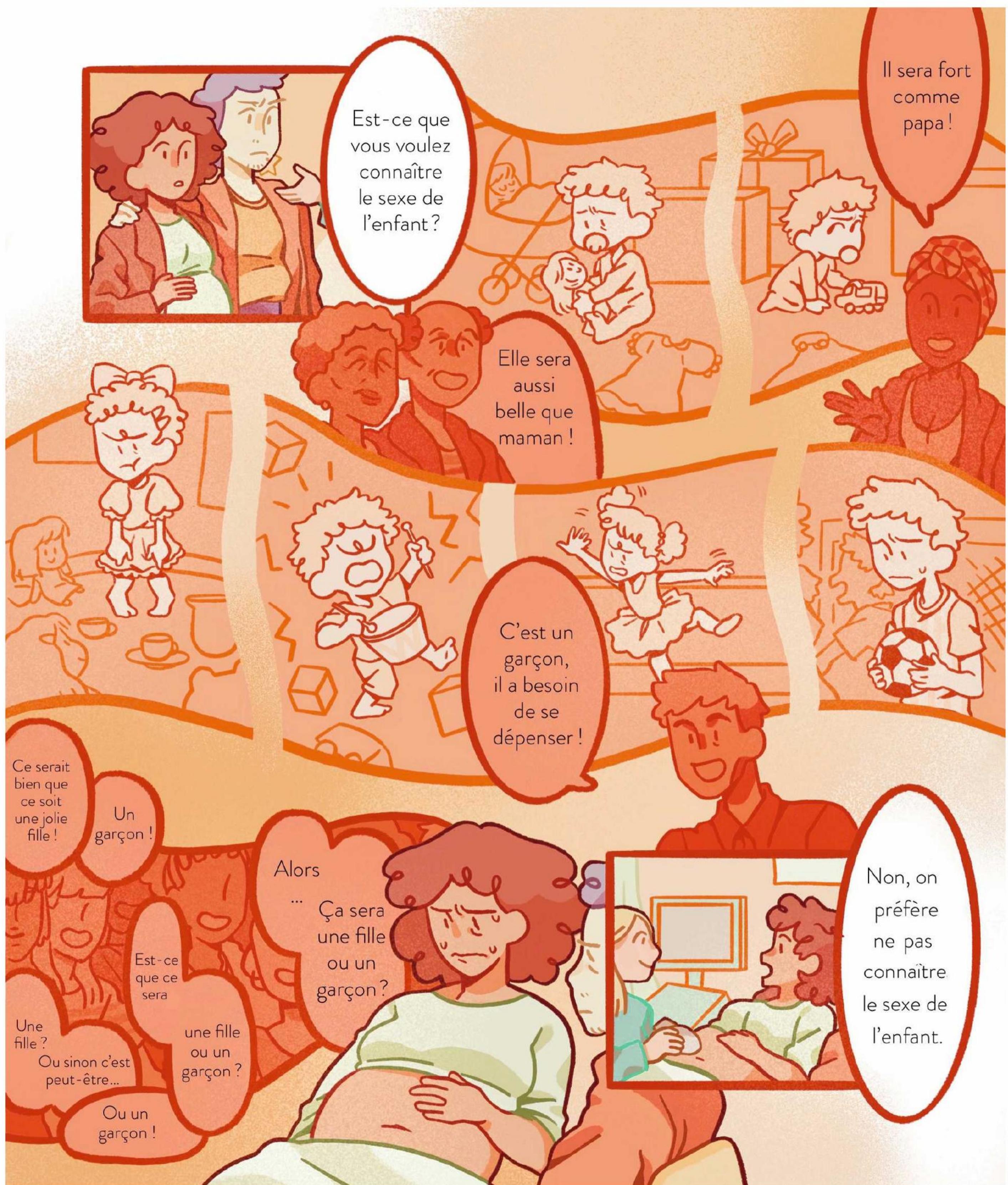
Mon expression de genre me fait me définir comme :

-  High-Femme ← expression de l'ultra-féminité
-  Androgynie
-  Masculin
-  Féminin
-  Butch ← une femme ou une personne non-binaire dont l'expression et les traits de caractère sont dits typiquement « masculins »

Ensuite, libre à vous de rajouter des couleurs et d'autres symboles pour représenter d'autres éléments de votre culture et de votre personnalité !

Chapitre 2

ASSIGNATION ET ÉDUCATION GENRÉE



NOTE IMPORTANTE À DESTINATION DES PARENTS

Dans ce chapitre, je vais beaucoup parler de vous. Je vous invite à la fois à ne pas prendre les choses personnellement et en même temps, à les prendre très à cœur. Ce chapitre n'est pas à charge contre vous, parents, et son but n'est pas de vous accuser de tous les maux. Nous sommes dans une société très injonctive à votre égard et ces quelques pages n'ont pas vocation d'en rajouter une couche, mais plutôt de vous accompagner dans vos questionnements. J'ai bien conscience, pour avoir accueilli plusieurs parents au sein de mon cabinet, que la plupart d'entre vous font de leur mieux avec les moyens à disposition. Loin de moi donc l'idée de vous dicter quoi que ce soit, mais plutôt de vous exposer des faits sourcés concernant l'impact de l'éducation générée sur la construction identitaire des enfants. Ici, mon ambition est de vous apporter un éclairage suffisant pour que vous puissiez vous autoriser à vous questionner sur le sujet et à accompagner vos enfants dans leurs propres interrogations. Si vous tenez mon livre entre les mains, il est évident que vous êtes déjà dans ce type de démarche. C'est pourquoi il est important pour moi de vous remercier du temps que vous consacrez à cette lecture.

Si vous ne vous reconnaissiez pas dans mes propos, que tout ou partie des réflexions déposées ici ne font pas écho à votre parentalité, c'est ok. Je ne dis pas que cela se passe de cette manière dans toutes les familles, j'expose des observations issues d'études sur le sujet ou de paroles entendues dans mon cabinet.

Rappelons-nous qu'en tant que parents nous ne devons pas d'être parfait·es, simplement d'être là, inconditionnellement. Ce chapitre est donc à envisager comme un outil pour être présent·es de manière ajustée et informée sur les questions de genre que votre enfant cis ou trans se posera tôt ou tard.

L une des premières interrogations des futur·es parents et de leur entourage à propos de l'enfant à naître est celle du sexe. Fille ou garçon ? Body rose ou bien bleu ? Papier-peint fleurs ou camions ? Foot ou ballet ?

Si c'est souvent ce questionnement qui prime sur tous les autres, c'est parce qu'il n'est en réalité pas aisément de penser quelqu'un·e, de l'imaginer évoluer et interagir avec son environnement sans l'assigner à un genre. Plus qu'un terme pour désigner une part importante de nos identités, **le genre est et fait le système**. C'est une structure sociale qui divise et classe les individus dans deux cases inégales et bien distinctes en nous invitant à faire de même.

Toutefois, cette structuration sociétale n'est pas naturelle. Elle ne découle pas de paramètres biologiques qui rendraient innés les rapports de domination. Elle est construite, entre autres, grâce au processus de socialisation de genre. Le genre est donc un apprentissage constant calqué sur des **standards normatifs**. Si le genre n'est certainement pas un système égalitaire, il peut être un outil d'analyse précieux, révélateur de disparités.

*des lignes de conduite à respecter
en fonction de son genre assigné*

« C'est un garçon » ou « C'est une fille » ?

Pour définir l'identité de genre d'un individu, la médecine occidentale se base sur l'interprétation des données biologiques à disposition. Lors de la deuxième échographie si les parents le souhaitent ou à la naissance, le·la·docteur va présumer du genre du bébé en fonction de ses organes génitaux externes uniquement. Un pénis : « c'est un garçon ! », une vulve : « c'est une fille ! » Or, c'est un abus de langage. À lui seul, l'aspect biologique ne peut raconter toute l'histoire.

Si dans la plupart des cas, cette affirmation s'avère correcte, en réalité, nous ne savons rien de la façon dont l'enfant va ressentir son identité ou être perçu·e par la société. Si nous souhaitions nous en tenir au factuel, la seule observation avérée serait : « votre enfant a un pénis ! » ou « votre enfant a une vulve ! ».

Cette reformulation, tout aussi réductrice, aurait au moins le mérite de :

- ne pas entretenir la croyance que pénis = garçon et que vulve = fille ;
- ne pas présumer du genre du bébé qui n'a pas encore eu le temps d'en faire l'expérience.



J'AI CONSCIENCE QUE, POUR BEAUCOUP, CES AFFIRMATIONS PEUVENT LAISSER PERPLEXE. POUR LE MOMENT, TENTEZ SIMPLEMENT D'EN PRENDRE NOTE AFIN DE LES GARDER EN MÉMOIRE POUR LA SUITE. NOUS EN REPASSERONS DANS LA 3^e PARTIE DE CE LIVRE.

S'il y a une si grande confusion entre les notions de genre et de sexe, c'est parce que notre existence légale dépend de la déclaration de notre sexe à l'état civil, et non de notre genre.

**LE
SAVIEZ-
VOUS ?**

Cette catégorisation forcée est la raison pour laquelle les personnes intersexes sont mutilées à la naissance (cf. FOCUS du chapitre précédent).

Ce raccourci sexe/genre s'appelle l'**assignation** (ou l'étiquetage). En d'autres termes, la société (binaire et patriarcale) va implicitement ordonner à un individu de devenir garçon ou fille en fonction de son appareil génital de naissance.

Selon le dictionnaire Larousse, l'assignation se définit par l'action de :

1. Donner, fixer à quelque chose une détermination, un caractère.
2. Attribuer ou prescrire plus ou moins impérativement à quelqu'un·e, à un groupe, ce qui lui est destiné.

Ainsi, plus que de se reconnaître dans son assignation de naissance, il sera nécessaire que l'enfant, puis l'adulte, se conforme à ce qui est attendu d'ellui en matière de comportement et d'expression de genre. Ce procédé se met généralement en place bien avant la naissance, dès l'annonce du sexe du bébé. S'instaure alors toute une ritualisation autour de l'arrivée de l'enfant dans la mise en place de son environnement. Les adultes vont s'empresser d'offrir une atmosphère matérielle spécifique et genrée (décoration de la chambre, vêtements, jouets, etc.) sans prendre en compte la probabilité d'intérêts contraires chez l'enfant.

Le processus de socialisation n'aura alors plus qu'à ancrer et pérenniser ce qui a été prédéfini pour iel avant sa venue au monde.

Devenir garçon ou fille, une question d'apprentissage ?

Si le bébé naît de « sexe féminin » ou « masculin », il n'est pas encore tout à fait fille ou garçon. Il est donc nécessaire de lui apprendre ce qui est attendu d'ellui grâce au processus de socialisation genrée, également appelée socialisation différenciée.



JE DIS « NÉCESSAIRE » AU REGARD DE LA SOCIÉTÉ CAPITALISTE
MULTI-DISCRIMINANTE DANS LAQUELLE NOUS VIVONS, QUI IMPOSE
À TOUT·E INDIVIDU DE CONNAÎTRE LES RÈGLES RELATIVES
À SON GENRE POUR Y ÊTRE INTÉGRÉ·E.

Cette opération désigne l'ensemble des mécanismes de conditionnement via lesquels l'individu apprend et s'approprie des éléments socio-culturels considérés comme féminins ou masculins sous l'influence de son environnement pour s'intégrer à une société donnée.

Si c'est pendant l'enfance que la socialisation est la plus active, elle ne se limite pas à cette période et subsiste, tout au long de la vie. Notre corps et notre cerveau sont constamment remodelés en fonction des processus genrés que nous répétons quotidiennement sans y faire attention : nos activités, notre manière de parler, de nous habiller, d'exister, de bouger, de relationner, d'occuper l'espace ou encore d'exprimer nos émotions.

FOCUS SUR LES GENDER REVEAL PARTIES¹

C'est quoi, exactement ?

Une *gender reveal party* est une fête organisée par les parents d'un·e enfant à naître pour révéler son sexe à leur entourage. Plus répandu aux États-Unis, le concept s'est toutefois installé progressivement en France.

Concrètement, qu'est-ce qu'il s'y passe ?

Que les moyens mis en place soient modestes ou spectaculaires, tout est bon pour faire part de la nature des organes génitaux du futur bébé aux proches.

Par exemple :

- Découper un gâteau dont l'intérieur est rose ou bleu ;
- Ouvrir une boîte contenant des ballons bleus ou roses ;
- Taper sur une piñata remplie de confettis roses ou bleus ;
- Lancer des fumigènes roses ou bleus.

Pourquoi ce n'est pas une bonne idée ?

Quelle est donc cette obsession étrange pour les organes génitaux des enfants, me demanderez-vous ? C'est une interrogation légitime à laquelle je cherche encore une réponse...

En plus de ses motivations questionnables, celles de cette tradition perpétue la croyance que genre et sexe sont forcément en adéquation. En outre, le code couleur, les éléments de décos et autres activités proposées enferment les bébés dans un déterminisme biologique. En effet, si la toute première célébration de leur existence est empreinte de code binaire, il est ensuite difficile de les encourager à ne pas laisser leur genre ni définir, ni limiter les choses auxquelles iels pourront avoir accès et s'identifier.

Quitte à faire la fête, il serait plus correct d'appeler ça : « Devinez les parties génitales de mon bébé », puisque la seule chose qui est annoncée aux invité·es est la présence d'un pénis ou d'un clitoris sur le corps du bébé à naître.

Le saviez-vous ?

La créatrice du concept révèle que son premier enfant, ayant inspiré les *gender reveal parties*, est aujourd'hui non-binaire. La preuve, donc, que des ballons roses ou bleus ne permettent pas de prédire l'avenir.

¹ Fêtes de révélation du genre du bébé - traduction littérale

C'est ce que lae philosophe américain·e Judith Butler appelle la « performativité de genre », soit la répétition obligatoire de normes antérieures à son existence qui animent et contraignent le sujet à devenir un être genré. En d'autres termes, la société nous apprend à accomplir un certain nombre de tâches, et la répétition de celles-ci, si elle nous constraint, fait également de nous ce que nous sommes. L'ambition du processus de socialisation est donc de rendre naturel ce qui relève de l'injonction pour qu'une fois assimilé, ce code de conduite soit ressenti comme inhérent à notre personnalité. Ici, le but n'est pas de convaincre mais de formater tant et si bien qu'il ne nous viendrait pas à l'esprit de questionner le bien-fondé du procédé. Ce qui explique l'antagonisation de celleux (les personnes queers) qui le font.



La construction de l'identité de genre est un processus complexe faisant intervenir de multiples facteurs. Pour l'enfant, ce sont ses parents, son entourage familial et extra-familial qui lui apprendront qu'iel a été assigné·e garçon ou fille en l'élevant et lae traitant différemment selon cette donnée. Si dans l'imaginaire collectif, l'éducation stéréotypique est chose du passé, la réalité du terrain démontre le contraire.



C'est indéniable, les modèles familiaux ne sont plus les mêmes aujourd'hui qu'il y a 15, 30 ou 60 ans. Même si elle reste très répandue, l'image traditionnelle de la famille hétérosexuelle **biparentale**, avec le père qui subvient aux besoins matériels et la mère qui s'occupe du foyer, n'est plus la norme. Aujourd'hui, la plupart des femmes travaillent en dehors du foyer et la répartition des tâches ménagères est un sujet davantage abordé. Par ailleurs, d'autres schémas familiaux, tels que les familles recomposées, **monoparentales** ou encore **homoparentales** ont des influences différentes sur la passation des rôles de genre.

famille comportant deux parents

famille avec un seul parent

parents du même genre

En réalité, la transmission de normes genrées est conscientisée différemment d'une famille à l'autre. À titre d'exemple, on s'aperçoit que les couples parentaux gays ou lesbiens incarnent moins de stéréotypes de genre. Cela permet à leurs enfants d'être plus ouvert·es à une fluidité d'expression².

Pourtant, bien que les rôles soient moins binaires aujourd'hui qu'hier et malgré toute la bonne volonté des parents qui tentent d'offrir une éducation de moins en moins stéréotypée, il est encore difficile d'échapper aux injonctions. C'est d'ailleurs souvent par leur existence même en tant qu'êtres genré·es que les adultes vont, sans forcément s'en apercevoir, transmettre une vision stéréotypée du masculin et du féminin et ainsi devenir de puissant·es agent·es de socialisation. Toutefois, iels ne sont pas les seul·es à l'œuvre puisque ce processus de différenciation se met en place via trois instances : l'enfant dans sa propre compréhension du monde, son milieu familial et extra-familial.

Le processus de socialisation différenciée

▪ L'enfant dans sa compréhension du monde

Pour l'enfant, le genre et l'âge sont les deux principales catégories qui lui permettent de classer et d'identifier les personnes de son entourage.

² « Children's Gender Identity in Lesbian and Heterosexual Two-Parent Families », H. Bos, TG Sandfort, *Sex Roles*, Vol. 62, 2010

▪ Premier stade, entre 18 et 36 mois : la conscience

L'enfant range les éléments, objets et individus dans des catégories binaires : mou/dur, chaud/froid, gentil/méchant ou encore jeune/vieux. Pour ce qui est du genre, iel va procéder de la même manière et se fier à des caractéristiques facilement observables, telles que la longueur des cheveux ou l'aspect des vêtements.

C'est grâce à ces critères qu'iel va également pouvoir présumer du genre auquel on l'a assigné·e. Toutefois, si quelqu'un·e change de coiffure ou de style vestimentaire, iel va présumer qu'il y a aussi changement de genre. À ce stade, les organes génitaux ne rentrent pas encore dans l'équation.

▪ Deuxième stade, entre 3 et 5 ans : la constance

L'enfant associe désormais l'appareil génital à un genre en particulier et l'envisage comme une donnée stable. De son côté, iel va ressentir la nécessité de se conformer de manière stéréotypée au genre qui lui a été assigné. Ici, la volonté est de prouver qu'iel appartient bien à telle ou telle catégorie en adoptant tous les attributs physiques et comportementaux liés à son genre.

▪ Troisième stade, entre 5 et 7 ans : la consolidation

L'enfant va intégrer le récit dominant (bien qu'inexact) que le genre, tout comme le sexe, sont des données immuables. S'impose alors la croyance selon laquelle on ne peut être plus l'un sans être moins l'autre. En d'autres termes, il serait impossible de pleinement incarner son rôle de garçon sans rejeter, voire dénigrer, tout ce qui est féminin et inversement. Dorénavant, l'enfant comprend que modification esthétique ne signifie pas forcément changement de genre. Cependant, iel reste tout de même troublé·e lorsqu'une personne qu'iel ne connaît pas ne correspond pas aux stéréotypes de genre. Dans le processus de développement infantile, il ne peut, de fait, y avoir d'individuation sans identification à un genre. L'enfant ne peut se penser en tant qu'individu propre sans la dimension genrée de son identité qu'elle soit binaire ou non.

→ *exister en tant qu'individu propre différencié·e des autres*



LES ENFANTS COMPRENNENT TRÈS TÔT À QUEL GENRE IELS APPARTIENNENT ET SAVENT DONC SI CE DERNIER EST, OU NON, EN ACCORD AVEC LEUR ASSIGNATION DE NAISSANCE.
JE VOUS SENS DUBITATIF·VE ET C'EST OK. RASSUREZ-VOUS, NOUS EN REDISCUTERONS DANS LE CHAPITRE 8 !

▪ **Le milieu familial**

Ici, l'une des meilleures méthodes d'assimilation des normes de genre est l'observation attentive qui mène au processus d'imitation. L'enfant va donc reproduire ce dont iel est témoin au sein de son milieu socio-familial. Grâce à ses observations, iel va rapidement comprendre quelles sont les activités typiquement associées aux femmes (prendre soin de la famille, et s'occuper des tâches domestiques...) et celles liées aux hommes (bricolage, sport et amusement, etc.).



ATTENTION, ICI, LE BUT N'EST PAS DE DÉFENDRE CE SCHÉMA ARCHAÏQUE QUI VOUDRAIT CONSIGNER LES FEMMES À LA MAISON ET LES HOMMES AU TRAVAIL.

D'iel-même, l'enfant va avoir tendance à s'approprier les faits et gestes des personnes de sa famille partageant le même genre qu'iel. Plus l'adulte agit de manière stéréotypée, plus l'enfant aura les clefs de compréhension nécessaires pour reproduire ces comportements.

Le couple parental - s'il est hétérosexuel - va jouer un rôle important dans la compréhension des rôles de genre puisqu'iel incarnent généralement des fonctions très différentes l'un·e de l'autre. De plus, la manière dont les parents parleront l'un·e de l'autre sera constitutive du regard que l'enfant portera sur l'autre genre.

On remarque également qu'une bonne partie des parents et des adultes de l'entourage vont regarder, traiter et stimuler différemment leur enfant selon son assignation de naissance. Les filles sont estimées lorsqu'elles sont mignonnes, sages, douces ou encore soigneuses, on les pousse à faire attention, à être délicates, attentives aux autres et discrètes. Les garçons, eux, seraient forts, intelligents, aventuriers et courageux, on les encourage donc à s'imposer, maîtriser leurs émotions, à oser prendre des risques et l'ascendant sur les autres.

Ainsi, nous aurons tendance à promouvoir et récompenser les comportements dits féminins chez les petites filles et ceux dits masculins chez les petits garçons. On appelle ce **biais** le **renforcement différentiel**.

Réflexes de pensée systématique, inconscients et faussement logiques

LE SAVIEZ-VOUS ?

Plusieurs études ont montré à quel point les stéréotypes de genre influencent notre perception des enfants et ce, dès le berceau.

La première³, conduite à l'Institut des neurosciences de Paris-Saclay, a pour sujet l'interprétation des pleurs de bébés de 3 mois. Elle observe que la majorité des adultes interrogé·es partent du principe que :

- les bébés filles auraient des cris plus aigus, alors qu'à cet âge, les tonalités sont indifférenciées ;
- les bébés garçons pleureraient pour des raisons valables tandis que pour les filles, il s'agirait davantage de caprices.

La deuxième⁴, véritable référence dans le champ de la psychologie sociale, a été réalisée à l'université de Cornell (USA). Elle met en lumière les biais stéréotypés que nous pouvons avoir face aux émotions des enfants. Face à la même vidéo d'un bébé qui pleure, la moitié des participant·es à qui on a dit qu'il s'agissait d'un garçon estiment qu'il est en colère, celleux qui pensent que c'est une fille, ressentent plutôt de la peur.

La troisième⁵, effectuée pour l'université de Sussex en Angleterre, étudie la manière dont des femmes qui ne connaissent pas le genre du bébé avec qui elles jouent choisissent le jouet (connoté masculin, féminin ou neutre) à utiliser pour l'interaction. La plupart choisiront un objet qui correspond au genre supposé et non à son comportement.

Ces résultats montrent que nos biais sexistes faussent l'interprétation que nous faisons des attitudes des enfants. Se faisant, il est fort possible que nous passions à côté de leurs besoins réels.

³ « Sex stereotypes influence adults' perception of babies' cries », *BMC Psychology*, 2016

⁴ « Sex differences : a study of the eye of the beholder », *Condry&Condry*, 1976

⁵ « Maternal behavior and perceived sex of infant », *Smith&Loyd*, 1978

FOCUS SUR LES GARÇONS MANQUÉS

Que faut-il faire pour être manqué ?

L'expression « garçon manqué » désigne des personnes perçues comme filles dont on considère le comportement, l'apparence ou encore les centres d'intérêt comme étant socialement réservé·es aux garçons. Sont donc, entre autres, regardé·es comme improches à la féminité : les activités « casse-cou », les vêtements n'étant pas ajustés ou un peu trop confortables, les cheveux courts, tout ce qui a trait à la vulgarité et la violence, aux super-héros, aux jeux vidéo, etc.

Mais que manque-t-il, au juste ?

Le terme « manqué » pourrait se traduire par « raté », « mutilé » ou « déficient ». Les personnes concernées seraient donc des garçons défectueux, pas finis, à qui il manque quelque chose. Qu'on se le dise : ce qui fait défaut, c'est le pénis. Les garçons manqués seraient des êtres dépourvus de phallus, donc illégitimes à s'approprier les codes virils. En associant le masculin et la virilité au pénis, cette expression se fait le reflet d'une pensée **cisnormative** et transphobe.



SI CES NOTIONS VOUS SEMBLENT ABSTRAITES, NOUS EN PARLERONS PLUS EN DÉTAIL DANS LE CHAPITRE 8 !

Garçon manqué ou fille puissante ?

Finalement, on traite de « garçons manqués » celles qui osent s'imposer, qu'on juge débrouillardes et courageuses, qui ont confiance en elles et en leurs capacités, celles qui ne se laissent pas dicter ce qu'elles peuvent faire en fonction de leur assignation de naissance. Cependant, on leur signale, avec condescendance et reproches, qu'adopter des « codes de garçon » ne leur donnera jamais accès aux priviléges masculins et qu'elles seront toujours considéré·es comme des subalternes.

Cette formule contraint à la performance d'une féminité absolue et irréprochable oubliant celles ayant une expression singulière, mais tout aussi légitime, de leur identité.

→ qui fait de l'identité cisgenre (non-trans) la norme, invisibilisant et pathologisant ceux qui ne le sont pas.

Anodin ou franchement misogyne ?

Ce qui peut être interprété comme la description anodine d'une « fille qui déteste les poupées » est en réalité, un terme policé pour désigner les femmes indépendantes, non conformistes ou que l'on trouve vulgaires. Voussavez, celles qui n'ont pas « rester à leur place ». Être un garçon manqué, ce n'est pas tant se comporter comme un homme, mais plutôt ne pas agir comme une femme « digne de ce nom » et être ridiculisée pour cela.

Si on pousse l'analyse un peu plus loin, on s'aperçoit que c'est aussi une manière de contrôler la sexualité des enfants perçus comme filles. Parce qu'une enfant qui se comporterait comme un garçon serait forcément lesbienne. On retrouve les mêmes présomptions avec les garçons dits « efféminés » qu'on assimile instinctivement à des hommes homosexuels.

Pourquoi pas « fille manquée », du coup ?

Suivant la logique du garçon manqué, ne devrait-il pas y avoir un équivalent masculin ? Si le concept de fille manquée n'existe pas, c'est parce qu'en territoire patriarcal, il s'agit d'un pléonasme. Le terme « fille » suffit pour insulter et humilier un garçon pour qui il s'agit de la pire des comparaisons.

Une fille ne peut qu'être manquée. Un garçon, lui, sera toujours une réussite. Ce que cela raconte, c'est que tout ce qui est dit masculin sera toujours valorisé. Être un garçon, c'est cool, et une fille, c'est nul. L'insulte est donc double : le garçon manqué n'est pas suffisamment fille et n'est pas un garçon non plus. De plus, pour un garçon, être comparé à une fille, l'amène à être assimilé à une personne homosexuelle et pour certains, c'est peut-être encore pire que le mot « fille ». Sous la misogynie, l'homophobie latente, toujours.

Alors, à tous les ceux qui utilisent encore cette expression...

Sachez qu'un·e enfant n'est jamais manqué·e et lui faire croire le contraire est fortement condamnable. Elle pourrait paraître anodine, pourtant cette formule pousse les petites filles à censurer certaines de leurs appétences pour se tourner vers des comportements envisagés plus féminins. Elle installe également une hiérarchie fille < garçon et laisse présumer que ce qui leur est culturellement associé est chasse gardée.

Quelques exemples de traitements différenciels :

- **Gestion des émotions** : on remarque que les parents développent une palette d'expressions faciales et émotionnelles plus importantes lorsqu'ils interagissent avec une petite fille. Iels vont d'ailleurs inciter ces dernières à verbaliser ce qu'il se passe pour elles et moins s'inquiéter du mutisme des garçons. En conséquence, les filles s'autorisent à employer un plus large éventail d'émotions que leurs homologues masculins qui ont tendance à uniquement s'appuyer sur leur colère⁶.
- **Interactions sociales** : on demande davantage aux filles de dire bonjour, de faire des bisous et des câlins et les marques d'impolitesse sont beaucoup mieux tolérées chez les garçons.



IL EST IMPORTANT DE DONNER LES CLEFS DU CONSENTEMENT
ET DU RESPECT DE SON INTIMITÉ ET DE SES LIMITES À VOTRE ENFANT
ET CE, DÈS LE PLUS JEUNE ÂGE, QUEL QUE SOIT SON GENRE.

- **Participation aux tâches domestiques** : on sollicite plus souvent les filles pour aider à préparer le repas ou à débarrasser la table.
- **Rapport à la nourriture** : on surveille l'alimentation des filles, s'assurant qu'elles ne mangent pas trop vite, trop salement, ou en trop grande quantité, alors que les garçons peuvent manger comme ils le souhaitent.
- **Activités extra-scolaires** : pour les filles, les activités à privilégier sont celles qui cultivent leur grâce et leur créativité (danse, arts plastiques, etc.) ; pour les garçons, ce sont celles qui encouragent la compétition (sports collectifs, arts martiaux, etc.). Globalement, les parents ont tendance à stimuler les capacités motrices des garçons et sous-estimer les compétences physiques des filles.
- **Projections** : lorsqu'il s'agit d'imaginer leur avenir professionnel, les garçons vont exploiter la dimension héroïque se rêvant pompier, astronaute ou aventurier. Les filles quant à elles auront un panel plus restreint, généralement

⁶ « Gender differences in emotion expression in children: a meta-analytic review », T. M. Chaplin, A. Aldao, *Psychological Bulletin*, Vol. 139, 2013 ; « The gender stereotyping of emotions », E. Ashby Plant, J. Shibley Hyde, D. Keltner, PG. Devine, *Psychology of Women*, Quarterly, Vol. 24, 2000 ; « Exploring sex differences in the emotional content of mother-child conversations about the past », R. Fivush, *Sex Roles*, Vol. 20, 1989

*Attention donnée à ce qui est nécessaire
pour le bien-être de quelqu'un.e*

situé dans l'univers du **care**⁷, avec des occupations telles que enseignante, infirmière, coiffeuse ou encore mère au foyer.

Il n'est pas rare que si l'un·e ou l'autre ose rêver d'une carrière dans la catégorie qui ne lui est pas destinée, iels prennent le risque de s'exposer aux moqueries ou aux commentaires dépréciatifs de son entourage.

C'est donc la prise en compte de son assignation, de celle de ses parents et les conséquences du renforcement différentiel qui permettent à l'enfant d'acquérir les codes correspondant à son genre assigné.

S'il est si facile pour les membres de la famille de transmettre ces normes, c'est parce qu'iels ont été confrontés au même processus de socialisation. Iels ont ainsi eu le temps d'intérioriser ces pratiques et diktats avant de les communiquer à l'enfant comme des attentes logiques et naturelles.

Cependant, le milieu familial ne peut à lui seul modeler et inculquer ces différents rôles. D'autres groupes vont avoir une influence majeure sur son rapport au genre.

▪ **Les milieux extra-familiaux**



CHÈR·ES ENSEIGNANT·ES, SOYEZ ASSURÉ·ES DE MON INFINIE RECONNAISSANCE QUANT AU TRAVAIL QUE VOUS FAITES AVEC LES ENFANTS. SOYEZ CERTAIN·ES, AUSSI, QUE J'AI CONSCIENCE DES LIMITES DE VOS CHAMPS D'ACTION, NON PAS PAR MANQUE DE VOLONTÉ, MAIS PARCE QU'IL VOUS FAUT COMPOSER AVEC LE CONTENU DE VOS PROGRAMMES ET LES SENSIBILITÉS DES AUTRES ADULTES QUI ENTOURENT VOS ÉLÈVES.

L'école est le deuxième lieu de vie des enfants, ce qui en fait un agent majeur de socialisation. Pourtant censée enseigner les valeurs d'égalité républiques, cette institution se place comme un puissant vecteur de transmission des stéréotypes.

Le système scolaire ne fait que reproduire, à plus petite échelle, les inégalités présentes dans la société civile. Pour preuve, l'histoire des femmes est totalement absente des manuels scolaires et lorsqu'elles y apparaissent, c'est souvent pour tenir des rôles secondaires (l'antagoniste, la femme, la fille ou la mère de).

⁷ Les métiers du *care* sont une réponse aux besoins élémentaires des personnes vulnérables

Consciemment ou non, nombre de professeur·es ont des attentes stéréotypées à l'égard des jeunes en fonction de leur genre. Il n'est pas rare qu'iels s'imaginent voir les filles sages au premier rang et les garçons perturbateurs au dernier ; les garçons avoir des facilités en maths et les filles en français ; encourager les filles à se conformer et les garçons à se dépasser... Malheureusement, ces attentes ne sont pas sans conséquences. La manière dont les enseignant·es perçoivent leurs élèves a un impact sur leur devenir. C'est ce qu'on appelle l'effet Pygmalion. À titre d'illustration, parce que les garçons sont regardés comme plus dissipés, ils vont avoir tendance à adopter un comportement turbulent, n'étant encouragés par aucun·e adulte à faire ou à être autrement. De plus, la sanction sera perçue comme la validation de leur virilité. Nous en reparlerons plus longuement dans le chapitre 5.



Les groupes de pairs ont également une grande influence sur le développement et le renforcement de l'identité de genre. Si l'école est mixte, les enfants ont tendance à se regrouper en fonction de leur genre. Ce phénomène appelé **homosocialité** va en induire un autre, celui de **ségrégation de genre**. Dans la cour de récréation par exemple, rares sont les groupes mixtes à jouer ou discuter ensemble. D'un genre à l'autre, les jeux et discussions sont extrêmement différent·es et codifié·es.

L'occupation de l'espace l'est souvent aussi. La division est claire⁸ : les garçons occupent principalement le centre et les éventuels terrains de sport, tandis que les filles se retrouvent parquées sur les côtés.

Pour un·e enfant, l'affirmation de son genre va souvent de pair avec la valorisation et le renforcement du sentiment d'appartenance à son groupe social genré. Il y a pendant une grande partie de l'enfance, une impossibilité à inclure, dans son cercle, des camarades d'un autre genre que le sien. S'affirmer en tant que garçon ou fille, c'est avant tout témoigner son soutien aux siens et sa répugnance aux autres. Si inclusion il y a, on remarque qu'elle doit impérativement se faire sur un mode amoureux et non amical, les représentations d'amitié fille/garçon étant quasi inexistantes, exception faite lorsque garçons et filles adoptent les codes de l'autre genre. On retrouve également ce mode de socialisation dans les jeux mixtes tels que « les garçons attrapent les filles » et inversement.

Cette homosocialité renforce le système binaire en encourageant le développement de deux « cultures » différentes, l'une (masculine) étant toujours plus valorisée que l'autre.

De nombreux supports culturels reflètent une image binaire du masculin et du féminin sur laquelle les enfants vont avoir tendance à se calquer. Si l'industrie textile ou encore les maisons d'édition tentent d'apporter des alternatives moins stéréotypées, voire non-genrées, l'offre reste minoritaire.

Si elle est si peu importante, c'est parce que nous ne sommes qu'aux pré-mices des changements de mentalités quant aux questions de genre et que l'engouement pour des jouets, des vêtements ou encore des livres moins codés binaires n'est pas encore au rendez-vous.

Dans la littérature et les films jeunesse, si les représentations sont plus diversifiées qu'au siècle dernier, les personnages sont encore empreints de nombreux stéréotypes de genre.

⁸ « Mixité, égalité et genre dans les espaces du loisir des jeunes. Pertinence d'un paradigme féministe », Édith Maruéjouls-Benoit, Université Michel de Montaigne -Bordeaux III, 2014

Dans la plupart des albums et autres dessins animés :

- il y a beaucoup plus de héros que d'héroïnes ;
- les femmes sont plus représentées à l'intérieur et les hommes à l'extérieur ;
- les femmes campent le rôle de mère au foyer tandis que les hommes ont une vie en dehors ;
- s'il s'agit d'animaux humanisés, ceux censés représenter des hommes sont neutres tandis que ceux qui incarnent des femmes sont féminisées (maquillage, cheveux et cils longs, vêtements dits féminins, etc.).

Bien qu'il s'agisse officiellement de permettre à l'enfant de comprendre rapidement qui est qui, le manque de représentations diversifiées ne fait que renforcer les clichés sexistes.

Les jeux d'enfants consistent bien souvent à reproduire le monde des adultes. Après la première année, les rayons jouets se parent de rose ou de bleu pour différencier les activités dites masculines de celles dépeintes comme féminines et l'univers des filles est beaucoup moins étoffé que celui des garçons. Ces derniers bénéficient d'un choix de jouets plus diversifié permettant davantage d'autonomisation et de manipulation. Les « jouets de filles » encouragent la proximité avec l'adulte et l'imitation des rôles domestiques. Cette différenciation prépare les garçons à une vie d'extérieur remplie d'aventures dont ils sont les héros et les filles à une vie d'intérieur assez passive où leur mission principale sera d'être de bonnes mères et de bonnes épouses.

Le choix des vêtements n'est, lui non plus, pas anodin. Dans les premières années, les traits étant encore fins, il est parfois difficile de déterminer l'assignation d'un·e enfant. Les vêtements sont donc là pour clarifier le genre supposé, face à un regard extérieur souvent interrogateur.

On remarquera également que l'achat des habits ne se fait pas au hasard. On aura tendance à choisir du joli pour les filles et du confortable pour les garçons, permettant aux seconds de se salir et d'explorer, et empêchant inconsciemment les premières de le faire.

On observe que les parents sont souvent réticent·es à offrir ou à laisser porter un vêtement ou un jouet correspondant culturellement à un autre genre par peur que leur enfant ne s'intègre pas au sein des milieux extra-familiaux.



ICI, JE PARLE D'ENFANTS SANS DISTINCTION DE GENRE,
MAIS IL EST IMPORTANT DE PRÉCISER QUE CE SONT,
AVANT TOUT, LES GARÇONS QU'ON CONTRAINT LE PLUS
À RESPECTER L'EXPRESSION DE LEUR GENRE ASSIGNÉ.

La fabrique des inégalités

Ce processus de socialisation s'ancre chez l'enfant par le biais de trois mécanismes distincts et complémentaires : la répétition, l'imitation et la sanction.

Exemple concret :

On **répète** souvent aux garçons que « un bonhomme, ça ne pleure pas ». L'enfant va en effet constater que parmi les hommes qu'il côtoie, peu (voire aucun) d'entre eux ne pleurent. Il va donc tenter de les **imiter**. Rapidement, il se rend compte que s'il déroge à cette règle, la **sanction** tombe à coup de « t'es qu'une fillette » ou encore « j'ai pas élevé un pédé ». Bientôt, il n'aura plus besoin qu'on lui dise de ne pas pleurer. Il se sera approprié ce code de conduite et l'appliquera sans effort à force qu'on le lui répète et le sanctionne en cas de faux pas.

Bien que l'imitation joue un rôle important dans l'assimilation des rôles de genre, c'est en grande partie grâce aux renforcements positifs (louanges) et négatifs (réprimandes) que l'enfant va finir, la plupart du temps, par s'accommoder de son assignation de naissance. Dire que les garçons et les filles sont naturellement plus courageux ou sensibles est donc faux. Ici, chaque manière de penser et d'agir est enseignée et non innée. Il n'existe pas d'essence masculine ou féminine. En réalité, nous ne cessons jamais d'être exposé·es et donc d'intégrer les comportements socio-culturels attendus et acceptables en fonction de notre genre. La socialisation n'est

autre que la procédure qui permet d'institutionnaliser, c'est-à-dire rendre officielle, la domination du masculin sur le féminin.

Ces processus ne se contentent pas de modeler les enfants pour qu'ils se conforment à leur rôle de genre, mais posent également les bases d'un système hiérarchique, inégalitaire et profondément misogyne.

Si la socialisation de genre est également nommée socialisation différenciée, c'est avant tout parce qu'être un garçon, c'est ne pas être une fille, et inversement. La construction de l'identité de genre se fait en opposition (on parle d'ailleurs de sexe opposé) à l'autre. En outre, les garçons, qui constituent le groupe dominant, ne s'intéressent que peu aux filles, alors exclues de ce groupe. Les filles, quant à elles, sont obligées de comprendre les garçons pour pouvoir penser leur identité puisque cette dernière dépend grandement de leur rapport à eux. Ainsi, il est plus aisé pour une fille de s'approprier des codes masculins que pour un garçon d'emprunter au féminin.

Notons que la socialisation de genre n'est pas pratiquée de la même manière au sein de toutes les familles et qu'il ne s'agit pas d'un mécanisme infaillible. Les résultantes de ce processus sont variables et une éducation virile n'induit pas forcément la construction d'une identité violente, tout comme une éducation plus féminisée ne conduit pas à la fabrique d'un être fragile et vulnérable.

Le système normatif du genre impose à chaque individu d'appartenir à un seul genre et d'en adopter les codes correspondants. Néanmoins, certain·es font de la résistance. S'il faut s'en réjouir, l'organisation sociale sanctionne, parfois sévèrement, les *outsiders* (les garçons féminins, les filles masculines, les personnes trans, non-binaires et intersexes).

Être et se sentir pleinement dans son genre ne devrait pas se résumer ni se définir à travers le prisme du biologique. Il s'agit avant tout de la manière dont une personne vit son appartenance à un groupe social genre et y bâtit son rapport à son identité.

Le contexte sociétal dans lequel évolue un individu est porteur d'un certain nombre de normes en matière de genre. En fonction de l'époque, de la zone géographique, de la culture, de la classe sociale ou encore de la religion, les codes enseignés vont différer.



EN FONCTION DE L'ÉPOQUE ?
TU M'ÉTONNES !
Y'A PAS À DIRE, C'ÉTAIT
QUAND MÊME MIEUX AVANT...



AVANT, TU VEUX DIRE QUAND LES FEMMES N'AVAIENT POUR SEULES PERSPECTIVES QUE CELLES D'ÊTRE DES FILLES, DES ÉPOUSES OU DES MÈRES ?

En général, l'éducation genrée va de pair avec l'apprentissage de l'hétérosexualité, présentée par toutes les agent·es de socialisation comme la seule voie possible. De fait, si on apprend aux petites filles à attendre le prince charmant et à devenir de bonnes ménagères, c'est uniquement pour les préparer à devenir des épouses convenables et des mères dignes. Si on n'apprend pas aux petits garçons à s'occuper de la maison, c'est parce qu'on présume que leurs futures conjointes le feront.

Mais alors que fait-on de ceux qui ne seront pas hétéro et/ou qui n'auront pas d'enfants ?

Ce qui est dit masculin ou féminin ne relève pas du naturel mais bien du construit pour maintenir un système **hétéronormatif**.

*qui fait de l'hétérosexualité la norme,
invisibilisant de fait toutes les autres orientations.*

Le processus de socialisation sert les intérêts d'une société patriarcale et capitaliste. Il permet de maintenir un système inégalitaire et binaire et avec lui les institutions politiques, maritales et familiales en place. Ces mécanismes sont extrêmement complexes et subtils, ce qui les rend souvent imperceptibles.

Afin de mieux comprendre ce qui se joue ici, il est important de prendre en compte les enjeux de domination dans les relations adultes-enfants. Le rapport d'autorité intrinsèque à celles-ci facilite l'intégration de ces normes. Ainsi, il est du ressort des adultes entourant les plus jeunes de créer un contexte où le genre n'est pas simplement assigné, mais pleinement compris par les intéressé·es pour qu'iels y souscrivent (ou non) librement.

DOSSIER :
DES CLEFS
POUR UNE
PARENTALITÉ
INCLUSIVE

Il est probable que vous portiez en vous beaucoup de peurs. Être parent est très certainement l'une des fonctions qui génèrent au quotidien autant de joie que d'inquiétude. « Et si on se moquait d'ellui ? Et si sa différence lui portait préjudice ? Et s'iel se faisait agresser ? Et s'iel se retrouvait seul·e ? » Au travers de ces questionnements, vous voulez ce qu'il y a de mieux pour votre enfant et c'est bien légitime. Pour prévenir ces violences éventuelles, une majorité de parents empêchent, limitent et contrarient, consciemment ou non, leur enfant dans la construction de son identité.

S'il est important de lae laisser explorer et jouer avec son genre, il est aussi primordial de se rappeler que les espaces en dehors du foyer ne sont pas forcément tous enclins à accueillir des enfants sortant du script binaire.

Afin d'être en mesure de répondre aux questions, d'ouvrir le dialogue sur davantage de possibles et d'encadrer son exploration, il peut être intéressant, en amont, de :

- vous éduquer sur ces sujets en allant dénicher des informations sur les milliers de ressources existantes ;
- interroger votre propre rapport au genre et à la sexualité, dégénérer vos habitudes afin de lui offrir un modèle de **congruence** sur lequel s'appuyer ;
→ *état ajusté, harmonieux*
- vous rappeler que votre enfant et vous êtes deux personnes différentes, avec des envies, des aspirations et des visions distinctes de la vie. Ainsi, tentez de faire interférer le moins possible vos attentes avec la réalité de ses désirs ;
- reconnaître que, vous aussi, pouvez potentiellement avoir des biais sexistes et/ ou lgbtphobes.

Que nous soyons ou non concerné·es et/ou victimes de ces biais, nous ne sommes pas à l'abri d'avoir des comportements dictés par des schémas inconscients de pensée, des raccourcis qui donnent lieu à des raisonnements faussés. S'il n'est pas facile de se défaire de ses réflexes, prendre conscience de ses propres travers discriminatoires est une première étape vers une éducation plus inclusive.

Vous allez sûrement tâtonner au début, mais vos doutes se transformeront petit à petit en automatismes. Pour rappel : les enfants n'ont pas besoin de parents parfait·es, mais de parents qui les aiment, les soutiennent, s'intéressent à elleux et s'investissent inconditionnellement.

1. L'AUTORISER À EXPLORER

L'exploration permet de créer un espace de confiance au sein duquel l'enfant peut s'autoriser à sentir ce qui semble le plus ajusté pour ellui.

- Le jeu est un moment privilégié pour explorer et expérimenter le genre. Lui permettre d'accéder à tous types de jouets et d'activités, et non pas uniquement à ceux habituellement réservés aux garçons ou aux filles, est un bon moyen de lui offrir un espace de liberté.
- Laissez l'enfant s'habiller avec les vêtements/styles/couleurs qu'iel souhaite.
- Essayez de ne pas uniquement encourager et récompenser les comportements, attitudes et compétences typiquement associés à son genre de naissance.
- Si votre enfant est scolarisé·e, il peut être opportun de prendre rendez-vous avec son enseignant·e référent·e en vue de lui expliquer votre démarche, afin qu'iel soit attentif·ve à ce que :
 - ses camarades de classe respectent son expression de genre ;
 - le corps professoral ne lui fasse pas de réflexion concernant son apparence ou vous enjoune à l'éduquer davantage comme un garçon/une fille.
- Il est tout à fait possible que l'exploration libre de votre enfant crée des interrogations au sein du cercle familial. Aussi difficile que cela puisse être, il fait partie intégrante de votre rôle de parent d'entourer votre enfant de figures adultes qui l'investissent et lae reconnaissent dans sa juste identité. Cela sous-entend de maintenir à distance les personnes incapables d'être respectueuses avec ellui. Parfois, il est nécessaire de poser ce type d'ultimatum pour que l'autre prenne conscience qu'un rejet à l'endroit de votre enfant risquerait d'entraîner une coupure du lien. Inconditionnellement, invariablement, quoi qu'il vous en coûte, soyez l'allié·e de votre enfant.

2. COMMUNIQUER DE MANIÈRE INCLUSIVE

La manière dont nous parlons aux enfants fonde leur rapport aux questions de genre. Même si vous pensez qu’iels sont concentré·es sur autre chose, partez du principe que vos enfants ont toujours une oreille qui traîne. Iels écoutent, observent et, de ce fait, apprennent en permanence. Tentez donc, dans la mesure du possible, d’être attentif·ve à la manière dont vous vous exprimer sur ces sujets.

- La différenciation des corps est l’un des premiers enseignements concrets prodigués. Loin d’être inclusif, il confond les notions de sexe et de genre, tout en occultant l’existence des personnes transgenres et intersexes. Pour n’exclure personne, il serait de bon ton de leur apprendre que zizi = garçon et zezette = fille n’est pas systématique. D’ailleurs, employer le bon vocabulaire, dire « vulve » et « pénis », permet de lever le tabou autour du corps et d’empêcher d’éventuels complexes de se créer. On évitera également d’employer les termes « sexe de fille/garçon », parce que s’il est important de nommer correctement les organes génitaux, il est improductif de les genrer. En effet, les enfants ont surtout besoin de comprendre comment fonctionne leur corps, afin de s’assurer qu’il n’a pas plus ou moins de valeur s’il est affublé d’un pénis ou d’une vulve. Nommer est également primordial pour prévenir tout sentiment de honte associé à un phénomène physiologique qui proviendrait d’un corps regardé comme inférieur. Employer les mots justes permet également aux enfants d’être familier·es avec l’ensemble de leur corps. Le clitoris en est le parfait exemple, banni des manuels de SVT jusqu’en 2017, il n’est encore aujourd’hui que peu représenté dans les livres scolaires.
- Normaliser l’arrêt de l’utilisation à outrance de terme genré :
 - Dire « mon enfant » ou utiliser le prénom plutôt que lae désigner par « ma fille/mon fils ».
 - Parler des « gens » ou des « personnes » plutôt que des « messieurs » ou des « dames ».

→ Pour pouvoir communiquer de manière plus inclusive, il est également intéressant de diversifier les représentations que l'enfant consomme dans les médias. Ce faisant, vous lui montrez que tout un éventail d'identités de genre et raciales, de sexualités, de corps existent. Rappelons que nous ne pouvons pas pleinement être ce que l'on ne voit pas.

« Je ne peux pas être dans le monde tant que je ne vois pas que je suis dans le monde »⁹

Yance Ford

Soyez rassuré·es, ni l'utilisation d'un langage inclusif, ni la diversification des représentations, ne risquent de « convertir » votre enfant. Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. L'ouvrir au monde, agrandir son champ des possibles, lui offrir différentes options ne signifie pas forcément qu'iel s'en emparera. Toutefois, les lui mettre à disposition lui permettra d'avoir une plus grande palette dans laquelle piocher pour construire son identité. Et c'est à s'en réjouir ! Cet apprentissage de la diversité lui sera, de toute manière, utile dans sa rencontre avec l'Autre qui ne collera pas toujours au schéma binaire majoritaire. Ainsi, l'exposer, dès le plus jeune âge, aux bienfaits de l'altérité fera de cette dernière un non-sujet lorsqu'iel y sera confronté·e.

3. ENCOURAGER LE DIALOGUE ET ÊTRE À L'ÉCOUTE

Posez des questions, interrogez votre enfant sur la perception qu'iel a du genre. Soyez proactif·ve, n'attendez pas que l'enfant fasse le premier pas ou qu'une situation justifie la discussion. Engagez-la !

Vous pouvez aussi parler de votre propre rapport au genre afin qu'iel n'ait pas d'emblée à parler d'ellui.

⁹ Citation extraite du documentaire « Disclosure », Netflix, 2020

- Quand un livre/un dessin animé aborde de près ou de loin des questions de genre ou dépeint des portraits stéréotypés, n'hésitez pas à encourager sa pensée critique :
- « *Pourquoi c'est la maman qui fait à manger/le ménage ?* » ;
 - « *Tu penses qu'une fille pourrait faire aussi bien que le héros ?* » ;
 - « *À ton avis, qu'est-ce qui fait que le petit garçon ne pleure pas après ce qu'il vient de vivre ?* ».
- Lui donner des clefs de compréhension sur le genre adapté à son âge et, ainsi, lui expliquer que :
- le genre de chacun·e est unique, qu'il ne correspond pas forcément à celui qu'on lui a assigné à la naissance,
 - la manière dont iel se voit et s'exprime à ce propos est individuelle et légitime.
 - tout individu évolue inexorablement dans son rapport au genre,
 - on ne peut pas être sûr·e du genre de quelqu'un·e juste en la regardant : « *Certaines personnes sont des garçons, d'autres des filles, certaines se vivent entre les deux ou aucun des deux. Tu as déjà rencontré des personnes pour qui c'était le cas ? Si quelqu'un te demande quel est ton genre, qu'est-ce que tu réponds, toi ?* »,
 - ni le corps ni les comportements ne déterminent le genre : « *Certaines personnes disent que les garçons ne doivent pas pleurer, mais moi je pense que c'est une très bonne chose d'exprimer ses émotions, quelles qu'elles soient.* »,
 - les activités, les vêtements, les jouets, les émotions ou encore les compétences n'ont pas de genre : « *Tu dirais qu'il y a des couleurs/vêtements spécialement pour les garçons et pour les filles ? Est-ce que tu ne penses pas qu'on pourrait simplement se dire que tout le monde est libre de porter ce qu'iel préfère s'iel trouve ça joli ?* »

→ Aborder avec ellui des thématiques telles que :

- l'identité et l'expression de genre
- l'orientation sexuelle
- les stéréotypes de genre
- le consentement
- la sexualité
- les discriminations
- les inégalités filles-garçons
- le féminisme

Pour ce faire, il existe une multitude d'ouvrages à destination des 5-18 ans. Que vous les parcouriez ensemble ou séparemment, l'essentiel est d'ouvrir le dialogue pour permettre à votre enfant de poser des questions.

Exemples (liste non-exhaustive) :

- *Corps, amour, sexualité : les 120 questions que vos enfants vont vous poser*, Charline Vermont - Éd. Albin Michel
- *Égalité filles-garçons : j'ai tout compris*, Agnès Barber - Éd. Privat jeunesse
- *Je suis qui ? Je suis quoi ?*, Jean-Michel Billioud - Éd. Casterman
- *30 discussions pour une éducation antisexiste*, Pihla Hintikka et Élisa Rigoulet - Éd. Marabout

→ Les paroles délivrées doivent aussi s'illustrer dans votre quotidien. Ainsi, adopter des comportements qui favorisent l'égalité et la diversité permettra de démontrer par l'exemple les préceptes que vous voulez transmettre à votre enfant.

Tout le monde s'accorde à dire que les enfants cisgenres et hétérosexuel·les le sont bel et bien sans qu'on questionne une seconde leur identité ou sans qu'on la considère comme une phase. Pourquoi alors, cela serait-il différent pour les enfants LGBTQIA+ ? Pourquoi n'accorde-t-on du crédit à la parole d'un·e enfant que lorsqu'elle va dans le sens du schéma majoritaire ?

- Tentez de ne pas présumer que votre enfant, parce qu'iel est assigné·e garçon ou fille, aime ou désire telle ou telle chose. Pour connaître ses goûts, les lui demander reste la meilleure option.
- Soyez ouvert·e au changement, au doute, à la mouvance, à la fluidité. Soyez prêt·e, sans pour autant forcer ou induire quoi que ce soit, à ce que le genre et la sexualité de votre enfant fluctuent à travers le temps.
- Si vous avez des questionnements par rapport à l'identité de genre ou l'orientation romantico-sexuelle de votre enfant, essayez de ne pas faire de suppositions, ne lae confrontez pas, laissez simplement la porte ouverte. S'il vous faudra être patient·e, vous pouvez, en attendant, créer un environnement suffisamment accueillant et sécurisant dans lequel votre enfant se sentira capable de vous parler le moment venu.

4. POUR ALLER PLUS LOIN

Quelques conseils pour élever un·e enfant de manière non-genrée

Si vous attendez un·e enfant ou prévoyez d'en avoir et que vous souhaitez l'éduquer de la manière la moins genrée possible :

- Faites le choix de ne pas demander le sexe du bébé avant la naissance peut être un bon moyen de ne pas trop projeter son avenir de façon stéréotypée. Mieux encore, cela lui permettra de venir au monde délesté·e du poids normatif de la binarité de genre.

- Il a été montré que le prénom avait une influence conséquente sur le devenir de l'enfant¹⁰. Lui en choisir un mixte permet de ne pas ajouter une pression supplémentaire à performer ce qu'on attend d'un Léo ou d'une Léa. Vous pouvez également alterner les pronoms, tout en gardant son prénom comme repère stable de son identité.
- Expliquez-lui ce que les divergences de genre impliquent socialement et sensibilisez-lae aux normes de genre sans pour autant les lui imposer. Être au fait de ces questions permet d'avoir toutes les cartes en main pour désapprendre et porter un regard critique.



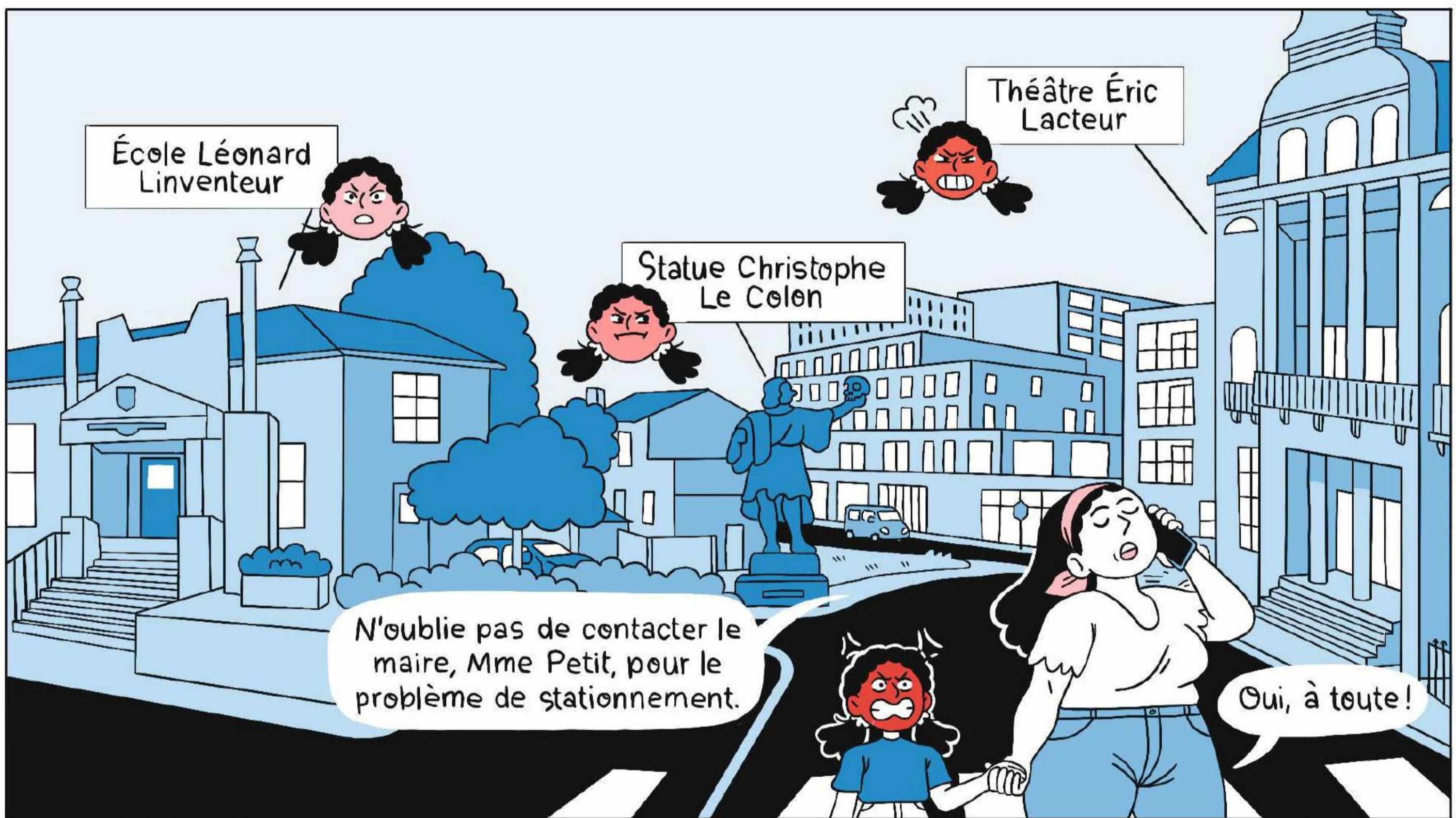
ATTENTION

Je me dois, toutefois, de vous prévenir : en accompagnant votre enfant sur son chemin pour comprendre qui iel est et/ou aimerait devenir, vous prenez un très gros risque : celui de vous trouver vous-même.

¹⁰ *Psychologie des prénoms : pour mieux comprendre comment ils influencent notre vie*, Nicolas Guéguen, Éditions Dunod, 2008
Le pouvoir des prénoms, Anne-Laure Selier, Éditions Héliopoles, 2018

Chapitre 3

LA LANGUE COMME OUTIL DE DOMINATION ET DE LUTTE



**Après ces leçons de biologie et de sociologie, je me suis dit
qu'une petite énigme pourrait nous permettre de souffler
un peu avant d'attaquer la suite !**

Un homme est en voiture avec son fils, ils ont un grave accident.

Le père meurt sur le coup et l'enfant est amené à l'hôpital.

Le chirurgien entre dans la salle et dit :

« Je ne peux pas l'opérer, c'est mon fils ! »

Comment est-ce possible ?

Comment le chirurgien peut-il assurer qu'il s'agit de son fils, alors qu'on nous affirme que le père est mort dans l'accident ? On pourrait d'abord penser qu'il s'agit d'un couple homoparental, le chirurgien qui s'exprime étant alors son deuxième père... Toutefois, habitué·es à penser les parents comme forcément hétérosexuels, peu songent à cette solution.

La réponse à cette énigme est tout autre : le chirurgien est en fait une chirurgienne, et donc, la mère de l'enfant !

Le langage façonne notre manière d'être et de voir le monde. La prédominance de certains usages face à l'absence d'autres en dit long sur le contexte social et politique d'une société.

Bien que les termes féminisés soient admis, leur emploi n'est pas encore très répandu, comme dans l'exemple ci-dessus. Si la solution à cette énigme ne va pas de soi, c'est parce que lorsque la fonction est écrite dans sa forme masculine, notre cerveau peine à y envisager une femme.

Pourtant, 49,6 % des Hommes sont des femmes. Serait-ce à cause de ces 0,4 % de différence que nous partons du principe que le masculin l'emporte sur le féminin ?

Enseignée comme l'une des règles les plus importantes de grammaire, le masculin dominant s'impose dès l'école primaire. Loin d'être une simple formalité linguistique, ce principe déteint sur notre rapport au monde et nous encourage à le bâtir de façon hiérarchique.

LE SAVIEZ-VOUS ?

En 2017, plus de 300 enseignant·es ont publié un manifeste expliquant qu’iels n’enseigneraient plus cette règle grammaticale. La pétition accompagnant leur texte a reçu près de 35 000 signatures.



S'il ne s'agissait là que d'une règle grammaticale, nous aurions pu passer l'éponge, mais ce n'est pas le cas. Ce principe pose les bases d'une société inégalitaire, et parce que les règles sont faites pour être appliquées et non questionnées, on leur obéit, sans forcément comprendre leur logique ou leurs conséquences.

D'autant que si l'on continue à l'enseigner, on omet d'en rappeler l'origine, on ne la commente pas, on oublie de lui apporter une nuance nécessaire. Cette injonction grammaticale naturalise et légitime la domination des hommes en nous faisant croire que le masculin générique a toujours existé.

Le langage, écho politique de nos quotidiens

L'articulation de notre pensée se fait grâce au langage qui influe sur nos représentations mentales. Si le masculin est considéré comme universel, le féminin, lui, est envisagé comme la particularité, le variant, l'autre. En faisant primer le masculin sur tout, on efface, inconsciemment, les femmes de notre imaginaire.

Pensez-vous, de manière égale, à des hommes et des femmes en lisant des formules telles que : les réalisateurs, les médecins, les chercheurs... ?

Pour faire exister les choses, il est nécessaire d'être en capacité de les penser. Et pour les penser, il est essentiel d'avoir les mots pour les dire.

LE SAVIEZ- VOUS



D'abord qualifié de « crime passionnel » ou de « drame conjugal », ce n'est qu'en 2015 que le Petit Robert intègre le mot « féminicide » à son dictionnaire. Ici, le choix du vocabulaire est primordial puisque, dans son ancienne version, il fait du meurtrier un amoureux qui aurait dérapé et assassiné pour cause de trop-plein d'amour. Distinguer juridiquement les termes « homicide » et « féminicide » permet d'exprimer ce que sont réellement ces actes, à savoir pour ce dernier, l'aboutissement d'un continuum de violences masculines à l'égard des femmes.

Le langage offre des options limitées pour parler d'un univers qui lui est infini. Accordé au masculin, il imprègne notre discours d'androcentrisme et de misogynie.

Mode de pensée consistant à mettre en évidence, et à se centrer sur les hommes et leurs expériences

Le langage n'a rien d'arbitraire, il est le reflet des mœurs et valeurs d'une société. Le masculin ne l'emporte pas sans raison, si la syntaxe est réfléchie ainsi, c'est pour rendre logique et familière cette hiérarchisation.



Le masculin l'a-t-il toujours emporté ?

Malgré ce qu'on veut nous laisser croire : non.

Mais alors, comment en est-on arrivé·es là ?

Les mues langagières sont le reflet des évolutions (ou des régressions) sociales, la preuve étant l'ajout annuel de nouveaux mots au sein du dictionnaire.

En 1673, François Poullain de la Barre, philosophe français, allié avant l'heure des luttes féministes, explique dans son livre *De l'Égalité des deux sexes*, « *On rapporte souvent à la nature ce qui ne vient que de l'usage.*¹ »

En réalité, les règles de grammaire en disent davantage sur les croyances et les préjugés présent·es chez les hommes qui en établissent les usages.



ICI, JE PARLE DES HOMMES PARCE QUE JUSQU'AU SIÈCLE DERNIER,
AUCUNE FEMME N' AVAIT EU LE DROIT DE PARTICIPER
AU DÉVELOPPEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Ainsi, il serait difficile de prêter au langage l'impartialité ou la neutralité qu'il prétend posséder.

Censée décrire le réel, et donc la perception du monde qu'ont les gens à une époque et un endroit donné, la langue est héritière d'une culture. Si l'écrire et la parler permet de la perpétuer, cela participe aussi au maintien des valeurs qui lui sont associées. Créeée et entretenue dans un contexte patriarcal, notre langue est forcément teintée de stéréotypes et d'idées reçues qui alimentent des représentations inégalitaires en matière de genre. À l'origine pourtant, le français était bel et bien paritaire.

Dérivée du latin qui possédait un genre neutre, la langue française formée à la fin de l'Antiquité est, quant à elle, une langue à deux genres : l'un masculin, l'autre féminin. Avant l'avènement du masculin générique, il était donc d'usage de parler et d'accorder au féminin lorsqu'on parlait des (ou en tant que) femmes et inversement. Ainsi, jusqu'au XVII^e siècle, il était coutumier de dire « je /a/ suis » plutôt que « je /e/ suis » ou encore « elle /a/ restera » plutôt que « elle /e/ restera ».

¹ *De l'égalité des deux sexes, Discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*, François Poullain de la Barre, 1673

Pendant longtemps, la convenance voulait qu'on accorde en genre avec le sujet le plus proche : « Catherine et Jean-Marc sont parisiens », « Le frère et la sœur sont courageuses », « Les garçons et les filles sont belles ». Cette règle prévalait en grec, en latin et en ancien français. L'accord de proximité, comme il est appelé, permettait de ne pas choquer l'oreille. C'est la création de l'Académie française par le Cardinal de Richelieu en 1635 qui marque le début de l'emploi du masculin pour définir l'ensemble des individus.

Mise en place dans l'objectif d'harmoniser la langue, cette institution a encore aujourd'hui pour fonction de « *travailler avec tout le soin et toute la diligence possible à donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure*² ». En d'autres termes, si l'emploi du féminin était jusqu'ici établi, les académiciens, persuadés que celui-ci dégradait la langue française, vont peu à peu l'éradiquer. Vous vous en doutez, ce collège était constitué au départ d'un panel exclusivement masculin.

En 1651, on peut lire dans *Liberté de la langue françoise dans sa pureté* rédigé par Scipion Dupleix, un historien français : « *Parce que le genre masculin est le plus noble, il prévaut tout seul contre deux ou plusieurs féminins, quoi qu'ils soient plus proches de leur adjectif.* » Un siècle plus tard, Nicolas Beauzée, grammairien et membre de l'Académie, persiste et signe en déclarant : « *Le genre masculin est réputé plus noble que le féminin à cause de la supériorité du mâle sur la femelle.* » Ainsi, instaurer la règle du masculin générique/dominant n'était pas un moyen de rendre la langue neutre ou plus simple, mais bel et bien plus noble. Selon eux, la déféminisation permettait donc d'élever le débat, de l'androcentrer en asseyant la domination des hommes sur les femmes.

Cet usage va se généraliser à la fin du XIX^e siècle avec l'instauration de l'école primaire obligatoire. En grammaire, il sera alors, comme le rappelle *Le Bon Usage* de Maurice Grevisse, exigé d'accorder l'adjectif qui qualifie plusieurs noms de genres différents au « *genre indifférencié, c'est-à-dire masculin*³ ». Dès leur plus jeune âge, on apprend donc aux enfants qu'un petit garçon, et plus tard un homme, aura toujours plus de poids que mille et une femmes.

² Article 24 des *Statuts de l'Académie française*, 1635

³ *Le bon usage*, Maurice Grevisse, Duculot, 1936

Quelle place, dans ce cas, pour le genre féminin ? Si on admet que le masculin l'emporte sur le féminin, l'**Homme** désigne-t-il réellement aussi les femmes ?

L'Homme avec un grand H suffit-il pour désigner l'ensemble de l'humanité ?

Au sein de la société, tout comme dans la langue, le masculin est la référence, le modèle, le point de départ par lequel on pense le monde. Il irait donc de soi que tout être humain puisse être désigné par le terme « Homme », comme si ajouter une majuscule permettait d'y inclure davantage de monde.

En latin, « *homo* » signifie « individu appartenant à l'espèce humaine ». L'*Homo* était donc davantage proche du terme « humain » que de celui d'« homme ». À l'époque, « homme » se dit « *vir* » et « femme », « *mulier* ». Si le second terme a totalement disparu, « *vir* » a subsisté, devenant « *viril* » et « *virilité* ».

Comme le dit très justement Olivia Gazalé dans son essai *Le mythe de la virilité* : « *Cette ambiguïté est lourde de sens : elle relève moins de l'homonymie que de la métonymie* (quand une partie se prend pour le tout).⁴ » En d'autres termes, qu'« Homme » prenne un grand H ou non, dans les faits, le sens reste le même : le mot désigne toujours un être humain de genre masculin. La majuscule saupoudre simplement cette définition de condescendance et de toute-puissance puisqu'elle accorde à un seul être le pouvoir de représenter l'ensemble de l'humanité.

La plupart des langues latines possèdent aujourd'hui des vocables précis pour distinguer les hommes de l'ensemble de l'humanité. Ce n'est à l'évidence toujours pas le cas du français qui voit en l'homme un représentant universel.

Dans la dernière édition du dictionnaire de l'Académie française, l'homme est défini de deux manières. Dans un premier temps, comme un « être humain de l'un ou l'autre sexe » et seulement après comme un « être humain

⁴ *Le mythe de la virilité*, Olivia Gazalé, Robert Laffont, 2017

mâle ». La femme, quant à elle, est décrite comme un « être humain défini par ses caractères sexuels, qui lui permettent de concevoir et de mettre au monde des enfants », mais aussi comme « une épouse ».

Quid des femmes qui ne veulent ou ne peuvent pas avoir d'enfant ? Quid de celles qui ne sont pas mariées ? Ainsi, l'homme se représente lui-même en plus de l'humanité tout entière, alors que la femme, elle, n'existe que dans son rapport aux autres.

Les femmes et les enfants d'abord, vraiment ?

Au masculin générique, à celui qui l'emporte toujours sur le féminin, à celui qui s'écrit avec un grand H, s'ajoute une autre règle, tout aussi pernicieuse. « Chaises et table », « souris et chat », « sœur et frère », « maman et papa », « fils et père », « filles et fils », « femme et mari », « Ève et Adam », etc. Si comme moi cela vous choque l'oreille, c'est que vous êtes habitué·es à l'ordre de mention.

Ce principe voudrait qu'on nomme ce qui nous semble le plus important en premier. Pour les objets, on désigne souvent le plus grand ou le plus lourd. Pour les animaux (non-humains), on privilégie le prédateur. Pour les êtres humains, on évoque en premier la personne qui nous inspire le plus de respect, de peur ou de pouvoir. Ici, les aîné·es et les hommes, voire les deux combinés. Ce mécanisme entraîne notre inconscient à percevoir instinctivement le masculin comme sujet principal. L'homme, quoi qu'il fasse, se maintient en première position tandis que les autres gravitent autour, faisant avec la place qu'il leur reste.



IL Y EN A, CERTES, MAIS PENDANT COMBIEN DE TEMPS L'ACADEMIE S'EST-ELLE PASSÉE DE LEUR SERVICE ? ET LE NOMBRE D'ACADEMIENS EST-IL VRAIMENT PROPORIONNEL À CELLES DES ACADEMIENNES ?



En 387 ans d'existence, l'Académie française n'a compté que 10 femmes. Si 6 y siègent encore actuellement, et que l'une d'elles en est secrétaire perpétuelle (membre du bureau élu·e à vie), la première, l'écrivaine Marguerite Yourcenar, n'y a été acceptée qu'en 1980. Il aura fallu patienter plus de trois siècles pour que les Immortels⁵ daignent élire une femme, certainement parce qu'il leur aura fallu autant de temps pour accepter que les femmes peuvent, elles aussi, contribuer à l'anoblissement de la langue sans la pervertir de leur seule présence. L'année de l'investiture de Yourcenar, l'académicien Pierre Gaxotte affirmait : « *Si on élisait une femme, on finirait par élire un nègre* ». Son collègue Jean Guitton n'en pensait pas moins, puisqu'il a déclaré : « *J'avais l'idée que l'Académie durant 300 ans avait vécu sans femmes et qu'elle pourrait encore vivre tranquille* ».

L'Académie française est une institution profondément machiste qui prône et glorifie un entre-soi masculin, blanc et classiste. Ils se sont d'ailleurs, et ce durant plusieurs siècles, attelés à faire disparaître les formes féminines de diverses professions qu'ils jugeaient exclusivement réservées aux hommes.

Masculiniser la langue permet-il d'éradiquer les femmes ?

Quelques années après la Seconde Guerre mondiale, l'écrivain américain George Orwell publie un roman d'anticipation intitulé *1984*. Il y décrit un régime totalitaire à l'intérieur duquel la modification du langage devient un instrument de contrôle des masses. Au sein de cette dystopie s'impose le néoparler/la novlangue, une langue purifiée et épurée dans son lexique et sa syntaxe. L'ambition de cette simplification est de réduire l'étendue de la pensée. En éradiquant certains termes, il empêche la possibilité de faire vivre les concepts qui s'y rattachent et annule ainsi leur existence. Dans le régime de *1984*, il devient donc impossible de penser la liberté ou la révolution, puisque ces deux mots ont disparu.

⁵ Membres de l'Académie



Cela vous semble relever de la science-fiction et à mille lieues du monde dans lequel nous vivons ? Et pourtant... Au XVII^e siècle, l'Académie française part en croisade contre les pendants féminins désignant les activités et métiers dits « d'hommes ». Les professions considérées comme prestigieuses ou intellectuelles sont chasses gardées et puisqu'aucune loi n'empêche leur exercice, elles sont accordées au masculin, pour montrer le caractère marginal, voire ridicule, d'une femme à les exercer. Ne pouvant faire disparaître physiquement les autrices, peintresses, et autres philosophesses, les membres de l'Académie en éliminent toute trace du dictionnaire. Leur mission est un tel succès qu'on considère aujourd'hui certains termes féminisés comme des néologismes alors qu'ils ont pourtant été employés pendant des siècles.

Ambassadrice, doctoresse, écrivaine, inventrice, lieutenante, médecine, professeuse, sénatrice, soldate... Si tous ces mots sonnent étrangement à l'oreille, c'est parce que cela fait plusieurs siècles qu'on ne les entend plus. La version féminine de certaines professions a plus souvent été utilisée pour désigner la femme de l'homme qui l'exerçait.

Aujourd'hui, on ne féminise toujours pas les professions considérées comme les plus nobles. On dit « une femme médecin », « Madame le juge », « maître » lorsqu'on s'adresse à une « femme avocate ». Toutefois, on n'a aucun mal à dire une « actrice », une « boulangère » ou encore une « serveuse ».



ON S'ACCORDE À DIRE QUE C'EST MISOGYNE ET CLASSISTE ÇA, OU PAS, DU COUP ?

LE SAVIEZ- VOUS



Les serveuses sont majoritaires dans les restaurants classiques et peu onéreux, tandis qu'on retrouve plus de serveurs dans les grands établissements. Parce qu'une femme qui sert les autres, c'est considéré comme naturel, comme un dû... À l'inverse, un homme qui sert, c'est exceptionnel et cette rareté se paie.

Refuser de féminiser les professions, c'est interdire aux petites filles de se projeter dans des fonctions de pouvoir en les cantonnant à la sphère domestique. À l'époque pourtant, un grand nombre de femmes exerçaient ces métiers. Le plus controversé, encore à ce jour, était celui d'« autrice » (dont l'usage était admis jusqu'au XVII^e siècle). Beaucoup d'entre elles écrivaient des livres à succès, ce qui déplaisait aux auteurs. Malheureusement pour eux, s'il est possible d'empêcher les femmes d'aller à l'université, il est impossible de leur enlever leur talent et la volonté des libraires de profiter de celui-ci. Cette blessure d'ego cantonnera les ouvrages écrits par des femmes à la « littérature féminine », et provoquera l'interdiction d'utiliser les termes d'autrice et écrivaine. Aujourd'hui encore, ces appellations font débat et on leur préférera le mot « auteure », dont la féminisation est plus discrète.

Soustraire certains mots du dictionnaire pour entraver l'imaginaire des femmes, ça ne vous rappelle rien ?

Tout comme dans la dystopie d'Orwell, éradiquer les pendants féminins de certains métiers revient à empêcher les femmes d'y envisager une carrière ou, au mieux, de s'y sentir à leur place, respectées et traitées de manière égale face aux hommes qui les exercent. Comme le souligne le philosophe autrichien Ludwig Wittgenstein : « *Les limites de ma langue sont les limites de mon monde*⁶ ».

⁶ *Tractatus logico-philosophicus*, Ludwig Wittgenstein, Gallimard, 2001

Avec l'effacement du féminin vient le mépris des femmes et de tout ce qui s'y rapporte. Si on n'entend pas ou peu parler des femmes de l'Histoire, c'est, en partie, parce qu'on manque de mots pour les dire.

« [...] le langage touche à quelque chose de profond, de viscéral en chacun de nous... Ce n'est pas un simple outil pour communiquer, c'est le reflet de nos préjugés, le miroir de nos rapports de force, de nos désirs inconscients. Comment les femmes parlent, comment on leur parle, comment on parle d'elles, tout cela joue un rôle essentiel pour l'image qu'elles donnent et plus encore qu'elles se font d'elles-mêmes. »

Benoîte Grimalt, discours pour la commission de féminisation des noms de métier, 1997

Y a-t-il plus grande insulte que le mot « fille » ?

S'il y a une chose qu'on apprend rapidement, c'est que faire comme une fille, ou en être une, est souvent considéré comme une disgrâce.

**LE
SAVIEZ-
VOUS** ?

Dans certains pays, naître fille expose à des violences allant de la simple négligence à l'infanticide, parce qu'avoir un garçon est toujours plus valorisé.

Il n'y a pas, dans nos sociétés, plus grande injure pour un garçon que d'être comparé au deuxième sexe, au sexe faible. « Lancer comme une fille », « se battre comme une fille », « être une fille/une fillette/une femmelette », etc. Tout ce qui a trait au féminin est constamment dévalorisé et/ou ridiculisé. Quant à « con », l'une des insultes les plus utilisées en français, elle est un dérivé du latin qui désigne la vulve de manière familière.

Nombre de formes féminisées des noms ou des adjectifs sont, dans le langage courant, une manière de juger négativement la morale et la sexualité des femmes.

Faites l'exercice sans réfléchir : pensez à un infirmier. Vous visualisez sûrement un membre de l'équipe médicale ? Maintenant, pensez à une infirmière. Que voyez-vous ? Pensez désormais au meilleur ami de l'homme, le chien. À présent, qu'est-ce qui vous vient en tête lorsque vous pensez à une chienne ? Nous pourrions continuer comme cela longtemps. La sexualisation à outrance des mots féminins ne fait qu'enlever davantage de légitimité aux femmes. Les formes féminisées sont rarement des termes **empouvoirants**, bien au contraire.

↳ Qui donnent pouvoir et confiance

Ainsi, nombre de femmes, pour éviter d'être infantilisées ou sexualisées, préfèrent garder la forme masculine de leur titre, symbole de leur affiliation et de leur positionnement à des postes pendant longtemps réservés aux hommes. Cependant, peut-on qualifier de succès une intégration qui se fait sans la possibilité d'être bien nommée ? Les femmes peuvent-elles réellement être les égales des hommes si la langue peine à les y inclure ?

La langue peut-elle être un outil en faveur de l'égalité ?

En 1898, Hubertine Auclert, journaliste, écrivaine, militante féministe et membre des suffragettes, déclarait : « *L'émancipation par le langage ne doit pas être dédaignée. N'est-ce pas à force de prononcer certains mots qu'on finit par en accepter le sens qui tout d'abord heurtait ? La féminisation de la langue est urgente puisque pour exprimer la qualité que quelques droits conquis donnent à la femme, il n'y a pas de mots.*⁷ »

L'habileté d'une société à imposer des éléments de langage et à en supprimer ou illégitimer d'autres lui donne les pleins pouvoirs sur ce qui peut ou non exister dans l'espace et le débat public. L'efficacité de cette stratégie de domination est indéniable lorsqu'on sait que la parole est le canal privilégié de l'influence.

Le discours incarne et configure l'évolution d'une société. Toutefois, s'il est un moyen d'asseoir sa puissance, il peut également être un outil en

⁷ Extrait d'un plaidoyer publié dans le journal *Le Radical* le 18 avril 1898

faveur de l'égalité. En fonction des mains dans lesquelles il se trouve, il peut être un pas de plus vers l'ouverture et le changement ou un aller simple vers l'intégrisme.

En 1984, à l'occasion d'une instance de réflexion autour de la féminisation des noms de métiers, Jean Dutourd, membre de l'Académie, titre dans le quotidien *France Soir* : « *Au secours, voilà la clitocratie !* »

Un appel à l'aide donc, face au potentiel démantèlement de la **phallocratie** millénaire.



DRAMA KING⁸ UN PEU, LE JEAN DUTOULD !

*Système de domination des hommes
sur ceux qui n'en sont pas*

En 2016, face à la démocratisation de l'écriture inclusive, les académicien·nes lancent, à l'unanimité, « *un cri d'alarme* » contre son utilisation en déclarant : « *Devant cette aberration “inclusive”, la langue française est en péril mortel, ce dont notre nation est dès aujourd’hui comptable devant les générations futures.*⁹ »

Ce qui met une civilisation en danger et qui finit par la scléroser, c'est au contraire sa tendance à stagner et s'accrocher à des usages qui ne vont plus dans le sens du progrès, de la modernité et par conséquent, de la justice sociale et écologique.

**LE
SAVIEZ-
VOUS ?**

Pronom neutre, contraction de « il » et de « elle »

Lorsqu'en 2021, le pronom **leï** fait son entrée dans le Petit Robert, le ministre de l'Éducation nationale de l'époque, Jean-Michel Blanquer, déclare qu'aucune cause ne valait qu'on « *triture* » la langue française.

⁸ Roi des drames : désigne une personne qui en fait un peu trop pour pas grand chose

⁹ Déclaration de l'Académie Française sur l'écriture dite inclusive adoptée à l'unanimité de ses membres dans la séance du jeudi 26 octobre 2017



QUAND LA MÊME ANNÉE, LES MOTS « CLUSTER », « COOLITUDE » ET « BLACKLISTER » Y SONT ENTRÉS, LÀ, ÉTRANGEMENT, ÇA NE POSAIT PAS DE PROBLÈME.

La reconnaissance d'un groupe minorisé s'obtient en partie par sa capacité à intégrer son idiome dans le langage commun. Adopter un langage plus égalitaire revient à ne plus accorder l'universalité et la prévalence du masculin sur aucun autre genre.

Appelée écriture égalitaire, inclusive ou épicène, langage non-sexiste ou non-discriminant, cette forme de discours existe depuis bien plus longtemps qu'on ne le pense. Elle désigne l'ensemble des procédés d'écriture permettant d'assurer une égalité de représentation entre les genres. Entendons-nous bien, l'ambition n'est pas de féminiser la langue, mais de déneutraliser le masculin.

Dans son ouvrage *Le sexe des mots*, Clémence Baudino propose qu'**« Au lieu de parler de “langage inclusif”, il serait peut-être plus juste de parler de “langage non exclusif”, tant le masculin exclut une grande partie de la population.**¹⁰ »

Parce que oui, la notion d'inclusivité pose question : qui inclut qui, au juste ? La réponse est univoque, ce sont les dominants, les majoritaires, les puissants, ceux-là qui consentent aujourd'hui à laisser un peu de place à ceux qu'ils rejetaient hier.

Permettons à ceux qui ne sont pas des hommes de ne plus se cacher derrière des noms de fonctions masculins pour être légitimes ; offrons la possibilité aux futures générations de se rêver sénatrice, doctoresse, procureuse, chercheuse ou encore ambassadrice ; autorisons-les à se dire, à se nommer, à se raconter ; accordons leur le droit d'exister au sein de l'espace public.

Forgeons-nous une identité en dehors du langage sexiste et binaire imposé. Façonnons de nouveaux dialectes à l'abri des stéréotypes pour enfin écrire et conter la beauté de nos identités plurielles.

¹⁰ *Le sexe des mots*, Clémence Baudino, Belin, 2018



DOSSIER :
**GUIDE
DE SURVIE
À L'ÉCRITURE
NON-EXCLUSIVE**

USAGES LEXICAUX

→ L'accord en genre des noms de fonctions, de grades, titres et métiers

Repose sur l'arrêt de l'utilisation des formes masculines pour parler des métiers exercés par les femmes.

Ex : Une écrivaine, Madame la ministre, une académicienne, une lieutenante

→ L'emploi de termes épicènes

Réside dans l'utilisation de termes plus génériques pour éviter de genrer ou d'appliquer la règle du masculin dominant.

Ex : la direction	les directeurs	le corps enseignant	les
phénomènes	le lectorat	les lecteurs	les
droits de l'homme		les droits humains	

→ L'utilisation de la double flexion

Consiste à nommer, l'un après l'autre, les termes féminin et masculin.

Ex : Françaises et Français ; Mesdames et messieurs ; Les autrices et auteurs

→ Les pronoms :

iel pronom inclusif qui permet de désigner une personne sans présumer de son genre

elle contraction de elle et lui

lae contraction de la et le

elles contraction de elles et eux

celle contraction de celle et celui, et de celles et ceux

tous contraction de tous et toutes

taon contraction de ta/sa/ma et ton/son/mon

USAGES SYNTAXIQUES

→ La règle de majorité

Revient à accorder les adjectifs et les participes passés au genre le plus représenté dans la phrase.

Ex : Deux autrices et un auteur étaient présentes au salon.

→ La règle de proximité

Consiste à accorder les adjectifs et les participes passés au genre du sujet le plus proche d'eux.

Ex : Des hommes et des femmes se sont réunies.

→ L'ordre alphabétique

Sorte de double flexion dont l'ordre se déduit en fonction de l'ordre alphabétique.

Ex : Elles et ils ; celles et ceux ; les étudiantes et étudiants

→ L'usage des pronoms neutres

Recourir à un pronom neutre permet trois choses :

- parler d'un groupe de personnes sans être obligé·e d'appliquer la règle du masculin qui l'emporte sur le féminin ;
- parler d'une personne dont on ne connaît pas le genre sans prendre le risque de se tromper ;
- parler à et avec des personnes non-binaires qui ne se reconnaissent pas forcément dans les pronoms « il » et « elle ».

Ex : iel ; ille ; yel ; ael ; ol ; ul

USAGES TYPOGRAPHIQUES

→ Le point médian

Offre deux avantages majeurs :

- il a une seule fonction car il n'est utilisé dans aucun autre contexte ;
- il met le masculin et le féminin au même niveau.

Ex : Auteur·rice ; diplômé·e ; hospitalier·ère ; technicien·nes

→ Le trait d'union

Permet parfois une plus grande lisibilité, mais son usage est déjà réglementé.

Ex : Apprenti-e ; élue-e ; lycéen-ne ; modérateur-ice

→ Les parenthèses

Très utilisées à une période, leur usage est peu recommandé puisqu'il implique symboliquement qu'on peut mettre le féminin entre parenthèse, qu'il est négligeable.

Ex : Ambassadeur(ice) ; chef(fe) ; député(e) ; retraité(e)

→ Le E majuscule

Permet de mettre l'accent sur la féminisation du mot.

Ex : AiméEs ; directricE ; présidentE ; séniорEs

USAGES À L'ORAL

Il n'y a pas de règles précises quant à l'usage oral non-exclusif ou neutre.

→ L'utilisation de mots-valises

Les mots-valises sont des termes formés par la fusion d'au moins deux mots déjà existants. Appliqué au genre, cela permet de ne pas avoir systématiquement à citer les deux formes et donc, de n'exclure personne.

**Ex : ~~devient~~ nouveau/nouvelle nouvelle ; auteur/autrice auteurice ;
~~devenant~~ belle belle ; chercheur/chercheuse chercheureuse**

→ L'enchaînement des formes féminines et masculines

Si le genre de l'individu ou du groupe n'est pas défini ou mixte, il est envisageable d'utiliser les deux formes afin de ne pas commettre d'impair.

Ex : Grand/grande ; moyen/moyenne ; patient/patiente ; sérieux/sérieuse

→ L'emphase sur le E

Un peu comme le E majuscule à l'écrit combiné avec le point médian, il est possible d'insister sur le [ø] à l'oral.

**Ex : Artisan[pause]EUH ; habitant[pause]EUH ; magistrat[pause]EUH ;
surveillant[pause]EUH**

→ L'utilisation de périphrases

Si la langue française est très genrée, il y a toujours la possibilité de trouver une manière de formuler nos propos sans utiliser de termes masculins et/ou féminins.

Ex : Camille est très compétent·e se transforme en Camille est une personne très compétente ; Tu es satisfait·e ? devient Cela te convient-il ? ; Je suis content·e évolue en Je me réjouis / Ça me fait plaisir

→ L'utilisation de termes neutres à l'oreille

▪ Les noms et adjectifs se terminant par -ée ou -e.

Ex : Abandonné·e ; délégué·e ; nommé·e ; élu·e

- Les mots épicènes pouvant être employés au masculin, au féminin ou au neutre, sans variation de forme.

Ex : Artiste ; juriste ; membre ; scientifique

LE LANGAGE NEUTRE

Il n'est pas rare de confondre le neutre avec l'inclusif/non-exclusif. Si certains usages sont les mêmes, d'autres diffèrent. Le neutre est avant tout utilisé pour parler des, à, ou en tant que personne non-binaire. Il y a un grand nombre de protocoles spécifiques, voici les plus utilisés dans le langage courant.

→ **L'ajout d'un x pour remplacer le s**

Ex : Amoureuse ; épouse ; heureuse ; jalouse

→ **L'emploi du son æ en remplacement du -é**

Ex : Abonnæ ; bouleversæ ; fatiguæ ; masquæ

→ **L'emploi de mots spécifiques non-genrés**

~~Fr~~ère/sœur ↔ adelphe

copain/copine ↔ copaine

père/mère ↔ parent

papa/maman ↔ mapa/papan

grand-mère/grand-père ↔ grand-parent

mami/papi ↔ pamí/ mapí

fils/fille ↔ personne/enfant

madame/monsieur ↔ mx (prononcé Mix)

mari/femme ↔ partenaire

homme/femme ↔ personne/individu

Pour davantage d'informations, vous pouvez vous reporter à ces ouvrages :

- *Manuel d'écriture inclusive...* dirigé par Raphaël Haddad ; rédigé par Chloé Sebagh et Carline Baric, avec la contribution de l'ensemble de l'équipe de l'agence Mots-Clés
- *Femme, j'écris ton nom*, élaboré et publié à l'initiative de Bernard Cerquiglini
- *eninclusif.fr*, site internet faisant office de dictionnaire d'écriture inclusive
 - *Petit dico de français neutre/inclusif*, La vie en Queer

EXERCICE PRATIQUE

Maintenant que vous êtes incollables sur le français inclusif, je vous propose deux petits exercices pratiques.

Entraînement #1 : Dans le texte ci-dessous, issu du discours final de Charlie Chaplin dans le film *Le dictateur* (1940), soulignez les termes que vous pourriez écrire en langage non-exclusif et transformez-les.

Je voudrais aider tout le monde dans la mesure du possible, juifs, chrétiens, païens, blancs et noirs.

.....

Nous voudrions tous nous aider, les êtres humains sont ainsi.

.....

Nous voulons donner le bonheur à notre prochain, pas le malheur.

.....

Nous ne voulons ni haïr ni humilier personne.

.....

Dans ce monde, chacun de nous a sa place et notre Terre est bien assez riche pour nourrir tout le monde.

.....

Nous pourrions tous avoir une belle vie libre, mais nous avons perdu le chemin.

.....

L'avidité a empoisonné l'esprit des hommes, a barricadé le monde avec la haine, nous a fait sombrer dans la misère et les effusions de sang.

.....

Nous avons développé la vitesse pour finir enfermés.

.....

Les machines qui nous apportent l'abondance nous laissent néanmoins insatisfaits.

Notre savoir nous a rendu cyniques, notre intelligence inhumains.

Nous pensons beaucoup trop et ne ressentons pas assez.

Étant trop mécanisés, nous manquons d'humanité.

Étant trop cultivés, nous manquons de tendresse et de gentillesse.

Sans ces qualités, la vie n'est plus que violence et tout est perdu.

Les avions, la radio nous ont rapprochés les uns des autres, ces inventions ne trouveront leur vrai sens que dans la bonté de l'être humain, que dans la fraternité, l'amitié et l'unité de tous les hommes.

Entraînement #2 : En quelques lignes, racontez votre dernière journée de travail, d'école ou de vacances en respectant l'usage inclusif.

Partie 2

**STÉRÉOTYPES
ET
INJONCTIONS**

« On ne pourrait suivre le match si l'on concentrait son attention sur le jeu d'une équipe sans prendre en compte celui de l'autre équipe. On ne pourrait comprendre les actions et ce que ressentent les membres d'une équipe si on les observait indépendamment des actions et des sentiments de l'autre équipe. Il faut se distancer du jeu pour reconnaître que les actions de chaque camp s'imbriquent constamment et que les deux équipes opposées forment donc une configuration unique. »

Norbert Elias,
Sport et civilisation, Fayard, 1994

**Pour retrouver les ressources citées
dans cette partie et bien d'autres encore :**



SCANNEZ-MOI

Chapitre 4

LE MASCULIN COMME NORME





NOTE IMPORTANTE : Dans cette partie, je vais aborder une multitude de thèmes allant de l'urbanisme à l'ingénierie en passant par la médecine et la politique. Ces disciplines, comme beaucoup d'autres, souffrent d'un biais genré. Mon ambition est de montrer comment le monde dans lequel nous évoluons a été construit par et pour les personnes qui détenaient le pouvoir lors de l'institution de ces disciplines, à savoir : les hommes blancs cisgenres hétérosexuels **valides** et **neurotypiques**.

Non-handicapés ↴ *Ne présentant pas de condition neurologique particulière*

Conséquemment, aucune d'elles n'est réellement adaptée aux personnes qui ne correspondent pas à ces schémas.

Dans ce chapitre, je parlerai de « corps dit masculin », de « physiologie dite féminine », « des femmes » et « des hommes » et je partirai également de postulats tels que « les hommes sont plus grands » et « les femmes ont de plus petites mains ». Si parfois je précise « dit » ou « regardé/considéré comme » avant masculin/féminin, c'est parce qu'aujourd'hui encore, la science aborde les choses de manière très binaire et essentialisante.

La plupart des disciplines susnommées sont malheureusement encore empreintes d'**eugénisme**.

↳ *Méthode sélective et multi-discriminante visant à améliorer la race humaine*

Toutefois, pour comprendre le cheminement de pensée des personnes dominantes, il est nécessaire de voir le monde à travers leur regard. Un regard saturé d'angles morts et de méconnaissances concernant les besoins spécifiques de certaines populations (notamment intersexes et transgenres), ignorant parfois jusqu'à leur existence.

Cette pensée binaire enferme le monde dans un prisme tellement figé qu'il empêche de voir les particularités de chacun·e. Ainsi, dans ce chapitre, pour parler de toutes les personnes qui ne sont pas des hommes cisgenres hétérosexuels, je parlerai de femmes et de minorités sexuelles et de genre (les personnes LGBTI).

« *Aux grands Hommes la patrie reconnaissante.* », voilà ce qu'on peut lire sur le fronton du Panthéon, magnifique monument faisant office de nécropole nationale. Sur les 81 « grands hommes » inhumés, seulement six sont des femmes. La devise et l'écart flagrant entre le nombre d'hommes et de femmes honoré·es ne fait que renforcer l'idée d'une absence de reconnaissance de la contribution des femmes à la grande Histoire.

Les grands hommes, ceux présents dans les manuels scolaires, sont les militaires, les résistants, les dirigeants d'entreprises ou d'États, les politiques, les conquérants. Depuis peu, certaines pages sont consacrées aux combats des femmes et un petit nombre d'entre elles a suffisamment marqué les historiens pour y figurer en leur nom propre. Toutefois, ce qui est enseigné de leur impact sur le monde ne leur rend pas justice. Elles ont pourtant participé, au même titre que les hommes, à la construction du patrimoine culturel et social de l'humanité.

Dans les années 1970, le Mouvement féministe de Libération des Femmes (MLF) crée ce slogan devenu culte : « *Un homme sur deux est une femme* ». Pourtant, tout comme la langue, le monde dans lequel nous évoluons a été pensé et construit de sorte à valoriser et faciliter l'existence d'une seule moitié de l'humanité, quitte à coûter la vie de l'autre.

« It's a Man's Man's Man's World »

À la fin des années 1960, James Brown chante : « *C'est un monde d'hommes* », il y loue les mérites de l'homme bâtisseur, inventeur et guerrier, mais précise, en grand gentleman, que ce monde ne serait rien sans la présence des femmes. Cela me rappelle cette célèbre citation qui voudrait que :

« *Derrière chaque grand homme se cache une femme* ». Cette apparente reconnaissance de l'importance des femmes dissimule pourtant une triste réalité. N'étant « que » des femmes, leur place serait donc forcément derrière, dans les coulisses, mais jamais sur le devant de la scène.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Aux États-Unis, une légende raconte que le couple Obama se serait arrêté dans une station-service où la *first lady* y aurait reconnu le propriétaire comme étant l'un de ses anciens amoureux.

En repartant, Barack aurait ricané : « *Si tu l'avais épousé, tu travaillerais aujourd'hui dans une station service.* » Michelle Obama aurait alors répondu : « *Si je l'avais épousé, c'est lui qui serait président des États-Unis.* »

Ces exemples véhiculent l'idée que le succès des « grands hommes » serait dû à la présence d'une femme exceptionnelle à leur côté, confirmant la croyance selon laquelle la seule fonction d'une femme ambitieuse serait de travailler à la seule réussite de son conjoint, avec adoration et discrétion.

Les statistiques sont formelles : si le mâle est partout, le reste de l'humanité peine à trouver sa place. Une étude¹ américaine relève qu'une majorité de la population considère que les hommes sont de meilleurs représentants de l'espèce humaine. Plusieurs hypothèses expliquent ce phénomène : une omniprésence dans les médias qui rendrait leur compagnie familière une suroccupation des postes de pouvoir qui les rendraient plus légitimes à toutes nous représenter ; des voix dites masculines qui capterait plus l'attention ; la présomption du manque de rigueur des femmes...



SI JE VOUS DEMANDE DE CITER DES HÉROS DE FILMS OU DE SÉRIES, DES GRANDS AUTEURS DE LA LITTÉRATURE, DES GÉNIESSCIENTIFIQUES OU D'AUTRES FIGURES DE L'HISTOIRE, COMBIEN DE TEMPS VOUS FAUT-IL POUR NOMMER UNE FEMME ?

¹ « Is man the measure of all things? », AH. Bailey, M. LaFrance, JF. Dovidio, *Personality and Social Psychology Review*, Vol 23, 2019

Il ne s'agit pas de dire que les héroïnes, les grandes autrices et scientifiques n'existent pas, mais de s'interroger sur la place qui leur est laissée, le regard et les mots qu'on posent sur elles et leur héritage.

Tout est supposé masculin jusqu'à preuve du contraire

Chinua Achebe, auteur nigérien, écrit dans son roman *Tout s'effondre*, « *Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse se termineront toujours à la gloire du chasseur.*² » Il en va de même pour les femmes, tant que l'Histoire sera racontée par des hommes, elles en seront les douloureuses perdantes.

L'explication à tout cela tient en un mot : l'androcentrisme (du grec, *andros* = homme). En d'autres termes, la société dans laquelle nous évoluons tourne autour des hommes, de leurs besoins, de leurs valeurs et de leurs priorités. Elle les place au centre de tout, qu'il s'agisse de l'histoire, des recherches, des prises de décisions, des changements et des invariabilités, elle cautionne leur omniprésence et soutient ainsi leur hégémonie.

Dans le premier tome du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir, affirme dès l'introduction : « *L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui. Elle se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle ; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le Sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre.*³ »

Puisqu'il est l'Absolu, il est le seul qui mérite le rang de sujet, les Autres sont des objets à sa disposition n'existant qu'à travers leur rapport à lui. Celleux qui ne sont pas des hommes sont ainsi relégué·es à la place d'Autres dont il faut spécifier le genre pour les faire exister : l'équipe de foot féminine, une femme médecin, une exposition de femmes artistes, etc.

L'homme, lui, ne se définit pas par son genre, il est celui qui par sa simple existence définit tout le reste. Il est le standard, la norme, le modèle, le neutre, l'absolu, l'humain originel, celui qui, dans le mythe judéo-chrétien d'Adam et Ève, se sépara d'une de ses côtes pour créer la femme.

² *Tout s'effondre*, Chinua Achebe, Actes Sud, 2013

³ *Deuxième sexe* T.1, Simone de Beauvoir, Gallimard, 1949

Dans son brillant article⁴, la sociologue Natacha Ordioni émet l'hypothèse que l'androcentrisme serait une sorte d' « **ethnocentrisme** du genre ».

*Centré sur le groupe ethnique d'appartenance
portée en référence universelle*

D'ailleurs, les principaux procédés à l'œuvre dans l'ethnocentrisme décrits par l'anthropologue Claude Lévi-Strauss pourraient aussi bien s'appliquer à l'androcentrisme :

- **L'assimilation** : technique d'invisibilisation du groupe dominé par l'universalisation du groupe dominant. En France, cela passe par la neutralisation du mot « homme » et par l'usage du genre masculin dominant jusqu'à son emploi par des femmes pour se légitimer dans leur fonction : les femmes avocat, maire, médecin, président. On peut également citer George Sand, et bien d'autres, qui utilisent des pseudonymes masculins pour que leurs travaux soient pris au sérieux.
- **Le rejet** : repose sur l'élimination idéologique ou concrète, c'est-à-dire physique, du groupe dominé. Cela se traduit par les viols et les **fémicides** de plus en plus nombreux chaque année.

Meurtre d'une femme en raison de son genre

- **L'épistemocentrisme** : qui consiste à étudier une société donnée à partir des outils et des critères d'analyse issus du groupe dominant - de l'Histoire aux sciences économiques et sociales en passant par la médecine ou encore l'ingénierie.

Cette incapacité à se décenter de l'homme, à imaginer le monde autrement qu'à travers ses besoins met en danger, parfois mortel, toutes les personnes qui n'en sont pas.

⁴ « L'androcentrisme : un ethnocentrisme du genre? », Natacha Ordioni, *Babel : Littératures plurielles*, Faculté des lettres et sciences humaines - Université de Toulon et du Var, 2011

Un monde construit par et pour l'homme ?

L'androcentrisme permet aux inégalités entre les genres de perdurer en faisant passer la domination masculine comme l'ordre naturel des choses.

Depuis des millénaires, la société est organisée par et pour l'homme. Pas celui avec un grand H non, mais bien l'adulte moyen d'1,77 m pour 79kg, si possible blanc, valide, neurotypique et ayant suivi de hautes études. Et puisque c'est lui qui siège aux postes les plus prestigieux, c'est aussi lui qui décide d'à peu près tout. Ainsi, afin d'évoluer dans un monde suffisamment confortable, il va faire de son identité, son corps et ses besoins, les standards sur lesquels toute chose doit se calquer.

Pourtant on le sait, les mensurations et besoins de l'homme adulte standard sont bien loin d'être partagé·es par l'ensemble de la population mondiale. Il existe même, au sein de la catégorie masculine, des différences de gabarit empêchant une standardisation formelle du corps dit masculin. Pourtant, ces marqueurs sont bel et bien pris comme modèles universels.

Ici, le masculin est présenté comme neutre. Or, il ne l'est pas du tout. Si l'homme est à l'aise, toutes celles qui n'en sont pas sont condamné·es à exister dans un monde qui n'a pas été pensé pour elleux.

Ces disparités ne sont pas à prendre à la légère. Ne pas tenir compte de la moitié de l'humanité lorsqu'on travaille à créer des avancées technologiques a des effets dévastateurs.

On pourrait légitimement se demander si cette uniformisation est due au manque de femmes dans les secteurs d'ingénierie, de recherche et de développement (seulement 24 % en 2021⁵) ou à un désintérêt complet autour de ces questions ?

⁵ Sondage annuel de l'association Société d'Ingénieurs et Scientifiques de France (IESF) paru en 2022 et basé sur des données 2021 en année pleine

Voici une liste non exhaustive de problèmes plus ou moins graves auxquels sont confrontées les personnes (y compris certains hommes) ayant des gabarits et besoins différents des normes :

- L'accès difficile à l'étagère la plus haute dans les supermarchés.
 - La taille des pianos qui rend sa pratique difficile pour les plus petites mains.
 - Les smartphones de plus en plus grands, compliquant leur utilisation à une main.
 - La difficulté pour une voix qui ne serait pas assez grave, de se faire entendre par les assistants vocaux comme Google, Alexa ou Siri.
 - Les masques chirurgicaux utilisés pendant la pandémie de Covid-19 qui, pour la plupart, n'étaient pas adaptés aux petits visages.
- Le risque d'être touché·e par un coup de couteau ou une balle à cause d'un gilet de protection inadapté, car bien trop grand.
 - Le taux plus élevé de blessures graves ou de mortalité lors d'accidents de voiture.

Si l'exclusion des corps qui ne répondent pas aux standards est avant tout matérielle, elle se veut aussi symbolique. En faisant fi de l'existence d'une grande partie de la population dans la construction et le développement de nombreux produits, on transmet le message implicite que certains corps ne sont pas adaptés et que le problème vient de leur morphologie.

FOCUS SUR LE SEXISME DE LA SÉCURITÉ ROUTIÈRE

Femme au volant, mort au tournant ?

Si les hommes ont davantage d'accidents de voiture, les femmes ont 47 % de risques en plus d'être sérieusement blessées et 17 % d'en mourir⁶.

Ces disparités sont avant tout dues à la manière dont les voitures sont pensées, fabriquées et sécurisées.

Pourquoi les femmes sont-elles moins protégées ?

- La plupart s'installent plus près du tableau de bord pour pouvoir atteindre les pédales.
- Beaucoup doivent se tenir plus droites pour voir la route clairement, ce qui favorise le risque de blessure en cas de freinage d'urgence.
- Les ceintures de sécurité et les airbags sont fait·es pour protéger les gabarits masculins standards.

Tous ces éléments créent un environnement d'insécurité, rendant ainsi les femmes plus vulnérables aux blessures graves, aux coups du lapin et aux décès prématurés.

Le saviez-vous ?

Les tests de collision obligatoires pour s'assurer de la sécurité avant de mettre une voiture sur le marché sont biaisés. En effet, la quasi-totalité est effectuée avec des mannequins respectant les mensurations d'homme standard (environ 1,77 m pour 79 kg). Les seuls tests incluant les personnes de plus petites proportions les relèguent aux sièges passagers, ne prenant pas en compte l'impact d'un accident si elles étaient au volant.

⁶ *Femmes invisibles*, Caroline Criado Perez, Éditions First, 2020

LE SAVIEZ-VOUS ?

En 2019, la sortie dans l'espace de deux femmes astronautes devait avoir lieu pour la première fois depuis la création de la NASA en 1958. Elle a dû être annulée quelques jours avant l'événement faute de combinaisons spatiales ajustées à leur taille.

Qu'on se le dise, le souci n'est pas les petites mains, les petits gabarits ou les voix aiguës, mais bien la standardisation technologique qui exclut plus de la moitié de l'humanité en se focalisant sur les mensurations de l'homme moyen.

Cette incapacité à inclure et à étudier les besoins spécifiques en fonction du genre s'appelle l'écart de données entre les genres⁷.

À la fois cause et conséquence d'une société androcentrique, cet écart aux répercussions parfois dévastatrices ne se limite pas au domaine technologique mais touche aussi celui de la santé.

Inégalités face à la santé

S'il y a bien un domaine au sein duquel le *gender data gap* a des incidences dramatiques, c'est celui-ci.

Comme les femmes vivent en moyenne plus longtemps (85,5 ans) que les hommes (79,4 ans)⁸, nous serions tenté·es de penser que sur ce terrain, elles sont mieux servies que leurs homologues masculins. Or, ce n'est pas vraiment le cas.

Tantôt sur ou sous-pathologisée, la souffrance physique et psychique des femmes et des minorités de genre est très mal prise en charge par le corps médical.

⁷ « *The gender data gap* », théorisé par Caroline Criado Perez dans son livre *Femmes invisibles, comment le manque de données sur les femmes dessine un monde fait pour les hommes* ?

⁸ Insee, statistiques de l'état civil et estimations de population, résultat provisoire de janvier 2022

FOCUS SUR LES DISCRIMINATIONS MÉDICALES MULTI-FACTORIELLES

Les discriminations racistes

L'accès au soin est encore plus difficile pour les personnes non-blanches. Profondément raciste, le « syndrome méditerranéen » désigne la croyance erronée et discriminatoire de certain·es soignant·es persuadé·es que les patient·es **racisé·es** mentent ou exagèrent leurs symptômes et leur niveau de douleur.

Individu victime de perceptions ou de comportements racistes

Les discriminations grossophobes

Une difficulté supplémentaire s'ajoute pour les personnes grosses.

Grand nombre d'entre elles se voient condamnées à des temps de consultation plus courts, ou à des refus de se faire opérer - leur poids étant perçu à la fois comme la source de tous leurs maux, mais aussi comme l'absence de volonté de prendre soin de leur santé.

Souvent, sans raison médicale, certain·es médecins se permettent de suggérer à leurs patient·es de perdre du poids ou de faire plus d'exercice. Finalement, la grossophobie des soignant·es n'est qu'une énième opportunité de juger le corps des femmes.

Les discriminations lesbophobes

Pour les femmes lesbiennes, les rendez-vous chez lae gynéco ou lae médecin généraliste tournent souvent au calvaire. Nombre de professionnel·les présument encore que l'ensemble de leur patientèle est hétérosexuelle. Lorsque ce n'est pas le cas,

ils peuvent aller jusqu'à refuser l'auscultation ou la prescription du traitement attendu parce que la sexualité lesbienne, n'en serait pas vraiment une et ne présenterait donc aucun risque de grossesse et/ou de MST.

Les discriminations transphobes

Connaissez-vous le « syndrome du bras cassé trans » ? Il s'agit d'un biais qu'ont certain·es soignant·es à justifier toute pathologie médicale par la transidentité de leurs patient·es, ou à questionner sans y être invité·es. le parcours de transition. Ex : « Vous venez me consulter pour une otite. Mais avez-vous fait l'opération pour changer de sexe ? » ou « Vous avez mal ? Vous êtes un homme maintenant, il faut apprendre à encaisser ! »

Le saviez-vous ?

En 2020, l'Ordre des médecins et des infirmiers a condamné la création de listes de praticien·nes dit·es *safe*, s'insurgeant contre leur supposé caractère communautaire. Ces annuaires à destination des personnes racisées, LGBTQIA+ ou encore grosses ont été créés pour assurer à ces minorités un suivi médical sans discrimination. Un pourcentage élevé d'individus minorisé·es envisage les soins chez lae médecin ou à l'hôpital comme un risque plutôt qu'un soulagement.

Ne vaudrait-il pas mieux que l'Ordre se questionne sur les raisons qui poussent ces populations à utiliser ces listes plutôt que de dénoncer leur création ?

Des siècles durant, le corps de l'homme standard a été pris comme modèle par défaut pour étudier la physiologie humaine. Comme le dit la psychosociologue Carole Tavris : « **Le corps masculin est l'anatomie elle-même.**⁹ » Plusieurs raisons peuvent expliquer ce phénomène et toutes prennent racine dans l'androcentrisme sociétal.

Pendant longtemps, les professions médicales n'étaient accessibles qu'à une certaine catégorie de personnes. Ainsi, la plupart des théoriciens de la santé mentale et physique étaient et sont encore des hommes blancs cisgenres et hétérosexuels, prenant comme points d'appui théoriques des individus qui leur ressemblent.

Considéré comme une variante du corps humain, voire comme un corps masculin mutilé ou déficient, le corps des femmes ne vaut dès lors pas la peine d'être étudié.

LE SAVIEZ- VOUS ?

Une récente étude¹⁰ de l'Université de médecine de Toronto, effectuée sur un échantillon de plus d'un million de chirurgies, montre que les femmes opérées par des hommes ont 32 % de risques supplémentaires de subir de graves complications voire de mourir à l'issue de l'intervention.

Les manuels et articles de médecine sont en grande majorité rédigés par des hommes et les professeurs en faculté de médecine sont généralement des hommes, eux aussi. Le fait que cet enseignement s'appuie sur des théories empreintes de biais racistes, misogynes et lgbtiphobes ne fait que perpétuer l'exclusion des autres schémas psychiques et corporels.

Si on peut tenter d'expliquer ces manques en les replaçant dans leur contexte historique, le maintien de ces croyances au ^{xxi^e} siècle représente un manque cruel d'éthique scientifique.

⁹ *The mismeasure of woman*, Carole Tarvis, Touchstone, 1993

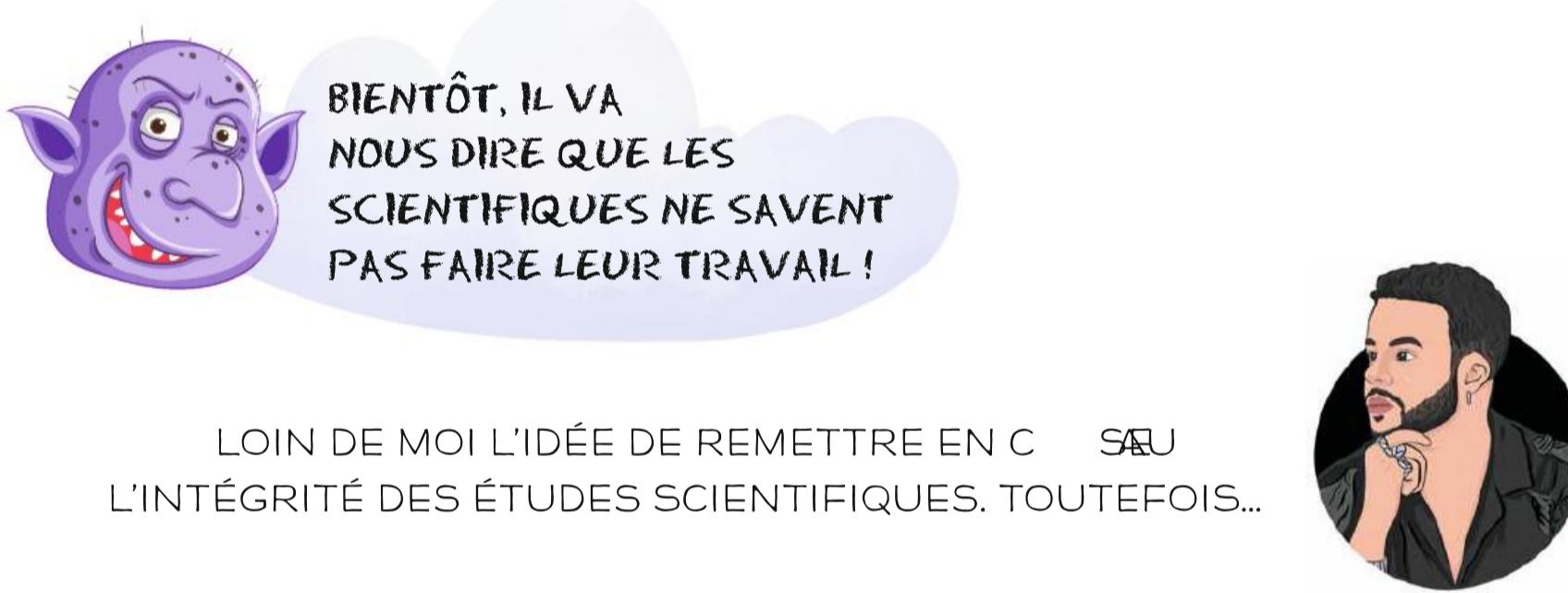
¹⁰ Association of Surgeon-Patient Sex concordance with Postoperative Outcomes, Christopher JD Wallis, MD, PhD ; Angela Jerath, MD, MSc ; Natalie Coburn, MD, MPH ; et al - *Jama Surgery*, 2022

Vous vous souvenez de la notion d'**épistémocentrisme** dont je parlais quelques pages plus tôt ? Le

Faire des caractéristiques du groupe dominant le critère d'analyse pour toute étude

fonctionnement du corps des femmes cisgenres (mais également celui des personnes trans et intersexes), leurs métabolismes, leurs besoins, leurs réactions et leurs résistances, ne sont que peu étudié·es depuis la création de la médecine— si on décide de ne pas compter les expériences médicales effectuées sur de nombreuses femmes noires esclavagisées sans anesthésie pour développer de nouvelles techniques opératoires¹¹. Comme le souligne la neurobiologiste Catherine Vidal dans *Femmes et santé, encore une affaire d'hommes ?*, 80 % des essais cliniques en laboratoire sont effectués sur des rats et souris mâles, avant d'être testés sur 75 % d'hommes.

Selon les laboratoires, ce manque de représentation s'explique par la difficulté à recruter des femmes pour participer aux essais, mais aussi par la crainte que leurs menstruations ou une éventuelle grossesse viennent perturber l'étude.



LE SAVIEZ-VOUS ?

En 1993, une étude américaine portant sur le rapport entre l'obésité et le cancer du sein et du col de l'utérus a été faite sur un panel composé uniquement d'hommes cisgenres. Oui, vous avez bien lu. Le Congrès a par la suite fait voter une loi¹² pour inclure davantage de femmes et de minorités dans les essais.

¹¹ The « Father of modern gynecology » performed shocking experiment on enslaved women, Brynn Holland, History.com, 2018

¹² National Institutes of Health Revitalization Act of 1993, Subtitl B – Clinical Research Equity Regarding Women and Minorities

Plus récemment, en 2020, une étude¹³ réalisée à l'Université de Berkeley montre que sur 86 médicaments mis sur le marché, 76 provoquent des effets secondaires sur les femmes qui en consomment. La raison est simple : ces traitements ont été majoritairement testés sur des hommes, et la posologie retenue pour l'adulte s'est basée sur ce qui convenait au plus grand nombre de testeur·ses.

Cette fâcheuse tendance à considérer le corps dit masculin comme référence de la physiologie humaine provoque ce qu'on appelle en sociologie de la médecine le syndrome de Yentl. Il désigne le fait que les femmes (cela pourrait également s'appliquer aux minorités sexuelles et de genre) sont mal diagnostiquées et/ou mal soignées, excepté si leurs symptômes ou leurs pathologies correspondent à celles communément observées chez les hommes.

**LE
SAVIEZ-
VOUS ?**

Yentl est le nom de l'héroïne du roman d'Isaac B. Singer qui se travestit pour pouvoir accéder aux études **talmudiques**, alors interdites aux femmes.

↳ *Les bases des lois juives*

On aurait donc très bien pu l'appeler le syndrome de Mulan ou de George Sand, tant les femmes obligées de se travestir pour se faire une place sont nombreuses.

Le retard à rattraper concernant la compréhension du fonctionnement des corps dits féminins, et plus globalement de ceux des minorités de genre, est colossal. Si l'arrivée de femmes dans le domaine de la recherche permet petit à petit de combler ce fossé, c'est bien loin d'être suffisant. Encore trop peu de moyens sont investis pour financer des études se concentrant sur les pathologies dites féminines (endométriose, syndrome prémenstruel, vulvodynie, cancer du sein ou du col de l'utérus, SOPK, etc.).

¹³ « Sex differences in pharmacokinetics predict adverse drug reactions in women », Irving Zucker, Brian J. Prendergast, *Biology of Sex Differences*, Vol. 11, 2020

**LE
SAVIEZ-
VOUS ?**

Ce n'est que depuis 2020 que l'endométriose, qui touche pourtant 10 % des personnes menstruées, est au programme des études de médecine.

Nous pourrions nous demander dans quelle mesure toutes les pathologies citées précédemment auraient d'ores et déjà un traitement si les hommes cisgenres possédaient une vulve et un utérus. Alors qu'il existe tout un éventail de remèdes contre les dysfonctions érectiles, aucun n'est spécifiquement dédié et efficace contre les douleurs de règles.

**LE
SAVIEZ-
VOUS ?**

Les douleurs liées aux menstruations, aux SPM (syndromes prémenstruels), mais aussi l'anxiété, la dépression ou encore le manque de libido peuvent être soulagé·es par la prise d'une micro-dose de testostérone¹⁴. Des traitements expérimentaux ont été développés en ce sens dans les années 1970-80. Toutefois, les effets secondaires comme la croissance pileuse, ont été jugés indésirables.

DU COUP, UNE FEMME QUI A DES POILS, C'EST NON,
MAIS UNE FEMME QUI SOUFFRE, C'EST OUI ?
RENDEZ-VOUS BIEN C'OMPTE QUE CERTAINS DOULEURS DE RÈGLES
ONT RÉCEMMENT ÉTÉ DÉCRITES¹⁵ COMME ÉTANT AUSSI INTENSES
QUE CELLES D'UNE CRISE CARDIAQUE. QU'ATTENDONS-NOUS
DONC POUR Y TROUVER UN REMÈDE ?



Actuellement, les douleurs menstruelles sévères (type endométriose) sont traitées avec des antidouleurs classiques ou par la prise d'une pilule contraceptive en continu. Or, la consommation de cette dernière provoque de nombreux effets secondaires (acné, états dépressifs, perte de libido...).

¹⁴ *La testostérone, un traitement pour l'endométriose et un anti-douleur ?*, Juliet Drouar, MediaPart, 2019

¹⁵ Propos de John Guillebaud, professeur en Santé de la reproduction à Londres, recueillis par le magazine Quartz

Puisqu'on parle de contraception, si ce sont bien les hommes qui sont fertiles 365 jours par an, ce n'est pourtant toujours pas à eux de la prendre en charge. Quant aux tentatives de mettre sur le marché une solution contraceptive masculine, elles échouent à chaque fois. Notons le caractère indécent des raisons invoquées : le traitement aurait des effets secondaires tels que l'acné, les troubles de l'humeur ou encore la perte de libido... Ça ne vous rappelle rien ?

Des illustrations qui démontrent la différence de traitement entre les hommes et les femmes ainsi que la valorisation du confort des uns au dépens des autres... il y en a à la pelle.

De manière générale, très peu de crédit est accordé à la douleur des femmes et des minorités de genre. Considérées depuis longtemps comme « le sexe faible », incapables de se maîtriser ni de se contrôler, les femmes ont toujours été envisagées comme de petits êtres fragiles. Les hommes, quant à eux, seraient « le sexe fort », grâce à leur prétendue tolérance innée face à la douleur. Le respect instinctif et inconscient de ces rôles sociaux a des conséquences concrètes sur l'expression des symptômes et sur la prise en charge de pathologies sévères, telles que la dépression ou encore les maladies cardiovasculaires, pourtant première cause¹⁶ de mortalité chez les femmes.

Les femmes, toutes des hystériques ?

Souvent classée dans les troubles **psychosomatiques**, la souffrance féminine est perçue comme un problème d'humeur ou d'hormones. En revanche, aucune pathologie dite masculine n'est expliquée par la psyché virile, les causes sont toujours externes.

↓ *Troubles physiques liés à des causes psychiques*

Cette croyance qui voudrait que les femmes soient naturellement plus faibles d'esprit biaise encore trop souvent les diagnostics des médecins. Deux fois et demie plus susceptibles de prendre des psychotropes¹⁷,

¹⁶ 38 % contre 25 % d'hommes selon la Fondation de la Recherche cardio-vasculaire

¹⁷ « Gender differences in psychotropic use across Europe: Results from a large cross-sectional population-based study », *European Psychiatry*, Vol. 30, 2015

la prescription de ce type de traitement est beaucoup plus banalisée chez les femmes que chez les hommes, même lorsque ces derniers sont diagnostiqués dépressifs.

L'histoire des femmes et de la psychiatrie ne date pas d'hier. Tantôt qualifiées de folles à lier, de névrosées, de démentes, de sorcières, ou encore d'hystériques, leur prétendue instabilité émotionnelle, relationnelle et sexuelle leur a valu de nombreux séjours en institutions quand elles avaient de la chance, au bûcher lorsqu'elles en avaient moins.

Quand les maux ne pouvaient être expliqués, que les symptômes exprimés venaient déranger l'ordre patriarcal, que les femmes commençaient dangereusement à lutter pour leurs droits, elles étaient directement diagnostiquées malades mentales. L'hystérie en est l'illustration la plus manifeste.

À l'époque, l'hystérie était considérée comme une maladie de femmes, puisque censée prendre essence dans l'utérus. Aujourd'hui encore, dans le domaine scientifique, les notions de sexe et de genre sont confondues. Or, maintenant vous le savez : toutes les personnes qui ont un utérus ne sont pas des femmes, et toutes les femmes n'ont pas d'utérus.

Employé pour la première fois dans le traité *Des maladies des femmes* d'Hippocrate, le terme *hystérie* a longtemps été associé à un « problème de bonnes femmes ». Dérivé du grec *hystera* qui signifie matrice, l'hystérie était apparemment causée par un utérus en mouvement. À l'Antiquité, les symptômes étaient envisagés comme un cri désespéré de l'utérus, dévasté de ne pas porter d'enfant. Au Moyen Âge, on pensait les hystériques possédées par le diable à cause d'un appétit sexuel démesuré et insatisfait. Ce mal touchait donc principalement les femmes n'ayant jamais eu de rapport sexuel ou celles qui étaient ménopausées. Si les traitements ne fonctionnaient pas, elles étaient condamnées à être exorcisées ou brûlées vives.

Plus tard, à la fin du xix^e siècle, le Professeur Charcot, neurologue à l'hôpital de La Salpêtrière, se spécialise dans l'étude et le traitement des troubles hystériques. Beaucoup de femmes y ont été enfermées sans raison médicale valable, un grand nombre ont subi des **hystérectomies** ou **clitoridectomies** forcées.

↓ *Ablation de l'utérus*

↓ *Ablation du clitoris*

LE SAVIEZ- VOUS ?

À la fin du xix^e siècle, à l'hôpital de la Pitié Salpêtrière, village hospitalier où sont parquées 4 000 femmes malades, alcooliques, supposément atteintes de démence ou encore d'hystérie, se tiendra pendant plusieurs années le « bal des folles ».

Fête costumée à laquelle sont conviées toutes les pensionnaires, elles y sont exhibées devant le Tout-Paris. Les journalistes et autres gens de la Haute-société n'espèrent qu'une chose, pouvoir être les témoins d'une « crise » de l'une ou de plusieurs des patientes présentes.

L'hystérie, telle qu'elle a été théorisée au départ, fut un énième moyen de museler le corps, la sexualité et l'expression d'indépendance des femmes. Et si le symptôme hystérique n'était ni plus ni moins qu'un refus des femmes de collaborer à leur propre servitude ? En effet, quelle manière commode que de les convaincre de leur propre folie pour qu'elles ne viennent pas trop secouer les principes patriarcaux !

Aujourd'hui, l'hystérie est regardée comme une forme particulière de névrose, au même titre que l'obsession ou la phobie. On parle désormais de personnalités hystériques ou histriонiques pour décrire des individus s'exprimant de façon très théâtrale et extravagante, et cherchant à capter l'attention à tout prix, le plus souvent de manière très inadaptée.

LE SAVIEZ- VOUS ?

L'un des plus grands représentants de l'hystérie est le personnage de Don Juan, séducteur invétéré, qui toutefois ne passe jamais à l'acte. La séduction est pour lui le seul moyen de combler un manque béant d'attention.

Dans le DSM-5¹⁸, le manuel référence de la psychiatrie, l'hystérie est inscrite comme un trouble de la personnalité observé chez des individus de tous genres confondus, qui s'accompagne par la psychothérapie. Le terme « hystérique » sert désormais d'insulte à l'encontre des femmes qui osent imposer leurs points de vue.

À lire toutes ces incohérences et discriminations que subissent les femmes et les minorités de genre au sein de la sphère médicale, tout porte à croire que les hommes, principaux théoriciens des disciplines en santé mentale et physique, ne connaissent rien aux corps perçus comme féminins.

À titre d'exemple, avez-vous déjà entendu l'anecdote sur la première femme à avoir voyagé dans l'espace ? Pour une mission qui devait durer 6 jours, Sally Ride s'est donc vu proposer 100 tampons à emporter avec elle dans la navette au cas où elle aurait eu ses règles. Ce qui, au cas où vous aviez encore un doute, est en effet beaucoup trop.

Tant que les normes en matière de recherche, d'essais et de formation seront androcentrées (mais aussi validistes et racistes), les outils pour fournir des soins à toutes les personnes qui ne sont pas des hommes (blancs, hétérosexuels et valides) seront fondamentalement défaillants en plus d'être dangereux et inappropriés.

¹⁸ Cinquième édition du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux et des troubles psychiatriques* parue en 2015

« Quand on arrive en ville »

Quelle est votre adresse ? Celle de vos parents ? De votre lieu de travail ? Quel est le nom de votre école ou de celle de vos enfants ? Celui du square en bas de chez vous ou de la place sur laquelle vous avez l'habitude d'aller boire votre café ? Portent-elles le nom d'un homme ou d'une femme ?

Notre genre influe sur notre manière d'habiter la ville, de l'investir, de la traverser, sur la manière dont nous nous y sentons à l'aise ou non. L'espace public a été pensé pour faciliter la libre circulation des hommes. Les choix d'urbanisme contribuent au maintien de la domination masculine. La ville leur appartient littéralement, notamment pour deux raisons :

- 80, 2 % des maires sont des hommes¹⁹.
- Seuls 2 % des rues²⁰ et sept stations du métro parisien²¹ portent des noms de femmes (à noter que dans la majorité des cas, ces noms de femmes sont donnés aux allées et aux impasses, les noms d'hommes étant réservés aux ponts et aux boulevards).

Et parce qu'apparemment ça ne suffit pas, les hommes marquent leur territoire de manière créative grâce au street-art, ou beaucoup moins élégante, en crachant ou en urinant sur les trottoirs.

LE SAVIEZ- VOUS ?



L'absence de toilettes publiques accessibles aux femmes a longtemps été un moyen de les empêcher d'exister dans l'espace public. C'est en 1834 que les vespasiennes, comme on les appelait à l'époque, voient le jour. Urinoirs inaccessibles aux femmes, ils deviennent des lieux de rencontre homo-érotiques très rapidement interdits par l'Assemblée nationale.

SERAIT-CE DONC L'HOMOPHOBIE D'ÉTAT QUI AURAIT PERMIS L'A MME EN PLACE D'UNE ÉGALITÉ AUX TOILETTES ?

¹⁹ Bulletin d'information statistiques de la Direction Générale des Collectivités locales, N°157 - Août 2021

²⁰ Rapport du Soroptimist International Union française, 2014

²¹ Louise Michel, Europe-Simone Veil, Boucicaut, Marie Curie, Madeleine, Chardon-Lagache, Barbès-Rochechouart

Comme le montre l'exemple des toilettes, l'espace urbain est pensé principalement par des hommes pour assurer leur propre confort.

Depuis leur plus jeune âge, les garçons sont beaucoup plus encouragés que les filles à vivre en dehors du foyer familial, à explorer, se dépenser et à faire des activités sportives en extérieur. Ainsi, partout les villes sont parsemées d'espaces dédiés à des loisirs majoritairement masculins. Par conséquent, le budget alloué aux équipements de loisirs est surtout utile aux garçons qui occupent l'espace, ce qui dissuadent de fait les filles à s'y aventurer. On retrouve au sein des villes le même fonctionnement que dans les cours de récréation : les garçons au centre et les filles en périphérie.

Si on ajoute à cela le harcèlement de rue, toutes les conditions sont réunies pour faire des espaces hors foyer des territoires hostiles aux femmes.

« Une règle générale veut [...] que les hommes soient plus chez eux dans la rue que les femmes, et que ces dernières payent souvent très cher l'expérience de la liberté toute simple qui consiste à sortir faire un tour. La raison est que leur façon de marcher, leur être même, sont inlassablement sexualisés dans toutes les sociétés soucieuses de contrôler la sexualité féminine. »

Rebecca Solnit, *L'Art de marcher*, 2004



L'usage de la rue n'est pas le même selon qu'on soit perçu·e comme un homme ou une femme. Le privilège masculin permet de profiter de la ville, le plus souvent en bande, mais surtout de ne pas en avoir peur. L'espace urbain est une terre d'insécurité pour toutes les personnes qui ne sont pas des hommes cisgenres et hétérosexuels. 76 % d'agressions verbales et 45 %

d'agressions physiques à caractère lgbtphobe ont été recensées²² dans les lieux publics, 6 victimes sur 10 de coups et blessures volontaires commis dans la rue sont des femmes²³, 8 Françaises sur 10²⁴ ont déjà été confrontées à au moins une forme d'agression sexuelle dans la rue ou les transports en commun.

Si les femmes ne participent pas à la construction des villes, elles font pourtant partie intégrante du décor pensé pour le confort et le plaisir du regard masculin. Quand les hommes occupent tous les espaces, les femmes et les minorités de genre tentent en vain de raser les murs. Elles semblent pourtant être l'objet de tous les regards, parfois séducteurs, souvent effrayants et dans la grande majorité des cas, non-consentis. Ces nombreux harcèlements, qu'ils soient verbaux, physiques ou sexuels, créent ce que l'auteur Guy Di Meo appelle «les murs invisibles²⁵», une sorte de cartographie d'auto-exclusion face à certains espaces considérés comme plus dangereux lors des déplacements en ville.

Même si de plus en plus d'actions militantes sont organisées pour reprendre possession des rues (le mouvement des collages, les marches de nuit féministes, les blogs PayetaShnek et Projet Crocodile, ou encore l'association Dis Bonjour Sale Pute, l'application The Sorority...), l'espace public reste encore menaçant pour les femmes, mais aussi pour les minorités de genres et sexuelles.

Si la rue appartient aux hommes, c'est en grande partie parce qu'il y a fort longtemps, ces derniers ont décrété que la place des femmes était au foyer avec les enfants, dans l'espace privé plutôt que dans les rues, aux côtés des citoyens.

SI CE SONT LES HOMMES
AVEC UN GRAND H ET NON
LES HOMMES QUI DÉMEURENT LIBRES
ET ÉGAUX EN DROIT, LES FEMMES
BÉNÉFICIENT DONC DES MÊMES
PRIVILÉGES, NON ?



²² Rapport de SOS Homophobie sur les lgbtiphobies, 2020

²³ Insécurité et délinquance en 2020 : bilan statistique par InterStats

²⁴ Étude Ifop pour VieHealthy.com, 2018

²⁵ Les murs invisibles. *Femmes, genre et géographie sociale*, Guy Di Méo, Armand Colin, coll. Recherches, 2011

Les femmes, des citoyens comme les autres ?

« Si citoyen voulait dire citoyenne, les femmes auraient eu le droit de vote dès 1789. Or, elles ont attendu 155 ans pour que cela devienne une réalité. Éliane Viennot

Pendant longtemps, les femmes, au même titre que les enfants et les étrangers, avaient plus de devoirs que de droits. D'abord, objets du droit, considérées comme la propriété de l'homme, puis sujets du droit inscrites dans la loi dans le but d'être protégées, et enfin, sujets de droit (presque) au même titre que les hommes. Des siècles durant, les femmes ont été considérées comme mineures juridiques. Toutefois, la loi faisait fi de leur supposée immaturité lorsqu'il s'agissait de les marier très jeunes, sans consentement, à des hommes bien plus âgés qu'elles.

→ Aptitude juridique à jouir de droits politiques

D'abord privées du droit de cité, il aura fallu attendre le siècle dernier pour que les femmes puissent commencer à bénéficier d'une certaine autonomie.

Pour définir les droits universels, la plupart des pays européens utilisent l'expression « droits humains » : *Human rights, Menschenrechte, diritti umani, derechos humanos*. Quant à la France, elle persiste et signe, refusant catégoriquement jusqu'à ce jour de changer le titre de son texte précurseur datant de 1789. Ce faisant, elle exprime une vision très claire du monde auquel elle aspire. Un monde qu'elle désire si possible sans femme dans la sphère politique et publique, comme une continuité de l'ordre patriarcal, empêchant sciemment de mener les luttes nécessaires pour l'émancipation.

C'est sans doute parce qu'elle l'avait pressenti que la femme politique et de lettres Olympe de Gouges réécrit, deux ans après sa parution, la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* pour y inclure l'autre moitié de l'humanité. Son texte, *La Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, tend à dénoncer l'absence totale de droits civiques et politiques accordés aux femmes, alors qu'elles avaient pris part tout comme les hommes à la Révolution française. Pour ce faire, elle effectue une refonte totale du texte en ajoutant ou remplaçant par « femme » chaque mention du mot

« homme » et en incluant des termes tels que « citoyenne » ou encore « représentante ». Dans son traité, avant d'énoncer les 17 articles, elle écrit une lettre à la reine, puis une autre aux hommes, dont voici le contenu :

« Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question ; tu ne lui ôteras pas du moins ce droit. Dis-moi ? Qui t'a donné le souverain empire d'opprimer mon sexe ? Ta force ? Tes talents ? Observe le créateur dans sa sagesse ; parcours la nature dans toute sa grandeur, dont tu sembles vouloir te rapprocher, et donne-moi, si tu l'oses, l'exemple de cet empire tyrannique.

Remonte aux animaux, consulte les éléments, étudie les végétaux, jette enfin un coup d'œil sur toutes les modifications de la matière organisée ; et rends-toi à l'évidence quand je t'en offre les moyens ; cherche, fouille et distingue, si tu peux, les sexes dans l'administration de la nature. Partout tu les trouveras confondus, partout ils coopèrent avec un ensemble harmonieux à ce chef-d'œuvre immortel.

L'homme seul s'est fagoté un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursouflé de sciences et dégénéré, dans ce siècle de lumières et de sagacité, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles ; il prétend jouir de la Révolution, et réclamer ses droits à l'égalité, pour ne rien dire de plus. »

Si l'ambition émancipatrice du texte est d'accorder la citoyenneté aux femmes, il se pose aussi en critique des pleins pouvoirs masculins et par conséquent, de l'oppression qu'ils génèrent.

Toute sa vie, Olympe de Gouges luttera pour donner une place aux femmes au sein de la sphère politique. Elle stipule d'ailleurs dans le dixième article de sa déclaration : « *La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la tribune.* » Triste présage puisqu'elle sera guillotinée moins de deux ans après la parution de sa *Déclaration* sans avoir eu le droit de monter à la tribune.

De son vivant, son texte sera totalement ignoré, alors qu'il est d'une importance historique capitale. Il faudra attendre la fin du siècle dernier pour qu'il soit mentionné dans les livres d'histoire.

La suite des événements n'est pas plus réjouissante. L'ordre social qui suivra montre bien que la révolutionnaire avait raison et qu' « homme » avec ou sans majuscule désigne bien les hommes et non l'humanité dans son ensemble.

Puisque quelques années plus tard, on peut lire :

- **En 1791 :** « *Les hommes, destinés aux affaires, doivent être élevés en public. Les femmes, au contraire, destinées à la vie intérieure, ne doivent peut-être sortir de la maison paternelle que dans quelques cas rares²⁶.* »
- **En 1804 :** « *Les personnes privées de droits juridiques sont les mineurs, les femmes mariées, les criminels et les débiles mentaux²⁷.* »

Les femmes ont dû attendre le xx^e siècle pour être émancipées en droit de leur père et de leur mari, après des centaines d'années de combat acharné. Il faudra, en effet, attendre l'année 1946 pour que le mot « femme » apparaisse au sein de la Constitution et du Code civil afin de leur accorder quelques droits.

²⁶ *Discours sur l'éducation nationale*, Comte de Mirabeau, Imprimerie de la veuve Lejay, 1791

²⁷ Article 1124 du Code Napoléonien

Depuis :	
1938 :	Suppression de l' <u>incapacité juridique</u> de la femme mariée. <i>Impossibilité légale de jouir d'un droit ou uniquement grâce à l'autorisation d'un tiers</i>
1944 :	Obtention du droit de vote et d'éligibilité.
1946 :	L'égalité est inscrite dans le préambule de la Constitution en ces termes : « <i>La loi garantit à la femme, dans tous les domaines, des droits égaux à ceux de l'homme.</i> ».
1965 :	Possibilité pour les femmes de gérer leurs biens propres et d'exercer une activité professionnelle sans le consentement de leur mari.
1967 :	Autorisation de la vente de contraceptifs.
1970 :	Les femmes sont reconnues comme partie prenante de l'autorité parentale lors de la modification du Code civil stipulant que « <i>Les deux époux assurent ensemble la direction morale et matérielle de la famille.</i> »
1972 :	Reconnaissance du principe « à travail égal, salaire égal ».
1975 :	Adoption de la loi Veil donnant le droit à l'IVG.
1980 :	Le viol est reconnu comme un crime par la loi.
2006 :	Loi pour l'augmentation de l'âge légal du mariage des femmes (passant de 15 à 18 ans).
2008 :	Inscription dans la Constitution de « <i>L'égal accès des femmes et des hommes aux mandats électoraux et fonctions électives, ainsi qu'aux responsabilités professionnelles et sociales.</i> »
2016 :	La loi du 8 août interdit tout agissement sexiste au travail.
2020 :	La loi du 30 juillet vise à protéger les victimes de violences conjugales.

L'article premier de la *DDHC* qui stipule que « *les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits* » aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. En réalité, jusqu'au siècle dernier, les femmes n'avaient jamais été déclarées libres. Ici, si les mots ont une importance, leur absence en a tout autant.

« Partout, on ne les occupe (les femmes) que de ce que l'on considère comme bas ; et par ce qu'il n'y a qu'elles qui se mêlent des menus soins du ménage et des enfants, l'on se persuade communément qu'elles ne sont au monde que pour cela, et qu'elles sont incapables de tout le reste. On a de la peine à se représenter comment les choses pourraient être bien d'une autre façon ; et il paraît même qu'on ne les pourrait jamais changer, quelque effort que l'on fit.

Les plus sages Légitimateurs, en fondant leurs Républiques, n'ont rien établi qui fût favorable aux femmes sous ce regard. Toutes les lois semblent n'avoir été faites que pour maintenir les hommes dans la possession où ils sont. »

François Poullain de La Barre, *De l'égalité des deux sexes*

Par la suite, les quelques femmes politiques présentes depuis la deuxième moitié du xx^e siècle n'ont cessé d'être discréditées, tantôt par les médias, tantôt par leurs collègues masculins. Pour rappel, sur 172 chef·fes du gouvernement, seules 2 femmes, Édith Cresson (remplaçante n'étant restée en poste que trois mois) et Élisabeth Borne ont été nommées Premières ministres. À travers divers procédés tels que l'utilisation de leur prénom pour les désigner (Marine, Ségolène, Brigitte, Michèle, Hillary...), les commentaires tournés davantage vers leur apparence physique ou encore leur âge plutôt que leurs idées et accomplissements politiques, on les sous-estime. Tout est fait pour créer un narratif qui prône le scepticisme, questionne leur intelligence, et leur capacité à comprendre les enjeux politiques pour prendre des décisions sans se laisser emporter par leurs émotions.



C'EST TOUT DE MÊME GONFLÉ DE LA PART D'HOMMES QUI,
À L'AMOINDRE CONTRARIÉTÉ, SORTENT LEURS CHARS D'ASSAUT
POUR RÉGLER LEUR CONFLIT PLUTÔT QUE DE DISCUTER CALMEMENT,
VOUS NE TROUVEZ PAS ?

Nous vivons dans une organisation sociale, spirituelle et politique construite à des fins de domination socio-économique. De tous temps, la loi a soumis les femmes à la tutelle des hommes - celle de leur père, puis de leur mari - qui contrôlaient tour à tour leur accès à la citoyenneté et au capital. De cette subordination dérive un système en place depuis des millénaires : le patriarcat. Pour assurer son maintien, cette institution se repose sur la contrainte à la binarité de genre, seule garante de l'ordre dominant masculin.

Si le capitalisme et le patriarcat jouent en équipe, il est évident que ce n'est pas dans la même que nous. Le patriarcat crée des standards de féminité et de masculinité impossibles à respecter. Ainsi et comme prévu, selon ses critères, nous échouons toutes à être des hommes et des femmes convaincant·es. Le capitalisme, bienheureux de ces insécurités, vient nous vendre des solutions pour y remédier. En bon·nes élèves, afin de pouvoir nous intégrer et faire plaisir au patriarche, nous achetons ces outils miracles avec l'espoir vain de trouver grâce à ses yeux.

Mais que faut-il pour être une femme ou un homme probant·e ? À quelles injonctions est-il nécessaire de répondre ? Et surtout, au sein d'un système qui nous pré-existe : peut-on faire autrement ?

EXERCICE PRATIQUE

ET SI ON SE MESURAIT À L'HOMME STANDARD POUR SE RENDRE COMPTE À QUEL POINT IL N'A RIEN DE STANDARD ?

HOMME STANDARD	MOI
TAILLE 1,77 M	TAILLE
POIDS 79 KG	POIDS
ÂGE 34,4 ANS	ÂGE
CARNATION BLANCHE	CARNATION
GENRE HOMME CISGENRE	GENRE
HANDICAP NON	HANDICAP
NEUROTYPOPIE OUI	NEUROTYPOPIE
SÉROLOGIE SÉRONÉGATIF	SÉROLOGIE
ORIENTATION SEXUELLE HÉTÉROSEXUEL	ORIENTATION SEXUELLE
STATUT MARITAL MARIÉ	STATUT MARITAL
STATUT PARENTAL 2 ENFANTS	STATUT PARENTAL
SALAIRE 29 256 €/AN	SALAIRE



Chapitre 5

INJONCTION À LA VIRILITÉ



Afin de mieux appréhender les rouages du système inégalitaire au sein duquel nous vivons, il est nécessaire d'en saisir les origines. Alors, installez-vous confortablement et laissez-moi vous raconter l'histoire du patriarcat.

Patriar-quoi ?

*« Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître s'il ne transforme pas sa force en droit et l'obéissance en devoir. » Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, 1762*

À l'ère de nos ancêtres préhistoriques, le genre n'avait que peu d'incidence sur les rapports sociaux, ce concept tel qu'on le connaît aujourd'hui n'existe pas encore. Chaque corps capable de travailler pour subvenir au besoin du groupe était mis à profit, indépendamment de son sexe. Personne ne pouvait s'approprier les ressources récoltées sans mettre en danger la survie du groupe.

Des exemples tels que l'importance des déesses dans la mythologie préhistorique témoignent que les femmes, et notamment les mères, bénéficiaient d'une reconnaissance sociale élevée. Les femmes¹ accouchaient sans qu'on en comprenne vraiment le fonctionnement. La venue au monde des enfants était considérée comme un événement magique et surnaturel. Nous pouvons supposer que les modèles de transmission étaient alors **matrilinéaires** puisque là était la seule certitude.

Modes de filiation et d'organisation sociale autour de la mère

La notion de famille telle qu'on l'entend aujourd'hui n'existe pas encore. La procréation était envisagée comme un phénomène mystérieux et les hommes ignoraient leur rôle dans ce processus. Le brouillard s'éclairci petit à petit lors de la révolution néolithique, il y a environ 10 000 ans. De chasseuses-cueilleuses à agriculteuses, leur mode de vie change radicalement, passant de l'itinérance au sédentarisme.

¹ J'utilise ce terme pour une plus grande facilité de compréhension, mais le concept de genre n'existe pas à cette époque

Rompre avec le nomadisme est une révolution qui permet le développement de trois éléments majeurs nécessaires à la mise en place du patriarcat :

- Se fixer à un endroit précis pour y construire sa vie offre la stabilité nécessaire pour procréer, mener à terme davantage de grossesses et élever des enfants plus sereinement. Les femmes étaient donc occupées à prendre soin de leurs progénitures pendant que les hommes s'employaient aux tâches agricoles.
- L'agriculture se développe et certains décident de s'approprier les terres, les animaux et le surplus de denrées. C'est ainsi que la notion de propriété privée voit le jour.
- En observant les animaux qu'ils domestiquent, les hommes vont se rendre compte de leur rôle dans la procréation : c'est l'accouplement du mâle et de la femelle qui permet la conception. Après des millénaires à penser que seules les femmes pouvaient créer la vie, cette découverte bouleverse les croyances et les organisations sociales. C'est l'avènement de la puissance paternelle, la victoire du phallus sur le ventre, du sperme sur le lait.

Françoise Héritier, dans la première partie de *Masculin/Féminin*, explique qu'« *il s'agit moins d'un handicap du côté féminin (fragilité, moindre poids, moindre taille...) que de l'expression d'une volonté de contrôle de la reproduction de la part de ceux qui ne disposent pas de ce pouvoir si particulier.*² »

Au cours des siècles suivants, les richesses augmentent, l'agriculture, l'artisanat et le commerce deviennent des affaires d'hommes. Désormais propriétaires, ils cherchent un moyen de protéger leurs biens. La prise de conscience de leur rôle de géniteur tombe alors à point nommé. S'ils veulent faire prospérer leurs finances et pouvoir les léguer afin d'échapper à leur contrainte de **finitude**, il leur faut un héritier.

↓ Peur de mourir, d'être oubliée

Ainsi, pour s'assurer de l'exactitude de sa descendance, l'homme va faire de sa (voire de ses) femme sa propriété privée, au même titre que ses terres, ses animaux et parfois ses esclaves. Historiquement, reléguer les femmes à la sphère privée était le seul moyen de s'assurer que l'enfant à naître était

² *Masculin/Féminin*, Françoise Héritier, Odile Jacob, 1996

bien le sien. Persuadés qu'elles étaient perverties par leurs mœurs légères, mieux valait ne pas tenter le diable en les laissant déambuler dans l'espace public sans surveillance. À l'époque, tout comme aujourd'hui, la sexualité des femmes est épiée et toujours sévèrement jugée lorsqu'elle ne sert pas un but procréateur. Les hommes, en revanche, ne se gênent pas pour multiplier leurs partenaires afin, entre autres, d'accroître leur descendance et donc de gagner en main d'œuvre.

Après l'accouchement, si l'enfant s'avère être une fille, elle n'héritera pas mais participera, à sa manière, à la prospérité du père, puisqu'il pourra la donner en mariage à un autre clan. Cet échange de bons procédés permettra de créer des relations plus amicales entre tribus. Comme le dit Olivia Gazalé, philosophe et essayiste française : « *Offrir la parente qu'on se refuse, telle est la règle fondatrice de la culture et de la paix entre les hommes*³ ».

La figure du *pater familias* (père de famille en latin) est toute puissante. Il détient la *patria potestas* (pouvoir paternel, lui donnant droit de propriété, de vie, de mort et d'émancipation) sur sa femme, ses enfants et ses esclaves. Si aujourd'hui le *pater familias* est en voie de disparition dans la plupart des milieux sociaux, une version édulcorée de la *patria potestas* existe encore au sein des couples hétérosexuels.

De la filiation paternelle découle alors le système politique, économique et social du patriarcat. Du grec *patriarkhēs*, union des mots *patria* (lignée paternelle, dérivé de *Pater*) et *arkhē* (commandement/pouvoir), le patriarcat n'est donc rien de moins que le commandement du père.

Toutefois dans cette structure, même s'il y détient l'autorité suprême, il n'y a pas que le père qui règne et domine les femmes, les mères et les épouses. Tous les hommes de la lignée paternelle, de ceux qui possèdent les terres, détiennent aussi, à des degrés différents, le pouvoir. Ainsi, comme le propose l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu⁴, qualifier ce système de viriarcal (dérivé du latin, *vir*, homme) serait plus juste, puisque l'homme domine, peu importe qu'il soit père ou non.

³ *Le mythe de la virilité*, Olivia Gazalé, éditions Robert Laffont, 2017

⁴ « Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique », *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Côté-femmes, 1991

Dans son ouvrage *Pourquoi les femmes ont une meilleure vie sexuelle sous le socialisme*, Kristen Ghodsee écrit : « **Lorsque les femmes bénéficient de leurs propres sources de revenus et que l'État garantit la sécurité sociale en cas de vieillesse, de maladie et d'invalidité, les femmes n'ont aucune raison économique de rester dans des relations abusives, non satisfaisantes ou autrement malsaines.**⁵ »

Le meilleur moyen d'opprimer les femmes est de les rendre dépendantes financièrement du père ou du mari, rendant ainsi leur survie matérielle directement liée à leur abnégation. Cependant, rappelons que le travail ne constitue pas en soi une solution miracle et émancipatrice, mais participe plutôt à l'exploitation des plus précaires.



Être père et propriétaire suffit-il à imposer son pouvoir ?

Selon la définition de Gwenn Hunnicutt⁶, sociologue américaine, le patriarcat est un « *arrangement institutionnel qui priviliege les hommes de sorte à ce que les hommes en tant que groupe social dominent les femmes en tant qu'individu ou groupe social.* »

Il n'y a, à ma connaissance, jamais eu une seule société, même parmi celles qu'on qualifierait de matrilinéaires, où les femmes en tant qu'individu ou groupe social, ont eu le pouvoir sur les hommes comme eux l'ont sur elles.

⁵ *Pourquoi les femmes ont une meilleure vie sexuelle sous le socialisme*, Kristen Ghodsee, Lux, 2020

⁶ « *Varieties of Patriarchy and Violence Against Women: Resurrecting «Patriarchy» as a Theoretical Tool* », Gwen Hunnicutt, *Violence Against Women*, Sage Publications, Inc., 2009

Même lorsque les femmes dirigent, l'ordre social n'est pas fondé sur la peur. La violence de genre, si elle existe, n'est quant à elle pas élevée à un rang systémique.

Le propre du patriarcat est d'être constitué de structures qui excluent la majorité des femmes des positions de pouvoir, daignant seulement tolérer celles qui jouent son jeu.

Ainsi, à la question de l'écrivaine féministe du XVII^e siècle Mary Astell « *Si tous les hommes naissent libres, comment se fait-il que toutes les femmes naissent esclaves*⁷ ? », la réponse semble être : les lois. Qu'elles soient constitutionnelles, juridiques, sociales ou religieuses, toutes les lois condamnent les femmes au silence.

Prenons la Bible, par exemple, ouvrage le plus lu à travers le monde :

Genèse 3:16

« *Il dit à la femme : j'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur, et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominerà sur toi.* »

Corinthiens 14:34

« *Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis d'y parler ; mais qu'elles soient soumises, selon que le dit aussi la loi.* »

Éphésiens 5:22-24

« *Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur.* »

Ou encore, un extrait du Coran dans **la Sourate des femmes (4:34)** :

« *Celles de qui vous craignez l'insoumission, faites-leur la morale, désertez leur couche, corrigez-les. Mais une fois ramenées à l'obéissance, ne leur cherchez pas prétexte.* »

Ainsi, les premières lois du monde, celles du divin, sonnaient déjà quelque peu misogynes. Rappelons-nous que des siècles durant, pouvoir et religion étaient intrinsèquement liés, et que les lois divines influençaient les lois humaines.

⁷ « Some Reflections upon Marriage, Occasion'd by the Duke and Dutchess of Mazarine's Case », *Political Writings*, Patricia Springborg éd., Cambridge University Press, 1998

Ici, l'ambition n'est pas de blâmer ni d'accabler les religions et celleux qui les pratiquent, mais de pointer le fait qu'aucune loi n'échappe à l'injonction de soumettre les femmes. N'oublions pas que l'écriture de ces textes s'inscrit dans un contexte patriarcal où la domination masculine existait déjà, et était même encouragée. Il est également important de garder en mémoire que les textes religieux ont été réécrits à maintes reprises, il est donc probable que les traductions contemporaines diffèrent des versions originales.

En nous interrogeant plus haut sur la place des femmes en tant que citoyennes, nous avons remarqué à quel point la majorité des textes fondateurs de la liberté les excluaient, au même titre que les enfants et les esclaves. La loi est encore aujourd'hui en faveur des hommes. Bien que sur le papier, elle semble de plus en plus équilibrée, il existe une différence importante entre l'égalité en droit et son application. À titre d'exemple, si elle condamne 1 % des violeurs, c'est que tout homme est présumé innocent même quand toutes les preuves sont réunies. Dans le cas où il serait en effet coupable, il y a peu de chance pour que sa vie soit brisée par cette accusation ou son éventuelle condamnation (surtout s'il est blanc et que son statut social est élevé).

Beaucoup d'hommes ont intériorisé l'idée que le corps des femmes serait à leur disposition, qu'il leur revient de droit. Ainsi pour certains, agresser, violer et extorquer instituent le fait désormais établi que l'immunité masculine existe bel et bien. Leur impunité venant accentuer ce sentiment de toute-puissance, ils peuvent par simple plaisir effrayer les femmes pour asséoir leur domination. Si la loi des juges et des religieux ne suffit pas, l'alliance masculine au pouvoir n'hésitera pas à appliquer d'autres méthodes, telles que la silenciation, la violence physique, psychologique ou sexuelle, afin de garantir l'obéissance.

Mais les hommes sont-ils tous logés à la même enseigne ? Bénéficient-ils tous des mêmes priviléges et du même statut social ?

FOCUS SUR LES BOYS CLUB

C'est quoi, les clubs de garçons ?

Les hommes ne naissent pas dominants, ils le deviennent, et ce parce qu'ils évoluent dans un système qui s'avère être en leur faveur. Au sein de celui-ci se créent des espaces physiques ou numériques d'entre-soi masculin, à l'image des fraternités, des bandes d'amis, mais aussi des gouvernements, des conseils d'administration, des forces de l'ordre ou encore de l'armée...

Les membres de ces organisations plus ou moins officielles sont liés de manière tacite, parfois sans jamais s'être rencontrés, parce qu'ils sont unis par une croyance commune : celle de la supériorité masculine.

Le club de tous les garçons ?

Être un homme ne suffit pas à obtenir une place au sein du club. Ces bandes sont celles qui font exister le pouvoir et en contrôlent l'accès.

Ainsi, ces groupes sont principalement composés d'hommes blancs, cisgenres, hétérosexuels, d'âge médian et de classe moyenne ou aisée.

Quel est l'objectif de ces clubs ?

Si à leur création en Angleterre, le but était d'en faire des échappatoires au devoir familial, ces regroupements en non-mixité

masculine sont rapidement devenus de grands réseaux d'hommes de pouvoir, qui s'en servent à leur propres fins pour se reconnaître, se valider, se coopter et se protéger entre eux. À ce propos, Michel Foucault nous dit : « *Le pouvoir, ça n'existe pas. Le pouvoir, c'est en réalité des relations, un faisceau plus ou moins organisé, plus ou moins pyramidalisé, plus ou moins coordonné, de relations.* »⁸

Mais attendez, ce ne serait pas un peu communautariste, comme concept ?

Ces dernières années, les débats sur le séparatisme, le communautarisme et la non-mixité ont fait rage. Les premiers à s'en offusquer ont été les hommes dans l'incapacité de se joindre aux réunions féministes, les blanc·hes, exclu·es des meetings entre personnes racisées, ou encore les hétérosexuel·les n'ayant pas reçu leur invitation pour les rendez-vous LGBTQIA+.

Pourtant, si on y réfléchit bien, le premier communautarisme n'est-il pas celui des hommes blancs, cis et hétérosexuels ?

La non-mixité ne dérange finalement que lorsqu'elle exclut ceux qui n'ont pas l'habitude de devoir frapper à la porte avant d'entrer.

⁸ *Dits et écrits (1954-1988)*, Michel Foucault, Gallimard, 1994

Être homme, est-ce être l'égal de son voisin ?

Le patriarcat s'est installé à une époque où la violence et la domination étaient considérées comme les seuls moyens de préserver ses richesses, et où les femmes étaient appréhendées comme des marchandises.

Si nous avons, comme nous le prétendons, évolué depuis l'apparition de l'agriculture, comment cela se fait-il qu'au ^{xxi^e} siècle, les rapports de force peinent encore à changer ?

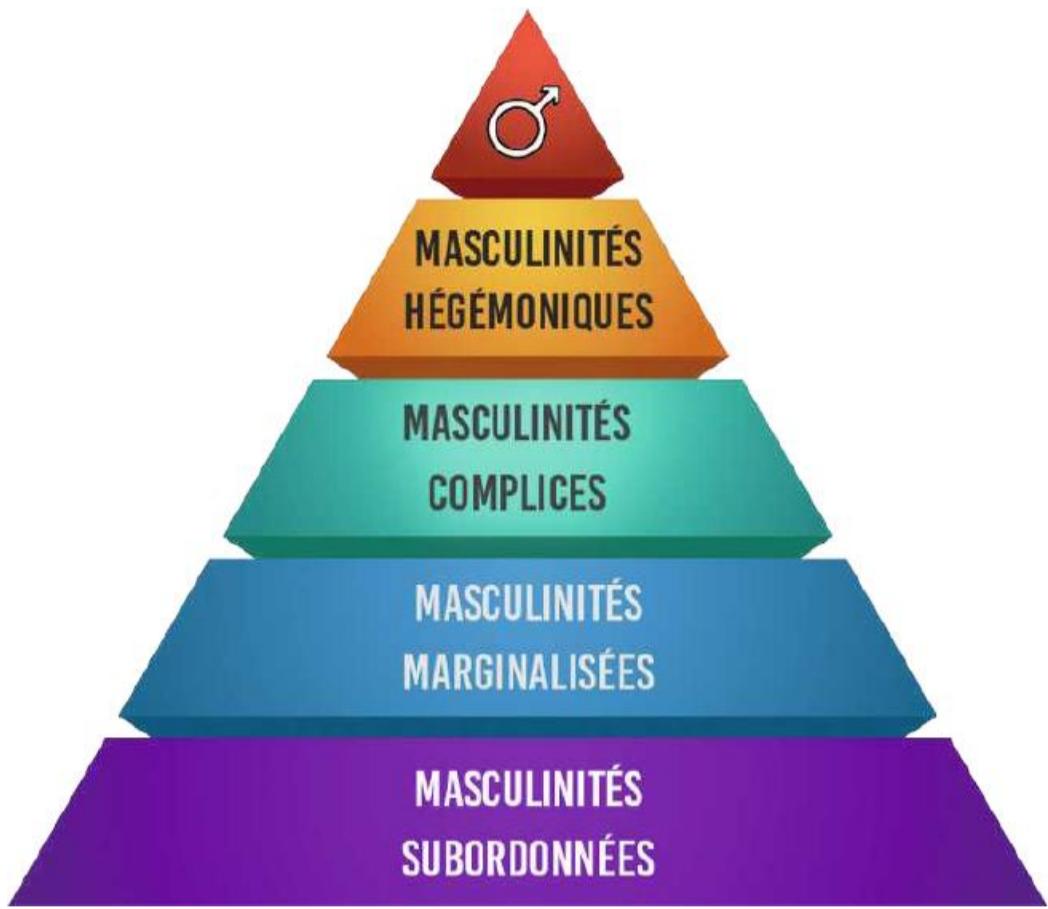
S'il y a mille et une façons d'être un homme, il y a aussi diverses manières d'être regardés et reconnus comme tels. On a souvent tendance à parler des hommes comme s'ils constituaient un groupe monolithique sans réelles nuances. Or, la masculinité est plurielle. Tout comme la féminité, ce qu'elle abrite en son sein est complexe et parfois contradictoire, ses modèles sont variables et peuvent évoluer en fonction de l'époque ou de la culture.

Le système viriarcal ne conditionne pas que les liens hommes/femmes, il régit également le rapport des hommes entre eux. S'il exclut *de facto* les femmes, il rejette aussi les hommes qui ne correspondent pas au modèle de virilité hégémonique. Ainsi, ne sont reconnus « hommes » que ceux qui semblent cocher toutes les cases viriles.

C'est pourquoi, parler de masculinités au pluriel permet de rendre compte des diverses structures sociales qui s'y articulent, et de délimiter la position exacte d'un homme dans l'ordre du genre. Car si tous profitent du système, seuls certains d'entre eux sont élevés à un rang de respect et de priviléges suffisants pour accéder au *boys club*.

C'est la sociologue australienne Raewyn Connell, pionnière des *men's studies*⁹, qui a théorisé la hiérarchisation des masculinités. Selon elle, il est impératif de comprendre comment fonctionnent les relations de pouvoir au sein même des masculinités pour voir comment elles se répercutent sur leurs rapports aux femmes et aux minorités de genre. Alors seulement, nous pourrons saisir la manière dont ces relations permettent le maintien ou la contestation du pouvoir en place. Théorisés à la fin des années 1990, ces quatre modèles de masculinités nous éclairent sur l'organisation virile.

⁹ Études sur les masculinités



Les masculinités hégémoniques, quoique peu répandues, sont pourtant les plus visibles (principalement dans les médias), les plus admirées et les plus respectées. Tout en haut de la pyramide, elles occupent une position d'autorité privilégiée. Dans l'ordre du genre, c'est à partir d'elles que tout est pensé, elles sont le point de référence pour conceptualiser les autres catégories de genre.

Elles représentent l'idéal viril d'une

culture donnée à une époque précise. Ainsi, une masculinité hégémonique glorifiée au XVI^e siècle ne ressemblera pas à celle d'aujourd'hui. Elle peut également varier d'un milieu social ou d'une région à une autre.

Si, depuis quelques années, la virilité se questionne et sa définition évolue, nous serions en droit de nous demander si l'« homme nouveau » n'est pas une manière de stigmatiser les hommes racisés et/ou de classes populaires en opposant leur supposée virilité excessive contre la virilité 2.0 des plus privilégiés.

Pour se faire une image de la masculinité hégémonique actuelle, il suffit souvent de regarder les pubs de produits catalogués pour hommes ou autres couvertures de magazines dits masculins. C'est l'image virile parfaite que les commerciaux et autres directeurs artistiques du patriarcat veulent nous vendre.

Comme très peu d'hommes parviennent à atteindre les standards élevés de la virilité suprême tout en adhérant au modèle, beaucoup (si ce n'est la majorité) se réfugient dans la catégorie ci-après.

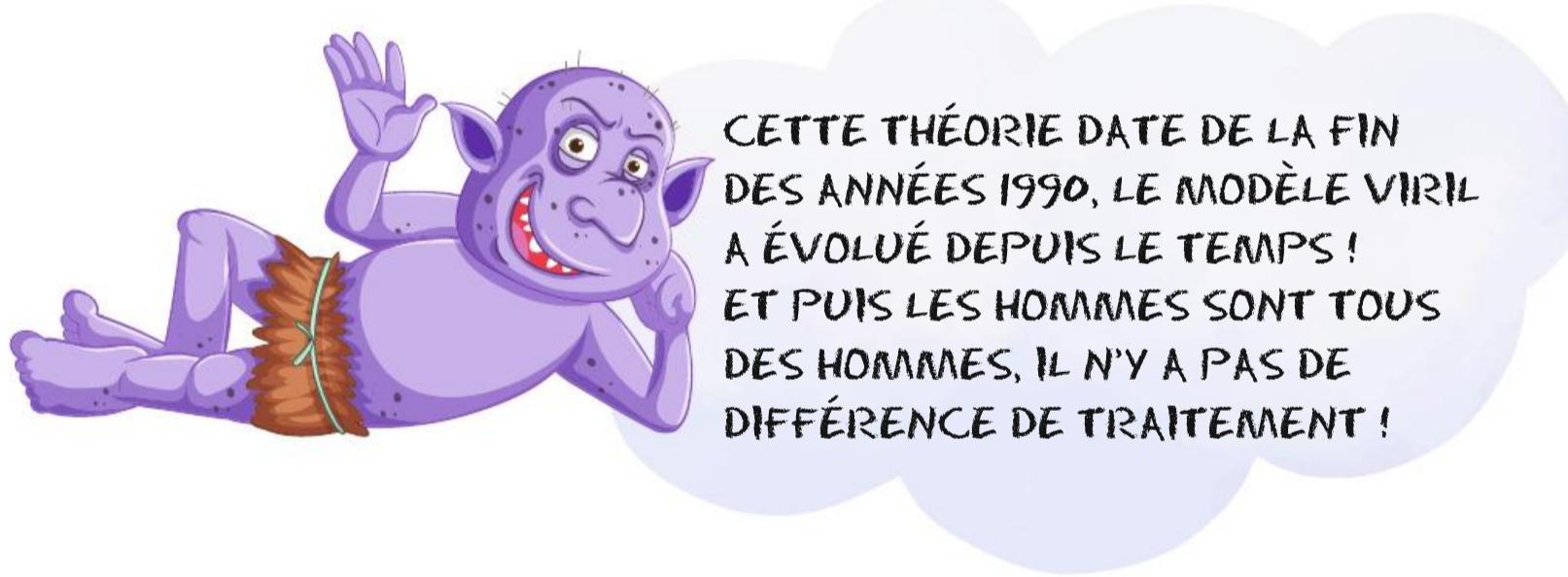
Les masculinités complices ne possèdent pas tous les critères nécessaires à la position hégémonique. Cependant, ils acceptent, participent et soutiennent son système afin de profiter des avantages matériels, physiques et symboliques de la subordination des femmes et des minorités de genre. En effet, l'entre-soi et la cooptation sont une grande part du fonctionne-

ment du système viriliste. Ainsi, comme les masculinités hégémoniques ont le pouvoir, la visibilité et l'argent, les hommes y aspirant leur obéissent pour obtenir des faveurs, et espérer au jour être à la tête du *boys club*. En attendant, n'ayant pas l'autorité suffisante pour être en haut de la pyramide, ils expérimentent le sentiment d'hégémonie par procuration.

Même si tous les hommes sans exception bénéficient des dividendes du système patriarcal, certains se voient privés d'invitation aux *boys clubs*, ou sont assujettis et/ou brutalisés par ceux mieux classés qu'eux dans la pyramide. C'est le cas des deux catégories suivantes.

Les masculinités marginalisées désignent les hommes de seconde zone qui souscrivent au paradigme virilier, mais ne peuvent prétendre à l'hégémonie à cause de certains aspects de leur identité, telle que leur « race » ou leur classe. Certains peuvent afficher et jouir d'un pouvoir masculin, dans certains contextes, mais seront toujours comparés aux normes hégémoniques.

Les masculinités subordonnées sont celles qui sont aux antipodes des représentations viriles. Ceux jugés trop faibles ou trop efféminés pour être virils sont traités de manière égale aux femmes.



SI TU NE VOIS PAS DE DIFFÉRENCES, C'EST SÛREMENT QUE TU DOIS TE TROUVER EN HAUT DE LA PYRAMIDE ET QUE TES PRIVILÈGES NE TE PERMETTENT PAS DE DISTINGUER LA RÉALITÉ DE CEUX QUI EN ONT MOINS QUE TOI. QUANT À L'OBSOLESCENCE DE CETTE THÉORIE, J'AIMERAIS VRAIMENT ÊTRE D'ACCORD AVEC TOI. MALHEUREUSEMENT, SI CE MODÈLE EST CONTESTÉ, IL RESTE UNE BASE THÉORIQUE MAJEURE ET PAS SI ÉLOIGNÉE DES RÉALITÉS ! CELA DÉPEND DES CONTEXTES, MAIS GLOBALEMENT, CES CATÉGORIES SONT MOUVANTES, CERTAINS HOMMES Y FONT DES ALLERS-RETOURS, INCARNENT, PAR EXEMPLE, UNE MASCULINITÉ COMPLICE EN PUBLIC ET SUBORDONNÉE DANS LE PRIVÉ...



Je parle de masculinités au pluriel parce qu'elles sont à envisager comme un spectre dont la hiérarchie n'est pas naturelle mais circonstancielle. Gardons en mémoire que toutes, sans exception, restent tributaires de facteurs tels que la race, la classe, l'orientation sexuelle, l'expression de genre, le métier, le salaire...

Ainsi, en plus de ces catégorisations,
l'hétéro aura toujours le dessus sur l'homo.
Le blanc sur le racisé.
L'adulte sur l'enfant.
Le riche sur le pauvre.
Le patron sur l'ouvrier.
Le bourgeois sur le prolétaire.

↙ *Soif de pouvoir/domination*

La *libido dominandi* n'épargne aucun individu qu'elle considère comme inférieur et ce, peu importe son genre. Tâchons de nous rappeler que les masculinités hégémoniques ou complices ne sont pas accessibles à tous les hommes et que cela dépend de beaucoup de facteurs. Aujourd'hui, l'homme idéal est athlétique, blanc, jeune, grand, marié, il vient de la ville, est hétérosexuel, père, a fait des études supérieures et a un travail stable, si ce n'est haut placé.

N'est-ce pour autant qu'à ce type d'hommes que l'on a enseigné la virilité ? L'apprentissage de la domination fait-il partie intégrante du processus de socialisation de tous les garçons ? Comment, au juste, élève-t-on un enfant pour qu'il devienne un homme ?

Être un homme, apprendre à être viril

Pourquoi est-il si rare d'être témoin d'injonctions telles que « sois une femme » et si banal d'entendre « sois un homme » ? Serait-il plus difficile de devenir un homme ? L'identité masculine n'irait-elle finalement pas de soi ?

Comme l'écrit très justement Élisabeth Badinter dans *XY. De l'identité masculine*, « **Être un homme se dit plus volontiers à l'impératif qu'à l'indicatif¹⁰** ».

Si on peut naître homme, n'est toutefois pas viril qui veut. La virilité est une quête permanente, un statut précaire qu'il serait nécessaire de renouveler à chaque interaction. Pour être un homme et être reconnu comme tel, il faudrait en fournir des preuves au quotidien. Mais alors, qu'est-ce que la virilité et comment s'acquiert-elle ?

« Le modèle archaïque dominant », comme le nomme Françoise Héritier, anthropologue et ethnologue féministe française, se fonde sur cinq grands piliers : le courage, l'héroïsme guerrier, l'appétence pour la domination des femmes et des autres hommes, la force physique et la puissance sexuelle.

Dans leur livre *The Forty-Nine Percent Majority : The Male Sex Role*, les psychologues américain·es Deborah S. David et Robert Brannon examinent le « script masculin » auquel se prête la majorité des hommes occidentaux lors de la construction de leur identité de genre. Ces quatre lois définissent la masculinité en toutes circonstances.

- **Be a sturdy oak (être un roc)** : rester calme, se maîtriser soi et ses émotions, ne jamais perdre la face, avoir une volonté inébranlable et résoudre ses problèmes sans l'aide de personne.
- **Give them hell (ne jamais se laisser faire)** : être dur, intransigeant, défier l'autorité, refuser d'être dominé, se faire respecter par tous les moyens, y compris la violence.
- **Be a big wheel (être un chef)** : assurer dans tous les domaines de sa vie (professionnel, financier et sexuel) pour obtenir le pouvoir, l'admiration et la reconnaissance. Cela entraîne une compétition sociale pour gagner le respect de son entourage.
- **No sissy stuff (ne pas être une chocotte)** : la vulnérabilité, considérée comme un comportement faible menant vers l'effémination, est à éviter à tout prix. Pour être un homme reconnu comme tel, il faudrait ne montrer aucune faiblesse ni sensibilité.

¹⁰ *XY de l'identité masculine*, Élisabeth Badinter, Odile Jacob, 1992

FOCUS SUR L'ÉDUCATION PÉDÉRASTIQUE

Le modèle viril s'est définitivement imposé pendant l'Antiquité grecque. À cette époque, être un homme, recevoir une éducation virile, c'est se préparer à devenir un héros (*vir* est issu du sanskrit *virâ*, signifiant héros), à l'image d'Héraclès¹¹: un homme à la fois capable d'être citoyen et guerrier, mais surtout d'excel-ler dans ces deux postures. Pour ce faire, les familles les plus aisées ont recours à la *paideia*, une institution morale et éducative unique-ment accessible aux aristocrates.

Qui sont les pédérastes ?

Le terme « pédéraste » (du grec *paid* qui signifie enfant et *erastos* qui signifie amant) désigne les hommes adultes entretenant des relations avec des mineurs dans le but de les former à être de bons citoyens, vertueux et cultivés.

La relation pédérastique

Dès le début de leur puberté, les jeunes garçons, appelés éphèbes (ceux qui sont aimés), sont courtisés par des érastes (ceux qui aiment). Les familles remettent donc l'éducation de leurs fils entre les mains d'un précepteur, un homme beaucoup plus âgé, censé les vi-riliser. L'une des manières de parvenir à cet

objectif était la pénétration anale et buccale ré-pétée sur l'enfant par l'éraste. À cette époque, la croyance voulait que le sperme d'un citoyen plus âgé ait des vertus virilisantes.

Être pédé

« Pédé » est l'une des insultes les plus popu-laires assénées entre garçons. Si, étymologique-ment, elle est l'abréviation du mot « pédéraste », elle désigne aujourd'hui, dans le langage courant, et de manière insultante, les hommes homosexuels.

C'est une formule profondément homophobe, puisqu'elle fait de l'identité homosexuelle quelque chose d'insultant. Surtout, elle com-pare les garçons gays à des pédérastes, c'est-à-dire à des hommes adultes relationnant avec des enfants, assimilant à tort les homosexuels à des pédocriminels.

¹¹ Hercule, dans la mythologie romaine

Selon Le Petit Robert, la virilité se définit par « *l'ensemble des attributs et caractères physiques, mentaux et sexuels de l'homme* ». Ainsi la virilité définirait l'homme, et seul l'homme serait en mesure d'être viril. Toutefois, bon nombre de caractéristiques viriles peuvent également se retrouver chez des personnes qui n'en sont pas.

Aujourd'hui, les jeunes garçons ne sont plus abusés physiquement et moralement pour marquer leur passage à l'âge adulte, toutefois le modèle viril enseigné n'a pas vraiment changé. Pour espérer accéder à la masculinité hégémonique, les garçons doivent se conformer aux codes sociaux dominants, c'est-à-dire piétiner ceux qui se trouvent en bas de la pyramide. La virilité s'est d'abord construite comme un système de domination des hommes sur d'autres hommes qu'ils considéraient comme rivaux ou inférieurs.

Si le traitement différentiel et le regard singulier que les parents portent sur leurs fils permettent de poser des fondations identitaires, le devenir viril se joue avant tout au contact de leurs camarades, mais aussi face aux images médiatiques. Partout et tout le temps, les codes virils fondés sur des stéréotypes archaïques sont glorifiés. Difficile alors de ne pas être tenté de les adopter.

Toutefois, l'éducation des garçons s'établit sur un paradoxe : il faudrait les former à devenir des citoyens exemplaires, de grands hommes, justes, droits, doués de raison, dignes de représenter le genre humain, et en même temps les encourager à accéder à une masculinité parfaite, hégémonique, incompatible avec les notions de justice et de droiture.

L'idée d'être vu comme un homme en dehors des codes virils n'est pas dommageable si ce n'est au contact des autres, tous genres confondus. Ainsi, bon nombre d'hommes, même s'ils n'ont pas envie de souscrire à de telles conventions, se voient dans l'obligation de les adopter pour ne pas être rejetés du groupe.

Être un homme, quoi qu'il en coûte

« Chacun sait qu'il n'est pas à la hauteur de la virilité exigée [...], mais il ne sait pas que tous les autres sont comme lui. » Annie Leclerc, *Hommes et femmes*, 1985

Se déplaçant en bandes, en cliques, en gangs, en meutes, les garçons n'ont pas l'espace pour se laisser aller à leurs émotions et dévoiler leurs pensées les plus intimes. En effet, la communication au sein d'un groupe se cantonne souvent à une communication de surface, se bornant à rester dans le registre codifié de la virilité ostentatoire, dans l'évitement scrupuleux de l'expression sentimentale. Habiter la virilité implique de ne pas exposer sa vulnérabilité au risque de laisser entrevoir ses failles. Alors parfois, quand la sensibilité affleure et que des émotions telles que la peur ou la timidité se manifestent, certains hommes sont tentés de les maîtriser au moyen de pratiques jugées plus viriles. La consommation d'alcool ou de drogue par exemple, est utilisée comme prétexte désinhibant permettant d'exprimer ses affects avec l'excuse de ne pas être dans son état normal.

La plupart des hommes, consciemment ou non, sont au même titre (mais pas au même degré) que les femmes prisonniers des diktats viriarciaux. Dans l'incapacité d'accéder à leurs émotions, de s'ouvrir aux autres, de demander du soutien, ils font souvent face à de sérieux risques de dégradation de leur santé physique et mentale.

Mais qu'en est-il de ceux qui ne se retrouvent pas dans cette représentation masculine ? De ceux qui ne veulent pas de ce rôle ? Est-il facile de s'en extirper pour vivre en dehors de ces injonctions ?

L'une des raisons pour lesquelles les hommes sont moins disposés à exprimer leur empathie et leur vulnérabilité est qu'ils ont souvent été élevés dans un environnement qui n'était pas prêt à les accueillir.

Rares sont les familles qui encouragent les garçons à exprimer leurs peines, leurs douleurs, leurs doutes, et lorsque cela est possible, c'est l'option solutionniste plutôt que réconfortante qui leur est proposée.



Faisons un petit exercice de visualisation, voulez-vous ? Tentez de vous représenter James Bond chez son médecin traitant ou allongé sur le divan d'un·e psy. Pas facile, hein ? Pourquoi nous est-il si compliqué de l'imaginer prendre soin de lui ?

La majorité des allégories masculines, des plus médiatisées aux plus proches de nous, renvoient une image assez impassible des hommes.

Lorsqu'on évoque les troubles de santé mentale masculins, on a souvent tendance à imaginer des personnalités violentes voire dangereuses. L'injonction virile dépeint la dépression, l'anxiété, les phobies ou tout autre problème de santé mentale comme des faiblesses.

Pour faire rentrer chaque garçon dans le rang, on l'humilie jusqu'à ce qu'il adopte les comportements virils adéquats. Cette constante remise en question de leur masculinité crée du ressentiment, et façonne une estime de soi branlante. La loi du silence et la valorisation de la débrouillardise empêchent les hommes de se confier à qui que ce soit sur leur désarroi, ce qui ne fait qu'aggraver leur rancœur.

La dépression est une maladie qu'on associe essentiellement aux femmes, puisqu'elle est perçue comme passive. Or, le garçon dépressif aura tendance à agir pour contrer la tristesse, en augmentant ses conduites à risque. Comme ces comportements ne figurent pas spécifiquement dans le tableau clinique de la dépression, les hommes sont fréquemment sous-diagnostiqués et leurs attitudes mises sur le compte d'un trouble du comportement quelconque, niant la probabilité d'une fragilité à l'endroit de leur santé mentale. Résultat, très peu iront consulter des professionnel·les de santé et la solitude face à leur mal-être devenant insupportable, ne leur

laissent d'autre choix que le suicide, le plus souvent effectué de manière assez violente.

Dans son essai, *La volonté de changer. Les hommes, la masculinité et l'amour*, l'autrice afroféministe bell hooks¹² rappelle que « *le premier acte de violence que le patriarcat exige des hommes n'est pas envers les femmes, bien au contraire. Le patriarcat exige de tous les hommes qu'ils se livrent à des actes d'automutilation psychique, qu'ils tuent les parties émotionnelles d'eux-mêmes. Si un individu ne parvient pas à se mutiler émotionnellement, il peut compter sur les hommes patriarcaux pour mettre en place des rituels de pouvoir qui attaqueront son estime de lui.* ¹³ »

« Qui aime bien châtie bien » : serait-ce donc sur cet amour vache que s'appuierait l'éducation des fils ? Les éduquer dans la violence serait-il le seul moyen de les préparer à la cruauté de l'injonction à la virilité ?

Être un homme, une injonction à la violence ?

Consommation de substances, vitesse excessive, violences... C'est un fait, la virilité encourage les comportements à risque. À titre d'illustration, les hommes ont trois fois plus de risque de mourir avant 65 ans d'une mort évitable.

Au regard des chiffres des ministères de la Justice et de l'Intérieur, on s'aperçoit qu'ils sont responsables d'une grande majorité des crimes et faits de délinquance, composant ainsi la majorité (96 %) de la population carcérale. Les hommes représentent 83 % des personnes mises en examen, 90 % des condamné·es, 86 % des auteur·rices de meurtres, 99 % des violeur·ses, 85 % des personnes ayant commis des vols avec violence, 84 % des responsables d'accidents de la route, 99 % des responsables d'incendies volontaires.

Cette propension à la violence n'apparaît pas soudainement à l'âge adulte, elle se construit et se cultive tout au long de l'enfance, puis de l'adolescence. Au collège, par exemple, les garçons représentent 97,6 % des élèves sanctionné·es pour violence sur autrui, 83 % des puni·es pour indiscipline ou insolence, ou encore 75 % des harceleur·ses¹⁴.

¹² Le prénom et le nom de l'autrice s'écrivent volontairement tous deux en minuscule, selon sa propre volonté

¹³ *La volonté de changer. Les hommes, la masculinité et l'amour*, bell hooks, Divergences, 2021

¹⁴ *Pour en finir avec la fabrique des garçons. Volume 1 : À l'école*, Sylvie Ayral, Yves Raibaud (dir.), Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2014

Comment expliquer ces chiffres ? Nous laisserions-nous tenter par une explication essentialiste, arguant que ça ne serait pas de leur faute, parce que ce serait dans leur nature ? L'indiscipline coulerait-elle dans les veines des garçons et l'obéissance dans celle des filles ? Non. Rien de tout cela n'est inné mais bien construit et encouragé, entre autres, par la course à la virilité.



IL SERAIT HYPOCRITE ET FAUX D'AFFIRMER QUE LA VIOLENCE N'EST QU'UNE QUESTION DE GENRE ET DE SOCIALIZATION DANS UN PREMIER TEMPS, PARCE QUE TOUTES LES PERSONNES AYANT VÉCU UNE SOCIALIZATION MASCULINE NE SONT PAS DEVENUES DES CARICATURES DE BRUTALITÉ PUIS, PARCE QU'AU SYSTÈME OPPRESSIF VIRIARCAL S'AJOUTE CELUI DU CAPITALISME ET DE LA SUPRÉMATIE BLANCHE. AINSI, LES CONDITIONS DE VIE, L'EXPOSITION RÉPÉTÉE DÈS LE PLUS JEUNE ÂGE AU RACISME, AU CLASSISME OU ENCORE À LA PRÉCARITÉ CRÉENT AUSSI UN TERRAIN PLUS QUE FERTILE À L'UTILISATION DE LA VIOLENCE COMME MÉCANISME DE DÉFENSE. ICI, J'INSISTE SUR L'ASPECT GENRÉ DE CETTE PROBLÉMATIQUE PUISQU'IL S'AGIT DU SUJET DU LIVRE, MAIS TENTONS DE GARDER EN TÊTE LES INFORMATIONS CI-DESSUS POUR COMPRENDRE PLUS GLOBALEMENT LES RACINES DU PROBLÈME.

Afin d'obtenir son ticket pour le *boys club*, il faut dès le plus jeune âge installer un rapport de force avec tous les individus qui refusent de se soumettre aux codes virils. Sont ainsi encouragées toutes pratiques sexistes, misogynes, lgbtphobes entre camarades, mais aussi contre l'équipe éducative, sans distinction de genre. L'objectif étant d'occuper le plus d'espace possible et de monopoliser l'attention en transgressant les règles, en faisant preuve d'insolence, de violence physique ou verbale.

Être puni, c'est entrer dans la cour des grands, se faire introniser comme dominant et faire communauté virile. Être considéré comme un cancre ou un élément perturbateur par les figures d'autorité, c'est être sacré caïd par ses pairs. Être violent et/ou irrespectueux, c'est se donner toutes les chances d'être vu, encouragé, glorifié et reconnu. La sanction est alors considérée comme la preuve de réussite d'un rite virilisant.

Ces comportements perturbateurs sont également l'occasion de parader devant les filles. L'insolence est une performance consciente qui fait à la fois partie du processus de séduction, mais également de différenciation.

Dans son article, « Les sept P de la violence masculine », datant de 1999, Michael Kaufman, auteur et activiste américain, nous expose les sept conditions aux comportements violents des hommes.

Le pouvoir du Patriarcat : la suprématie masculine ne repose pas uniquement sur l'assujettissement des femmes, mais aussi sur celui de certains types d'hommes. Si la naturalisation de ces violences est si aisée, c'est parce que c'est en partie grâce à elle (ou à cause d'elle ?) que le monde est ce qu'il est aujourd'hui. L'intériorisation et la perpétuation de la brutalité se font en conscience des importants bénéfices et priviléges qu'elle octroie à ceux qui en font l'usage.

Le sentiment que les Privilèges sont dus : le recours à la violence ne serait pas tant dû à la volonté de dominer, mais bien à celle de conserver ses priviléges. Habituer à obtenir ce qu'ils souhaitent, les hommes feraient preuve d'agressivité lorsqu'ils sont dépossédés ou frustrés dans leurs priviléges.

La Permission : la violence masculine ne se perpétuerait pas s'il n'y avait pas une approbation implicite accordée par les sphères institutionnelles et religieuses, et si elle n'était pas banalisée sous prétexte que « *boys will be boys*¹⁵ ». Plus que permis, le recours à la violence est encouragé voire glamourisé par les films, le sport et la littérature qui présentent les *bad boys* comme des modèles à suivre.

Le Paradoxe du pouvoir masculin : la crainte de ne pas parvenir à remplir tous les critères du code viril projette les hommes dans une spirale d'insécurité, d'isolement, de colère, de comportements à risques et de faible estime de soi. La brutalité devient alors le seul moyen de prouver sa virilité. La violence est ici compensatoire et souvent dirigée vers des personnes considérées comme plus faibles.

L'armure Psychique : pour développer leur virilité, les garçons se doivent de se construire en opposition au féminin et donc, symboliquement, à la mère. Il est d'ailleurs très mal vu d'être considéré comme un « fils à maman ». La relation aux hommes de l'entourage est inexistante, distante ou basée sur une complicité virile, bien loin des considérations émotionnelles. L'aboutis-

¹⁵ Les garçons seront toujours des garçons

sement de ce processus engendre une baisse d'empathie et une incapacité à accueillir les affects d'autrui en résonnance avec les siens. C'est parce que l'accès à des émotions telles que la compassion ou la bienveillance sont difficiles que les actes violents sont rendus possibles.

La cocotte-minute Psychique : la domination masculine est justifiée par la capacité à agir en fonction de la raison et non des sentiments. Les garçons sont priés dès le plus jeune âge, de faire fi de la douleur, de la peine et de la peur, au profit d'un stoïcisme à toute épreuve. Si les hommes ne sont pas à l'abri de vivre des événements générant chez eux tout un éventail d'émotions, ils ne s'autoriseront souvent qu'à les exprimer sous forme de colère, seul sentiment validé, voire encouragé par le modèle viril.

Les expériences Passées : un certain nombre d'hommes grandissent entourés de violences, qu'elles soient symboliques, psychologiques, physiques ou sexuelles. Qu'ils soient responsables, témoins ou victimes directes, on leur inculque qu'il est possible, et souvent sans conséquence, de brutaliser une personne qu'on aime. Ceux qui évoluent dans des milieux où l'agressivité, le manque de respect, de considération ou de bienveillance envers celleux perçus comme plus faibles sont la norme, peuvent développer une forme de répulsion, ou à l'inverse, de prédilection à l'endroit de la brutalité.



SI BEAUCOUP D'ÉTUDES RÉVÈLENT QUE LES ENFANTS ÉLEVÉS DANS UN CADRE VIOLENT SONT PLUS ENCLINS À SE MONTRER VIOLENTS EUX-MÊMES, CELA RESTE DES CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES, MAIS EN AUCUN CAS DES EXCUSES JUSTIFIANT LA BRUTALITÉ.



En dehors du cercle familial, le fait que la bagarre soit utilisée pour désigner le plus fort et justifier le harcèlement des plus faibles renvoie la violence comme une simple question de survie.

Être un homme, un pénétrant jamais pénétré

L'une des injonctions viriles les plus présentes, au-delà d'être « balèze » et de réprimer ses émotions, est celle de bander dur, fort et longtemps. À l'impératif de la puissance physique s'ajoute la pression de la puissance sexuelle.

**LE
SAVIEZ-
VOUS**



Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, l'Église considérait qu'un homme devait être capable « d'honorer sa femme ». S'il était impuissant, cela constituait une atteinte délibérée au sacrement du mariage, et donc à l'Église. Se sont alors créés des tribunaux de l'impuissance et des congrès, composés de matrones et de médecins dont le rôle était de valider le mariage d'un couple. Par quels moyens ? En examinant les parties génitales du mari et si nécessaire, en observant de près les rapports sexuels pour s'assurer de sa qualité érectile.

À la fois allié et meilleur ennemi, le pénis de l'homme cisgenre semble constituer pour lui une obsession. Il serait le symbole de sa virilité, tout en étant aussi un puissant vecteur de honte lorsqu'il se montre impotent. Comment gère-t-il le fait que son organe sexuel, symbole de son pouvoir, soit si capricieux et indomptable ? La peur panique de l'impuissance s'expliquerait par l'humiliation ressentie lorsque le pénis, extension du soi, ne répond pas ? Le talon d'Achille de l'homme, réputé maître de lui-même, se situerait-il dans son érection qu'il ne peut contrôler ?

**LE
SAVIEZ-
VOUS**



Le mot testicule est dérivé du latin *testis* qui signifie témoin ou preuve. À travers l'histoire, certains peuples se sont retrouvés à prêter serment, non pas en se serrant la main, mais en s'empoignant les testicules. « Poser ses couilles sur la table », c'est prouver sa virilité, « être couillu », c'est faire preuve d'audace, de courage, tandis que celui « qui n'a pas de couilles » est considéré comme lâche et dégonflé.

Représentation corporelle de la domination, le pénis est également utilisé comme un moyen d'assujettir, de faire rentrer dans le rang, voire de blesser. Faute d'accéder au pouvoir suprême, empli de la frustration de ne pas pouvoir être reconnu comme le chef ou le mâle alpha, le phallus de l'homme cisgenre devient alors une arme de destruction massive, vengeresse de n'être considéré que comme un bêta mâle.

Il n'y a qu'à prêter attention au vocabulaire utilisé par les garçons : « J'aime-rais bien me la taper/me la faire » « J'en ferais bien mon quatre heures ». Les femmes sont relayées au rang de proie, d'objet. Elles ne sont plus des sujets, mais des biens qu'on possède, qu'on consomme, puis qu'on jette.

Faute d'éducation sexuelle pertinente à l'école, de discussions approfondies avec l'entourage, la pornographie servira d'apprentissage à de nombreux jeunes garçons. Cette pratique participe à nourrir leurs angoisses sur la taille du pénis ou encore l'éjaculation précoce, et les encourage à museler leur sensualité, à dominer leurs partenaires et à privilégier la pénétration à toutes autres pratiques.



JE NE SAIS PAS VRAIMENT COMMENT CELA SE PASSE DANS TON MONDE, MON CHER TROLL, MAIS ICI, ON NE S'ENGAGE PAS DANS DES RAPPORTS SEXUELS UNIQUEMENT DANS LE BUT DE PROCRÉER. SI C'ÉTAIT PLUS RISQUÉ AVANT L'ARRIVÉE DE LA CONTRACEPTION, CELA FAIT PLUSIEURS DÉCENNIES QUE C'EST AVANT TOUT UNE QUESTION DE PLAISIR. ET C'EST UN FAIT, QUAND ON A UNE VULVE, CE PLAISIR-LÀ SE RESSENTE BEAUCOUP PLUS FACILEMENT GRÂCE À UNE STIMULATION CLITORIDIENNE DIRECTE QU'AVEC UNE PÉNÉTRATION VAGINALE !



Sans discours contradictoires ou nuancés, les garçons préjugent que la clef du plaisir de leur partenaire repose sur la pénétration.

Lors de rapports sexuels, ils vont donc se référer au modèle de brutalité et de misogynie observé dans les vidéos porno *mainstream*, augmentant ainsi considérablement le risque de perpétrer des violences sexuelles.

Dans son essai *Au-delà de la pénétration*, l'auteur Martin Page écrit que l'homme « *refuse de se penser comme un être pénétrable. Il est farouchement contre sa propre pénétration. La virilité pour un homme, c'est cette prison : à tout prix montrer qu'on n'est pas une femme, qu'on n'est pas efféminé, qu'on pénètre et qu'on n'est pas pénétré. C'est bien ça l'enjeu pour certains : ils pénètrent pour ne pas risquer de mettre au jour leur propre désir [...], de devenir un être pénétrable [...] dominé, faible. Être considéré comme une femme ou un gay reste la grande peur des hétérosexuels.*¹⁶ »

Être pénétrant, mais jamais pénétré, permettrait de maintenir sa position et d'éviter de descendre les échelons de la masculinité jusqu'à une place de subordination. Place qu'occupent les hommes homosexuels regardés comme efféminés ou passifs, ou pire encore, les femmes.

La philosophe américaine Marilyn Frye émet une idée importante dans son livre *The Politics of Reality* : « *Affirmer que certains hommes sont hétérosexuels revient simplement à dire qu'ils ont des rapports sexuels exclusivement avec l'autre sexe, c'est-à-dire les femmes. La plupart des hommes hétérosexuels réservent quasi-exclusivement ce qui touche à l'amour à d'autres hommes. Les personnes qu'ils admirent, respectent, adorent, révèrent, honorent, qu'ils imitent, idolâtent et auxquelles ils s'attachent profondément, auxquelles ils sont prêts à enseigner et de qui ils sont prêts à apprendre, et dont ils désirent le respect, l'admiration, la reconnaissance, l'honneur, la révérence et l'amour... sont, en grande majorité, d'autres hommes. [...] Des femmes, ils désirent la dévotion, la servitude et le sexe. La culture hétérosexuelle masculine est homo-érotique.*¹⁷ »

¹⁶ *Au-delà de la pénétration*, Martin Page, Le nouvel Attila, 2020

¹⁷ *The Politics of Reality: Essays in feminist theory*, Marilyn Frye, Clarkson Potter, 1983

Mais alors, comment des individus à qui on a répété tout au long de leur vie de ne pas être et faire « comme les filles », à qui on a donc méticuleusement appris à détester tout ce qui a trait au féminin, peuvent affirmer qu'ils aiment sincèrement les femmes ?

Être un homme, mépriser les femmes

Comme le souligne Carole Pateman dans *Le contrat sexuel*, « *la construction patriarcale de la différence entre masculinité et féminité est la différence politique entre liberté et soumission*¹⁸ ». À travers cette structure, plus que l'appropriation du système reproductif, de la sexualité et du corps des femmes, c'est le féminin tout entier qui est attaqué, comme si le masculin ne pouvait pas coexister avec lui.

La masculinité est une identité réactionnelle qui se construit dans l'opposition. Au sein du système patriarcal n'est donc homme que celui qui correspond aux critères virils et rejette en bloc l'effémination. S'il est possible d'offenser un homme en lui disant qu'il joue, se bat ou cours « comme une fille », que lui enseignons-nous à propos de la valeur des femmes ? Dans *Le Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir constate que « *nul n'est plus arrogant à l'égard des femmes, agressif et dédaigneux, qu'un homme inquiet de sa virilité.* » Toujours ramenée à sa place dans la hiérarchie virile, la haine des femmes serait-elle un impératif pour grimper les échelons de la masculinité ? C'est du rapport hiérarchique entre les dominants et les dominé·es, et non entre les sexes, que naît le sexisme et l'homophobie.

Si les pratiques sexistes ne datent pas d'hier, il faudra attendre la fin du xx^e siècle pour que le terme « sexe » voit le jour. Il définit la manifestation des rapports de force historiquement inégaux entre les femmes et les hommes conduisant à la discrimination, et empêchant la pleine émancipation des femmes dans la société. Aux côtés de « sexe », trois autres termes expriment les violences subies par les femmes et les minorités de genre évoluant dans un monde androcentrique et patriarcal :

¹⁸ *Le contrat sexuel*, Carole Pateman, La Découverte, 2022

- **Genrisme** → synonyme de binarité de genre, il désigne l'enfermement des individus dans deux catégories, l'une masculine, l'autre féminine, et la répression de ceux qui tentent de s'en extraire.
- **Machisme** → idéologie fondée sur la croyance en une supériorité des hommes et des valeurs associées à la virilité.
- **Misogynie** → mépris envers les femmes.

Le système dans lequel nous vivons a été construit par et pour les hommes, ces derniers bénéficient donc d'avantages non-négligeables au sein de celui-ci. On appelle ça le privilège masculin.

À chaque vague féministe, un nombre conséquent d'hommes crie pourtant à la « crise de la masculinité ». Accès facilité à la contraception, à l'avortement, au divorce, à l'indépendance économique, discours dénonçant les violences masculines, révolution sexuelle et reconnaissance des droits LGBTQI : pour certains hommes que l'on qualifiera de masculinistes, les féministes iraient trop loin. En luttant pour leurs droits, elles auraient inversé les rapports de pouvoir, laissant les hommes dans une errance post #MeToo au goût amer.

TOUTEFOIS, JE PENSE QUE NOUS POUVONS NOUS ACCORDER SUR LE FAIT QUE LE SYSTÈME DE DOMINATION MASCULINE EST TOUJOURS BEL ET BIEN EN PLACE. MÊME APRÈS LES MOUVEMENTS #METOO ET #BALANCETONPORC AYANT PERMIS À DE NOMBREUSES VICTIMES DE VIOLS ET D'AGRESSIONS SEXUELLES DE DÉNONCER LEUR ABUSEUR, LES VIOLENCES SEXISTES ET SEXUELLES PERDURENT ET ENCORE TROP PEU D'AUTEURS SONT CONDAMNÉS PAR LA JUSTICE.



Les mouvements masculinistes revendiquent la suprématie virile et s'élèvent en riposte contre les progrès acquis grâce aux luttes féministes. La volonté est claire : préserver un ordre social traditionnel fondé sur des préconçus essentialistes assignant des fonctions indépassables à chaque genre.

FOCUS SUR LES PRINCIPAUX COURANTS MASCULINISTES

Le MRA : *Men's Rights Activists*

Le mouvement pour les droits des hommes se pose en adversaire du féminisme, niant le fait qu'il permet également des avancées significatives pour toutes en dépit du genre, convaincu de subir du sexisme anti-homme.

HEY, PSSSSST... SI VOUS N'ÉTIEZ PAS ENCORE AU COURANT :
LE SE XISME ANTI-HOMME,
TOUT COMME LE RACISME ANTI-BLANC-HE, ÇA N'EXISTE PAS.



Les PUA : *Pick-Up Artists*

Ces hommes se revendent comme des experts de la drague et de la séduction et ont pour ambition de partager leur savoir avec leurs pairs. Empruntant des techniques au développement personnel ou à la programmation neuro-linguistique, ces méthodes représentent un business juteux lorsqu'on voit le nombre d'hommes prêts à payer des sommes astronomiques pour espérer séduire (enfin, disons-le, surtout coucher avec) des femmes. Ces experts se basent sur des stratégies misogynes qu'ils vendent pourtant comme des modèles de séduction garantis.

Les INCELS : *Involuntary Celibates*

Ces jeunes hommes (entre 16-35 ans) se réunissent pour crier leur jalousie envers les *Chad* (hommes parfaits) et leur frustration envers les *Stacy* (femmes parfaites) qu'ils ne parviennent pas à conquérir. Selon eux, s'ils sont involontairement célibataires, c'est uniquement parce que les femmes sont perverses et prennent un malin plaisir à les humilier parce qu'ils ne correspondent pas au modèle viril. Leur profond manque d'estime d'eux-mêmes, couplé à leur peur panique du rejet, créent une violence sans pareil. D'ailleurs, la communauté INCEL est l'une des plus violentes de la masculinosphère. Les appels et menaces de harcèlement, de viol et de meurtre sont monnaie courante. Certains partisans sont d'ailleurs passés à l'action en provoquant des tueries de masse en Amérique du Nord et ailleurs.

Les MGTOW : *Men going their own way*

Les hommes qui choisissent leur propre chemin préconisent de s'affranchir de toutes relations avec les femmes qu'ils considèrent comme perfides et profiteuses. Selon eux, la société est devenue gynocentrale, c'est-à-dire détruite par le féminisme, et peu à peu, dominée par les femmes.

Nous serions en train d'assister au déclin de la masculinité. Ainsi, tendre vers l'égalité des sexes équivaut à faire courir le genre masculin à sa perte, puisque qui serait l'homme s'il n'avait plus personne à dominer ?

Ici, bell hooks apporte une précision primordiale : « *La crise à laquelle les hommes sont confrontés n'est pas la crise de la masculinité, c'est la crise de la masculinité patriarcale. Tant que cette distinction ne sera pas claire, les hommes continueront à craindre que toute critique du patriarcat représente une menace.*¹⁹ »

Beaucoup de ces mouvements sont proches des militants d'extrême droite avec lesquels ils partagent bon nombre de schémas de pensée. Ainsi, cette soi-disant crise de la masculinité est un prétexte pour exprimer, en plus de leur misogynie, de violentes idées islamophobes, antisémites, racistes ou encore lgbtiphobes. Dans son rapport de 2020 sur les questions terroristes, Europol, l'*agence de l'Union européenne pour la coopération des services répressifs*, mettait en garde contre l'alliance entre groupuscules d'extrême droite et masculinistes qui ont en commun d'être des hommes, blancs pour la plupart, croyant dur comme fer à leur suprématie de genre et de race.

Toutes ces formes de détestation et de domination s'expriment via le musellement de la parole des femmes et des minorités de genre, remplacée par l'omniprésence des voix masculines. Les hommes sont en effet persuadés que quelle que soit la nature de leur propos, il sera toujours plus pertinent que celui des autres. Nous l'avons vu dans les chapitres précédents, les hommes dominent la langue, la politique ou encore l'espace public. Cette facilité à prendre leur place (parfois même en empiétant sur celle des autres) est la résultante directe du privilège masculin. Dans une société androcentrée, où la croyance repose sur la supériorité du masculin sur le féminin, il semble évident que les hommes s'autorisent à occuper l'espace, qu'il soit conversationnel, médiatique ou physique.

Si certains hommes souffrent de l'organisation sociale actuelle, tous, sans exception, bénéficient des avantages relatifs à leur genre. Peu importe leur carnation, leur classe sociale ou leur religion, leur genre ne sera jamais un critère de discrimination. Il n'existe pas de pendant féminin. Les femmes ne peuvent jamais se targuer d'échapper à leur condition qui à elle seule entrave leur accès à un certain nombre de droits et de priviléges.

¹⁹ Comprendre le patriarcat, bell hooks, 2004

FOCUS SUR CES HOMMES QUI PRENNENT TOUTE LA PLACE

Mansplaining ou mecsplcation

Contraction de *man* et *explaining* (de « mec » et « explication » en français), le *mansplaining* et les mecspliations désignent la propension des hommes, en tant que groupe social, à expliquer des choses aux femmes de manière condescendante, alors même qu'ils n'en savent pas plus qu'elles. La croyance très répandue que les hommes sont naturellement plus compétents rend cette pratique très fréquente et surtout inconsciente. Elle peut être utilisée simplement par plaisir de contradiction ou pour avoir le dernier mot.

Manterrupting

Souvent, la mecsplcation est précédée d'un manterrupting, tendance qu'ont les hommes à interrompre les femmes (ou d'autres hommes qu'ils considèrent inférieurs) en plein milieu de leur discours. Par exemple, lors du premier débat télévisé qui opposait Donald Trump et Hillary Clinton, les deux candidat·es à la présidentielle étasunienne de 2016, le premier a interrompu la seconde cinquante et une fois.

Bropropriating

Ce terme se réfère aux situations, pour la plupart professionnelles ou académiques, au sein desquelles un homme va reprendre une idée énon-

cée par une de ces collègues en se l'appropriant. Cette technique va souvent de pair avec le manterrupting, puisqu'il n'est pas rare que l'homme interrompe sa collaboratrice avant de s'accorder le crédit de son idée. Ce phénomène a été théorisé sous le nom d'effet Matilda par Margaret Rosster, historienne des sciences qui observe que nombre de femmes scientifiques n'ont pas reçu la reconnaissance méritée pour leurs travaux.

Manspreading

La domination se fait aussi via l'occupation de l'espace physique, en écartant les cuisses. L'absence de prise en compte du confort de l'autre en étalant ses jambes malgré la présence d'autrui, montre bien que l'aération des testicules prime sur le savoir-vivre.

Quelles conséquences ?

Toutes ces pratiques d'occupation de l'espace par le corps ou la parole donnent l'impression aux femmes et minorités de genre de ne pas être légitimes à l'investir également.

SI C'EST VOTRE CAS, JE ME PERMETS
DE VOUS OFFRIR CE TRÈS BON
CONSEIL DE L'AUTRICE FÉMINISTE
PAULINE HARMANGE : « AIE LA
CONFIANCE D'UN HOMME MÉDIOCRE.²⁰ »



²⁰ Moi, les hommes je les déteste, Pauline Harmange, Monstrograph, 2020



**EXERCICE
PRATIQUE :
ET SI ON EN
PROFITAIT
POUR
CHECKER NOS
PRIVILÈGES ?**

Privilèges, en voilà un mot qui effraie ou braque bon nombre d'entre nous.



NE VOUS FERMEZ PAS À L'IDÉE TOUT DE SUITE, ÇA VA PEUT -ÊTRE PIQUER UN PEU, MAIS PROMIS, ÇA VA BIEN SE PASSER !

Si le mot est si difficile à entendre, c'est parce qu'il sonne comme un reproche, une attaque quant aux fondements mêmes de notre identité. Prendre conscience de nos privilèges n'est pas chose aisée, surtout lorsqu'ils sont innés. Pour reprendre l'analogie de Frances E. Kendall, spécialiste des questions du privilège blanc, demander à une personne blanche, hétérosexuelle ou à un homme de reconnaître ses privilèges reviendrait à attendre d'un poisson qu'il remarque l'existence de l'eau. Si pour beaucoup cette découverte effraie, c'est parce qu'elle présagerait la perte d'avantages désormais considérés comme des droits.

« Nous devons être clairs sur le fait qu'il n'est pas possible de renoncer à ses privilèges pour être “en dehors” du système. On est toujours dans le système. La seule question est de savoir si l'on fait partie du système d'une manière qui remet en cause ou renforce le statu quo. Le privilège n'est pas quelque chose que je prends et que j'ai donc la possibilité de ne pas prendre. C'est quelque chose que la société me donne, et à moins que je ne change les institutions qui me le donnent, elles continueront à le donner, et je continuerai à l'avoir, aussi nobles et égalitaires que soient mes intentions. »

Harry Brod, *Work Clothes and Leisure Suits : The Class Basis and Bias of the Men's Movement*, 1989

Être considéré·es comme privilégié·es ne doit pas être entendu comme une insulte mais comme une opportunité pour se remettre en question. Être privilégié·e, ce n'est pas ne pas avoir travaillé dur pour en arriver là, mais avoir bénéficié d'avantages pour lesquels nous n'avons pas eu à nous battre. Comme le dit très justement Janaya Future Khan, porte-parole du mouvement *Black Lives Matter*²¹, « *Les privilèges ne sont pas liés à ce que vous avez vécu, mais à ce que vous n'avez pas eu à traverser.*²² »

²¹ La vie des personnes noires compte

²² « Janaya Future Khan's Guide to understanding White Privilege », Janaya Future Khan, *British Vogue*, 3 juin 2020

Il existe tout un tas d'identités privilégiées :

- Si vous pouvez avoir des gestes d'affection en public avec votre partenaire et que vous pouvez évoquer votre couple sans prendre le risque d'être discriminé·e, **vous avez des privilèges hétérosexuels**.
- Si en grandissant, vous pouviez vous projeter dans des études supérieures sans craindre de devoir cumuler les emplois pour pouvoir les payer et, qu'en règle générale, vous pouvez acheter ce qui vous fait envie, **vous avez des privilèges de classe**.
- Si vous n'avez pas à songer comment vous déplacer dans la rue ou les transports, et que personne ne s'adresse à vous comme si vous aviez 5 ans et demi, **vous avez des privilèges de personne valide**.
- Si chaque nouvelle personne que vous rencontrez ne vous demande pas ce que vous avez entre les jambes et que votre genre est légalement reconnu, **vous avez des privilèges cisgenres**.
- Si vous savez que personne ne se méfiera de vous lorsque vous entrerez quelque part et si vous pouvez vous permettre d'oublier votre carte d'identité en sortant de chez vous, **vous avez des privilèges blancs**.
- Si personne ne vous regarde de travers lorsque vous mangez au fast-food, achetez du chocolat et que les sièges des avions ou des théâtres sont à votre taille, **vous avez des privilèges de personne mince**.



Puisque ce chapitre s'intéresse plus particulièrement aux hommes, attardons-nous sur quelques-uns des nombreux priviléges masculins.

EN TANT QU'HOMME (cisgenre ou considéré comme tel) :

- **Je peux me promener de jour comme de nuit sans avoir peur de me faire harceler ou agresser.**
- **J'ai rarement à craindre d'éventuelles violences sexuelles.**
- **Je peux m'habiller comme je le souhaite sans avoir peur d'être hypersexualisé ou de paraître trop négligé .**
- **Le niveau de soin de mon apparence est relativement bas et ne me demande pas d'y allouer beaucoup de temps ni d'argent.**
- **On commente rarement mon apparence physique, surtout de manière non-sollicitée.**
- **Si je décide de ne pas avoir d'enfant, ma masculinité ne sera pas remise en question.**
- **Si j'ai des enfants et que je m'en occupe au strict minimum, je serai considéré comme un super parent.**
- **Que j'ai des enfants ou prévoie d'en avoir n'a aucune incidence sur mon éligibilité à un poste.**
- **Si je vis avec une femme, il y a de grandes chances que ce soit elle qui se charge des tâches domestiques et qui s'occupe des enfants.**
- **Si j'ai des enfants avec une femme et qu'il est nécessaire que l'un·e de nous reste à la maison provisoirement ou à long terme pour s'occuper d'elleux, il y a peu de risques que j'aie à sacrifier ma carrière.**
- **Je peux imposer mes limites sans qu'on me discrédite en me traitant d'hystérique.**
- **Je peux m'exprimer en étant quasiment sûr d'être écouté et de ne pas être interrompu.**

- Si j'allume la télévision, me connecte sur les réseaux ou lis un magazine, je peux être sûr d'y voir une majorité de personnes du même genre que le mien.
- Je suis quasiment certain d'obtenir un poste si je suis en concurrence avec une personne d'un autre genre. D'ailleurs, plus l'emploi est prestigieux, plus les chances sont en ma faveur.
- Même si je ne maîtrise pas tout à fait le sujet, on aura davantage tendance à croire et légitimer ma parole plutôt que celle d'une femme.
- Les risques de me faire harceler sexuellement pour obtenir ou maintenir mon emploi, ou pour le simple plaisir de mes collègues, sont minimes.
- Si je couche avec un grand nombre de personnes, je ne serai pas considéré comme un garçon facile, une salope, et on ne me fera pas culpabiliser.
- Je ne suis pas sûr de comprendre pourquoi les féministes se battent.
- Je n'ai pas besoin de m'investir dans des luttes sociales, parce que je pars du principe qu'elles ne concernent qu'une infime partie de la population (et surtout pas moi).
- Je ne suis pas conscient de mes priviléges.

Prendre conscience de ses priviléges est une étape difficile mais nécessaire, si participer à un monde plus juste et moins exclusif est important pour vous. Vous vivez dans un système qui vous pré-existe et avantage certains groupes sociaux depuis des millénaires. Il n'y a pas de culpabilité à avoir lors de la constatation de vos priviléges, le plus important est de choisir ce que vous en ferez.

Rappelons toutefois que certains privilèges s'annulent ou vous sont beaucoup moins assurés si, en plus d'être un homme, vous êtes racisé, homosexuel, transgenre, issu de la classe populaire, neuroatypique, handicapé, séropositif, précaire, si vous n'êtes pas né sur le territoire français, si vous avez des parents immigré·es, etc.

Chapitre 6

INJONCTION À LA FÉMINITÉ

« Si les rôles étaient inversés... »



Qu'est-ce qu'être une femme ? Pour trouver réponse à cette question sans tomber dans les clichés ou l'essentialisme, nous serions tenté·es de retourner dans le passé et voir ce que l'histoire des femmes peut nous apprendre à ce sujet. Il nous faudrait alors décider de croire sur parole le discours dominant, celui des hommes, seuls autorisés à étudier et raconter la grande Histoire jusqu'il y a peu. Malgré l'existence de brillantes historiennes s'attachant à mettre en lumière l'autre moitié de l'humanité, aujourd'hui encore, l'image des femmes, leurs rôles et leurs héritages sont biaisés par ce que le regard masculin a décidé d'en retenir. Qui sait où en seraient les luttes féministes et LGBTQIA+ s'il existait davantage d'archives les concernant ?

L'histoire des femmes est une « *histoire de brèches* », affirme Michelle Perrot, chercheuse, autrice et professeure émérite d'histoire contemporaine.

Pour beaucoup, il n'existerait pas des femmes, mais la femme, communément cantonnée à son rôle de fille, d'épouse et de mère dévouée, parfois femme fatale, toujours hypersexualisée, ou encore sorcière, mégère, célibataire à chat, sans nuance aucune et toujours définie en fonction de son rapport aux autres. À quel moment les femmes ont-elles cessé de se définir par elles-mêmes ? Qui les en a empêchées ? Et par quels moyens ?

Si la petite histoire du patriarcat racontée dans le chapitre précédent offre quelques réponses, il me semble pertinent de revenir aux racines de la soumission des femmes : la création de la **famille nucléaire**.

↗ Composée du père,
de la mère et des enfants

Famille : impératif capitaliste et patriarcal ?

La famille telle qu'on la connaît aujourd'hui remonte à la révolution néolithique. Avant cela, les enfants étaient élevé·es par des communautés matrilinéaires. C'est l'arrivée de l'agriculture associée au surplus de production qui générera le besoin de léguer ses biens et donc de faire famille. Si la domination masculine prend racine dans le contrôle de la reproduction, elle se concrétise par l'enfermement des femmes dans la sphère privée pour garantir l'origine de la filiation. Vous l'aurez compris, c'est ici que tout commence.

Bien que les mariages d'amour aient toujours existé, le besoin de s'unir et de faire des enfants a longtemps été purement économique. Preuve en est des mariages arrangés mis en place pour assurer tantôt une reproduction, tantôt une ascension sociale. La famille est avant tout un espace de production et de transmission des richesses.

En France, la loi salique portée par Clovis, affirmait la prédominance des héritiers masculins lors de la succession, excluant les femmes du partage. Alors dépendantes économiques, elles ne pouvaient avoir d'existence propre. Ainsi, s'il n'était pas question que la mère donne son nom, c'est parce qu'elle ne possédait aucun bien matériel justifiant la nécessité de marquer la filiation, donc le legs.

**LE
SAVIEZ-
VOUS**



Depuis 2005¹ et l'entrée en vigueur de la loi relative à la dévolution du nom de famille, les parents peuvent chacun·e donner leur nom à leur enfant. Pourtant, rien n'a vraiment changé, puisque 80 % des enfants portent encore exclusivement le nom du père. Lorsque ce n'est pas le cas, 9 fois sur 10, c'est que l'enfant n'a pas été reconnu·e par son père.

Si les filles n'héritent pas, c'est principalement parce qu'elles font elles-mêmes partie de l'héritage, des richesses qui se transmettent d'homme à homme. La femme est au centre du système patriarcal, mais aussi capitaliste. Elle est un bien matériel, une machine gestative et ménagère d'abord possédée par son père, puis par son époux. Parce que les hommes se définissent comme des propriétaires, les femmes (et les enfants) ne peuvent être relégué·es qu'au rang de marchandises.

¹ Procédure simplifiée par l'ajout de la loi du 2 mars 2022 relative au choix du nom issu de la filiation au Code civil



Avez-vous déjà observé le cérémonial à l'œuvre dans les mariages ? D'abord, le fiancé vient demander la main de sa future femme à son père, pour qu'il lui en cède la garde. Si l'union est acceptée, le jour J, le père emmènera sa fille jusqu'à l'autel et la donnera à son mari. Une fois les vœux échangés, iels signeront tous deux un contrat pour notifier le changement de propriétaire, passant du nom du père au nom du mari. En vertu de la tradition, les femmes n'ont pas de nom propre, alors que la plupart du temps, c'est elles qui permettent à la famille d'exister.

Comme le stipulait bell hooks dans son essai *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, « *La structure du mariage dans la société patriarcale est fondée sur un système d'échange, dans lequel les hommes doivent traditionnellement subvenir aux besoins des femmes et des enfants en échange de services sexuels, domestiques et d'éducation des enfants.*² »

Or rappelons-le, le mariage, la maternité et les travaux domestiques ne sont pas des compétences, des besoins ou des envies innées. Ce sont des standards culturels, des travaux à part entière servant un but capitaliste, qui ont été appris et imposés comme des parts évidentes et naturelles de l'identité féminine.

Une entreprise bien huilée

Ainsi, les contrats de mariage, de concubinage ou de pacs seraient à bien des égards assimilés à des contrats de travail, à la différence que l'intégralité des prestations effectuées au sein du foyer ne sont pas rémunérées. En naturalisant l'aspiration des femmes pour le **care**, en rendant leur dévotion et leur

L'attention, le prendre soin

² *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*, bell hooks, Cambourakis, 2021

sollicitude innées, le système patriarcal réalise un tour de force magistral, leur faisant croire qu'elles agissent ainsi pour elles, et non pour le confort des hommes.

Deux tiers : c'est le ratio de temps travaillé qu'elles consacrent à s'occuper du labeur domestique - labeur qui n'est toujours pas envisagé comme un travail à part entière, alors qu'il est celui qui rend tous les autres possibles. Le foyer familial est une véritable entreprise, les missions y sont variées mais répétitives, il est d'ailleurs fortement conseillé d'être multitâche et de ne pas compter ses heures. Comme le dit Silvia Federici, universitaire, enseignante et militante : *« Le corps a été pour les femmes ce que l'usine a été pour les travailleurs salariés : le terrain originel de leur exploitation et de leur résistance³ ».*

Pourquoi n'y a-t-il qu'au sein du foyer que faire la cuisine, le ménage et s'occuper des enfants n'est pas reconnu comme une activité digne d'un salaire ? Comme l'évoque le sociologue Pierre Bourdieu, *« comme le rappelle la différence qui sépare le cuisinier de la cuisinière, le couturier de la couturière, il suffit que les hommes s'emparent de tâches réputées féminines et les accomplissent hors de la sphère privée pour qu'elles se trouvent par là ennoblies et transfigurées⁴ »*

**LE
SAVIEZ-
VOUS ?**

En 2020, l'ONG britannique OXFAM a calculé ce que les femmes du monde entier gagneraient sur une année si le travail ménager était accompagné d'un salaire : 10 900 milliards de dollars. C'est plus que les revenus annuels cumulés des 50 plus grandes entreprises mondiales.

« Le travail des femmes n'est pas un supplément, un bonus dont nous pourrions nous passer : le travail des femmes, rémunéré ou non, est l'épine dorsale de notre société et de notre économie. Il est grand temps que nous commencions à le valoriser », nous rappelle Caroline Criado-Perez, dans son ouvrage *Femmes invisibles*.

³ *Caliban et la sorcière*, Silvia Federici, éditions Entremonde, 2017

⁴ *La domination masculine*, Pierre Bourdieu, éditions du Seuil, 1998

Il est temps de prendre conscience que ce sont les femmes qui permettent à leur mari d'avoir une carrière en s'astreignant au quotidien à des activités non-rémunérées autour de la gestion de la vie familiale. Pour que le travailleur puisse exprimer son plein potentiel au travail, le rôle de son épouse sera de lui assurer un retour au bercail chaleureux et propice au repos. Plusieurs changements ont pu rendre ce système possible. Entre autres :

- Les femmes sont débauchées et la paie masculine augmente au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle pour permettre aux familles de subsister avec un seul salaire, le salaire familial, maintenant insidieusement les femmes dans la sphère domestique.
- À l'école, l'enseignement ménager familial, dispensé uniquement aux filles, est rendu obligatoire dans tous les établissements scolaires féminins, par le décret du 18 mars 1942. Il comprend, entre autres, l'apprentissage de l'entretien de la maison et du linge, de la confection de vêtements, de la puériculture, de la cuisine « avec quelques notions de régime » ou encore de la comptabilité ménagère.

Cependant, il ne peut y avoir de rapport de production et de domination sans structures qui le permettent. En 1870, Jules Ferry, futur ministre de l'Instruction publique, s'exprime sur la place des filles dans l'éducation : « *Réclamer l'égalité d'éducation pour toutes les classes, ce n'est faire que la moitié de l'œuvre [...] ; cette égalité, [...] je la revendique pour les deux sexes. Je sais que plus d'une femme me répond : mais à quoi bon toutes ces connaissances, tout ce savoir, toutes ces études ? À quoi bon ? Je pourrais répondre “à élever vos enfants”, et ce serait une bonne réponse, mais comme elle est banale, j'aime mieux à dire : à élever vos maris. L'égalité d'éducation, c'est l'unité reconstituée dans la famille*⁵ ». Accorder des droits supplémentaires aux femmes n'est jamais véritablement gratuit. Leur permettre d'avoir une éducation n'était qu'un prétexte pour leur apprendre de manière officielle et contrôlée, non pas à devenir avocate ou doctoresse, mais à remplir parfaitement leur rôle d'épouse, de mère et de fée du logis.

⁵ Conférence donnée à Paris le 10 avril 1870

LE SAVIEZ- VOUS



Dans *Pourquoi n'y a-t-il pas eu de grandes artistes femmes ?*⁶ Linda Nochlin, historienne de l'art, nous informe qu'au sein de la noblesse, on a pendant longtemps appris aux filles à lire, à danser, à faire de la musique ou encore à peindre en s'assurant bien qu'elles se maintiennent à un niveau amateur. Le but ? Qu'elles se divertissent, et qu'elles distraient leurs maris sans pour autant menacer leurs égos.

Désigner les femmes comme les « maîtresses de maison » ne fait que leur offrir une illusion de pouvoir, une gratification qui suffirait à leur faire oublier que les chefs de famille officiels restent leurs maris.

L'abnégation des femmes serait un dû, et un dû se reçoit sans considération ni gratitude, puisqu'il fait partie de l'ordre naturel des choses. Ce manque de déférence est également de mise dans ce que Pascale Molinier⁷ appelle les savoir-faire discrets : « **Généralement, les tâches dévolues aux femmes sont non seulement peu reconnues (et dévalorisées), mais elles ne sont considérées comme efficaces que lorsqu'elles ne se voient pas [...] qui ne se voit que lorsqu'il n'est pas fait [...], ce qui est un vrai problème en termes de valorisation sociale.** »



⁶ *Pourquoi n'y a-t-il pas eu de grandes artistes femmes ?*, Linda Nochlin, Thames & Hudson, 2021

⁷ *Le travail du care*, Pascale Molinier, éditions La Dispute, 2013

Partons du principe que les pères actuels ne sont pas les mêmes que ceux d'antan, qu'ils sont plus impliqués et qu'ils s'investissent davantage dans l'éducation de leurs enfants.

Toutefois, encore aujourd'hui, au sein d'une grande majorité des couples, qui pense à :

- Prendre et se rendre aux rendez-vous concernant les enfants ?
- Rappeler à tout le monde ce qu'iel a à faire ?
- S'assurer que la maison est propre, que les machines sont faites, que le frigo est plein ?
- Prendre en charge la contraception ?
- Modifier/annuler ses plans s'il est nécessaire de garder les enfants ?
- Connaître la taille des vêtements, les dates d'anniversaires, les allergies ou encore les préférences alimentaires des enfants ?
- Acheter des cadeaux aux divers membres de la famille et connaître leurs goûts ?
- Acheter ou donner des idées pour ses propres cadeaux ?
- Entretenir les liens avec la famille, et/ou la belle-famille, donner et prendre des nouvelles ?
- Réclamer, voire se battre, pour obtenir la pension alimentaire en cas de séparation ?

LE SAVIEZ- VOUS ?

En moyenne, une femme seule dépense 50 à 60 % de ses ressources pour ses enfants.



CE LIVRE COMPORTE DÉJÀ UN BON MILLION DE PAGES,
DONC JE NE CONTINUE PAS CETTE LIS-TE.
MAIS CROYEZ-MOI, ELLE EST ENCORE LONGUE !
AFIN DE VOUS RENDRE COMpte DE L'ÉTENDUE
DU PROBLÈME, N'HÉSITEZ PAS À CONSULTER
LE COMPTE INSTAGRAM @TASPENSEA
QUI REGORGE D'EXEMPLES PLUS DÉTAILLÉS.

Inversement, qui, dès lors que sa partenaire commence à s'agacer, demande si elle a besoin d'aide ou se plaint qu'elle aurait « *dû lui dire* » ? En effet, la plupart des hommes attendent que leur compagne leur indique quoi faire, plutôt que de prendre l'initiative d'agir. Cet effort cognitif de devoir se rappeler et gérer tout ce qui concerne l'organisation du foyer s'appelle la charge domestique. Généralement, on parle de charge mentale, et à celle-ci s'ajoutent la charge sexuelle et contraceptive (rendez-vous gynécologiques, renouvellement et prise de la pilule, dépistage des IST, etc.), ou encore la charge esthétique (le fait de devoir s'apprêter, s'épiler, faire du sport, etc.).

Cependant, cette non-répartition n'est pas innée. Les hommes ne sont pas naturellement fainéants et les femmes ne sont pas multitâches par nature. C'est en grande partie une question de socialisation, de reproduction de schémas familiaux, mais c'est aussi un enjeu financier. Le congé maternité est bien plus long que celui accordé aux pères, et les femmes sont généralement moins bien payées que les hommes. Les calculs sont donc vite faits lorsqu'il faut choisir qui mettra de côté sa carrière pour se consacrer aux enfants.

Il semblerait que les relations homme/femme soient, par nature — ou, devrais-je dire, par construction sociale — hiérarchiques, ingélitaires et soumises à de forts rapports de domination. Particulièrement à l'œuvre au sein du couple hétérosexuel, la misogynie pourrait-elle exister sans l'hétérosexualité ?

Le régime hétérosexuel, responsable de la soumission des femmes ?

L'hétérosexualité n'est pas une orientation romantico-sexuelle comme une autre, mais bien un modèle politique qui structure la société, le régime à travers lequel les relations feraient sens. Aujourd'hui, les représentations des rapports hétérosexuels évoluent. Or, l'hétéronormativité persiste, invisibilisant et dévalorisant de fait, les autres manières d'aimer et de désirer.

*Système instituant
l'hétérosexualité en norme*

Par le discours médiatique ou familial, filles et garçons sont contraint·es à l'hétérosexualité dès le plus jeune âge. À cette injonction, nous pourrions en ajouter une autre, tout aussi attendue : celle d'être en couple.

« *Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants* » est très certainement l'un des plus gros mensonges raconté aux enfants, particulièrement aux petites filles. Autrefois confinées dans l'espace domestique, mineures juridiquement jusqu'à leur mariage, les femmes n'avaient qu'une seule porte de sortie : l'union hétérosexuelle. Si elle représentait, il y a quelques décennies, leur seul espoir d'acquérir une once d'autonomie, ce n'est désormais plus le cas. Pourtant, le discours reste inchangé.

Faire croire aux petites filles qu' « *un jour leur prince viendra* » les plonge, passives, dans une attente insoutenable, se raccrochant à l'espoir d'être enfin choisies et sauvées. Cette rengaine leur retire la possibilité même de penser qu'elles pourraient faire d'autres choix que celui du couple, *a fortiori* hétéro. Et si leurs plus grands accomplissements étaient d'être les meilleures de leur classe, d'obtenir un diplôme en ingénierie, d'être des amies fidèles et attentives, de participer à des tournois sportifs, de créer leur entreprise, de s'atteler aux projets qui les ont toujours fait vibrer ?

Les femmes qui ne sont pas en couple, les frigides, les mégères, les catherinettes, sont considérées comme dysfonctionnelles, n'ayant pas encore trouvé la moitié censée les compléter. Le couple, à l'image du prince charmant, délivre, allège un peu de la mauvaise-tête des femmes, les rendant plus tolérables. Un homme seul ne sera pas stigmatisé de la sorte. On dira de lui qu'il est indépendant ou qu'il privilégie sa carrière sans que cela soit considéré comme une tare. Une femme seule a forcément un problème. Soit elle est extrêmement malheureuse, parce que personne ne veut d'elle ; soit elle est heureuse, et c'est donc forcément une pêcheresse nymphomane.

FOCUS SUR LA CONTRAINTE À L'HÉTÉROSEXUALITÉ

L'hétérosexualité comme régime majoritaire

La contrainte à l'hétérosexualité, aussi appelée comp'het (*compulsory heterosexuality*) a été théorisée par Adrienne Rich, essayiste féministe américaine. Ce phénomène désigne l'idée que l'hétérosexualité est considérée comme l'orientation romantico-sexuelle par défaut.

Dans la comp'het, l'hétérosexualité n'est pas que présumée, elle est imposée via un système parfaitement huilé de récompenses et de punitions. On gratifie ceux qui se conforme aux normes hétéro et l'on sanctionne ceux qui en dévient en les excluant socialement, politiquement, juridiquement, médicalement, ou encore religieusement... Ce système oppressif a des conséquences sur notre manière de percevoir le monde, les autres mais aussi de nous percevoir nous-même.

L'homophobie (intériorisée ou non) en est l'exemple parfait.

Les dommages de l'hétéronormativité

L'homophobie intériorisée découle du système hétéronormatif. Elle résulte de l'hypothèse selon laquelle toutes les personnes sont ou devraient être hétérosexuelles, qu'il s'agirait là d'un comportement humain naturel. Une personne soumise aux perceptions négatives et à la stigmatisation des personnes homo ou bi va ensuite, consciemment ou non, intégrer ces croyances. Celles-ci la mèneront à avoir, à son tour, des attitudes discriminantes voire violentes à l'égard des individus LGBTQIA+.

Si cette personne s'avère être elle-même homo ou bi, cette intériorisation des violences conduira entre autre :

- au déni de son orientation sexuelle ;

- au mépris voire à la violence envers les personnes issues de sa propre communauté ;
- à une confiance en soi fragile couplé au sentiment de ne jamais être suffisant·e ;
- à une hyper-vigilance et une auto-censure continue pour ne pas que les autres doutent de sa sexualité ;
- à des conduites à risque ;
- à un fort taux de suicidalité.

On ne peut pas forcer une orientation sexuelle

Si l'on ne peut, en effet, pas la forcer, il est tout à fait possible de l'induire fortement. On regarde un film, on lit un roman, on apprend l'Histoire, on écoute une chanson... Dans 95% des cas, la romance présentée concerne un couple homme (cis)/femme (cis). L'hétérosexualité est considérée comme l'amour universel. Les amours non-hétéro sont, quant à eux, ceux que l'on cache, dont on a honte.

Le problème du manque de représentation

L'hétérosexualité est partout et les autres manières de vivre l'amour et la sexualité sont discréditées et déligitimées. De cette manière, notre apprentissage de l'amour et de la sexualité est d'entrée biaisé par un manque de représentation. Ainsi absentes de la sphère publique, invisibilisées mais surtout invisibles, il est plus difficile de savoir que des sexualités alternatives existent. Cela impacte aussi bien les jeunes LGBTQIA+ à la recherche de modèles et d'informations sur leur identité que les enfants de parents homosexuels ou transgenres qui ne voient leur modèle familial nulle part.

LE SAVIEZ- VOUS



Une étude⁸ de 2019 réalisée par Paul Dolan, professeur de sciences comportementales à la London School of Economics, montre que le sous-groupe le plus heureux de la population est celui des femmes célibataires et nullipares. Une étude⁹ de l'Insee montre que n'avoir jamais vécu en couple est plus fréquent pour les hommes issus de classes populaires, à l'inverse des femmes.

Ainsi, « elle vécut heureuse, sans mari et sans enfant » serait sans doute une formulation plus appropriée.

JE NE SUIS PAS EN TRAIN DE DIRE QU'IL N'EXISTE PAS
DE FEMMES HEUREUSES D'ÊTRE MARIÉES ET MÈRES,
MAIS CELLES QUI NE LE SONT PAS PEUVENT
L'ÊTRE TOUT AUTANT, SI CE N'EST D'AVANTAGE.



Pour les femmes, l'addition est salée quoi qu'il arrive :

- Le célibat est coûteux socialement, alors pour éviter les regards dé-solés et les interrogations constantes des proches, comme le dit très justement Lucile Quillet dans son essai *Le prix à payer*, se caser, c'est « *un peu comme si vous viviez dans un bel appartement, et que vous vous arrangiez bien des quelques fissures et fuites éventuelles, pour ne pas avoir à retourner dans le tourbillon de l'immobilier. Vous avez d'autres choses à vivre que la course à l'appartement idéal.*
¹⁰ »- Le couple précarise au niveau relationnel, parce que la vie sociale est mise de côté au profit de la vie de famille, et au niveau financier, parce que c'est souvent aux femmes de moduler leur temps de travail pour s'occuper des enfants. C'est également elles qui prennent en charge la majorité des dépenses liées à l'éducation ou à la santé.

⁸ *Happy Ever After: Escaping the myth of the perfect life*, Paul Dolan, Allen Lane, 2019

⁹ « Espérance de vie des personnes en couple et célibataire », Rachid Bouhia, *Enquêtes et études démographiques*, Insee, 2007

¹⁰ *Le prix à payer*, Lucile Quillet, Les liens qui libèrent, 2021

Que ce soit dans l'espoir de vivre une grande histoire d'amour (rappelons que la définition du prince charmant ce n'est pas un homme qui fait la vaisselle et daigne s'occuper de ses propres enfants...) ou pour arrêter d'être perçue comme l'éternelle célibataire, la plupart des femmes finissent par adhérer au modèle hétérosexuel vendu comme seul élixir de bonheur.

Bien plus qu'une orientation sexuelle, l'hétérosexualité est un modèle d'organisation sociale au service du patriarcat, un système si parfaitement huilé qu'il permet l'exploitation matérielle et sexuelle des femmes à une échelle mondiale en s'épargnant l'indignation des premières concernées.



SI CELA VOUS SEMBLE À VOUS AUSSI TOTALEMENT ABSURDE , C'EST QUE LE PATRIARCAT A FAIT UN EXCELLENT TRAVAIL DE NATURALISATION DES RELATIONS HÉTÉROSEXUELLES.



En effet, le seul moyen de permettre un tel tour de force est de persuader les femmes que leur abnégation est une vertu, et non une exploitation de leur force de travail à large échelle. En réalité, l'espoir d'un amour inconditionnel et d'une passion dévorante véhiculé par les contes de fées, les comédies romantiques et les chansons d'amour, ne fait que romantiser ce qui s'apparente davantage à une relation d'exploitation.

*« Le premier moyen d'être heureux en ménage...
c'est que le chef commande et que l'épouse
fasse par amour ce qu'on nommerait pour toute autre
qu'une épouse (c'est-à-dire une servante), obéir. »*
Élisabeth Badinter, *L'amour en plus*, 2010.

C'est donc au nom de l'amour que les femmes sont exploitées. Il n'y a plus de patron et d'employée, de maître et de servante, mais une dévotion prétendument naturelle d'une femme à son mari.

Et les enfants, c'est pour quand ?

Qui n'a jamais entendu cette question lors d'un repas de famille ou d'un dîner entre ami·es ? Il semblerait que tout individu pourvu d'un utérus soit obligé·e de s'en servir, de le remplir, tel un devoir dont iels devraient s'acquitter.

Rappelons que si cette partie se trouve dans le chapitre de l'injonction à la féminité, il n'y a pas que les femmes cisgenres qui peuvent tomber enceintes, mais aussi certains hommes trans et personnes non-binaires.

À la question « Qu'est-ce qu'être une femme ? » beaucoup répondent que la définition repose avant tout sur le pouvoir d'enfanter. Mais alors, *quid* des femmes trans et cis stériles, des femmes ménopausées et de celles qui ne veulent pas d'enfants ? Sont-elles moins femmes pour autant ?

Ado, on vous demande de vous projeter : « *Alors, combien t'en veux, toi ?* » « *Comment tu les appelleras ?* ». La trentaine arrivée, on vous avertit : « *Pense à ton horloge biologique. Bientôt, tu ne pourras plus faire d'enfant, tu vas le regretter.* ». La quarantaine passée, on ne vous fait plus de remarque, c'est désormais dans votre dos que les commérages se font et qu'on s'interroge sur votre légitimité à revendiquer le statut de femme si vous êtes encore **nullipare**. Si vous avez déjà un·e enfant, on trouvera le moyen de vous faire culpabiliser de ne pas en avoir d'autres. Pour certain·es puristes, les femmes ne devraient pas avoir de désir plus important que celui d'être mère et ainsi dédier leur vie à l'éducation de leurs enfants.

Paradoxalement, l'injonction à la maternité s'accompagne, au ^{xxi^e siècle, d'une injonction à l'indépendance économique, et donc au travail salarié. Cependant, pour beaucoup d'employeurs, embaucher une femme signifie prendre le risque qu'elle tombe enceinte ou, si elle a déjà des enfants, qu'elle les fasse passer avant sa carrière.}

Faire des mères les responsables quasi exclusives de leur progéniture les maintient dans une dépendance et une subordination économique. Lorsqu'elles cumulent travail salarié et domestique, il est nécessaire qu'elles excellent dans les deux. Elles ne doivent pas non plus se plaindre de cette double charge sous peine d'être taxées de mauvaises mères, laxistes, égoïstes, carriéristes (adjectif qui, notons-le, ne devient insultant que lorsqu'il désigne une femme).

Le moindre de leurs faits et gestes est scruté à la loupe. Allaitements ou biberon ? École publique ou privée ? Combien de temps pour perdre ses kilos de grossesse ? À quel point a-t-elle l'air dépassé ? Elle se laisse un peu aller physiquement depuis l'accouchement, non ? Est-ce que ses enfants réussissent bien à l'école ? Est-ce qu'elle est impliquée dans leurs études ? Est-ce qu'elle les laisse jouer sur son téléphone ?

Il n'est pas rare qu'on accuse les mères des défauts de leurs enfants. Mais à quel moment se fait-on ce type de réflexion concernant leurs conjoints, les pères ? Si les hommes peuvent tout autant devenir parents, la pression à l'être et à l'être bien est beaucoup moins présente, voire inexistante.

D'un côté, les pères sont célébrés pour le moindre de leurs accomplissements ; de l'autre, les mères, peu importe ce qu'elles font ou disent, auront toujours tort et ne seront jamais assez. Sigmund Freud, père de la psychanalyse, dit un jour à l'une de ces patientes, tout juste maman : « **Quoi que vous fassiez, vous ferez mal.** » Au moins, le décor est planté.

Si sur le papier, le célèbre slogan du MLF, « **Un enfant si je veux, quand je veux** », est devenu une réalité grâce à la légalisation de l'IVG et à la contraception libre et gratuite pour les 12-25 ans¹¹, il semble que celles qui décident de ne pas avoir d'enfant aient toujours très mauvaise presse. Cette injonction à la maternité serait-elle un moyen déguisé de réprimander celles qui sont sexuellement actives et qui ne profitent que de la partie plaisante de la sexualité sans se soumettre au devoir d'enfanter ?

¹¹ Jusqu'au 1^{er} janvier 2022, la contraception gratuite ne concernait que les mineur·es

FOCUS SUR LE DOUBLE STANDARD

« Tu as tellement de chance que ta femme t'aide pour les enfants et la maison, c'est rare, ne la laisse pas partir, celle-là ! » Cette phrase, aucun homme hétérosexuel ne l'a jamais entendue, pour la simple et bonne raison que dans la plupart des cas, c'est lui qui aide et elle qui fait. Cette phrase-là, beaucoup d'entre elles l'entendent, même lorsque leur conjoint fait le strict minimum.

Nous pourrions penser qu'en 2023, la répartition des tâches serait plus équilibrée. Eh bien, figurez-vous que non.

S'il est possible d'observer des avancées à l'échelle individuelle, cela n'a que peu d'impact au niveau structurel. Selon l'Observatoire des inégalités, l'évolution du partage des tâches domestiques reste au point mort depuis 2003.

« Toujours trop » et en même temps « jamais assez », la plupart des femmes sont, dès le plus jeune âge, soumises à des doubles standards. Cette expression désigne un concept sociologique qui explicite la différence de jugement porté sur le même comportement lorsqu'il est adopté par des personnes de groupes sociaux différents.

DOMAINES	HOMMES	FEMMES
PROFESSIONNEL	S'il monte en grade, c'est parce qu'il est compétent et qualifié.	Si elle a obtenu une promotion, c'est forcément qu'elle est passée sous le bureau.
	S'il privilégie sa carrière, il a bien raison de le faire.	Si elle est carriériste, elle est vraiment indigne de préférer son travail à sa vie de famille.
PARENTALITÉ	Un père qui ramène du fast-food pour le dîner est un papa cool.	Une mère qui ramène du fast-food pour le dîner est feignante.
	Un père qui change une couche ou va chercher son enfant à l'école, c'est un père impliqué.	Une mère qui change les couches, amène et va chercher son enfant à l'école, aide aux devoirs, organise la vie familiale, c'est une mère banale.

COUPLE	Un homme qui fait la vaisselle et passe l'aspirateur est un homme parfait.	Une femme qui fait le ménage accomplit son devoir de ménagère.
	Un homme qui trompe sa partenaire, c'est parce qu'il a des besoins, vous comprenez...	Une femme qui trompe son partenaire, c'est une salope.
	Un homme qui couche avec plusieurs femmes est un tombeur.	Une femme qui couche avec plusieurs personnes est une salope.
SEXUALITÉ	Un homme qui couche avec une femme plus jeune, c'est normal, il faut le comprendre...	Une femme qui couche avec un homme plus jeune, c'est une prédatrice, une cougar.
	Un homme qui ne s'épile pas est un homme viril.	Une femme qui ne s'épile pas est une femme négligée.
RAPPORT AU CORPS	Un homme qui vieillit gagne en maturité et se bonifie.	Une femme qui vieillit n'est plus bonne à grand chose...

Le double standard peut également se présenter au sein d'une même catégorie de personnes.

PAS ASSEZ	TRÔP
Une femme qui ne se maquille pas est négligée et ne fait vraiment aucun effort.	Une femme qui se maquille trop est superficielle.
Une femme qui s'habille sans montrer trop de peau est prude.	Une femme qui porte un décolleté, un crop top, une robe courte est vulgaire.
Une femme qui ne couche pas le premier soir est frigide et coincée.	Une femme qui couche le premier soir ne se respecte pas, est trop facile.
Une femme qui reste dans son coin et n'ose pas s'exprimer est chiante et trop discrète.	Une femme qui prend sa place est une hystérique arrogante, autoritaire et agressive.

« *La valeur est une question d'opinion et l'opinion est influencée par la culture. Comme notre culture est biaisée en faveur des hommes, elle est forcément biaisée contre les femmes. Par défaut.* » Caroline Criado-Perez, *Femmes invisibles*. Éditions First (2020)

Qui a le droit d'être une femme ?

La hiérarchie des féminités se base sur les critères de **désirabilité patriarcale** : plus une femme s'en éloigne, plus elle se retrouve dans le bas du classement.

Le fait de correspondre aux attentes patriarcales de la femme désirable

S'il y a, en effet, plusieurs formes de féminités plus ou moins valorisées par le système patriarcal, aucune, même placée en haut de la pyramide, ne peut prétendre avoir autant de pouvoirs et de priviléges que ceux accordés aux masculinités hégémoniques et complices.

La féminité hégémonique s'observe via différents critères :

- être désirable et attrayante aux yeux des hommes ;
- être agréable, sympathique et surtout pas agressive ;
- être au service des autres, plus particulièrement des hommes et des enfants ;
- être dans la passivité, dans l'auto-sacrifice et la dévotion.

Le féminin n'a comme fonction sociétale que la servitude. Ainsi, pour être regardée et considérée comme une « vraie femme », il serait nécessaire de se plier à un certain nombre de standards et de respecter sa posture de dévouement afin de satisfaire les attentes masculines. Celles qui refusent de se soumettre à ces normes voient leur féminité questionnée.

En suivant ce raisonnement, la féministe matérialiste Monique Wittig affirme que les lesbiennes ne sont pas des femmes. Je cite : « *Lesbienne est le seul concept que je connaisse qui soit au-delà des catégories de sexe (femme et homme) parce que le sujet désigné (lesbienne) N'EST PAS une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement. Car, en effet, ce qui fait une femme, c'est une relation sociale particulière à un homme, relation que nous avons autrefois appelée de servage, relation qui implique des obligations personnelles et physiques aussi bien que des obligations économiques [...], relation à laquelle les lesbiennes échappent en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles [...]. Notre survie exige de contribuer de toutes nos forces à la destruction de la classe — les femmes —*

dans laquelle les hommes s'approprient les femmes et cela ne peut s'accomplir que par la destruction de l'hétérosexualité comme système social basé sur l'oppression et l'appropriation des femmes par les hommes [...]¹². »

Même mariées¹³, les femmes lesbiennes restent des « jeunes filles », parce qu'elles ne sont pas sous l'autorité d'un mari. Refuse-t-on de les considérer comme des femmes parce que cela reviendrait à abandonner l'espoir qu'elles rentrent dans le rang et deviennent hétéros ?

**LE
SAVIEZ-
VOUS ?**

À l'époque où l'homosexualité était encore criminalisée, il était nécessaire pour les lesbiennes de porter des vêtements dits très féminins pour passer inaperçues en cas de descente de police dans les lieux de sociabilité gay.

Les féminités marginalisées sont celles qui refusent de venir compléter et soutenir les masculinités hégémoniques et/ou complices, et menacent ainsi le système patriarcal.

On peut leur attribuer des caractéristiques telles que :

- sexuellement actives sans s'en excuser ;
- ne répondant pas aux critères physiques de la désirabilité patriarcale ;
- ne cherchant pas la validation masculine et ne relationnant pas avec des hommes ;
- indépendantes et centrées sur leur plaisir et leurs ambitions plutôt que dévouées aux autres ;
- n'ayant pas peur d'exprimer leur colère ou leur désaccord.

Il serait utopique de croire que la femme parfaite selon la définition patriarcale existe, comme l'affirmait Virginie Despentes dans *King Kong théorie* : « *Parce que l'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas*

¹² *La pensée Straight*, Monique Wittig, Éditions Balland, 2001

¹³ Le mariage homosexuel n'est légal en France que depuis la Loi Taubira de 2013

écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens de l'esthétique, maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de maison mais pas bonniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toutes façons je ne l'ai jamais croisée, nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas.¹⁴ »

Cependant, on continue à parler de cette femme comme si elle existait. Véritable personnification du désir masculin, LA femme, crée des standards inatteignables que beaucoup de femmes tentent pourtant d'atteindre, parfois jusqu'à épuisement psychique et/ou financier.

La place occupée dans la pyramide des féminités dépend quasi-exclusivement du respect total, partiel ou nul des critères de désirabilité patriarcale qui sont eux-mêmes régis par le male gaze.

→ *Regard masculin*

« Sois belle et tais-toi »

Avez-vous déjà entendu des adultes faire une remarque à un petit garçon sur son apparence ? Lui reprocher de ne pas être soigné et propre sur lui ? Lui dire de faire attention à ne pas trop manger ?

Dans *Quand la beauté fait mal*, Naomi Wolf, autrice et journaliste féministe, écrit : « **Ce que les petites filles apprennent, ce n'est pas à désirer les autres, mais à désirer être désirées¹⁵** ». Le système capitaliste et patriarcal a pour mission première de déposséder les femmes de leur corps tout en leur faisant croire qu'il est leur seul atout pour réussir, être aimées et dignes d'intérêt.

Toutefois, le corps des femmes, à l'exception de ceux photoshopés en Unes des magazines, n'est jamais conforme - tantôt trop grand, trop petit, trop gros, trop mince, trop musclé, pas assez tonique, trop poilu, pas assez lisse, etc.

¹⁴ *King Kong theorie*, Virginie Despentes, Grasset, 2006

¹⁵ *Quand la beauté fait mal*, Naomi Wolf, First, 1991

FOCUS SUR LE MALE GAZE

Le male quoi ?

Le *male gaze*, ou le regard masculin, a été théorisé par Laura Mulvey dans son essai *Plaisir visuel et cinéma narratif*. L'autrice s'attache à démontrer comment la forme cinématographique est structurée par l'inconscient de la société patriarcale et comment les femmes se voient toujours imposer une forme de **scopophilie** de leur identité et surtout, de leur corps.

*Plaisir de posséder l'autre
par le regard*

Du *male gaze* à l'**objectification**

Le regard masculin s'exporte en dehors des cinémas et définit la manière dont les femmes sont perçues et observées dans le monde, soit toujours au travers d'un regard masculin et hétérosexuel, désirant et **objectifiant**.

*qui traite une personne comme
un objet ou une chose*

On dit souvent d'une femme qu'elle fait tapisserie ou plante verte pour dire qu'elle se contente d'être là, sans qu'elle ait autre utilité que sa présence physique. Ainsi on peut observer dans de nombreux contextes

mondains ou médiatiques que les femmes sont là pour servir d'appendice viril à ces messieurs. Avoir une belle femme serait gage de réussite sociale, manière efficace de prouver sa position dans la pyramide des masculinités. L'**objectification** peut également désigner la façon d'envisager le corps de l'autre comme un objet à disposition pour la satisfaction de son plaisir visuel et/ou sexuel.

Les conséquences du *male gaze*

Le *male gaze* est la raison pour laquelle beaucoup de femmes ne se sentent ni belles ni désirables. Même lorsqu'aucun homme n'est présent, le regard masculin est tellement ancré dans les représentations collectives qu'elles finissent par l'intérioriser pour elles-mêmes et les autres. En naturalisant la charge esthétique, beaucoup de femmes (hétérosexuelles) sont aujourd'hui convaincues qu'elles s'apprêtent pour elles-mêmes et non pour satisfaire le regard masculin à la fois internalisé et extérieur.

On attend des femmes qu'elles se donnent les moyens d'être minces, bien coiffées, maquillées et manucurées à la perfection. En cela, la beauté est un concept éminemment grossophobe, âgiste, raciste et classiste. Pour beaucoup de personnes grosses ou racisées, il est en effet difficile, voire impossible, de rentrer dans les standards de désirabilité, puisqu'ils ont été pensés à partir de corps blancs et minces. Les plus précaires, quant à elles, n'auront pas les finances pour s'offrir les soins nécessaires à leur entretien esthétique.

Au sens propre comme au figuré, les femmes se doivent de ne pas prendre trop de place. Ce qui est désirable est petit et fragile. Les femmes qui ne le sont pas menacent l'ordre binaire établi, elles font peur. Chaque année, la perte de poids est l'une des résolutions les plus populaires. En dehors de l'épuisement physique, psychique et parfois financier qu'elles impliquent, ces restrictions font bien souvent courir le risque de voir se développer des troubles du comportement alimentaire.

Les femmes sont systématiquement félicitées lorsqu'elles perdent du poids, ces compliments viennent comme de douces récompenses face aux efforts fournis et ainsi renforcent la croyance que la beauté serait tributaire de la minceur.

L'autre grande injustice est le regard porté sur le vieillissement. Chez un homme, les cheveux poivre et sel et le *dad bod*¹⁶ sont sexy. Chez une femme, ça fait négligé.

L'obsession pour la jeunesse éternelle est partagée par beaucoup et ce, peu importe le genre. Les hommes se consolent en sortant avec des femmes plus jeunes (encore en âge de procréer et moins expérimentées, donc supposées plus « modelables ») ; les femmes se rassurent en dépensant des fortunes en crèmes anti-âge et chirurgie esthétique. La peur de ne pas plaire, de n'être ni désirables ni désirées, enferme les femmes dans une spirale destructrice induisant, bien souvent, la détestation de soi et des autres femmes auxquelles beaucoup se comparent.

¹⁶ L'équivalent anglophobe du « ventre à bières »

Femme, tu seras, toi aussi, misogynie

L'idéologie patriarcale s'inscrit dans l'esprit de toutes de multiples manières : via l'observation du fonctionnement de sa propre famille, l'éducation reçue, les messages transmis par son entourage, l'école, les médias et parfois la religion.

Dès lors, dans la plupart des cas :

- Les garçons grandiront persuadés de la véracité de ces discours sexistes et traiteront les femmes en conséquence pour maintenir leurs priviléges.
- Les filles intégreront l'idée que tout ce qui a trait au féminin est synonyme de faiblesse et de médiocrité, et certaines s'efforceront donc de prouver qu'elles ne sont pas « comme les autres » dans le but exclusif de convenir au regard masculin.

Si elles enregistrent très tôt que l'approbation masculine est nécessaire pour exister dans le monde, on leur fait également comprendre qu'il ne peut pas y avoir de place pour chacune d'entre elles. Cet angle narratif, celui qui met en scène la rivalité féminine, est d'ailleurs surexploité dans la culture populaire. Dès lors, les autres femmes ne sont plus regardées comme des sœurs, des camarades de luttes partageant la même oppression, mais bien comme des concurrentes. Rappelons donc que pour toutes ces raisons, être une femme ne sous-entend pas toujours être féministe.

La misogynie intériorisée est l'une des armes les plus perverses du patriarcat, c'est en grande partie à cause d'elle que ce système peut se maintenir en place. Aussi appelé sexism intérieurisé, il amène certaines femmes à croire que les mensonges, les mythes et les stéréotypes qu'une société sexiste invente à propos d'elles sont tangibles et par conséquent, justifiés. Si elle est l'alliée du viriarcat, c'est parce qu'elle empêche toute possibilité de sororité et tue dans l'œuf toute potentielle coalition contre la domination masculine.

Être misogyne en étant soi-même une femme, cela semble lunaire. Pourtant, nombre d'entre elles reproduisent de manière délibérée ou non les paroles et comportements problématiques des hommes sexistes. L'outil le plus puissant de ce processus est le *slut-shaming*, qui consiste à rabaisser, humilier, culpabiliser une femme sur son apparence et ce qu'on suppose de sa sexualité.

Cette compétition entre femmes est induite par la volonté de beaucoup d'entre elles d'être des « filles pas comme les autres », celles qui tirent leur épingle du jeu, qui tentent de s'éloigner le plus possible de l'image de la féminité que les hommes ont appris à détester, qui se rêvent membres du *boys club* et sont prêtes à rire aux blagues graveleuses et à contribuer aux remarques sexistes de leurs amis. Loin d'être aussi émancipées qu'elles voudraient le faire croire, ces femmes tendent à devenir des « *pick me* », tributaires du regard et de la validation masculine, tout en perdant la possibilité de développer de vrais liens de sororité.

Que ce soit pour grimper les échelons des féminités, attirer l'attention des hommes ou s'en protéger (si je suis l'une des leurs, ils ne m'embêteront pas), ou parce qu'elles ont intégré qu'être une femme dans cette société n'est pas désirable, la misogynie féminine s'explique de multiples façons.

« *À quoi bon dire le mal des femmes ?
N'est-il pas suffisant de dire :
c'est une femme ?* »
Carcinos, poète grec du 7^e siècle avant J.C.

La détestation des femmes, auto-infligée ou non, n'est pas nouvelle. Elle est en vogue depuis la nuit des temps... à peu de choses près. Du moins, c'est en tout cas ce que l'Histoire, écrite par des hommes, à bien voulu nous faire croire. Dans les récits bibliques et mythologiques, elle est responsable de tous les maux. Tantôt Ève qui mange le fruit défendu et prive les humains du paradis ; tantôt Pandore, amenée sur Terre pour punir l'humanité et déverser les pires maux sur elle... La mauvaise-té des femmes n'est plus à prouver tant elle a été théorisée au cours des siècles.



FRANCHEMENT,
VOUS CHERCHEZ LA PETITE BÊTE, LÀ.
LES FEMMES NE SONT PAS SI MAL TRAITÉES
QUE ÇA, ON N'EST PLUS EN 1950. JE NE VOIS PAS
POURQUOI ON A ENCORE BESOIN DU FÉMINISME,
AUJOURD'HUI, EN FRANCE ! ENTRE LE DROIT DE VOTE,
L'ACCÈS À L'IVG ET À UN COMPTE BANCAIRE,
ELLES SONT BIEN LOTIES, QUAND MÊME !

CELA ME SEMBLERAIT ÊTRE UN ARGUMENT
VALABLE S'IL N'ÉTAIT PAS SI TRISTE.
DEPUIS QUAND DOIT-ON SE CONTENTER
DU MINIMUM DE RESPECT ET DE DÉCENCE ?



Les luttes féministes, au même titre que les luttes anti-racistes ou LGBTQIA+ sont encore aujourd’hui indispensables, surtout lorsqu’on voit à quel point les droits des minorités reculent à l’international. Si les personnes noires ne doivent plus s’asseoir au fond du bus, elles subissent encore partout dans le monde un racisme systémique crasse ; si les personnes homosexuelles peuvent désormais se marier, les agressions et crimes lgbtiphobes ne font qu’augmenter chaque année et si les femmes ont une égalité de droit sur le papier, il n’en est rien dans la réalité.

L'hypervigilance nécessaire face aux violences systémiques

Au moment où j’écris, le droit à l’avortement vient d’être déconstitutionnalisé aux États-Unis et l’État de l’Ohio vient de refuser l’accès à cette procédure à une enfant de 10 ans, tombée enceinte suite à un viol ; une femme salvadorienne de 19 ans a été condamnée à cinquante ans de réclusion pour homicide aggravé, après avoir subi une fausse couche ; l’excision est une pratique encore couramment appliquée ; les femmes trans n’ont plus le droit de participer aux compétitions sportives et sont encore les victimes d’un trop grand nombre de crimes transphobes...

Il suffit d'un changement de gouvernement, d'un procès un peu trop médiatisé, de prises de parole de pseudo-scientifiques ou d'un livre réactionnaire qui devient un best-seller pour inverser la tendance et faire basculer certains droits fondamentaux dans l'illégalité.

S'il est important de reconnaître certaines avancées, il l'est tout autant de notifier le maintien, voire l'inflation¹⁷ des violences sexistes et sexuelles à l'égard presque exclusif des femmes et des enfants.

Mais qu'est-ce qui constitue une violence, au juste ?

Si on se fie à la déclaration de l'ONU sur le fléau des violences exercées contre les femmes, rédigée en 1993, « *la violence faite aux femmes désigne tout acte de violence fondé sur l'appartenance au sexe féminin, causant ou susceptible de causer aux femmes des dommages ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, et comprenant la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou dans la vie privée.* »

Au sein du couple, différents types de violences peuvent (co)exister¹⁸ :

- Violences verbales → insultes, intimidation, menaces, etc.
- Violences psychologiques → mépris, humiliation, isolement, remise en question des compétences, remarques dégradantes, manipulation, gaslighting, etc.

↳ *Manipulation visant à faire croire à la victime qu'elle invente tout ce qu'elle vit/raconte*

- Violences physiques → bousculades, coups, privation de sommeil et/ou de nourriture, séquestration, etc.
- Violences sexuelles → l'homme oblige sa victime à avoir un rapport sexuel (rappelons que le devoir conjugal n'existe pas, mais que le viol conjugal, quant à lui, est bien réel), la force à réaliser certaines pratiques pour lesquelles elle n'est pas consentante, la « prête » à d'autres personnes, la prostitue, etc.

¹⁷ Rapport 2023 sur l'état du sexisme en France, Haut Conseil à l'Égalité entre les Femmes et les Hommes

¹⁸ En cas de violences conjugales, n'hésitez pas à composer le 3919, numéro anonyme et gratuit, ou à vous rendre sur le site violencequefaire.fr ou encore sur le tchat de enavanttoutes.fr où vous pourrez échanger avec des psychologues formé·es à ces questions.

- Violences économiques → l'homme gère exclusivement les finances et les biens de la victime, la privant de moyens de paiement pour l'inscrire dans une dépendance financière.

En 2022, on décompte pas moins de 147 féminicides. 113 en 2021. 102 en 2020¹⁹. C'est donc plus de dix femmes par mois qui ont été assassinées l'an passé et ce, en lien direct avec leur identité de genre.

« Crime d'honneur, crime passionnel, drame conjugal... » : à en croire les médias, on pourrait aisément imaginer que les hommes tuent parce qu'ils aiment trop. La vérité, c'est que les hommes tuent parce qu'ils méprisent profondément les femmes et ce que leurs existences leur renvoient. Mais ça, aucun média ne l'exprime en ces mots. Jamais. Elles sont aux yeux des hommes des objets dont on peut disposer et se débarrasser à loisir. Les chiffres officiels parlent d'eux-mêmes : une femme meurt sous les coups de son compagnon ou de son ex-partenaire tous les trois jours. Dans 32 % des cas, elles avaient déjà subi des violences répétées et 64 % avaient alerté la police²⁰.

La culture du viol

Sur le papier, l'opinion publique s'insurge des violences faites aux femmes. Les gouvernements successifs en font leur grande cause nationale, et pourtant moins d'1 % des violeurs sont condamnés²¹. L'une des raisons principales de cette absence de justice est l'imaginaire prolixe autour de la figure du violeur.

Dans son livre *Une culture du viol à la française*, Valérie Rey-Robert, essayiste féministe, nous en dépeint le tableau : *« Le violeur, c'est l'autre et pour s'en rassurer, il convient de repousser cette entité barbare au rang de la norme. Ainsi nous avons doté les agresseurs sexuels hypothétiques de stéréotypes bien particuliers : ils seraient issus des basses classes, étrangers, en marge de la société, au sens strict, en banlieue, c'est-à-dire autour de nous, en périphérie jamais au centre, au cœur de ce que nous reconnaissions comme un nous collectif acceptable. Le violeur est dehors, jamais dedans.»*²²

¹⁹ Décompte des féminicides effectué par le collectif féministe Nous Toutes

²⁰ Étude nationale sur les morts violentes au sein du couple, Ministère de l'intérieur, 2021

²¹ Enquête de victimisation, cadre de vie et sécurité, INSEE, 2021

²² *Une culture du viol à la française*, Valérie Rey-Robert, Libertalia, 2019

Selon cette croyance, le viol serait forcément un acte de déviance et de violence rare perpétré par un homme inconnu, dans une ruelle sombre. Ainsi, si l'agression a lieu au domicile ou dans un endroit connu de la victime et si elle est commise par l'un de ses proches, alors ce n'est plus tout à fait considéré comme un viol. Pourtant, toutes les études sur le sujet s'accordent à dire que la plupart des viols se passent dans ces circonstances exactes. Par conséquent, l'écart considérable entre mythologie et réalité participe à la difficulté de voir les coupables condamnés.

Ainsi, comme le rappelle la juriste américaine Catharine MacKinnon dans son ouvrage *Toward a Feminist Theory of the State*²³, **le viol n'est pas prohibé, il est régulé** :

- Si les viols conjugaux sont encore moins punis que les autres, c'est parce que le mythe du devoir conjugal est tenace. Les rapports sexuels au sein du couple sont envisagés comme un dû.
- Les viols hors foyer sont davantage pris au sérieux puisqu'ils portent atteinte à la propriété (ici la femme) éventuelle d'un autre homme, et viennent potentiellement perturber la pureté de sa descendance.
- Les viols commis sur des femmes jeunes et/ou encore célibataires sont plus sévèrement jugés puisqu'ils viendraient menacer la vertu féminine et diminuer leur valeur sur le « marché du mariage ».

Sachant cela, beaucoup de femmes abandonnent l'idée de porter plainte craignant de ne pas être crues.

Dès le plus jeune âge, on martèle aux filles « fais attention à toi, tu sais comment sont les hommes. » Il est donc communément admis qu'il est nécessaire de se méfier de tous, pourtant « pas tous les hommes » reste l'un des arguments anti-féministe les plus utilisés. Dans ces affaires, les hommes semblent bénéficier de nombreuses circonstances atténuantes. Il n'est d'ailleurs pas rare d'entendre de tels propos : « C'est un séducteur, il est juste un peu lourd, et puis tu comprends, les hommes ont des besoins. Et sincèrement, je le connais, il n'aurait jamais fait ça, c'est un mec bien, tu as sûrement dû mal interpréter ce qu'il s'est passé... »

²³ *Vers une théorie féministe étatique*, Catharine MacKinnon, Harvard University Press, 1989

Petite pause afin de remettre les pendules à l'heure :

- Les hommes n'ont pas de besoins. Des désirs, des envies, oui. Mais des besoins, non. Il serait hypocrite de mettre sur le même plan le besoin de se reposer, de bien manger et d'être en bonne santé, avec celui d'avoir un rapport sexuel.
- Les violeurs ne sont pas victimes de leurs pulsions. Ce sont des adultes pleinement capables de maîtriser et de contrôler leurs désirs et leur frustration.
- Les violeurs ne dérapent pas. Ils n'agressent pas par inadvertance. Ils choisissent de le faire.

Les femmes, quant à elles, n'ont souvent que des circonstances aggravantes. Si le violeur a bu, sa responsabilité est nulle ; si la victime a bu, elle l'a bien cherché et rien ne nous prouve qu'elle n'était pas consentante.²⁴

On entend généralement que les femmes gagneraient à accuser les hommes de viol, pour faire le buzz ou de l'argent, qu'elles mentiraient, qu'elles aimeraient ça, qu'elles l'auraient bien cherché. Ici, les supposées coupables sont toujours les victimes et les présumés innocents, toujours les violeurs. Autre raison minable d'inversion du stigmate, si on ne peut les accuser d'avoir trop bu, c'est à leur tenue qu'on s'en prendra. Tantôt trop couverte, si elles sont voilées, tantôt pas assez si elles osent porter une jupe ou un crop-top. Les tenues des filles, qu'elles laissent apparaître un bout de peau ou en cache l'entièreté, échouent toujours à être suffisamment « républicaines ». La justification est presque plus scandaleuse que l'interdiction elle-même. Dire à ces jeunes filles qu'elles risquent de déconcentrer les hommes revient à sexualiser leurs corps tout juste pubères.

²⁴ Il s'agit ici, bien entendu, du discours majoritaire et non du reflet de ma pensée !

CES HOMMES, DONT ON NE CESSE DE VANTER LE SANG-FROID, LA RATIONALITÉ ET LE SÉTOISME, SE VOIENT PERTURBÉS PAR UN DÉCOLLETÉ OU DES CUISES EXPOSÉES ?

JE NE PEUX M'EMPÊCHER DE M'INTERROGER, SONT-CE LES MÊMES PERSONNES QU'ON LAISSE GOUVERNÉR DES NATIONS ENTIÈRES ?



Le viol n'est pas qu'un événement traumatique isolé, il est avant tout un outil d'oppression misogyne qui s'inscrit dans un système dont il serait la forme la plus abusive. Ce qui motive les violeurs, c'est de prendre l'ascendant sur leurs victimes, de les dégrader, de les soumettre et de les dominer. Le viol est une façon de marquer son territoire. Il soumet, asservit, aliène, détruit et dépossède l'autre. Il est le service ultime, celui qui marque à vie la victime - il est d'ailleurs souvent utilisé comme arme de guerre.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Le mot « vagin » est dérivé du latin *vagina* qui désignait le fourreau où était enfermée l'épée. À ce stade du livre, nous sommes d'accord pour affirmer que le choix des mots et l'utilisation linguistique ne se font pas au hasard. Ainsi, quel message comprendre derrière cette terminologie ?

En France, la culture du viol est omniprésente. Elle définit l'ensemble des croyances et des attitudes d'une société donnée qui minimisent, banalisent, voire incitent au viol. Selon l'enquête *Violences sexuelles - Vague 3* réalisée en 2021 par IPSOS pour l'association Mémoire Traumatique et Victimologie :

- $\frac{1}{3}$ des Français·es pensent que si une femme a une attitude « provocante », si elle est « séductrice » ou si elle est allée seule chez un homme, cela déresponsabilise le violeur.
- $\frac{1}{4}$ des Français·es pensent que si la victime a déjà couché avec son agresseur ou si elle a consommé de l'alcool/la drogue, cela déresponsabilise le violeur.
- $\frac{1}{5}$ des Français·es se disent que si une femme se promène avec une tenue sexy, cela déresponsabilise le violeur.
- $\frac{1}{4}$ des Français·es se disent que s'il n'y a pas de trace physique de violence, si la victime n'a pas réagi ou ne s'est pas suffisamment opposée, si elle met beaucoup de temps à se rappeler de ce qu'il s'est passé, ce n'est pas vraiment un viol.
- 40 % des Français·es (dont 1 homme sur 2) pensent que si on se défend vraiment, on peut éviter un viol.

FOCUS SUR LES ODES AUX VIOLENCES SEXISTES

La culture populaire, on le sait, a une grande influence sur notre manière de penser et d'être au monde.

La force des chansons, c'est qu'elles restent en tête, sans qu'on ait forcément notion du message qu'elles véhiculent. Parfois, c'est très clair ; parfois, c'est plus subtil.

Quoi qu'il en soit, inconsciemment, le message est intégré et donne presque l'autorisation à l'auditoire de fantasmer ou d'agir de la même manière.

J'ai été halluciné de trouver autant de chansons banalisant, voire encourageant, les violences sexistes et sexuelles à l'encontre des femmes, parfois même des très jeunes filles. Et encore, il ne s'agit là que d'un échantillon, le catalogue des musiques misogynes est encore long !

On taxe souvent le rap de musique sexiste. Cependant, vous le verrez grâce à cette sélection éclectique, la variété française, la pop et le rock'n'roll ne sont pas en reste. Prétendre le contraire reviendrait à défendre des positions racistes et classistes qui sous-entendraient que parce que les rappeurs sont en majorité racisés et issus des classes populaires, ils seraient forcément plus enclins à la violence.

« Donc pétasse, suis-moi dans mon hôtel, pour une volontaire agression sexuelle. »

La Fouine - Sexe et money

« Te déshabille pas, je vais te violer. »

Jul - Sors le cross volé

« J'ai envie de violer des femmes, de les forcer à m'admirer. Envie de boire toutes leurs larmes et de disparaître en fumée. »

Michel Sardou - Les villes de solitude

« Ton style, c'est ton cul, c'est ton cul, c'est ton cul. Ton style, c'est ma loi quand tu t'y plies salope ! »

Léo Ferré - Ton style

« Et j'ai renversé à Trousse chemise. Malgré tes prières à corps défendant. Et j'ai renversé le vin de nos verres. Ta robe légère et tes dix-sept ans. »

Charles Aznavour - Trousse chemise

« Je t'ai culbuté dans la paille, t'as pris ton pied. Adieu fillette, nous n'étions pas du même camp. Adieu minette, bonjour à tes parents. »

Renaud - Adieu minette

« On dirait qu'elle sort des jupes de sa maman, on croirait qu'elle n'a jamais eu d'amant. Mais méfiez-vous de la femme-enfant, méfiez-vous de ses quatorze ans. À cause d'elle, on m'appelle criminel. »

Garou - Criminel

« Je l'aimais tant que pour la garder, je l'ai tuée. »

Johnny Hallyday - Requiem pour un fou

FOCUS (suite)

Bonus anglophones

« Jim raised me up, he hurt me but it felt like true love
Jim taught me that, loving him was never enough
With his ultraviolence
I can hear sirens, sirens
He hit me and it felt like a kiss »

Lana Del Rey - Ultraviolence

« Let this be a sermon
I mean everything I've said
Baby, I'm determined
And I'd rather see you dead
You better run for your life if you can, little girl
Hide your head in the sand, little girl
Catch you with another man
That's the end, ah, little girl »

The Beatles - Run for Your Life

« Baby, I'm preying on you tonight
Hunt you down, eat you alive
Just like animals, animals, like animals
Maybe you think that you can hide
I can smell your scent from miles

Just like animals, animals, like animals,
So what you trying to do to me?
It's like we can't stop, we're enemies
But we get along when I'm inside you, yeah
You're like a drug that's killing me
I cut you out entirely,
But I get so high when I'm inside you »

Maroon 5 - Animals

« I hate these blurred lines
I know you want it
But you're a good girl
The way you grab me
Must wanna get nasty
Go ahead, get at me »

Robin Thicke - Blurred Lines

« From the window of your rented limousine
I caught your pretty blue eyes
One day soon you're gonna reach sixteen
Painted lady in the city of lies
Oh, do you know my name?
Do I look the same?
You know I'm the one you want, babe
I must be the one you need, yeah »

Led Zeppelin - Sick Again

« *En France, c'est autrement sournois, il y a les 3 G : galanterie, grivoiserie, goujaterie. Glisser de l'un à l'autre jusqu'à la violence en prétextant le jeu de séduction est une des armes de l'arsenal de défense des prédateurs et des harceleurs*²⁵ », constatait la célèbre actrice Isabelle Adjani lors d'une interview au début du mouvement #MeToo.

Entre la séduction à la française et les violences sexistes et sexuelles, la frontière est souvent imperceptible. Les productions culturelles érotisent le non-respect du consentement, la drague lourde ou encore le harcèlement. Tout cela participe à l'entretien du mythe qui voudrait que les hommes soient des créatures assoiffées de sexe, qui auraient des besoins à assouvir, face aux êtres fragiles que seraient les femmes désireuses sans l'avouer qu'on leur force la main.

²⁵ Tribune publiée par le Journal Du Dimanche le 14/10/2017

Dans l'imaginaire patriarcal, les « vraies » femmes, les respectables, doivent se laisser courtiser, et entretenir avec les hommes un rapport quasi constant de séduction, tout en maintenant une bonne distance pour ne pas paraître trop facile.

ÇA VA, EN TERMES
D'INJONCTIONS CONTRADICTOIRES,
ON EST PAS MAL , LÀ...



Les séducteurs français font partie du patrimoine national. Leur marque de fabrique est la galanterie, autrement dit le « sexe bienveillant ». Toutefois, qu'on se le dise tout de suite, la galanterie n'est rien d'autre que de l'oppression enrobée de bonnes manières. Particulièrement difficile à repérer, cette forme de misogynie ne se révèle que si l'auteur se rend compte que cette technique ne fonctionne pas pour parvenir à ses fins.

Lorsqu'un homme offre un verre ou un dîner à une femme, une forme de dette se met en place. Bien que n'ayant aucune raison tangible d'exister, cette dette sexuelle rend le refus d'avances beaucoup plus difficile à faire valoir. Face à de telles attentions, grand nombre de femmes se sentent redevables et s'engagent dans des rapports sexuels sans forcément être consentantes.

Depuis la vague #MeToo, les hommes se plaignent de ne plus pouvoir aborder les femmes dans la rue. Le simple fait que beaucoup ne soient pas en mesure de faire la différence entre harcèlement et drague devrait déjà nous alerter.

Au début de ce chapitre, nous nous demandions ce qu'était une femme. S'il est toujours impossible d'en donner une définition précise et complète, tout comme pour les hommes, nous pouvons toutefois avancer l'idée qu'être une femme, c'est faire partie d'une classe sociale de sexe dominée à différents niveaux allant de l'institutionnel à l'interpersonnel.

Mais qui a décidé des positions de chacun·e dans ce système ? Qui a fait des femmes le deuxième sexe, des sous-hommes, des subalternes ? Est-il seulement encore possible d'inverser la tendance ?



GUIDE :
DES PISTES
POUR
RÉPONDRE AUX
ARGUMENTS
ANTI-
FÉMINISTES

Méprisés et incompris, les mouvements féministes ont encore mauvaise réputation malgré les avancées considérables qu'ils ont permis.

En mars 2020, l'hebdomadaire de droite Valeurs Actuelles titrait « *Comment les féministes sont devenues folles ? Elles censurent notre culture, insultent la police, fantasment le patriarcat, s'assoient sur la présomption d'innocence, dégradent la langue française, préfèrent le foot féminin, demandent l'égalité aux WC, cassent l'ambiance en soirée...* » Si ce magazine se positionne très clairement dans une mouvance réactionnaire, ces présupposés sont toutefois partagés par un grand nombre de personnes. Parmi elles, beaucoup de femmes refusent catégoriquement d'être associées aux luttes féministes modernes considérées comme inutiles. Nombreux·ses les envisagent comme des caprices visant uniquement à obtenir le droit de ne plus se raser, de ne plus porter de soutien gorge ou de ne plus se faire importuner dans l'espace public.

Loin de se réduire à cela, les pensées féministes sont indispensables pour l'édification d'un monde plus juste.

Voici donc un florilège d'arguments anti-féministes et quelques manières de les contredire :

« Ça a toujours été comme ça, les féministes ne vont pas changer quoi que ce soit... »

La pérennité d'une idée ne sous-entend ni sa véracité ni sa légitimité. Si jamais personne ne s'était engagé pour faire évoluer quoi que ce soit au motif que « ça a toujours été comme ça », je me demande où en serait les progrès sociaux mais aussi technologiques, qui tous deux nécessitent la volonté d'individus prêts à sortir de l'immobilisme. Afin de se rendre compte des avancées considérables obtenues grâce aux luttes féministes, voici un aperçu de ce que la France serait sans elles :

- Les femmes seraient encore considérées comme des mineures juridiques et ne pourraient ni voter, ni avoir de compte bancaire, ni même s'inscrire à l'université sans l'autorisation de leur mari.
- Le congé maternité ne serait pas indemnisé.

- Les filles continuerait à apprendre à être de bonnes ménagères et de bonnes épouses à l'école, plutôt que de suivre le même enseignement que les garçons.
- L'interruption volontaire de grossesse serait encore illégale.
- Le viol ne serait pas inscrit dans le code pénal, et ne serait donc pas considéré comme un crime.
- Une fellation forcée ne serait pas considérée comme un viol.
- Une plainte pour viol devrait forcément se déposer au commissariat et non pas en ligne, en prenant le risque de subir le jugement misogyne de certains policiers.

« Il y a des endroits où c'est bien pire qu'en France...! »

Répondre qu'il y a « pire ailleurs » à une femme qui est en train de partager avec vous une expérience de sexisme revient à nier son impact et à minimiser sa souffrance.

Alors oui, c'est un fait, il y a pire ailleurs et si la situation des femmes à l'international t'interpelle, tu peux contribuer, à ton échelle, en faisant un don aux associations présentes sur place. Tu peux aussi laisser les féministes françaises se battre pour préserver les droits fondamentaux qu'elles ont obtenus à la sueur de leur front et en obtenir d'autres et éviter de comparer ce qui n'est pas comparable.

« Je suis humaniste, pas féministe. »

C'est vrai, pourquoi lutter pour le droit des femmes, des personnes LGBTI, des personnes racisées, handicapées, précaires, migrantes, des ouvrier·es ou encore des enfants quand on pourrait se battre pour tous les êtres humains ? Réponse courte : parce que cela est humainement impossible et parce que, même si ça l'était, c'est inefficace.

Si on veut un maximum d'efficience, il est primordial de compartimenter. Pourquoi y a-t-il différents postes au sein d'une entreprise ? Parce que se spécialiser permet de maîtriser davantage notre sujet, et d'agir sur des problématiques spécifiques relatives à notre champ de compétence.

Parce que beaucoup pensent que les féministes luttent uniquement pour les droits des femmes, contre les hommes, et que le but final est d'instaurer un matriarcat, certain·es préfèrent se dire humanistes. Le courant humaniste dit défendre le droit de toutes, sans distinction. Or, si l'intention est louable au premier abord, elle silencie l'individualité et efface les discriminations et revendications spécifiques à chaque groupe minorisé. Le féminisme se veut par essence allié des luttes queer, anti-capitaliste et anti-raciste, car il a conscience que toutes les oppressions prennent racine sous le joug du patriarcat, du capitalisme et de la suprématie blanche.

« Pas tous les hommes » ou « Not all men »

Les Français aiment le vin et le fromage, les Italiens sont séducteurs, les femmes ne savent pas conduire et sont hystériques. L'humain·e a une forte tendance à la généralisation. Ici, dire « les hommes », c'est poser un regard systémique sur la situation.

À titre d'illustration, si vous aviez ceci : « Fais attention aux tiques, elles transmettent la maladie de Lyme ! » Personne n'objecterait : « Non, toutes les tiques ne sont pas porteuses de cette maladie », pour la bonne raison qu'il existe suffisamment de tiques transmettant cette maladie pour ne pas prendre de risque.

Lorsqu'on parle d'oppressions et de violences faites aux femmes et aux minorités de genre, il est évident que tous les hommes ne sont pas des agresseurs. Mais lorsqu'on sait que plus d'un tiers des femmes ont subi des violences perpétrées par des hommes au cours de leur vie, c'est suffisamment d'hommes agresseurs pour que femmes et minorités de genre s'en méfient. C'est suffisamment d'hommes qui suivent des femmes dans la rue pour qu'elles changent de trottoir, décident de rentrer en VTC, ou s'équipent d'une bombe lacrimogène. C'est suffisamment d'hommes qui offrent des verres corrompus en soirée pour qu'elles finissent par tous les refuser. C'est suffisamment d'hommes qui sont témoins des violences subies et qui laissent faire pour qu'elles n'aient pas pleinement confiance en eux.

De plus, les hommes sont les premiers à ne pas avoir confiance les uns envers les autres. Combien de pères et de frères ont répété à leurs filles ou à leurs sœurs de ne pas sortir le soir ? Et combien d'entre eux leur ont conseillé de ne pas trop se maquiller ou s'habiller trop court, de faire bien attention à elles et de ne surtout pas parler aux inconnus ?

Dire « tous les hommes », c'est parler de violences systémiques perpétrées par tous les hommes, parce que tous les hommes, sans exception, bénéficient d'un système qui domine les femmes. Alors, si vous êtes un homme, vous vous dites sûrement : « Mais moi, je n'ai jamais violé personne, je ne veux pas être mis dans le même panier ». Cela dit, vous avez très certainement déjà dû :

- **rigoler à ou fait une blague sexiste ;**
- **commenter le physique de certaines femmes ;**
- **garder le silence pour protéger un copain ;**
- **garder le contact avec un ami qui avait un comportement d'agresseur ;**
- **penser qu'une femme était trop vulgaire ;**
- **féliciter votre fils/neveu/frère de s'être « tapé cette fille » ;**
- **juger le nombre de partenaires d'une femme ;**
- **être rancunier envers l'une de vos amies après qu'elle vous ait friendzoné, en pensant que : « Ce n'est pas juste, parce que quand même, elle montrait des signes d'intérêt » ;**
- **penser qu'une femme était « hystérique » lorsqu'elle osait s'imposer.**

Si vous cochez une ou plusieurs de ces cases, vous faites vous aussi à votre échelle, partie du problème. Alors lorsque tous les hommes cesseront de minimiser, de ne pas croire, de garder le silence ou de rire des agressions faites aux femmes et de perpétrer l'existence des *boys club*, peut-être pourrons-nous nous permettre de dire « certains hommes ».

« On ne peut plus rien dire ! »

À ceux qui arguent : « Et la liberté d'expression, alors ? », je me permets de citer ce célèbre adage : « *La liberté des un.es s'arrête là où commence celle des autres* ». En d'autres termes, il est toujours plus respectueux de garder pour soi ses pensées lorsqu'elles sont susceptibles de heurter quelqu'un·e d'autre – parce que racistes, sexistes, validistes ou encore lgbtiphobes.

Profitons-en pour rappeler que ces prises de position ne relèvent pas de simples opinions personnelles, mais sont bel et bien des délits punis par la loi. Si beaucoup se plaignent de la censure et de la bien-pensance, c'est parce qu'ils ont été habitué·es à dire tout et n'importe quoi sans aucune conséquence.

« On ne peut plus rien dire » est une formulation réductrice. En réalité, ce qui est réellement sous-entendu est que : « On ne peut plus rien dire sans que ceux qu'on oppresse par nos paroles répliquent à leur tour. On ne peut plus insulter et humilier sans se faire taper sur les doigts. »

En effet, la liberté d'expression se différencie de la liberté d'oppression.

Ce n'est jamais « juste » une blague. Ici, l'humour est une manière détournée de rendre plus acceptable socialement l'humiliation d'un groupe d'ores et déjà minorisé.

Il y a tout un éventail de marques d'humour et de quolibets non-oppressifs dont vous pouvez faire usage librement.

« Le féminisme, ok, mais je refuse les extrêmes... »

D'un côté, il y aurait les bonnes féministes, les femmes blanches cisgenres hétérosexuelles qui ne détestent pas les hommes, qui restent polies et agréables dans la formulation de leurs revendications et pensent que les femmes ont déjà obtenu beaucoup de droits. De l'autre, les extrémistes aux cheveux bleus, aux seins à l'air, pas épilées et en colère, qui revendentiquent leur misandrie en hurlant : « *men are trash*²⁶ » et ripostent lorsqu'elles se font agresser.

On oppose souvent les premières vagues féministes, considérées comme plus intellectuelles et modérées (en d'autres termes, élitistes et bourgeoises), avec celles d'aujourd'hui, jugées plus extrémistes. On oublie donc souvent à quel point les droits fondamentaux (notamment le droit de vote) n'ont pas été obtenus courtoisement.

Les suffragettes crachaient sur la police, posaient des bombes et n'hésitaient pas à user de la violence pour se faire entendre. Nous pouvons donc nous accorder sur le fait que les féministes d'aujourd'hui ne sont pas plus extrémistes que leurs aïeules.

Dans son livre *La terreur féministe : Petit éloge du féminisme extrémiste*, Irene écrit : « **Parlons de Terreur féministe, si vous le souhaitez. Mais n'oublions jamais que celle-ci n'est qu'une riposte à la terreur patriarcale, qu'elle est subversive et non pas oppressive.**²⁷ »

²⁶ « Les hommes sont des merdes »

²⁷ *La terreur féministe : Petit éloge du féminisme extrémiste*, Divergences, 2021

Pour rappel, aucun combat ne s'est remporté en courbant l'échine, aucune lutte sociale n'a avancé en usant d'un langage et de moyens politiquement corrects. De tout temps, la colère a été le carburant du changement.

« Les féministes sont misandres »

« *Les hommes ont peur que les femmes se moquent d'eux. Les femmes ont peur que les hommes les tuent*²⁸. » a dit un jour Margaret Atwood, autrice du roman désormais culte *La servante écarlate*.

Oui, certaines féministes détestent les hommes pour ce qu'ils leur font subir. Et quand on jette un œil à la liste des méfaits, on se dit aisément que c'est justifié : misogynie, objectification, agressions sexuelles, harcèlement, viols, féminicides, mariages forcés, violences conjugales, inégalités salariales et face à la loi, charge mentale et travail domestique gratuit...

Le problème, voyez-vous, c'est que vouloir comparer la misogynie et la misandrie est profondément ubuesque. C'est un fait, les violences misandres existent. Toutefois, la misandrie n'est pas systémique, elle ne s'inscrit pas dans un projet de société plus large et ne s'utilise pas pour asseoir son pouvoir sur la moitié de la population mondiale. Alors que la haine à l'encontre des femmes mène à des attentats et des privations de liberté intolérables.

La misogynie existe depuis la création du patriarcat, la misandrie, quant à elle, est une détestation réactionnelle, une réponse aux violences faites aux femmes.

La misandrie n'est en aucun cas dangereuse pour les hommes. Le plus fréquemment, les risques encourus sont minimes : refus de relationner avec eux, de consommer leurs œuvres, de se laisser faire lors d'agissements ou de paroles sexistes. La misogynie, quant à elle, entraîne entre autres des viols et des meurtres. Si la misandrie provoque tant d'esclandres, c'est parce que dans l'imaginaire collectif, les femmes sont douces, encaissent sans broncher et restent à leur place. Stupeur et tremblements donc, lorsque certaines osent revendiquer leur mépris des hommes.

²⁸ *Second words*, Margaret Atwood, Beacon Press, 1984

Laissez-moi exemplifier mon propos afin qu'il soit plus clair. Imaginez que tous les jours, vous vous fassiez piquer par des guêpes. Vous finiriez je suppose, par adopter une attitude défensive à leur égard, quitte à être parfois un peu violent·e, parce que les piqûres de guêpes, bah, ça fait mal. Imaginez maintenant qu'on vous reproche cette violence, qu'on vous accuse d'être la brute dans cette histoire. Qu'on ne comprenne pas que face à leur virulence, vous ne tolériez plus aucune guêpe. Qu'on vous traite d'hystérique qui généralise, parce que vous faites preuve de violence envers elles, alors qu'elles pollinisent les fleurs, que toutes ne piquent pas, et que si elles le font, c'est que vous deviez l'avoir bien cherché.

Ne pas accepter qu'une femme soit misandre, c'est pareil. C'est l'observer se faire agresser, humilier, violenter, interrompre, reluquer, toucher, abuser, puis vous étonner qu'elle ne tolère plus la « drague lourde », les « blagues » sexistes, voire la présence de ceux appartenant au même groupe social que ses agresseurs quotidiens.

« Les hommes aussi souffrent... »

Ce que beaucoup de personnes ont du mal à comprendre, c'est que le féminisme ne se bat pas dans l'unique intérêt des femmes, mais dans celui de tout le monde. Les féministes ont conscience que le système patriarcal ne sert personne et qu'il doit être éradiqué. Le but ? En construire un nouveau où personne n'aurait un temps d'avance sur les autres et au sein duquel le genre tout comme le capital, la race et la sexualité, ne seraient plus des critères de discrimination.

Beaucoup d'hommes reprochent aux féministes de mettre en avant les enjeux socio-économiques liés aux femmes et aux minorités de genre, oubliant ainsi les hommes battus et violés. S'il est vrai que les luttes en faveur des hommes ne sont pas celles exposées en vitrine des combats féministes, cela n'empêche pas nombre d'associations et de collectifs féministes de recevoir les hommes victimes de violences, faute de dispositifs similaires mis en place par les premiers concernés.

De plus, souvent ceux qui se plaignent que « les hommes souffrent aussi » ne le font que pour contrer l'argumentaire féministe. Rien dans leurs actions ne prouvent qu'ils souhaitent réellement améliorer le quotidien de leurs semblables.

RAPPEL NÉCESSAIRE :

Le sexism e anti-homme, tout comme le racisme anti-blanc·he ou encore l'hétérophobie, n'existe pas.

Pour qu'une telle oppression existe il est nécessaire qu'il y ait un rapport de domination systémique.

Et jusqu'à preuve du contraire, on n'opresse jamais un homme pour son genre, une personne blanche pour sa couleur de peau et un·e hétéro pour sa sexualité.

Partie 3

BINARITÉ

« Certaines personnes naissent à la montagne, d'autres au bord de la mer. Certaines personnes aiment vivre à l'endroit où elles sont nées, d'autres doivent voyager pour rejoindre le climat où elles peuvent s'épanouir et se développer. Entre l'océan et la montagne, il y a une forêt sauvage. C'est là que je veux m'installer. »

**Maia Kobabe,
Genre Queer, Éditions Casterman, 2022**

**Pour retrouver les ressources citées
dans cette partie et bien d'autres encore :**



Chapitre 7

LA CONSTRUCTION DE LA BINARITÉ

MALGRÉ LES TENTATIVES D'EFFACEMENT DE NOS HISTOIRES...



MALGRÉ LES INTIMIDATIONS ET LES MENACES...



MALGRÉ LA VOLONTE DE NOUS SILENCIER...



MALGRÉ LES TENTATIVES DE DISCREDIT...



NOUS AVONS TOUJOURS EXISTÉ ET NOUS NE DISPARAÎTRONS PAS.
LÀ, TOUJOURS, POUR HONORER NOS MORT·ES ET LUTTER CORPS ET ÂME POUR LES VIVANT·ES !



"Propos prononcés sur Europe 1, le 6 octobre 2021 en réaction à la diffusion de la circulaire de l'Education Nationale du 29/09/21 "Pour une meilleure prise en compte des questions relatives à l'identité de genre en milieu scolaire"

La binarité est partout : dans notre manière de penser, de nous exprimer, de classer les choses et les individus. Intérieur ou extérieur. Pas-sé ou présent. Public ou privé. Blanc ou noir. Gros ou maigre. Court ou long. Mou ou dur. Froid ou chaud. Bien ou mal. Homme ou femme.

La binarité ne laisse pas d'espace pour la nuance. Elle n'accueille pas le « et », seulement le « ou », et classe sans ménagement ni prise en compte de la complexité du vivant. Elle est un dogmatisme, une construction culturelle qui n'admet qu'une vérité fixe, décisive et incontestable.

Ainsi, tout au long de notre vie, ce système binaire nous affecte à des places particulières dont il n'est pas aisé de s'extirper. Nos comportements, nos croyances, nos actions, notre façon d'être et de nous présenter au monde nous classent dans l'une ou l'autre catégorie. La première étant celle du sexe. D'après l'observation de nos organes génitaux externes, un sexe masculin ou féminin nous est attribué à l'état civil. De cette déclaration résulte tout un tas d'attentes et d'injonctions basées sur notre genre d'assignation. À partir de là, seul un nombre limité de libertés nous sont accessibles. Parce que la binarité ne se contente pas de classer, elle hiérarchise aussi.

Des siècles de **naturalisation** des notions de sexe et de genre sont parvenus à nous convaincre de leur irréfutabilité. Beaucoup prétendent que la manière dont nous vivons et théorisons le genre ici et aujourd'hui est la seule qui vaille.

La binarité de genre est une croyance culturelle qui part du principe qu'il n'y a que deux genres (masculin et féminin) calqués sur le modèle de deux sexes supposément uniques. Cette doctrine impose donc aux hommes d'avoir une apparence et une conduite dite masculine et d'être attirés par les femmes. Elle enjoint aux femmes l'incarnation d'une féminité et d'une hétérosexualité idéales.

Ces croyances sont soutenues par un système de normes et de valeurs qui créent des conflits et des divisions. Plus que la fraction de l'humanité en deux pôles distincts, la binarité fait naître un système hiérarchique où les hommes dominent ceux qui n'en sont pas. Ce manuel de conduite sert

un système cishétéronormatif et patriarcal qui privilégie le maintien de son pouvoir au détriment du bien-être de sa population. Qu'on se le dise, cette dichotomie n'a rien de naturel, elle est politique.

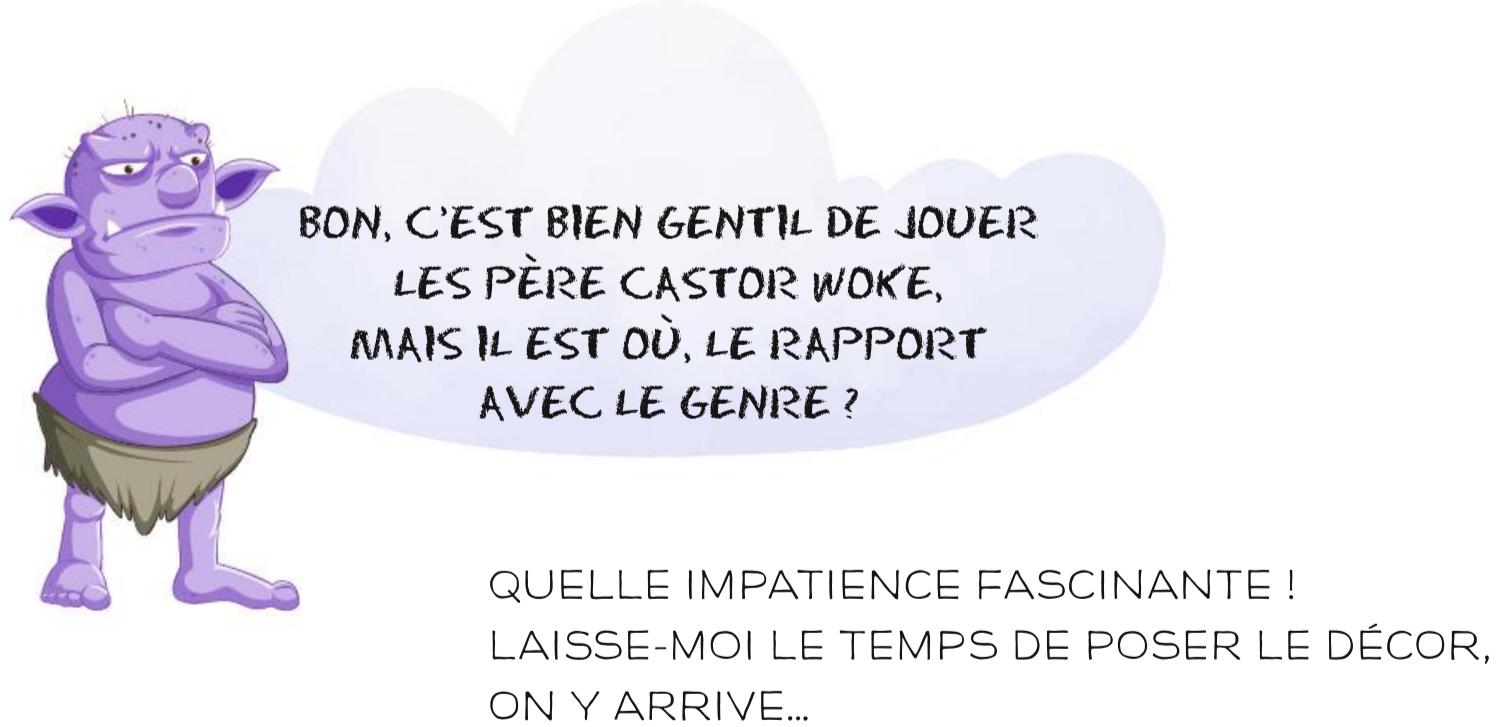
Au commencement était la colonisation

Quoi que nos manuels d'histoire racontent, la période coloniale n'est pas une époque réjouissante, faite de découvertes extraordinaires qu'il serait bon de célébrer. Si l'école nous conte les aventures des explorateurs européens, elle fait l'impasse des répercussions tragiques qu'elles ont eu sur les peuples colonisés.

En Europe, au xv et xvi^e siècles, la monarchie bat son plein et les royaumes sont avides de pouvoir et de richesse. Ils se mettent en tête de conquérir de nouveaux territoires, motivés par l'aventure et l'appât du gain. Si l'ambition officielle est de produire une cartographie plus précise du monde, la visée est avant tout économique et politique : piller les ressources des terres annexées pour les apporter à la cour et en faire commerce, asseoir leur souveraineté à l'international et convertir les peuples **autochtones** au christianisme.

première population d'un territoire ↑

Assez rapidement, ces territoires deviennent des colonies à administrer. Les colons entament alors un processus extrêmement violent de conversion des cultures natives dans le but de les « désensauvager ». Ainsi, en plus d'exploiter les ressources disponibles, l'ambition est d'y imposer leur système de croyances, de valeurs et de traditions, seul garant supposé du maintien civilisationnel.



Au cours des XVIII et XIX^e siècles, l'un des arguments « scientifiques » des suprémacistes blancs pour justifier leur soi-disant supériorité raciale est la facilité avec laquelle il serait possible de distinguer un homme blanc d'une femme blanche, au contraire des populations racisées dont l'ambiguïté sexuée serait avérée.

À l'époque, la croyance voulait que les européen·nes soient en constante évolution face aux populations non-blanches (et plus particulièrement noires) supposément coincées dans un état primitif, animal, les empêchant de s'individuer. L'incarnation binaire des sexes est alors considérée comme un accomplissement exclusivement européen. En 1886, le sexologue allemand Richard von Krafft-Ebing déclare : « **Plus le développement de la race est élevé, plus le contraste entre homme et femme est important.**¹ » Il part donc du principe que les personnes non-blanches ne seraient pas encore assez évoluées pour atteindre cette différenciation. En cela, le système favorise donc aussi l'expression d'idéaux racistes.

L'une des armes décisives dans le processus colonial est d'inviter les femmes blanches à y participer. Ce faisant, les colons accomplissent deux de leurs objectifs :

- En les opposant aux femmes noires dépeintes tantôt comme trop masculines, tantôt comme du bétail parce qu'elles travaillent au même titre que les hommes. Les hommes blancs trouvent ainsi la parade parfaite pour les confiner dans la sphère privée. L'objectif est clair, mais suffisamment subtil pour passer inaperçu : dépeindre un tableau tellement inhumain des femmes racisées pour que les femmes blanches soient prêtes à tout pour ne pas leur ressembler. Dans le système binaire, il n'y a pas de place pour tout le monde et la féminité blanche et bourgeoise a besoin d'une sous-classe pour exister face à l'hégémonie masculine.
- Considérées comme les « mères de la race », et prenant ce rôle très à cœur, les femmes blanches deviennent les institutrices, responsables de l'assimilation forcée des doctrines européennes aux peuples autochtones. Leur objectif est de leur apprendre les valeurs familiales oc-

¹ *The biopolitics of feeling: race, sex, and science in the nineteenth century*, Dr. Kyla Schuller, Duke University Press, 2018

cidentales en leur enseignant la bonne manière d'incarner leur genre : des hommes travailleurs et des femmes au foyer.

Pour instaurer et faire respecter la gouvernance européenne patriarcale, les colons s'attachent à :

- ruiner les populations locales en les chassant de leurs terres, les rendant ainsi dépendantes des institutions coloniales ;

Relatives au clan

- détruire les structures **claniques** en maltraitant ou en tuant les plus ancien·nes membres pour assimiler les plus jeunes au système européen ;
- offrir uniquement aux hommes une éducation pour instaurer une inégalité de richesse et d'accès à l'emploi ;
- remplacer les divinités et les figures d'autorité féminines et androgynes par des hommes ;
- faire du genre un pilier de l'organisation sociale en imposant un système patriarcal.

C'est donc une révolution du rapport à la famille et à la spiritualité qui se met en place sur les territoires colonisés.

Nous l'avons vu, le patriarcat s'est imposé en grande partie grâce à l'institution de la famille nucléaire. Ici, le processus est similaire. À l'origine, les structures de parenté autochtones ressemblaient davantage à des communautés, des réseaux de soin et d'attention indépendants du genre et des liens du sang. Les multiples manières de faire famille ont donc été décimées et remplacées par le modèle nucléaire européen : deux parents, une mère, un père, et un·e ou plusieurs enfants pour assurer la continuité des rôles de genre assignés, et donc la perpétuation de la descendance.

Vous l'aurez compris, en imposant cette structure familiale, les colons désirent également réformer le rapport au genre des colonisé·es qui étaient bien loin d'être binaires. Avant la colonisation, il était commun pour nombre de sociétés autochtones de fonctionner avec des normes de genre plus fluides.

Dans beaucoup d'entre elles, certaines femmes avaient un rôle important, si ce n'est supérieur à celui des hommes ; les rôles de genres étaient moins figés et plus égalitaires ; et des personnes qu'on qualifierait aujourd'hui² de transgenres, non-binaires ou *gender non-conforming*³ existaient déjà (nous citerons quelques exemples dans le dernier chapitre).

Attention, il ne s'agit pas de dire qu'il n'existait pas d'hommes et de femmes, mais que ce critère était d'une part loin d'être l'élément central de l'organisation sociale, et d'autre part bien plus fluide que binaire.

Mettre la lumière sur ce système de contrôle des peuples permet de mieux comprendre en quoi les croyances contemporaines que nous avons à propos du genre ne sont pas seulement un sous-produit, mais bien un outil du colonialisme. La binarité est un modèle de classification et de hiérarchisation spécifique à l'Occident inventé dans un contexte colonial.

ENCORE UNE FOIS, IL NE S'AGIT PAS DE PRÉTENDRE
QUE LE GENRE N'EXISTAIT PAS AVANT, MAIS DE
DIRE QUE LE SYSTÈME BINAIRE S'EST IMPOSÉ ET
RIGIDIFIÉ À PARTIR DE CETTE ÉPOQUE.



Comme le précise Maria Lugones, philosophe féministe argentine et spécialiste de la colonialité du genre latino-américain, dans son article *Heterosexualism and the colonial/modern gender system*⁴, « **Le colonialisme n'a pas imposé aux colonisé·es les dispositions précoloniales européennes en matière de genre. Il a imposé un nouveau système de genre qui a créé des dispositions très différentes pour les hommes et les femmes colonisé·es et pour les colonisateurs bourgeois blancs.** »

² Ces termes sont très européocentrés et ne correspondent pas exactement à la réalité des populations concernées

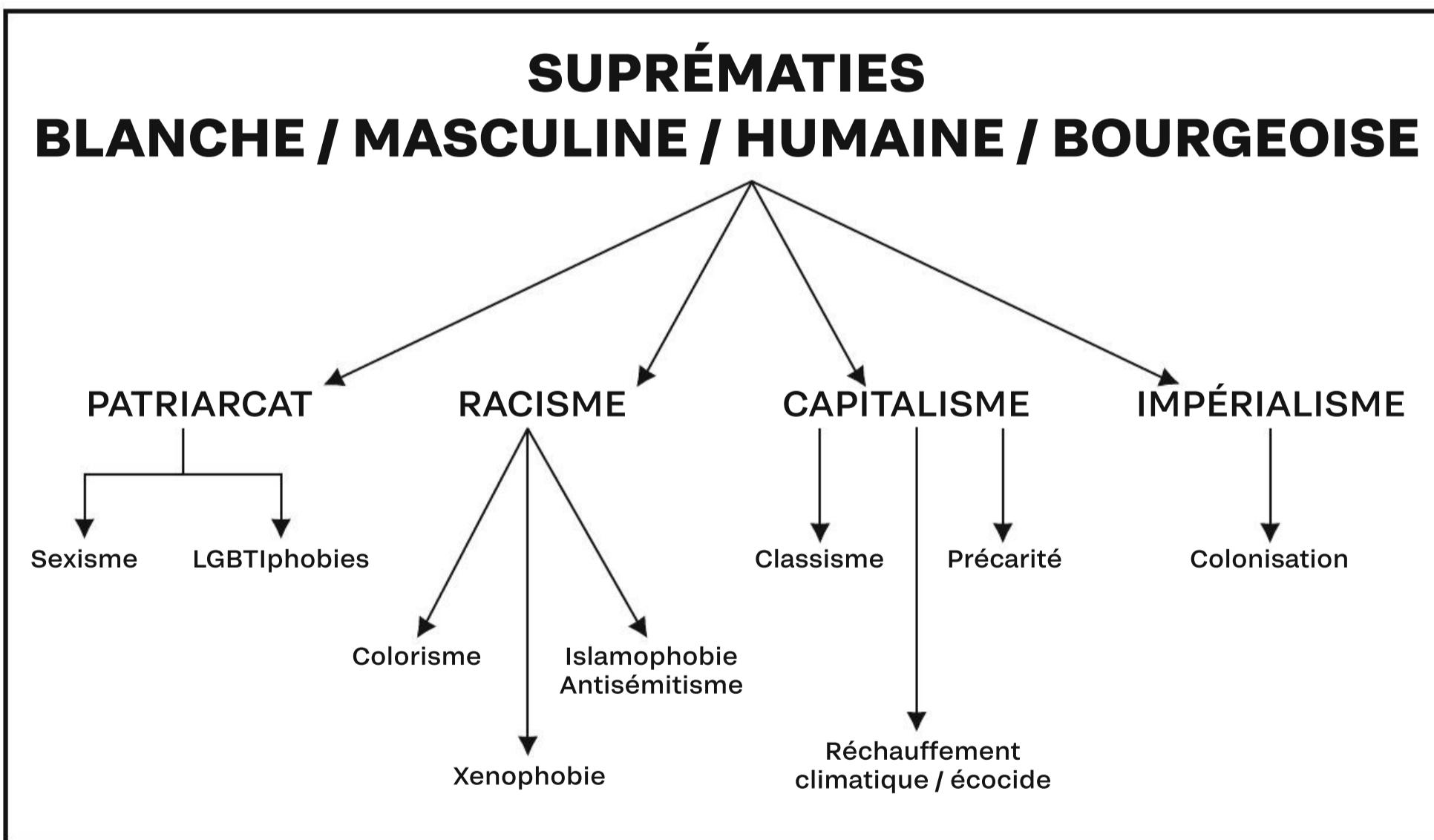
³ Individus dont l'expression et/ou l'identité de genre ne correspondent pas aux normes de leur assignation de naissance

⁴ Hétérosexualisme et le système de genre colonial/moderne

Exclure les peuples colonisés du système de genre était un élément-clé pour justifier leur captivité. Les considérer comme assexué·es et donc « sauvages », c'était leur retirer leur humanité. Pour corroborer leur argumentaire, les Européens ont inventé un courant « scientifique », l'eugénisme, censé justifier leur racisme et leur sexismes par des théories qu'ils voulaient rationnelles.

En s'intéressant à l'histoire de l'eugénisme, on se rend compte que même si elles ne portent pas le même nom et touchent des groupes sociaux différents, toutes les oppressions ont la même origine. Ici comme partout, patriarcat, capitalisme et racisme sont intrinsèquement liés. Chacun de ces systèmes oppressifs alimente et permet la survie et l'expansion des autres. Tous les *-ismes* structurellement oppressifs sont des formes déguisées que prend la suprématie blanche. À ce propos, l'autrice et militante américaine bell hooks disait : « *C'est pourquoi je parle toujours du patriarcat impérialiste, suprémaciste blanc et capitaliste plutôt que simplement du patriarcat.*⁵ »

Politique d'un État visant à réduire d'autres États sous sa dépendance politique ou économique



⁵ Comprendre le patriarcat, bell hooks, 2004

FOCUS SUR LES « SCIENCES » EUGÉNISTES

C'est quoi, au juste ?

C'est Francis Galton, un anthropologue, écrivain et statisticien britannique, qui après avoir fait le constat subjectif que les femmes les plus « repoussantes » faisaient partie de la classe ouvrière, conclut que la beauté serait intrinsèquement liée à la supériorité génétique des classes moyennes et supérieures. L'eugénisme est à la fois une théorie et une méthode concrète visant à améliorer l'espèce humaine en transformant son patrimoine génétique pour former des êtres parfaits.

D'un côté, il y aurait l'élite, les Blanc·hes qui correspondraient aux standards nationaux en terme de mensuration, de l'autre, les « dégénéré·es » dont il serait nécessaire de se débarrasser pour entretenir l'« *hygiène de la race* ».

L'union des plus forts et l'élimination des plus faibles

Inquiets de voir le taux de natalité des classes moyennes et supérieures baisser et pour éviter que les familles ouvrières fertiles ne

les « grand-remplacent⁶ », les eugénistes mettent parallèlement en place deux tactiques :

- L'eugénisme « positif » pour favoriser la mise en ménage et la reproduction des sujets les plus « sains » entre eux (personnes blanches de classes supérieures).
- L'eugénisme « négatif » pour limiter la reproduction des plus pauvres, des moins capables, soit en les éliminant, soit en les stérilisant de force.

Dis-moi quelle taille fait ton crâne, je te dirai qui tu es...

Afin de différencier l'élite des basses classes, une discipline, la craniométrie, fait tout particulièrement parler d'elle. Le but est de mesurer aussi bien les dimensions du crâne que le poids du cerveau pour prouver que les hommes sont supérieurs aux femmes, que les Blanc·hes sont supérieure·es aux Noir·es, que les bourgeois·es sont supérieure·es aux ouvrier·es.

⁶ Ce terme n'existe pas à l'époque. Toutefois, il capture parfaitement la crainte irrationnelle, toujours présente aujourd'hui, que les personnes racisées qui auraient un taux de fécondité plus élevé se substituent aux blanc·hes qui pèneraient à se reproduire.

L'eugénisme en pratique

- Lois sur le mariage : les unions interraciales étaient interdites et les personnes ayant une maladie mentale n'avaient pas non plus le droit de se marier entre elles.
- Lois sur l'immigration : les homosexuel·les, les asiatiques ou les personnes étant atteintes d'un trouble psychique n'avaient pas le droit d'immigrer sur le territoire américain.
- Tests de QI : créés par des psychologues américains pour prouver la prétendue infériorité des personnes non-Blanches.
- Procédures médicales sur les personnes LGBTQI+ : les stérilisations, mutilations génitales et les lobotomies étaient monnaie courante pour « guérir » de l'homosexualité ou de la transidentité.

L'eugénisme, ce pot de colle

Même si on voudrait bien s'en débarrasser, l'eugénisme semble ne pas vouloir plier bagage. Il existe encore aujourd'hui, dans diverses régions du monde, des pratiques eugénistes :

- Les normes de beauté europocentriques impossibles à atteindre pour les personnes racisées.
- Le passage à tabac de ceux qui ne respectent pas les normes et rôles de genre.

- La stérilisation forcée des femmes noires, des personnes handicapées et transgenres.
- Les thérapies de conversion destinées aux personnes LGBT.

L'eugénisme a été inventé pour naturaliser et justifier scientifiquement les discriminations envers les individus de certaines catégories de sexe, de race et de classe. Ainsi, l'impérialisme, le racisme et le sexism systémiques des Européen·nes tentent de se justifier en invoquant une supposée infériorité génétique des populations colonisées. Malgré sa rhétorique lacunaire, cette pseudo-science attise la curiosité et finit par convaincre le plus grand nombre - tant et si bien qu'elle sera utilisée pour légitimer la détention et le génocide de six millions de Juif·ves dans les camps de concentration entre 1939 et 1945.

La science, ici la biologie, a de tout temps été utilisée à des fins normatives. La différence des sexes a été théorisée au xix^e siècle pour légitimer la place des femmes et des personnes non-blanches dans la société. L'origine de cette différenciation est donc avant toute chose une mécanique à la fois raciste et misogyne.

C'est pourquoi il est primordial de ne pas confondre ce qui est naturel et ce qui est naturalisé. Il existe beaucoup de principes inadaptés, mais c'est lorsque leurs origines ne sont pas remises en question qu'ils se transforment en norme, puis en traditions que l'on ne questionne plus. En réalité, ce qui est dit naturel n'est souvent qu'une somme de choix politiques intentionnellement liberticides.

Pendant plusieurs siècles, les Européen·nes se sont donc attaché·es à effacer symboliquement ou matériellement la culture, l'organisation et la mémoire des colonisé·es. Ainsi, peu de traces de cette époque subsistent pour rendre compte de la diversité qui régnait au sein des communautés autochtones. L'existence de personnes qu'on qualifierait aujourd'hui de queer était perçue par les Européen·nes comme un signe de recul dans l'évolution de l'espèce humaine, un retour à un stade primitif où hommes et femmes n'étaient pas clairement différenciables.

À cette même époque (xviii^e et xix^e siècles), nombreux médecins eugénistes accusaient l'efféminisation d'avoir occasionné la chute de maintes civilisations. Imposer une masculinité et une fémininité irréprochables leur garantissait donc la survie de la race blanche.

De la nécessité de classifier l'Autre

Le docteur Wade W. Nobles, professeur émérite d'études africaines à l'Université de San Francisco, caractérise le pouvoir comme « *la capacité à définir la réalité et à faire en sorte que les autres répondent à votre définition comme si c'était la leur.*⁷ »

Le genre, tel qu'il a été construit et théorisé, induit une dichotomie hiérarchique entre hommes et femmes, entre masculinité et fémininité, mais aussi entre dyadiques et intersexes, cisgenres et transgenres.

⁷ « What makes us human in the context of education », Conférence du Dr Wade Nobles

Le problème avec la binarité, c'est qu'elle tente de se justifier par des théories erronées dont les fondements sont bien plus politiques que scientifiques. L'objectif est clair : instaurer une vision de la norme qui n'a rien d'arbitraire puisqu'elle exclut sciemment toute une tranche de la population pour en valoriser une autre.

Dès la fin du XIX^e, les scientifiques ont commencé à classer les individus dans deux catégories distinctes, les « normaux·les » et celleux qui ne l'étaient pas. Le but était d'accorder à certain·es une supériorité naturelle et à d'autres une infériorité par nature.

La normalité est l'un des concepts les plus subjectifs qui soient. Variant en fonction de l'espace et du temps, ce qu'on trouve normal ou non en dit davantage sur celleux qui en définissent les contours que sur celleux qui en sont exclu·es.

La normalité existe pour maintenir un ordre politique et social visant à discipliner celleux qui s'en éloignent le plus. C'est une croyance eugéniste qui tend vers un idéal atteignable par une infime portion de la population. Ainsi, en s'imposant comme la seule ligne de conduite valable, elle ostracise, polarise et tue.

À bien y réfléchir, la majorité des atrocités ayant eu lieu au cours de l'histoire ont été motivées par le dogme de la normalité, qu'elle soit politique ou religieuse.

Mais qui décide le normal, qui en trace les frontières, qui en écrit les lois ? Et surtout à qui cela profite-t-il ?

La pensée binaire possède une hiérarchie intrinsèque. Ici, pas d'options A ou B, mais bien A envers et contre tout autre alternative.

EN D'AUTRES TERMES, SOIT VOUS ÊTES UN HOMME
ET VOUS AVEZ TIRÉ LE GROS LOT, SOIT VOUS
N'EXISTEZ PAS, OU ALORS UNIQUEMENT PAR
LE LIEN QUI VOUS UNIT À CES DERNIERS.



Le pouvoir fonctionne à travers des classifications. Répertorier les individus permet de les assigner à des positions sociales. Si on applique cette notion au genre, dans l'impossibilité d'avoir une définition propre, les femmes existent en tant que personnes qui ne sont pas des hommes. Puisque c'est le masculin neutre, générique, qui dicte les termes de la dichotomie, ce sont les hommes qui sont en position de domination.

« Le mystère de l'Autre se trouve résolu.
L'Autre c'est celui que l'Un désigne comme tel.
L'Un, c'est celui qui a le pouvoir de distinguer, de dire qui est qui : qui est « Un », faisant partie du « Nous », et qui est « Autre » et n'en fait pas partie ; celui qui a le pouvoir de cataloguer, de classer, leur en nommer.
Christine Delphy, *Classer, dominer, qui sont les autres* 2008

Le système binaire du genre sert à classifier l'Autre, celui qui n'est pas l'homme blanc, cisgenre, de classe moyenne à supérieure, valide et hétérosexuel. En distinguant l'Autre, les notions de genre, de sexe, de sexualité et de relations se sont mélangées : un genre *normal*, entendez normé, ainsi qu'une relation *normale* pour refléter sa sexualité, elle aussi, *normale*.

La binarité de genre ne se contente pas de définir quel homme ou quelle femme nous devons être, mais détermine aussi avec qui nous devons relationner pour être reconnu·e comme tel·le.

Réguler la sexualité, le genre et son expression a été l'une des missions les plus importantes des eugénistes. L'objectif était de contraindre à l'hétérosexualité pour assurer le développement de la race.

Si l'on reproche souvent aux populations non-blanches d'être en retard concernant l'accueil et le respect des personnes LGBTQI+, il ne faut pas oublier qu'elles payent le prix d'un héritage colonial dont les politiques à l'égard de ces identités étaient profondément excluantes. Il est primordial de se rappeler que l'hétéronormativité, et donc les lgbtiphobies, n'étaient pas un sujet dans les populations colonisées et qu'il s'agit bel et bien d'une importation occidentale.

Si la « race » a longtemps été le facteur principal pour classer et hiérarchiser les individus, le genre et la sexualité deviennent les obsessions scientifiques du xix et xx^e siècles.

« Les plus éminents scientifiques de la race sont devenus les premiers sexologues du pays.

Dr. Melissa N. Stein, *Measuring Manhood: Race and the Science of Masculinity*, 2015

Alors on prend les mêmes, on change de sujet, et on recommence.

Science nouvelle, la sexologie s'attache à définir les contours d'une sexualité réglementaire et à nommer les autres, ceux qui s'en éloignent. L'invention de cette discipline marque une rupture avec la compréhension de la sexualité sous les prismes religieux et moraux, en en faisant un sujet de recherche scientifique.

L'ambition n'était pas de nommer les préférences sexuelles, mais de fonder l'identité des individus sur la base de leur(s) objet(s) de désir. De ce fait, on ne s'adonne plus à des pratiques homosexuelles, on est homosexuel·le.

La sexualité qui était auparavant affaire d'intimité est donc littéralement scrutée : les sexologues, comme William Masters et Virginia Johnson, observent des couples en train d'avoir des rapports sexuels pour les analyser et en récolter des données. La sexualité est alors hiérarchisée, plaçant le sexe hétérosexuel reproductif dans un cadre matrimonial tout en haut de la pyramide. Sur la base de leurs attirances et de leurs pratiques sexuelles, les individus sont donc jugé·es, discriminé·es, parfois même pathologisé·es, voire incriminé·es.

À la fin du xix^e siècle, et au début du xx^e, la « question homosexuelle » intrigue bon nombre de théoriciens de la sexologie. À l'époque, les notions d'homosexualité, de travestissement et de transidentité sont reliées les unes aux autres, et envisagées comme un seul et même trouble psychique. Renommée par le discours savant « inversion sexuelle⁸ », l'homosexualité est alors considérée comme une pathologie psychosexuelle. Il est donc scientifiquement admis que les inverti·es (femmes lesbiennes et hommes gays) souffrent d'une inversion innée des caractéristiques sexuelles.

⁸ Dans son ouvrage datant de 1893, *Une maladie de la personnalité : l'inversion sexuelle*, le Dr. Jean Chevalier écrit « En d'autres termes, il arrive souvent qu'un individu se trouve, sous le rapport des organes, appartenir à un sexe, et, sous le rapport des impulsions, au sexe opposé; un être morphologiquement mâle est psychiquement femelle; l'homme est attiré vers l'homme; un être morphologiquement femelle est psychiquement mâle : la femme est attirée vers la femme. Résumons d'un mot : il y a insertion vicieuse et plus exactement renverser de l'instinct sexuel et de la mentalité correspondante. »

téristiques binaires du genre : les hommes invertis seraient, à un degré plus ou moins important, enclins à des activités, des comportements et une expression de genre dit·es féminin·es, et inversement. Ainsi, les personnes homosexuelles sont considérées comme ayant une hétérosexualité latente. En d'autres termes, il s'agirait d'hétéros dans le « mauvais corps ».

Dans son ouvrage *Psychopatia Sexualis*, le psychiatre et sexologue Richard von Krafft-Ebing classe l'homosexualité comme une perversion de l'instinct sexuel, une libido dévoyée.

Sortie du droit chemin

Traitées comme des malades mentales, les personnes homosexuelles subissent toutes sortes de traitements pour en guérir, tels que les électrochocs, la castration chimique ou chirurgicale, la lobotomie, ou encore la thérapie par aversion (exposition à un stimulus agréable, ici du porno gay, suivi d'électrochocs).

LE SAVIEZ- VOUS



Jusqu'en 1791, l'homosexualité, alors appelée crime de sodomy, était punie d'une exécution publique au bûcher ; en 1982, la loi de Vichy, qui définit une majorité sexuelle différente entre les personnes homosexuelles et hétérosexuelles (21 contre 15 ans), est abrogée et les fiches de police recensant les homosexuel·les sont détruites. Il faudra cependant attendre 1992 pour que l'homosexualité ne soit plus reconnue comme une maladie mentale.



C'EST NORMAL D'ENCOURAGER
L'HÉTÉROSEXUALITÉ, LA MAJORITÉ
DES GENS LE SONT, ET PUIS ÇA PERMET
DE REPRODUIRE L'ESPÈCE... C'EST BIEN CONNU,
LES HOMMES ET LES FEMMES
SONT FAITS POUR ÊTRE ENSEMBLE,
Ils SONT COMPLÉMENTAIRES !

TU ES BIEN SÛR DE ÇA, LE TROLL ?
JE CROIS QU'UNE PETITE MISE AU POINT S'IMPOSE...



FOCUS SUR L'INVENTION DE L'HÉTÉROSEXUALITÉ

L'hétérosexualité, cette anormalité

À la croisée du xix et du xx^e siècles, l'hétérosexualité se définit comme « l'appétit anormal ou pervers envers le sexe opposé⁹ » ou encore « la passion mordive pour une personne du sexe opposé¹⁰ ». « Hétérosexuel·le » désignait à l'époque, ceux qui souffraient d'une sérieuse pathologie, des individus que la sexualité intéressait davantage pour le plaisir que pour la reproduction. Ce n'est que dans les années 1930 que l'hétérosexualité a pris le sens qu'on lui connaît aujourd'hui.

La norme ne se nomme pas

Dans son brillant ouvrage *Classer, dominer*, la sociologue féministe Christine Delphy écrit : « *L'autre aspect de ce refus, c'est qu'en les nommant, l'Autre, l'inférieur, le Noir, la femme, le pédé, la gouine usurpent leur privilège. Et leur privilège, c'est justement de nommer les individus, de les rassembler en catégories indépendamment de ce que les intéressés disent ou veulent, de les classer. Parce que classer, c'est hiérarchiser. Parce qu'aucun nom n'est neutre : « homosexuel », ce n'est pas une description, c'est le nom d'une catégorie sociale inférieure. C'est ce qu'on fait à l'Autre. C'est comme ça qu'on signale que l'Autre est Autre. »* »

Dans notre société, ce qui fait norme n'est pas nommé. Exemple : on ne parle pas de mariage hétérosexuel, mais de mariage, on ne parle pas de sexualité hétérosexuelle, mais de sexualité. L'hétérosexualité ne se dit pas, pourtant elle est partout. Puisqu'elle est le point de vue, elle est aussi l'angle mort. Elle entretient cette omniprésence fantôme, elle ne cesse jamais d'être là, mais son existence refuse pour autant de s'annoncer. C'est le point de comparaison, le point de départ. Elle permet de différencier le « normal », le moral, du hors-norme et de l'illicite.

L'inversion de la question homosexuelle

Concept théorisé par Éric Fassin, l'inversion de la question homosexuelle sous-entend que « *ce n'est plus tant la société qui questionne l'homosexualité, que l'homosexualité qui soumet la société à la question¹¹* ».

Pour reprendre un peu de pouvoir et de contrôle, les mouvements sociaux émanant de la marge se sont attelés à nommer ceux qui les avaient placés là. Particulariser la norme, c'est mettre en lumière les dynamiques de pouvoir qu'elle crée, en s'imposant comme standard universel.

Pourquoi seules les personnes qu'on qualifie de déviantes devraient être désignées ?

⁹ Dorland's Medical Dictionary

¹⁰ « Homosexuel et hétérosexuel : les termes en question », Jonathan Ned Katz, *GLAD!*, 2017

¹¹ *L'inversion de la question homosexuelle*, Éric Fassin, Amsterdam, 2008

Les hommes viennent-ils de Mars et les femmes de Vénus ?

Véritable best-seller, l'ouvrage éponyme s'est vendu à plus de 50 millions d'exemplaires à travers le monde. Encore aujourd'hui, il est considéré comme le guide indispensable pour comprendre son partenaire dans le cadre d'une relation hétérosexuelle. En effet, le livre prétend que les difficultés dans un couple reposeraient sur des différences psychologiques naturelles entre les hommes et les femmes.

Le problème avec ce genre de publication, c'est qu'elles prétendent apporter des explications universelles à des problématiques de couples qu'elles imaginent, à tort, identiques en tout point. En créant un homme martien et une femme vénusienne, il les réduit à des archétypes, les dépossède de leurs singularités.

Nous l'avons vu au cours des chapitres précédents, au sein de la société patriarcale, tout est fait pour que les individus qui la composent correspondent à la norme. L'une de ces normes, véritable pilier du système, est l'hétérosexualité.

Juliet Drouar, activiste, chercheur et thérapeute, débute son ouvrage *Sortir de l'hétérosexualité* en nous délivrant un message clair, concis et sans équivoque : « *Pas d'hommes, pas de femmes : pas d'hétérosexualité. Pas de sexe*me.

Et :

*Pas d'hétérosexualité : pas d'hommes, pas de femmes. Pas de sexe*me.

Voilà, j'aurais pu m'arrêter là pour ce livre. C'est synthétique, c'est simple, c'est clair. [...]

Ce livre traite simplement de l'éléphant au milieu de la pièce. Quelque chose qui est si énorme, qui prend tellement toute la place qu'on n'arrive pas à le voir. ¹² »

Le genre n'existe qu'en relation à l'autre et se crée dans la projection d'interactions hétérosexuelles.

¹² *Sortir de l'hétérosexualité*, Juliet Drouar, Binge Audio, 2021

L'hétérosexualité est une manière de policer le genre, de s'assurer que chaque membre du couple respecte bien son rôle, la performance de l'un·e méticuleusement surveillée par l'autre.

Laisser croire que les hommes et les femmes viennent de deux planètes distinctes permet de naturaliser et d'encourager cette différenciation qu'on nommera pour davantage de romantisme, complémentarité.

Les femmes et les hommes sont prié·es de se compléter. Qu'iels soient différent·es ne suffit pas, il faut qu'iels soient opposé·es. Les caractéristiques dites féminines telles que la dépendance ou la vulnérabilité, et celles dites masculines comme la force, l'autonomie et la témérité sont érotisées, incitant chacun·es à se construire en opposition l'un·e à l'autre.

L'hétéronormativité se définit comme un ensemble d'actions, de relations, de discours et d'institutions qui construisent, reproduisent, promeuvent et instaurent l'hétérosexualité comme naturelle, normale et surtout obligatoire.

L'imposer de manière tacite a une fonction politique capitale, puisqu'elle permet le maintien de la hiérarchie qui subordonne les femmes aux hommes.

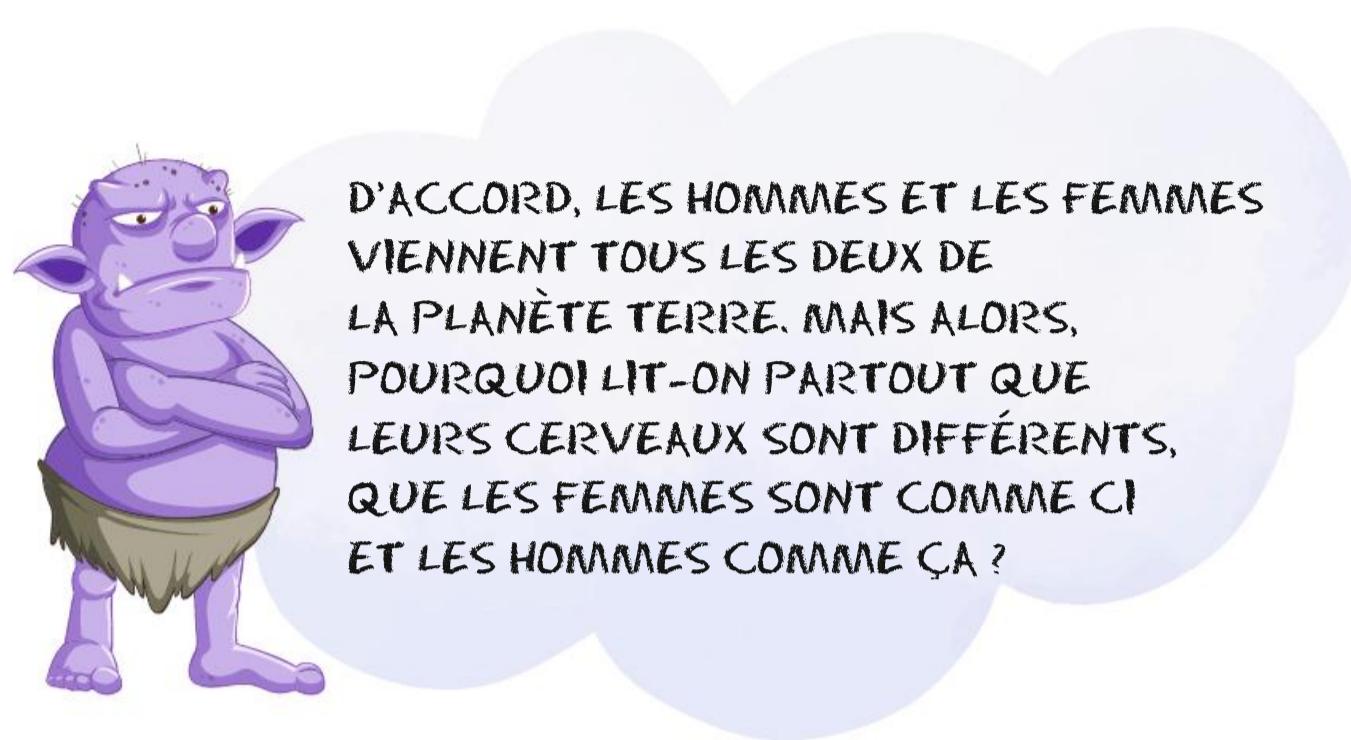
On ne peut pas assigner les femmes à s'occuper des enfants et de la maison, à pourvoir aux labours domestiques bénévolement si elles ne sont pas en couple avec un homme.

Le patriarcat dépend de l'hétérosexualité, c'est un fait.

Ainsi, les femmes lesbiennes et les hommes gays, fameux·ses inverti·es, sont considéré·es comme des traîtres à leur genre. Ce qu'iels trahissent, en réalité, c'est le *masterplan* du patriarcat dont le strict respect des rôles de genre et des dynamiques de domination en est la condition d'existence.

« *Initialement, l'idée d'une police du genre a été utilisée pour décrire le fonctionnement de l'homophobie, les pratiques et les discours homophobes ayant pour fonction principale de dissuader, de condamner ou de punir tout ce qui peut être considéré comme une transgression de genre.* »

Daniel Welzer-Lang, La peur de l'autre et en soi - du sexisme à l'homophobie, 1994



D'ACCORD, LES HOMMES ET LES FEMMES VIENNENT TOUS LES DEUX DE LA PLANÈTE TERRE. MAIS ALORS, POURQUOI LIT-ON PARTOUT QUE LEURS CERVEAUX SONT DIFFÉRENTS, QUE LES FEMMES SONT COMME CI ET LES HOMMES COMME CA ?

Les rôles de genre ont peu à voir avec la nature, ils ne sont pas ancrés dans la biologie, mais permettent l'établissement d'un système de classes de sexe conçu pour glorifier les hommes et avilir les femmes. Le patriarcat a donc tout intérêt à soutenir ces disparités.

Heureusement, Monique Wittig, autrice et théoricienne féministe lesbienne, remet les points sur les i dans *La pensée Straight* et nous rappelle que : « *L'idéologie de la différence des sexes opère dans notre culture comme une censure, en ce qu'elle masque l'opposition qui existe sur le plan social entre les hommes et les femmes en lui donnant la nature pour cause. Masculin/féminin, mâle/femelle sont les catégories qui servent à dissimuler le fait que les différences sociales relèvent toujours d'un ordre économique, politique et idéologique. [...] Les maîtres expliquent et justifient les divisions qu'ils ont créées en tant que résultat de différences naturelles.* »

La notion de genre est souvent présentée comme évidente et naturelle. L'objectif de bon nombre d'études est d'apporter une explication physiologique aux différences de positions sociales et de traits de personnalité comme l'agressivité, l'empathie, l'instinct maternel ou les facilités intellectuelles dans tel ou tel domaine. Mais d'où viennent ces (fausses) affirmations ? Puisque ces stéréotypes peuvent parfois s'observer, nous pourrions nous demander si elles sont intrinsèquement liées au fonctionnement de nos cerveaux ou encore à nos hormones.

Réponse rapide : non.

Cordelia Fine, psychologue et philosophe de la science, affirme qu'un sexismne parfois inconscient se cache sous toutes les expériences ayant

prétendentument prouvé les différences entre les sexes. Ces études biaisées par le climat sociétal sont qualifiées de neurosexistes. Elle apporte également, dans son livre¹³ consacré à ce sujet, un éclairage des plus importants : « *Comme il est plus intéressant de trouver une différence que de ne pas en trouver, les 19 cas où l'on n'a pas observé de différence entre les hommes et les femmes ne sont pas signalés, alors que le cas où l'on a trouvé une différence sur 20 est susceptible d'être publié.* »

À QUOI BON, EN EFFET, SORTIR UNE ÉTUDE QUI TITRERAIT « COMME D'HABITUDE, ON A PAS TROUVÉ DE PREUVES SCIENTIFIQUES DES COMPORTEMENTS MASCULINS ET FÉMININS, MAIS ON VA FAIRE COMME CI C'ÉTAIT LE CAS » ?

DÉJÀ PARCE QUE C'EST BEAUCOUP TROP LONG COMME TITRE, ET PUIS SURTOUT, PARCE QUE « CERVEAUX ROSES ET BLEUS, LES DIFFÉRENCES HOMME/FEMME ENFIN EXPLIQUÉES », C'EST BEAUCOUP PLUS VENDEUR.



En réalité, l'amplitude des différences observées entre femmes et hommes est très faible, comparativement à celles repérées entre les hommes entre eux et les femmes entre elles. Cette idée qu'hommes et femmes seraient « fait·es » différemment perd rapidement en crédibilité lorsqu'on s'intéresse d'un peu plus près aux neurosciences.

À la naissance, le cerveau n'est pas encore tout à fait câblé. D'ailleurs, il continuera tout au long de notre vie à créer de nouvelles connexions neuronales, puisque chaque compétence est façonnée par l'expérience. Ce phénomène d'adaptation s'appelle la plasticité cérébrale.

La neuroplasticité fait référence à la manière dont les structures, la chimie et l'activité de notre cerveau sont influencées par le monde dans lequel nous vivons et par ce que nous faisons au cours de notre vie. Nous l'avons vu dans le chapitre 2, le genre de l'enfant a une influence majeure dans le choix des compétences et des appétences que les parents vont décider de cultiver. Ainsi, on incitera les garçons à se dépenser, à être courageux et autonomes, lorsqu'on enseignera le contraire aux filles. Il est donc normal d'observer par la suite certaines zones communément plus développées dans un genre que dans l'autre.

¹³ *Delusions of Gender, How our minds, society and neurosexism create difference*, Cordelia Fine, W. W. Norton & Company, 2010

Comme le dit Cordelia Fine : « *C'est l'appareil génital - et la socialisation liée au genre qu'il déclenche - qui fournit la voie indirecte la plus évidente du système de développement par laquelle le sexe biologique affecte le cerveau humain.* »

Nos capacités sont affectées pour le meilleur ou pour le pire par notre socialisation, notre environnement, nos croyances et celles de ceux qui nous entourent. Le fait d'être exposé·e à des stéréotypes de genre discriminants diminue de façon significative notre foi en nos propres capacités. Bien qu'il n'y ait pas de différences innées prouvées dans les compétences des hommes et des femmes, l'idée même de telles inégalités produit dans les recherches des résultats qui les confirment.

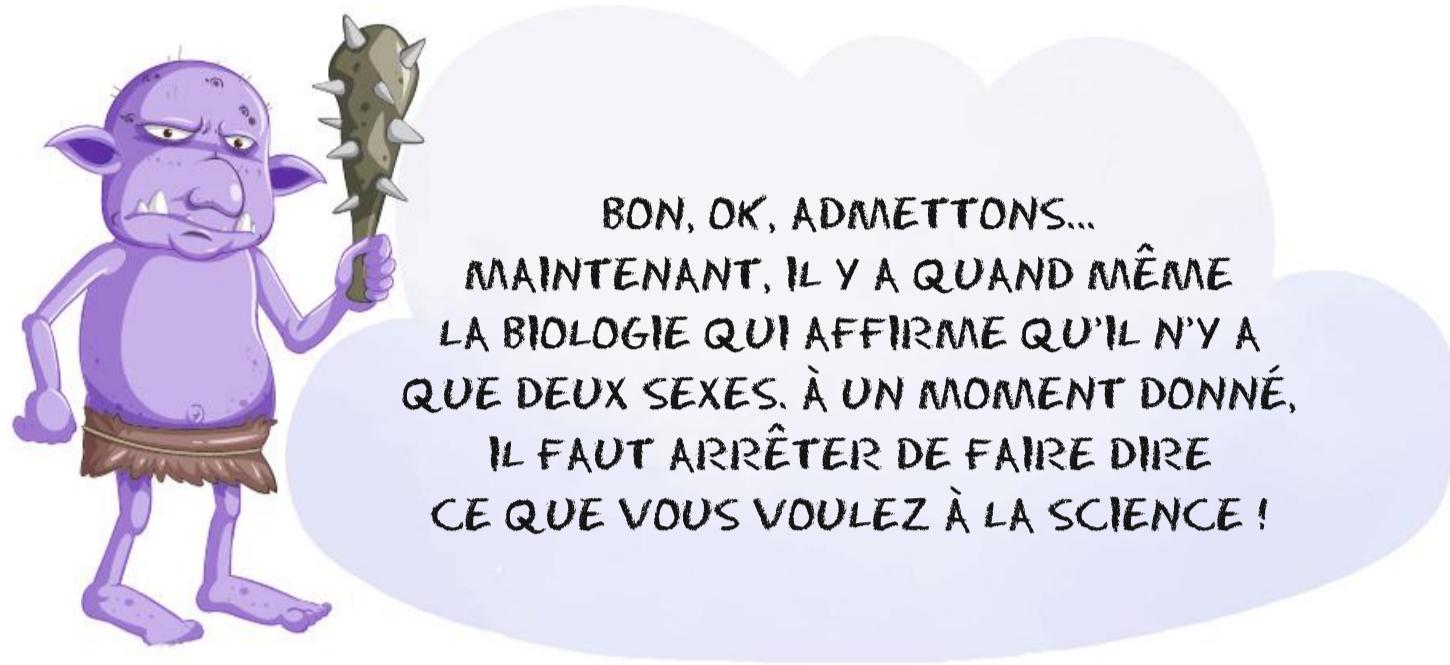
La bonne nouvelle, c'est que rien n'est figé, chaque détail envisagé comme une lacune peut se corriger. Il n'y a pas de nature qui empêche, mais plutôt de la culture (et parfois des conditions matérielles) qui bride.

Qu'on se le dise, il n'y a pas de cerveau masculin ou féminin. Aujourd'hui, nombre de scientifiques¹⁴ s'accordent à parler de cerveaux « mosaïques » qui se distinguent en fonction de notre environnement et non de notre sexuation.

La portée politique de ces discours binarisants est pesante, puisqu'ils imposent et justifient via une science approximative une dichotomie sexuée hiérarchique et essentialiste entre les personnes perçues comme hommes et femmes.

Comme Monique Wittig le précise, « *Cette pensée qui est fondée sur le primat de la différence est la pensée de la domination. La domination fournit aux femmes un ensemble de faits, de données, d'a priori qui, pour discutable qu'il soit, forme une énorme construction politique, un réseau serré qui affecte tout, nos pensées, nos gestes, nos actes, notre travail, nos sensations, nos relations.* »

¹⁴ Catherine Vidal en France, Gina Rippon en Grande-Bretagne, Cordelia Fine et Lise Eliot aux États-Unis, etc.



BON, OK, ADMETTONS...
MAINTENANT, IL Y A QUAND MÊME
LA BIOLOGIE QUI AFFIRME QU'IL N'Y A
QUE DEUX SEXES. À UN MOMENT DONNÉ,
IL FAUT ARRÊTER DE FAIRE DIRE
CE QUE VOUS VOULEZ À LA SCIENCE !



POUR UNE FOIS, NOUS SOMMES D'ACCORD.
CE SERAIT BIEN D'ARRÊTER DE FAIRE DIRE
CE QU'ON VEUT À LA SCIENCE, EN EFFET !

On a souvent tendance à penser que l'argument biologique est irréfutable. Toutefois, il est important de se rappeler que tout savoir produit par l'humain·e est biaisé, parce que guidé par ses croyances, sa vision limitée du monde, la culture dans laquelle iel évolue, sa propre expérience et son identité. En résumé, on trouve souvent ce qu'on tente de démontrer.

Le sexe est-il vraiment binaire ?

« Tout ce que l'on peut vouloir dire sur le sexe comprend déjà une affirmation sur le genre. »

*Thomas W. Laqueur,
La Fabrique du sexe, 2013*

Il existe une idée fausse et pourtant communément admise : s'il est à peu près acquis que le genre est une construction sociale, le sexe, quant à lui, serait une donnée fixe, naturelle et par conséquent incontestable.

Pourtant, tout le propos scientifique est de questionner même des théories qu'il aurait préalablement établies. Alors que voulons-nous dire lorsqu'on affirme d'une personne qu'elle est de sexe masculin ou féminin ?

Souvent, cette affirmation se base uniquement sur l'observation des organes génitaux externes, mais que sait-on réellement de la sexuation d'un individu ? Sait-on si iel a un utérus, des ovaires, des testicules fonctionnels, une prostate, des chromosomes XX ou XY, un taux de testostérone et d'œstrogène suffisant ? En constante évolution pendant les premières années de vie, le sexe se développe depuis la fécondation jusqu'à la fin de la puberté.

Alors excepté si un **caryotype**, une prise de sang et une échographie pelvienne sont effectué·es, il est impossible de statuer avec certitude sur la nature du sexe d'un individu. La frontière entre les deux ayant été tracée avec tellement d'exigence, nombre d'entre nous échouent à être de parfaits « mâles » et de parfaites « femelles ». Il est primordial de se rappeler que ne pas correspondre en tous points au modèle sexué binaire est beaucoup plus ordinaire qu'on ne le pense, et surtout, qu'il ne s'agit pas d'une infirmité, mais d'une variation biologique naturelle. Or, lorsque l'idéal est considéré comme la norme, la variation est décrite comme une pathologie.

**LE
SAVIEZ-
VOUS** 

Le syndrome des ovaires polykystiques (SOPK) est considéré par certain·es spécialistes comme une forme d'intersexuation. Ce syndrome crée des variations du développement sexué, avec notamment la présence d'un niveau de testostérone particulièrement élevé.

Comme la majorité des humain·es sont cisgenres et dyadiques (non-intersexes), on a érigé leur biologie, leur corps et leurs caractéristiques sexuées en modèle universel.

Ainsi, le fait de prétendre qu'il n'y a que deux sexes opposés et distincts est non seulement scientifiquement incorrect, mais nie et efface la réalité de toute une partie de la population mondiale dont le corps ne s'inscrit pas dans ces normes arbitraires.

En effet, la tranche de population mondiale connue née avec des caractéristiques sexuelles qui ne correspondent pas au schéma typique du sexe masculin ou féminin, s'élève à 1,7 %, soit près de 150 millions de personnes. Cela équivaut, au choix, à l'ensemble de la population russe ou rousse qui existe sur notre planète. Un quota d'individus important donc, et surtout non-négligeable.

Pascale Molinier, professeure de psychologie sociale à la Sorbonne, nous rappelle que « *Cette étrangeté demeure mal tolérée par l'opinion tant la bicalégorisation des sexes (la division de l'humanité en deux sexes bien définis et exclusifs l'un de l'autre) structure l'ordre social depuis des siècles.* »

Ainsi, au milieu du xx^e siècle, certains médecins ont commencé à mettre au point des procédures leur permettant de traiter les individus intersexes afin de « corriger » ce qu'ils diagnostiquaient comme des anomalies.

En territoire binaire, lorsque le corps ne rentre pas dans le système, on le fait rentrer de force.

Malgré son imprécision scientifique, la binarité est à la fois ce qu'on nous apprend en cours de sciences, et le critère sur lequel les institutions et la médecine se basent pour classer les individus.

Dans son ouvrage *L'arrangement des sexes*, le sociologue américain Erving Goffman s'interroge à ce propos : « *La question intéressante devient alors : comment, dans une société moderne, ces différences biologiques non pertinentes entre les sexes en viennent-elles à sembler d'une telle importance sociale ?* » Il y apporte ensuite un élément de réponse : « *Ce ne sont pas, dès lors, les conséquences sociales des différences sexuelles innées qui doivent être expliquées, mais la manière dont ces différences ont été (et sont) mises en avant comme garantes de nos arrangements sociaux, et surtout la manière dont le fonctionnement de nos institutions sociales permet de rendre acceptable cette manière d'en rendre compte.*¹⁵ »

Mais qu'en était-il il y a quelques siècles ? Le sexe a-t-il toujours été si constitutif de notre identité ?

Si la notion de binarité de genre existe depuis bien longtemps, la binarité dans le corps sexué n'est pas si vieille que ça puisqu'elle date seulement du XVIII^e siècle.

¹⁵ *L'arrangement des sexes*, Erving Goffman, La Dispute, 2002

Toutefois, dès l'Antiquité, les femmes sont jugées comme inférieures à cause du fonctionnement supposé de leur corps. Aristote, l'un des penseurs les plus influents, affirme que les citoyens libres, ici les hommes grecs, sont naturellement nés pour gouverner, tandis que d'autres, les esclaves et les femmes, existent pour se mettre à leurs services. Il désigne la femme comme un être manqué/manquant, un mâle estropié. À ce sujet, la théorie des fluides et des humeurs fondatrice de la pensée médicale antique statue que :

- le sperme est supérieur au lait maternel ;
- l'homme verse le sang de ses ennemis et il est naturellement maître de son corps, tandis que la femme, passive, le subit, puisqu'elle perd son sang lors des menstruations.

Il affirmera d'ailleurs : « *Un mâle est mâle en vertu d'une capacité particulière, une femme est femelle en vertu d'une incapacité particulière. [...] Le premier principe de la déviation, c'est la production d'une femelle au lieu de celle d'un mâle. [...] La femelle est comme un mâle mutilé, et les règles sont une semence, mais qui n'est pas pure : une seule chose lui manque, le principe de l'âme [...] Être du sexe féminin relève d'une infériorité de nature.* ¹⁶ »

Au moins, le décor est planté.

Les plus anciennes théories médicales voulaient que toutes les humain·es possèdent le même sexe. Dans le modèle du sexe unique, le corps dit féminin n'est qu'une variante, une version inachevée et imparfaite de celui de l'homme : le vagin est vu comme un pénis intérieur, l'utérus comme un scrotum, les ovaires comme des testicules.

En 1769, Denis Diderot, philosophe et encyclopédiste français, écrivait à ce sujet : « *La femme a toutes les parties de l'homme, et la seule différence qu'il y ait est celle d'une bourse pendante en dehors, ou d'une bourse retournée en dedans.* ¹⁷ »

Le siècle des Lumières accueille une technologie médicale plus pointue qui permet de tracer une délimitation plus fine des différences entre les sexes. Sont ainsi encouragés la recherche, puis l'exposé minutieux des dis-

¹⁶ *De la génération des animaux*, Aristote, 330-322 avant J.C

¹⁷ *Le rêve d'Alembert*, Denis Diderot, 1830

semblances sexuelles dans chaque os, muscle, nerf et veine. Plutôt que de considérer le corps des femmes comme une version imparfaite et inversée du corps masculin, le modèle binaire met l'accent sur le fait que les deux sont fondamentalement différents. Ici, la biologie se veut stratégique et sert à prouver les (in)capacités supposément inhérentes aux femmes et aux hommes, afin de justifier leur place et rôle dans la société.

S'il y a eu nécessité de séparer les sexes, de passer d'un modèle unique à binaire, c'est avant tout pour en renforcer les divisions en liant le corps au statut social.

La science n'est pas une entité toute puissante qui se joue en dehors des conflits sociaux. La science produit la société au même titre que la société produit la science, comme une réverbération de la pensée dominante.

Pour la sociologue française Christine Delphy, « *le genre précède le sexe*¹⁸ ». De cette façon, ce n'est pas la division des sexes qui crée les catégories binaires d'homme et de femme, mais bien le système hiérarchique et oppressif du genre, qui crée le besoin d'une différenciation sexuelle. En somme, le climat politique et idéologique, ainsi que le regard qu'on porte sur les rôles de genre, vont inévitablement influencer notre manière de comprendre et de théoriser le processus de sexuation.

La science n'est pas impartiale mais théorisée par des personnes humaines, donc faillibles, dont la production de connaissances sert plus ou moins directement le maintien d'une société inégalitaire. Ce n'est pas que l'anatomie humaine change au fil du temps, c'est simplement que plus la population scientifique se diversifie, plus nous en découvrons et en comprenons sur la biologie d'autres corps que ceux des hommes blancs et cisgenres.

*Différence d'aspect du mâle
et de la femelle d'une même espèce*

Ici, l'idée n'est pas d'être aveugle au **dimorphisme sexuel** ou de nier l'existence du sexe, mais de l'envisager comme un continuum plutôt que cantonné à deux cases.

¹⁸ *L'ennemi principal* T.2, *Penser le genre*, Christine Delphy, Syllepse, 1998

Nos existences, garantes du maintien de la binarité

Dans son essai *Delusions of Gender, How our minds, society and neurosexism create difference*¹⁹, Cordelia Fine nous interroge : « *Supposons qu'un·e chercheur·euse vous tape sur l'épaule et vous demande d'écrire ce que sont, selon les traditions culturelles, les hommes et les femmes. Regarderiez-vous lae chercheureuse d'un air absent en vous exclamant : "Mais qu'est-ce que vous voulez dire ? Chaque personne est unique et possède de multiples facettes, parfois même contradictoires, et avec un éventail tel de traits de personnalité au sein de chaque sexe, à travers les contextes, la classe sociale, l'âge, l'expérience, le niveau d'éducation, la sexualité et l'ethnicité, qu'il serait inutile et dénué de sens de tenter de cataloguer une complexité et une variabilité aussi riches dans deux stéréotypes grossiers" ? Non. Vous prendriez votre crayon et commenceriez à écrire. Jetez un coup d'œil aux deux listes issues d'une telle enquête, et vous vous surprendrez à lire des adjectifs qui ne dépareilleraient pas dans un traité du XVIII^e siècle sur les différents devoirs des deux sexes.*²⁰ »

Les stéréotypes sont là pour simplifier nos interactions avec le monde social. John Dovidio, professeur de psychologie à l'université du Connecticut aux États-Unis, explique : « *Lorsque vous êtes un animal social, vous devez être capable de distinguer qui est un ami et qui est un ennemi. Vous devez comprendre qui est membre de votre meute, qui est membre d'une meute différente.* » Cette habitude permet sans trop de réflexion, de classer l'Autre grâce à des caractéristiques communément associées à l'une ou l'autre des catégories de genre.

Même s'il est clair pour la plupart d'entre nous que tous les stéréotypes entourant les identités d'homme et de femme restent des clichés, des opinions toutes faites, sans véritable justification et souvent discriminantes, ceux-ci s'ancrent en nous, biaissant à un degré plus ou moins élevé nos manières de penser et d'agir. Il n'est, en effet, pas si facile de penser le monde et les individus qui le peuplent sans utiliser ce système de classification qui nous pousse irrémédiablement vers une approche essentialiste.

¹⁹ *L'illusion du genre : Comment notre esprit, la société et le neurosexisme créent la différence*, Cornelia Fine, W. W. Norton & Company, 2010

²⁰ Traduction personnelle, l'ouvrage étant uniquement disponible en anglais

L'essentialisme désigne ainsi toute philosophie qui affirme le primat absolu de l'essence sur l'existence. Autrement dit, chaque chose est définie par un ensemble d'attributs intrinsèques qui détermine ses conditions d'existence. L'essentialisme tue dans l'œuf toute volonté de s'extirper de ces définitions étroites.

Les approches queer et matérialiste permettent de s'éloigner de la vision réductrice que propose le mouvement essentialiste.

D'un côté, le concept de performativité développée par lae philosophe et théoricien·ne queer Judith Butler montre que le genre est loin d'être défini par un ensemble de propriétés statiques, mais qu'il est le résultat de l'imitation répétée de normes sociales. Concrètement, si beaucoup pensent que se comporter « comme un homme » ou « comme une femme » revient à extérioriser une identité de genre masculine ou féminine préexistante, la notion de performativité suppose l'inverse. Selon elle, la perception identitaire renvoyée ou ressentie dépend de la performance perpétuelle d'une forme de virilité ou de féminité. Cette performance de genre répétée depuis des millénaires devient si convaincante que ceux qui l'interprètent finissent par oublier qu'il s'agit d'un script et non de caractéristiques innées.

D'un autre côté, le concept de féminisme matérialiste issu de la pensée marxiste, analyse l'origine du patriarcat d'un point de vue systémique quand les rapports sociaux de sexe s'apparentent aux rapports hiérarchiques entre des classes sociales et non des groupes définis par leur biologie.

Ce que la binarité de genre tente de nous faire croire, c'est qu'il y aurait seulement deux catégories de personnes, des hommes et des femmes, dont la nature, le destin, les possibilités, le caractère, seraient gravé·es *in utero*, dès lors que lae médecin révèle la nature du sexe aux parents.

Et parce que la binarité de genre a apparemment une très bonne agence de com, on y croit, on achète et on se laisse convaincre que notre valeur augmente ou décroît objectivement, selon la manière dont nous sommes perçu·e dans le monde.

La binarité n'est qu'une question de pouvoir d'un parti sur un autre et le pouvoir réside dans l'habileté à faire d'une vision subjective, une théorie universelle.

En appréhendant la différence sexuée et genrée sous le prisme du sens commun, on n'ose pas la discuter, la questionner, la contredire. Or, sens commun n'est pas forcément vérité absolue. La normalité n'équivaut pas à la normativité. La normalité fait référence à une majorité numérique dans un groupe donné. La normativité désigne ce qui est érigé en position de valeur universelle de manière partielle, dans une société donnée. C'est un jugement subjectif qui, de surcroît, ne se base sur aucune donnée valable.

Avoir seulement deux options, ce n'est pas un choix, mais un dilemme. Et pour un sujet aussi intime que celui de notre identité, nous devrions toutes avoir la possibilité d'un consentement libre et éclairé, c'est-à-dire une source d'informations exhaustives à disposition, qui ne se contenterait pas de nous renseigner sur le rose et le bleu mais bien sur toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Tout comme l'intersexuation ébranle nos certitudes sur la binarité des sexes, les identités queer bouleversent nos croyances sur la binarité de genre. Mais qui sont ces personnes, ces hors-la-loi du genre²¹ qui transgressent les normes binaires en transitionnant d'une classe de sexe à une autre ?

²¹ Référence au livre *Gender Outlaw* de Kate Bornstein, sorti en 2013

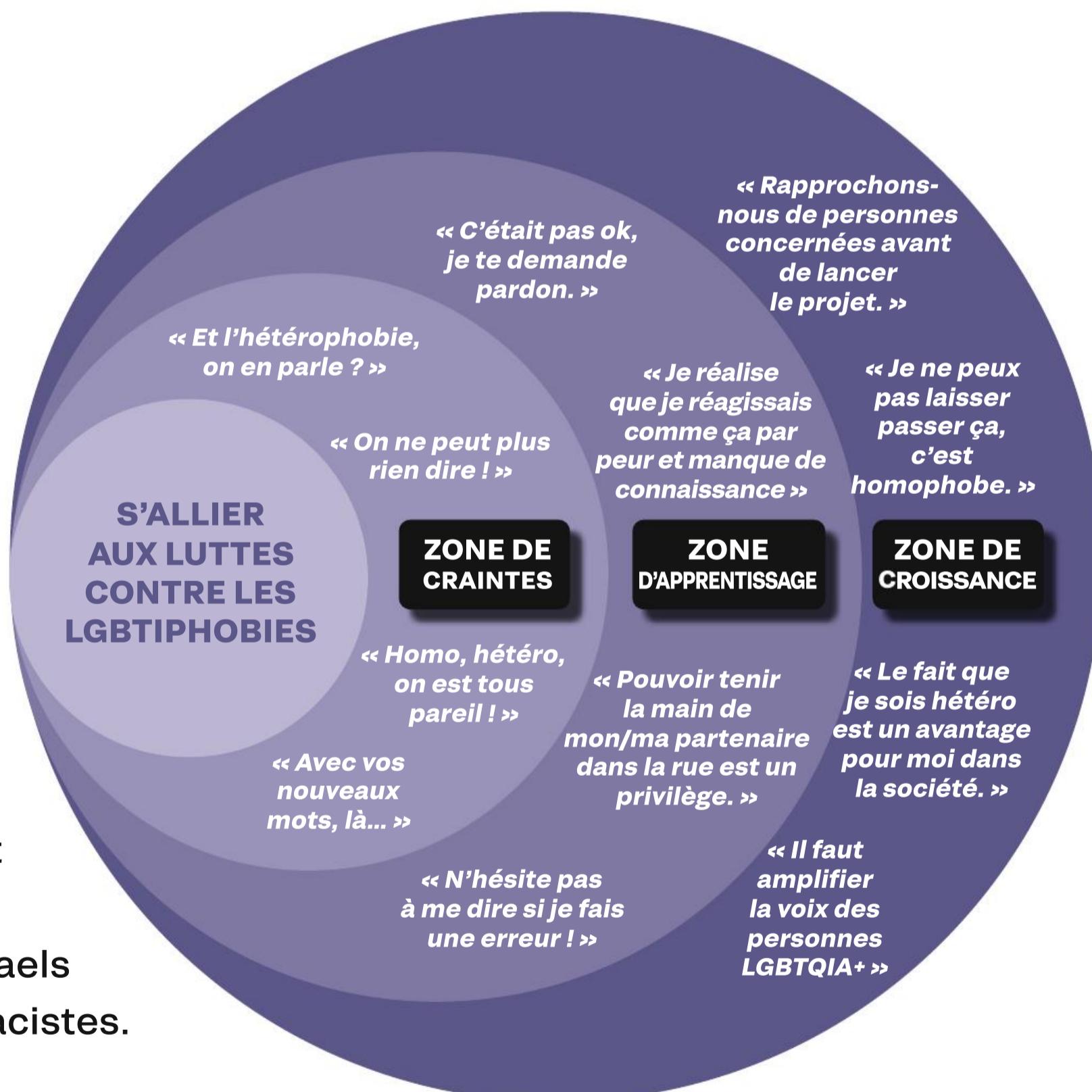
GUIDE :
**ÊTRE ALLIÉ·E
DES LUTTES
SOCIALES**

L'une des questions qu'on me pose le plus souvent, est la suivante : comment être un·e bon·ne allié·e ? S'informer c'est bien, mais comment met-on toute cette théorie en pratique ? Quelles sont les différentes étapes à suivre ?

Être allié·e, c'est d'abord un processus interne, un profond travail de désapprentissage pour s'affranchir de nos croyances, remettre en question nos biais et interroger nos priviléges. Beaucoup nous ont été insidieusement transmis·es depuis l'enfance pour qu'une fois adulte, nous les considérons comme allant de soi.

Devenir allié·e, c'est oser franchir le pas, quitte à perdre nos repères et notre immunité. Le chemin est long et sinueux, et nous ne partons pas toutes du même point. C'est ok. Rappelons que la déconstruction n'est pas un état, mais un processus en perpétuel mouvement.

P.-S. : la démonstration s'applique ici aux LGBTIphobies, mais elle peut aisément s'adapter à toutes les luttes sociales. Elles sont d'ailleurs inspirées des travaux de Sharon Michaels sur les questions anti-racistes.





INSTALLÉ·E DANS LA ZONE DE CRAINTES, JE PRÉFÈRE ME DIRE QUE LES LGBTIPHOBIES NE SONT PAS UN PROBLÈME POUR NE PAS AVOIR À ME REMETTRE EN QUESTION. POUR NE PAS RISQUER DE DEVOIR INTERROGER MES PRIVILÈGES, JE DISCUTE ET RELATIONNE QUASIMENT EXCLUSIVEMENT AVEC DES PERSONNES QUI ME RESSEMBLENT, PENSENT COMME MOI ET JE TROUVE LES AUTRES TROP RADICAUX.

POSITIONNÉ·E DANS LA ZONE D'APPRENTISAGE, JE PRENDS PEU À PEU CONSCIENCE DE MES BIAIS ET DE MON MANQUE DE CONNAISSANCE. DE CE FAIT, JE COMMENCE À M'INFORMER ET M'ÉDUQUER SUR LES LGBTIPHOBIES. JE ME RENDS COMPTE QU'IGNORER LEUR IMPORTANCE EST UN PRIVILÈGE. J'OSE ME REMETTRE EN QUESTION ET ÊTRE À L'ÉCOUTE DES PERSONNES CONCERNÉES.

ARRIVÉ·E DANS LA ZONE DE CROISSANCE, JE NE LAISSE PLUS PASSER LES ACTES ET PAROLES LGBTIPHOBES QUE J'ENTENDS ET J'EN PROFITE POUR FAIRE DE LA PÉDAGOGIE. JE ME REND COMPTE QUE J'AI INCONSCIEMMENT PU ET JE PEUX ENCORE PROFITER DE L'HÉTÉRO-CISSEXISME. JE TENTE DE LAISSER ET DE DONNER DAVANTAGE DE PLACE AUX PERSONNES LGBTQIA+.

Allié·e est un nom commun et un verbe. Et comme tout verbe, il pousse à l'action. Alors, en tant que personnes cishétéro, qu'est-ce que vous pouvez concrètement mettre en place ?

1. Être à l'écoute des personnes concernées, de leur vécu et de leurs expériences des LGBTIphobies.

Attention, le fait qu'une personne LGBTQIA+ partage son expérience avec vous ne vous autorise pas à poser des questions intrusives et indiscrètes, sauf s'iel vous informe explicitement que c'est OK.

2. Être OK pour déconstruire ses priviléges cishétéro ainsi que son rapport binaire à la sexualité et au genre. Au début, ça pique un peu, mais après, promis, c'est cool !
3. Vous éduquer par vous-même en lisant, écoutant, regardant du contenu pédagogique sur ces thématiques. Si c'est produit par des personnes concernées et/ou des associations, c'est encore mieux !
4. Reprendre et éduquer les personnes cishétéro de votre entourage, ne pas laisser passer les « blagues » ou remarques lgbtphobes. Parce qu'être alié·e, ce n'est pas seulement l'être en présence des concerné·es. C'est remettre en question ses relations, afficher son soutien publiquement et ne pas avoir peur d'en parler.
5. Ne pas se donner le droit d'employer certains termes utilisés par les membres de la communauté pour parler d'elleux-mêmes, tels que pd, gouine, transsexuel·le. Dans la bouche de personnes non-concernées, il s'agit d'insultes, dans la nôtre, il s'agit de réappropriation à des fins d'empouvoirement.
6. Utiliser le vocabulaire adapté, c'est aussi genrer et vous référer correctement aux personnes trans et/ou non-binaires en utilisant les bons prénoms et pronoms.
7. Si vous êtes responsable d'une structure, n'hésitez pas à embaucher des personnes LGBTQIA+ et/ou à rendre votre entreprise *secure* et inclusive pour elleux.

Pour rappel : un quart des personnes trans ont perdu ou se sont vu refuser un emploi en raison de leur identité de genre, ce qui a pour conséquence d'accentuer leur ostracisation et leur précarisation.

8. Donner de l'argent, dans la mesure de vos moyens, à des associations ou participer à des cagnottes qui soutiennent les personnes LGBTQIA+ précarisées.
9. « *Si vous aimez mieux une bonne action au grand jour qu'à l'ombre, c'est que vous avez plus de vanité que de générosité dans le cœur* », a un jour déclaré, Felix Bogaerts, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

Ce n'est donc pas la peine de vous vanter d'avoir fait un don à une association ou d'avoir repris un collègue de bureau. C'est rajouter à la charge mentale déjà bien lourde des concerné·es la nécessité de vous féliciter, et ce n'est pas OK.

MÊME APRÈS VOUS ÊTRE ÉDUQUÉ·E SUR LE SUJET, RAPPELEZ-VOUS QUE VOUS N'ÊTES QU'ALLIÉ·E, C'EST-À-DIRE UNE PERSONNE SENSIBILISÉE À UNE CAUSE, QUI LA SOUTIENT PAR DES ACTIONS CONCRÈTES, SANS POUR AUTANT ÊTRE CONCERNÉE.

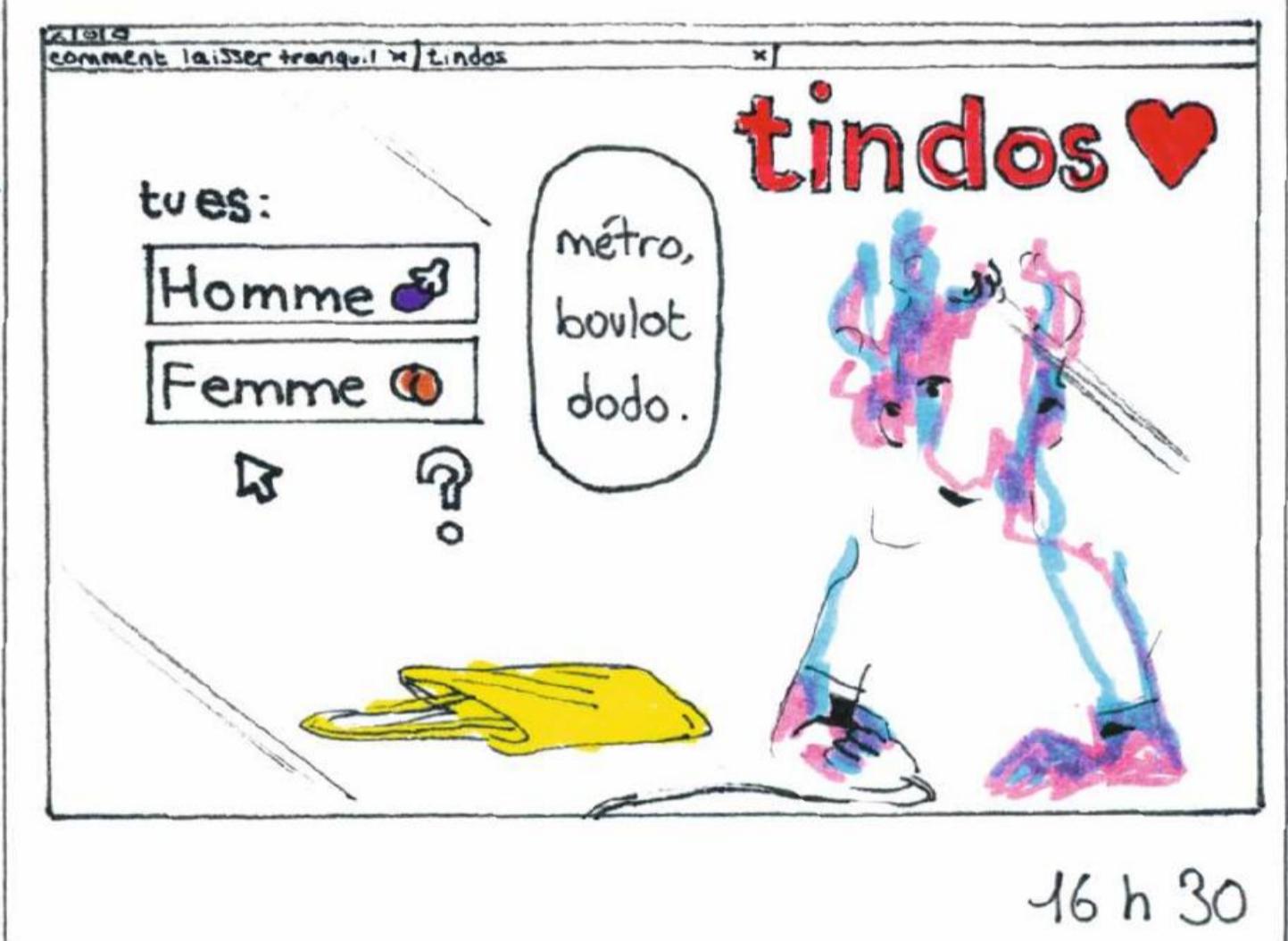
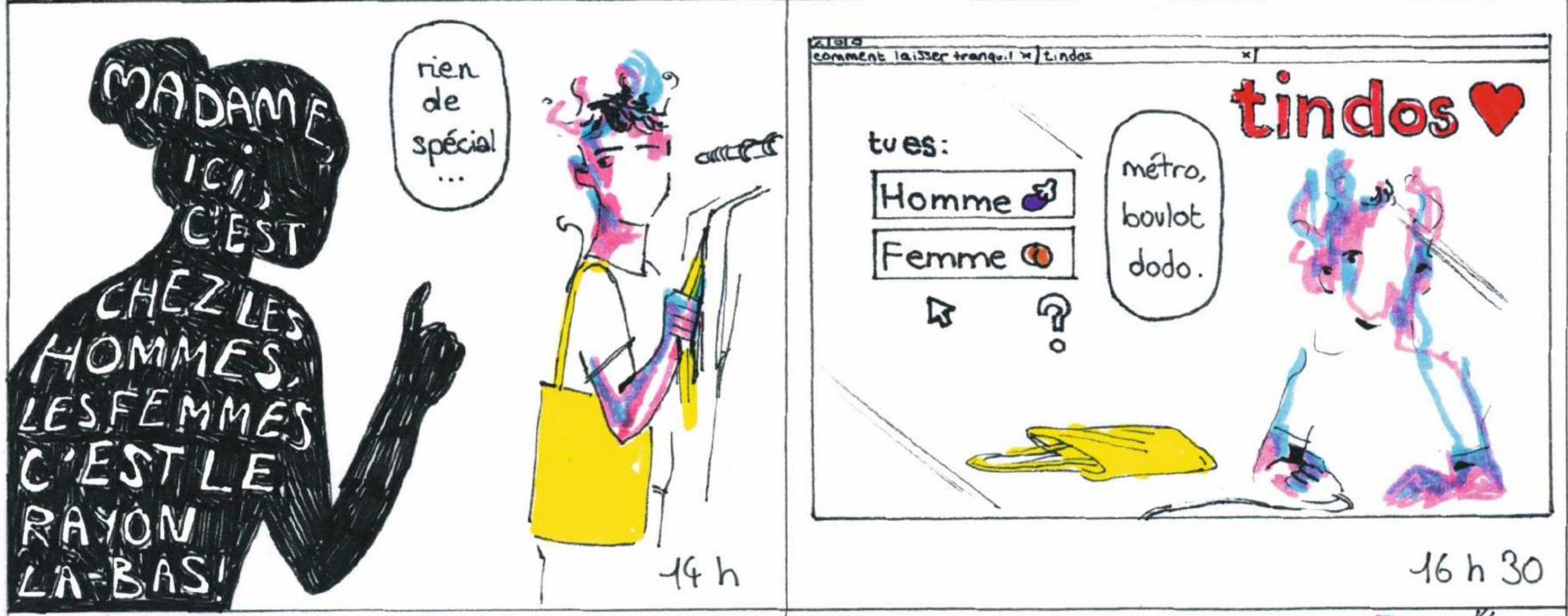


10. Relayer la parole des concerné·es sur les réseaux sociaux mais aussi hors-ligne en mettant à profit vos priviléges qui vous donnent accès à une plus large audience. Toutefois, tentez de ne jamais parler à la place ou au nom de.
11. Respecter le désir de non-mixité (groupes de paroles, cortège de manifs, etc.) et comprendre la nécessité de ces espaces qui offrent aux personnes LGBTQIA+ un sentiment de sécurité très précieux, puisque rare au quotidien, des moments d'adelphité où tout le monde parle le même langage
12. Ne pas vous auto-proclamer allié·e, cela n'a absolument aucune valeur, surtout si c'est pour impressionner un·e éventuel partenaire.

« Je me suis toujours demandé pour quoi quelqu'un·e n'agit pas à propos de cela. ... Et puis je me suis souvenue que j'étais quelqu'un·e. »
Lily Tomlin

Chapitre 8

LES TRANS- IDENTITÉS



Ces dernières années marquent une recrudescence des violences transphobes ordinaires, symboliques et institutionnelles. Sujet de toutes les controverses, boucs émissaires idéaux, les personnes trans se voient accusées de tous les maux. L'ignorance en la matière est abyssale. Nombre de ceux qui critiquent n'ont aucune idée des réalités qui se cachent derrière l'épouvantail trans qu'ils ne manquent pourtant pas de secouer pour faire peur à tout le monde.

Les lgbtiphobies sont en partie dues à un manque de réelles connaissances sur ces sujets. Alors, reprenons ensemble depuis le début.

Le terme « transgenre » et sa définition moderne ne sont apparus qu'à la fin du xx^e siècle, cependant des individus correspondant à cette description ont existé dans toutes les cultures et tout au long de l'histoire sous d'autres appellations.

Travestissement, transsexualisme, transidentité...

Si ces termes ont été utilisés tour à tour pour parler des personnes trans et se confondent encore aujourd'hui, tous ne sont plus forcément d'actualité.

Afin de mieux comprendre les enjeux du vocabulaire trans et d'en appréhender les rouages et les impacts éventuels, remontons quelques années en arrière. Rappelez-vous, au début du xx^e siècle, les médecins (principalement les psychiatres, sexologues ou endocrinologues) se sont donné comme mission de classifier ceux qui dévient des normes sexuelles et de genre. Juste avant la Seconde Guerre mondiale, l'un deux, Magnus Hirschfeld, sexologue allemand, lui-même juif et homosexuel, crée une clinique, *l'Institut für Sexualwissenschaft*¹, afin d'accueillir les invertis et autres « intermédiaires sexuels », ceux qui ne sont pas conformes aux attentes **dyadiques**, cisgenres et hétérosexuelles². Ici, l'histoire relative aux personnes transgenres est étroitement liée à celle de l'homosexualité. **Non-intersexes**

À l'époque, les personnes qui ont une expression de genre non conforme à leur corps sexué sont toutes regroupées dans la catégorie du travestisse-

¹ L'Institut de recherche sexuelle à Berlin, en Allemagne

² Ici, « dyadiques », « hétérosexuelles » et « cisgenres » sont utilisés pour des raisons de compréhension. Toutefois, ces termes n'existaient pas à l'époque

ment. Dès 1918, Hirschfeld définit le travestissement comme le désir d'exprimer son genre en opposition à celui qui a été déclaré à la naissance. Cinq ans plus tard, il remplace ce terme par celui de *Transsexualismus*³ pour signifier ce qu'il considère être un trouble d'ordre sexuel. Le besoin de labeliser, et donc de pathologiser, est selon lui une manière de poser un cadre médical pour fournir à ses patient·es l'accompagnement nécessaire : hormonothérapie, chirurgies d'affirmation de genre et soins postopératoires.

Alors que ses collègues cherchent à guérir cette supposée pathologie psychiatrique, il a la volonté de soutenir ses patient·es sur le chemin de leur vérité. Ce modèle de soin appelé, Thérapie de l'adaptation, marque les prémisses de ce qu'on nomme aujourd'hui *l'approche transaffirmative* allant elle aussi dans le sens de **l'autodétermination**. *Expertise de la personne trans sur son identité*

S'en suivent les opérations des désormais célèbres Dora Richter, première femme trans à bénéficier d'une chirurgie génitale, et Lili Elbe, peintresse danoise, ayant inspiré le film *The Danish Girl* sorti en 2015.

Malheureusement, peu de traces des travaux de l'Institut demeurent, puisque les livres et autres documents qui s'y trouvaient ont été détruits lors de l'autodafé perpétré par les nazis en 1933. Ce sont des années d'histoire et d'avancées sur les techniques d'accompagnement des personnes transgenres parties en fumée qui auraient incontestablement facilité leur prise en charge par la suite.

Si c'est Hirschfeld qui est le premier à introduire ces termes, l'usage des mots « transsexuel·le » et « transsexualisme » s'impose bien plus tard, en 1949, des suites de l'article « Psychopatia Transexualis » rédigé par le médecin Oliver Cauldwell dans la revue *Sexology*. Il y parle d'une condition héritée génétiquement qui, combinée à une enfance dysfonctionnelle, entraînerait une immaturité mentale. On peut y lire très exactement ceci : **« Lorsqu'un individu ne parvient pas à mûrir conformément à son statut biologique et sexologique, il est mentalement déficient. [...] Lorsqu'un individu affecté psychologiquement de manière défavorable décide de vivre et d'apparaître comme un membre du sexe auquel il n'appartient pas, cet**

³ « Die intersexuelle Konstitution », Magnus Hirschfeld, *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen*, 1923

individu est ce que l'on peut appeler un transsexuel psychopathe. Cela signifie simplement que la personne est mentalement malsaine et que, pour cette raison, elle désire vivre comme un membre du sexe opposé. »

AVEC CE TYPE D'ÉCRIT FONDATEUR, ON COMPREND POURQUOI LE PARADIGME TRANS A MIS TANT D'ANNÉES À ÉVOLUER !



Après la guerre, l'héritage d'Hirschfeld est perpétué, entre autres par Harry Benjamin, endocrinologue allemand et américain. Il est l'auteur de *The Transsexual Phenomenon* qui définit le transsexualisme comme « *le sentiment d'appartenir au sexe opposé et le désir corrélatif d'une transformation corporelle* ⁴ ».

Si le sexologue allemand pensait ces trois notions connectées, Benjamin va distinguer l'homosexualité du travestissement et du « transsexualisme », et établir, pour ce dernier, les prémisses d'une classification médicale.

En 1973, l'Association Américaine de Psychiatrie raye l'homosexualité de sa liste des maladies mentales à l'occasion de la révision du DSM⁵. Le « transsexualisme » y apparaît pour la première fois en 1980 en tant que diagnostic distinct, sous une nouvelle catégorie : les troubles psychosexuels.

Le DSM IV de 1994 ne mentionne plus le « transsexualisme », mais parle de « troubles de l'identité sexuelle » (*Gender Identity Disorder* ou GID) qu'il place juste derrière les paraphilic. → Déviations/perversions sexuelle

La dernière version en date, le DSM V, remplace le terme « troubles de l'identité sexuelle » par celui de « dysphorie de genre »

sentiment de souffrance et de détresse lorsque le genre vécu ne correspond pas à celui assigné

L'autre ouvrage médical de référence, la CIM-9 (*Classification Internationale des Maladies*), introduit le diagnostic du « transsexualisme » en 1978. Il faudra attendre la dernière version, entrée en vigueur en 2022, pour que

⁴ *The transsexual phenomenon*, Harry Benjamin, The Julian Press, 1966

⁵ *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, soit, en français, *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*

les personnes trans passent du chapitre des troubles mentaux à celui des conditions liées à la santé sexuelle, le tout accompagné d'un nouveau terme : l'incongruence de genre.



En France, comme partout dans le monde, les personnes trans ont alors peu d'endroits pour habiter pleinement leur identité. C'est le plus souvent la nuit, dans les bars, et notamment les cabarets transformistes, que les femmes trans trouvent refuge. On compte parmi les pionnières les célèbres Coccinelle et Bambi, qui débutent leur carrière dans les années 1950. Comparativement aux autres pays, la France est en retard dans le domaine médical, obligeant les personnes trans désireuses de se faire opérer à le faire dans des pays limitrophes.

Dans les années 1960, excepté quelques arrêtés de police stipulant l'interdiction pour une personne perçue comme homme de porter une perruque, une jupe ou encore des talons hauts, aucune loi ne régule encore le parcours trans. Si les opérations ne sont pas encore maîtrisées sur le territoire français, et que la prise d'hormones est plus ou moins accessible, le changement d'état civil, lui, peut se faire sur simple déclaration.

La belle époque !

**LE
SAVIEZ-
VOUS**



En France et au Royaume-Uni, c'est à cause du mariage entre un homme cisgenre et une femme transgenre que les gouvernements ont décidé d'interdire l'accès au changement de sexe à l'état civil pendant de longues années. Preuve étant que l'existence trans dérange dès lors qu'elle risque d'ébranler les structures de pouvoir (ici, l'institution du mariage).

Avec la présence inédite de personnes trans dans la sphère médiatique et une demande de prise en charge chirurgicale croissante, la France décide enfin de s'emparer du dossier avec la création d'un protocole officiel en 1979. Son objectif principal est alors de distinguer ce que les médecins considèrent comme les « vrai·es transsexuel·les » des faux·sses, d'où la nécessité de conditionner sévèrement l'accès au parcours.

Dix ans plus tard, la Haute Autorité de Santé (HAS) publie un rapport préconisant la mise en place d'équipes pluridisciplinaires pour garantir un parcours de soin fixé au préalable. À ces fins, la Société Française d'Études et de prise en Charge du « Transsexualisme » (SoFECT), créée en 2010, occupe toujours une position dominante et quasi exclusive dans l'accès aux transitions. Elle est peu appréciée des associations trans à cause de son protocole de soin extrêmement normé, balisé par des positionnements et pratiques transphobes et accompagné d'admissions arbitraires et aléatoires.

PARMI CES CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ AU PARCOURS, ON TROUVE
LA « CRÉDIBILITÉ ES THÉTIQUE», QUI C ONSISTE À TENTER DE
SAVOIR SI UN INDIVIDU SERA SUFFISAMMENT CRÉDIBLE UNE FOIS
LE PARCOURS TERMINÉ, HIST OIRE QUE ÇA VAILLE LE C OUP,
QUAND MÊME...



Colette Chiland, ex-présidente d'honneur de l'association, déclarait dans un article : « [...] S'est développé un mouvement “ transgenre ” ou “ trans ” qui se définit comme n'ayant plus rien à voir avec les transsexuels calmes, bien élevés et cachés, attendant poliment que des juges et des professionnels médicaux libéraux leur donnent le traitement bienfaisant dont ils avaient besoin pour poursuivre leur vie dans l'ombre de la société normale ».

Depuis quelques années, l'association tente de faire peau neuve en se renommant dans un premier temps FPATH, pour s'aligner sur la WPATH, l'association professionnelle mondiale pour la santé des personnes transgenres, puis, plus récemment, Trans-Santé.

Si depuis 2009 en France, et 2019 selon l'Organisation mondiale de la Santé, les transidentités ne sont plus considérées comme des pathologies psychiatrique, un long chemin reste encore à parcourir pour obtenir une prise en charge pleinement respectueuse des identités trans.

Désormais, on ne parle plus de « transsexualisme » ni de « transsexualité » ou de personnes « transsexuelles », mais bien de transidentités et de personnes transgenres ou trans. D'une part parce que l'histoire de ces termes est profondément liée à celle de la psychiatrie, et d'autre part parce qu'ils renvoient à la dimension sexuelle alors qu'il s'agit avant tout d'une question identitaire. Cependant, certaines personnes trans utilisent encore ces termes pour parler d'elles-mêmes, ce qui pour toutes les raisons évoquées plus haut, ne sous-entend pas que vous pouvez en faire de même si vous n'êtes pas concerné·es.

Fort heureusement aujourd'hui, de plus en plus de praticien·nes de santé sont formé·es à l'approche transaffirmative construite sur une vision non binaire et non pathologisante du genre, misant avant tout sur le respect de l'autodétermination et l'expertise des personnes trans sur leur propre vie.

Mais au-delà de la sphère médicale, que sait-on réellement des personnes transgenres ?

Des décennies de représentations trans

Depuis le début des années 2010, la visibilité des personnes trans ne fait qu'augmenter. Elles font la couverture des magazines, défilent pour les plus grandes maisons de couture et leurs histoires sont (souvent mal) racontées au cinéma ou dans les séries. Cependant, selon un récent sondage⁶, un peu plus de 70 % des interrogé·es ne connaissent pas personnellement de personne transgenre. À croire qu'elles n'existeraient que dans nos postes de télévision, nos feeds Instagram ou imprimées sur du papier glacé !

Terme non génré pour désigner la sororité/ fraternité/solidarité entre semblables

Pourtant, ce sont nos parents, **nos adéphes**, nos collègues de bureau, nos voisin·es, nos ami·es, nos amant·es. Ce sont des enfants de 8 ans et des grands-parents de 80. Ce sont des individus de confession juive, musulmane, catholique ou des athés. Ce sont des personnes gays, hétéros ou asexuelles.

⁶ Morning Consult X Trevor Project, new poll of 03/31/2022

Ce sont des stars de cinéma ou de la musique, des ouvrier·es, des influen-
ceur·ses, des médecins, des travailleur·ses du sexe, des professeur·es, des serveur·ses ou des boulanger·es. Les personnes trans ne sont pas à profil unique et pourtant, ce sont souvent les mêmes représentations qui nous sont servies sans cesse dans chaque film ou reportage abordant le sujet.

Il est primordial de se méfier des perceptions trop simplistes et souvent fausses que nous avons des individus, des cultures ou des communautés, parce que nous ne possédons qu'une version de l'histoire, souvent celle racontée par les non-concerné·es.

Les personnes trans ne font pas exception et subissent elles aussi tous ces présupposés. En hyper-vigilance constante, elles sont alors dans l'obligation d'anticiper les retombées de leur visibilité grandissante, régie par les universitaires, les médecins, les réalisatrices et autres journalistes qui dépeignent de manière stéréotypée leurs réalités.

Malgré cette illusion de programmes tous publics, les productions audiovisuelles sont souvent créées pour une audience blanche, cisgenre et hétérosexuelle. À l'instar du *male gaze* évoqué dans le chapitre 6, existe le *cis gaze* pour satisfaire la curiosité des personnes cisgenres dans un langage qu'elles peuvent et veulent bien comprendre. Ce regard crée ainsi des personnages aux antipodes de la cisidentité pour s'assurer que le public ne s'y identifie pas.

Cependant, il est indéniable que l'industrie culturelle commence doucement à produire des représentations plus justes des transidentités, avec des personnages comme Sofia Burset dans *Orange Is The New Black*, Jules Vaughn dans *Euphoria* ou encore Blanca, Angel, Candy ou Elektra dans *Pose*. Le point commun de toutes ces productions ? Derrière ces rôles-clés se cachent Laverne Cox, Hunter Schafer, Michaela Jaé Rodriguez, Indya Moore, Angelica Ross et Dominique Jackson, trans à la scène comme à la ville. Et cela change tout.

Depuis les années 1960, les médias font, la plupart du temps, jouer des acteur·rices cisgenres dans les rôles trans.



EUH... INCARNER N'IMPORTE QUI,
C'EST LE PRINCIPE D'ÊTRE ACTEUR,
EN FAIT ! JE VOIS PAS OÙ EST
LE PROBLÈME !

Si ce postulat s'entend, l'image renvoyée et retenue par les spectateurices est celle qu'être trans n'est rien de plus qu'un déguisement, un rôle, une fantaisie. C'est particulièrement vrai lorsque des acteurs cis de grande renommée, comme Eddie Redmayne dans *Danish Girl* ou Jared Leto dans *Dallas Buyers Club*, jouent le rôle de femmes trans. Puisqu'il est difficile d'oublier l'acteur derrière le masque, cette pratique perpétue l'idée qu'une personne trans ne serait rien de plus qu'une fraude, qu'il suffirait de mettre une perruque, une robe et de caricaturer la féminité - essentialisant au passage toutes les femmes trans ou cis. Il y a pourtant une profondeur dans l'expérience trans qui ne peut être exprimée correctement que par ceux qui la vivent.

Depuis les années 1960, les films et séries dépeignant des personnages trans produisent principalement quatre types de réactions chez ceux qui les regardent :

- **Le dégoût, la trahison** : les comédies présentent souvent les personnages transféminins comme ayant « piégé » les protagonistes, telles des prédatrices sexuelles qui forceraient les hommes hétéros à coucher avec elles. La révélation de leur transidentité provoque alors le rejet ou le dégoût.

Exemples : *Ace Ventura*, *Nip/Tuck*, *The Crying Game*

- **Le rire** : l'un des ressorts comiques les plus utilisés dans les comédies des années 1980-90 a été la figure de « l'homme en robe ». À chaque fois qu'un des personnages masculins pénétrait travesti dans le champ de la caméra, des rires pré-enregistrés se faisaient entendre. Ici, l'humour se cache à la fois dans la ridiculisation de la pratique du travestissement, mais surtout dans le fait qu'un homme pourrait vouloir, même pour une courte période, décider de s'habiller, de se comporter et de vivre « comme une femme ». Ainsi, voir à quel point le personnage masculin peine à adopter les codes dits féminins semble rendre la scène encore plus drôle.

Il faut garder en tête que même lorsque les films ne parlent pas très clairement du sujet, même lorsque le personnage n'est pas trans mais travesti, qu'il s'agit d'un homme cisgenre en perruque et talons, l'imaginaire collectif associe ce qu'il se passe à l'écran aux transidentités, et cela ne fait que brouiller les esprits.

Exemples : *Madame Doubtfire, FBI : Fausse blondes infiltrées, Tootsie, Big Mamma*

▪ **La peur :** dans les thrillers ou les films d'horreur, nombreux sont les tueurs en série qui se travestissent pour tuer. Si pour certains, cela n'est qu'une histoire de tenue vestimentaire, pour d'autres, le « diagnostic trans » fait entièrement partie du scénario pour étayer le caractère psychotique du personnage.

Exemples : *Psychose, Le Silence des agneaux*, ou encore *Pulsions* (dont le titre original est *Dressed to Kill*, soit « habillé pour tuer »)

▪ **Le misérabilisme :** les personnages trans sont dépeints comme solitaires, en souffrance et obsédés par leur corps et leur transition. Longtemps, les femmes trans ont été cantonnées aux rôles de travailleuses du sexe, souvent brutalement assassinées. En résulte de la pitié de la part de l'audience ou le sentiment d'une fin bien méritée.

Exemples : *Boys Don't Cry, Danish Girl, Girl*

À quelques exceptions près, les personnages trans dans les films et les séries ne sont là que pour servir de caution inclusive ou voyeuriste, le scénario ne leur offrant rien de plus qu'une intrigue autour de leur transidentité. Où sont les rôles trans centrés autour de leurs histoires d'amour, d'amitié, ou de leurs carrières ?

À l'instar des œuvres de fiction, les médias d'informations ne parviennent pas non plus à offrir une représentation digne du sujet⁷. Encore aujourd'hui, ils débattent des identités trans, mégenrent régulièrement celleux qui meurent ou qui se suicident, et participent à la propagation d'une panique morale quant à un hypothétique lobby LGBT/trans qui endoctrinerait la jeunesse.

⁷ L'Association des Journalistes LGBT (AJL) a sorti en février 2023 une étude sur le traitement médiatique des transidentités après avoir analysé plus de 400 articles. Les résultats sont loin d'être satisfaisants puisqu'on observe un manque flagrant de rigueur dans le traitement du sujet pour 44 % d'entre eux

L'influence des représentations médiatiques n'est pas à prendre à la légère. Elle participe en grande partie à la mise en place de notre cartographie du monde. Ainsi, ceux qui sont mal représenté·es le sont également dans l'imaginaire collectif.

Cela impacte non seulement les personnes cis pour qui se dessine une histoire trans déformée, mais aussi les personnes trans qui ne parviennent pas à trouver de figures identificatoires et sont effrayées du type de représentations auxquelles elles ont à faire face.

Il est donc impératif de s'atteler à une réforme radicale des représentations qui permettrait :

- aux personnes trans de s'identifier, de se projeter et de mettre des mots sur leur identité ;
- aux personnes cis de se rappeler que les personnes trans existent, d'en avoir une image plus claire et diverse et de mieux appréhender leurs réalités.

Le regard cis, tout comme le regard masculin, se prétend universel et dégagé de tout projet politique alors qu'il n'en est rien.

C'est en partie à cause de lui qu'avant même de rencontrer des personnes trans, les personnes cisgenres ressentent à leur égard de manière plus ou moins consciente du dégoût, de la pitié, de la fascination, ou bien encore de la méfiance voire de la peur, et parfois tout cela mélangé. Tout est fait pour ôter l'humanité du personnage trans afin d'accentuer sa différence.

Alors, tant que les scénaristes et les journalistes ne prendront pas la peine de faire appel aux principaux·les concerné·es, devant et/ou derrière la caméra, ou d'engager des consultant·es pour s'assurer que l'image renvoyée est la plus juste possible, les représentations médiatiques resteront approximatives, voire discriminantes, accentuant ainsi les risques de mise en danger de la population trans.

Comme l'explique très justement Lexie, chercheuse et militante transféministe dans son livre *Une histoire de genres*, « *Si ne pas savoir n'est jamais une honte, cela implique nécessairement une non-légitimité à s'exprimer. Il n'y a rien de méprisant dans cette affirmation : une personne qui ne connaît rien en mécanique ne peut simplement pas réparer une voiture* ;

une personne qui ne parle pas le coréen ne peut pas émettre de jugements ou d'analyses pertinentes quant à la grammaire ou la stylistique d'un texte en coréen. Il en va de même avec des sujets sociologiques comme les transidentités.⁸ »

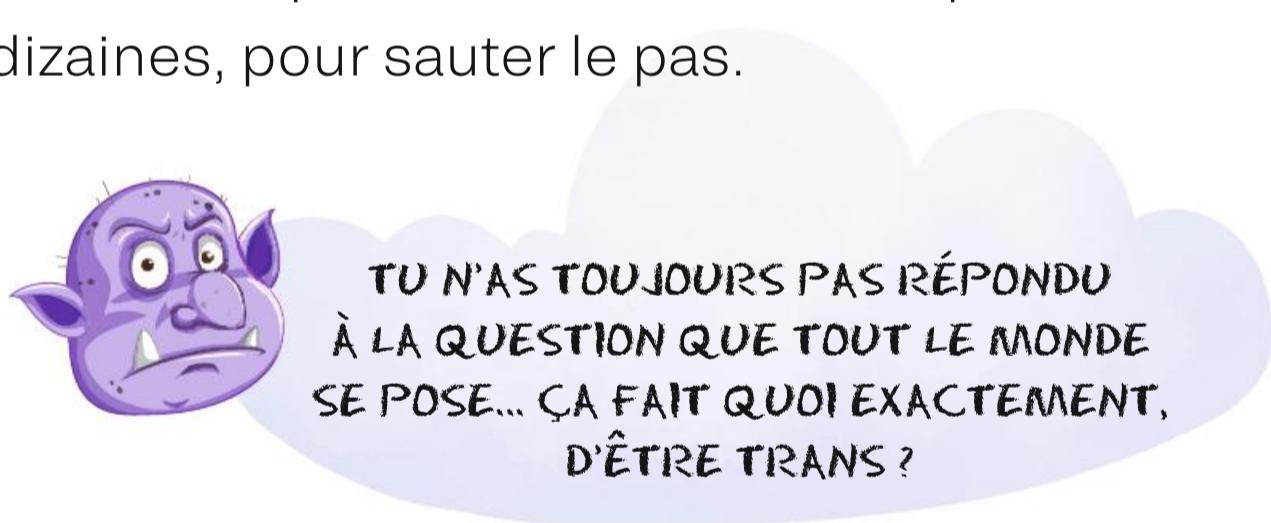
Mais alors, puisque les représentations médiatiques ne parviennent pas à capturer une image authentique des transidentités, qu'est-ce que cela signifie être trans ?

La transitude

La transitude, dérivée du terme anglais *transness*, désigne l'être trans, son existence en tant que telle. Comme pour beaucoup d'autres aspects de l'identité (la classe, la race ou la religion), il n'y a pas qu'une seule façon d'être trans.

Parler de transidentités au pluriel ou écrire trans* avec une astérisque permet de représenter la pluralité des transitudes.

Quoi qu'en disent les protocoles officiels, il n'y a pas d'âge pour comprendre qu'on est trans, ni pour débuter une transition. Si pour certain·es, il s'agit d'une évidence depuis l'enfance (sans forcément disposer des mots adéquats pour se dire), pour d'autres, il faudra patienter des années, parfois plusieurs dizaines, pour sauter le pas.



Imaginez que nous recevions toutes une paire de chaussures à la naissance. La plupart des gens porteront cette paire toute leur vie sans problème, sans douleur et donc sans se plaindre. Pour d'autres, les chaussures offertes ne seront pas adaptées parce que trop grandes ou trop serrées. Cet inconfort peut se conscientiser très rapidement, tout comme il peut prendre plusieurs années à apparaître. Il y a tout un tas de raisons pour lesquelles certain·es mettent davantage de temps à s'en rendre compte :

⁸ *Une histoire de genres*, Lexie, Marabout, 2021

- ne pas avoir les mots justes à disposition pour formuler leur malaise ;
- ne pas oser s'exprimer, parce qu'autour d'elleux tout le monde semble très à l'aise dans ses chaussures ;
- être tellement habitué·es à l'inconfort, qu'iels partent du principe que tout le monde a mal aux pieds et que ce n'est donc pas à remettre en question.

Tôt ou tard, la plupart de celleux qui ne se sentent pas à l'aise décideront d'acheter de nouvelles chaussures qui leur conviennent mieux ou d'y faire des ajustements pour mieux exprimer leur identité.

Sur ces questions, le discours médiatique et politico-social insiste sur le fait que les chaussures qu'on nous donne sont celles avec lesquelles nous devons vivre, même si elles ne nous vont plus et nous font souffrir. Les personnes qui osent en changer sont très peu ou très mal représentées. Par conséquent, peu savent qu'il existe d'autres options et qu'il est possible de trouver sa place lorsqu'on sait être attentif·ve à ses besoins.

Dès lors, celleux qui sont à l'aise dans leurs baskets ont un immense privilège. Non seulement iels ne connaissent pas l'inconfort, mais surtout, iels ne sont pas confronté·es aux obstacles inhérents au changement.

Chaque parcours est différent. Ainsi, le processus de transition, s'il a lieu, débute dès lors qu'une personne conscientise son inconfort dans son genre assigné ou réalise son bien-être dans un autre.

C'est un parcours coûteux aussi bien financièrement que socialement qui n'est de fait pas accessible à toutes. Les risques tels que la discrimination, la stigmatisation ou les violences sont réels et souvent connus des personnes qui s'engagent dans cette voie. Sachant cela, la décision de démarrer sa transition ne se prend pas à la légère, il est donc absolument insensé de penser qu'il s'agit d'un phénomène de mode ou d'une tendance suivie aveuglément.

TU TOURNES AUTOUR DU POT
DEPUIS TOUT À L'HEURE...
CONCRÈTEMENT,
ÇA SE PASSE COMMENT
UN PARCOURS TRANS ?



FOCUS SUR LES PARCOURS DE TRANSITION

Rappels importants

Il n'existe pas de transition parfaite ou universelle, pas d'étapes obligatoires, ni même de manière préférable de procéder.

La réussite d'une transition dépend uniquement de l'appréciation de la personne concernée.

Chacun·e possède la libre disposition de son corps et de son identité et a de fait le droit de les façonner comme iel l'entend avec ou sans transition sociale, administrative et/ou médicale.

Un parcours n'a pas à être linéaire, il peut s'interrompre ou se modifier à tout moment.

Une personne trans n'est pas moins valide si elle ne passe pas par toutes ces étapes.

Si elle est communément qualifiée de « transition de genre », il est important de rappeler qu'il ne s'agit pas pour autant d'un changement d'identité de genre. L'identité, si elle peut s'affiner en cours de route, est déjà présente au début du processus. L'objectif du parcours est de pouvoir être reconnu·e et considéré·e dans son véritable genre qu'il soit masculin, féminin ou non-binaire.

Il existe trois types de transition :

• La transition sociale

La transition sociale fait référence à un certain nombre de changements mis en place dans le but d'être reconnu·e par les autres comme appartenant à son genre réel :

- le *coming out*, soit l'annonce officielle de sa transidentité ;
- demander à être genré·e et prénommé·e correctement ;
- modifier son apparence via un changement de style vestimentaire ou capillaire.

C'est à la fois un moment d'affirmation de son genre et un temps propice à son exploration. Les per-

sonnes trans peuvent tout à fait expérimenter plusieurs prénoms/pronom et diverses esthétiques, pour éprouver ce qui leur semble le plus ajusté. La transition sociale peut se faire à tout âge. Toutefois, afin de s'éviter davantage de discriminations et de violences, certaines personnes décident d'attendre de commencer leur transition médicale.

• La transition administrative

Deux grandes étapes jalonnent le parcours de transition administrative :

▪ **Le changement de prénom** d'abord, qui peut s'effectuer en mairie et ne demande aucun justificatif pour être accordé. Il peut également être demandé par une personne mineure avec l'accord de ses représentant·es légaux·les.

▪ **Le changement de sexe à l'état civil** (CEC), s'effectue au tribunal judiciaire avec ou sans avocat. Afin de l'obtenir, il est nécessaire de composer un dossier en trois exemplaires comprenant :

- La requête, l'attestation d'un consentement libre et éclairé, le document attestant du changement de prénom (si effectué au préalable), la copie recto-verso de la carte d'identité, la copie de l'acte de naissance de moins de trois mois, plusieurs attestations de proches affirmant que la personne concernée vit bien dans son genre réel depuis X temps, la copie de documents contenant les prénoms et la civilité d'usage (abonnement téléphone ou tout autre courrier où figurent ces informations)

S'il est désormais illégal de demander des justificatifs médicaux (*loi de modernisation de la Justice du xxie siècle, Article 61-6, alinéa 3 ; Arrêt du 15 mars 2017 de la cour d'Appel de Montpellier ; Arrêt du 6 avril 2017 de la CEDH*), certains tribunaux refusent d'accorder le changement s'il n'y a pas d'attestation d'un·e psychiatre diagnostiquant une dysphorie de genre.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Jusqu'en 2016, il était nécessaire de se faire stériliser pour obtenir son changement d'état civil.
Ça ne nous rappellerait pas les procédures eugénistes discutées dans le chapitre précédent, ça ?

Une fois la demande acceptée, le genre peut être modifié sur les documents suivants :

- Acte de naissance, carte d'identité ou passeport, permis de conduire, numéro de sécurité sociale, livret de famille, acte de mariage, carte de crédit, fiches de paie, diplômes.

• La transition médicale

Au début du parcours, il est nécessaire de « choisir » entre la voie publique, dite officielle, et la voie privée. Malheureusement, la décision dépend souvent des moyens financiers dont dispose le patient·e.

Chaque équipe, qu'elle soit publique ou privée, est composée de soignant·es pluri-disciplinaires : psychiatres, endocrinologues et chirurgien·nes (plastique, gynéco et urologues).

L'accompagnement par l'équipe officielle ou par des professionnel·les non-sensibilisé·es requiert bien souvent l'obtention préalable de l'attestation d'un suivi psychiatrique de deux ans avec diagnostic de dysphorie de genre pour débuter le parcours.

Soyons clairs : depuis 2010, en France, les transidentités ne sont officiellement plus considérées comme une maladie psychique. Légalement, il n'est donc pas obligatoire d'être accompagné·e par un psychiatre. Les professionnel·les correctement informé·es n'exigent donc pas forcément cette attestation.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Certain·es praticien·nes demandent à leurs patient·es de se soumettre à un « test de vie réelle », qui consiste à évoluer dans leur genre véritable pendant plusieurs mois sans être sous hormones. Dans un premier temps, cela les oblige à faire leur *coming out*, alors qu'ils n'étaient peut-être pas encore prêt·es. Le décalage entre leur apparence et leur genre social les expose alors à d'innombrables violences. Pour les femmes trans notamment, certaines équipes pluridisciplinaires s'assurent qu'elles soient désirables et refusent celles qui sont « en femmes ménopausées, pas en femmes sexy »⁹.

Les soins médicaux liés à la transition sont, pour la plupart, pris en charge grâce à l'ALD-31 (Affection Longue durée hors liste). Il s'agit entre autres de :

- **L'hormonothérapie** : prescrite par un·e endocrinologue, un·e gynécologue ou un·e urologue, cela consiste pour les hommes trans à prendre de la testostérone (en gel ou par injection intramusculaire), et pour les femmes trans, à prendre des œstrogènes et si souhaité, un anti-androgène (pour bloquer la production de testostérone).
- **Les chirurgies** : les hommes trans peuvent faire une torsoplastie, une hystérectomie, une métadoïoplastie ou une phalloplastie. Les femmes trans peuvent passer par diverses chirurgies de féminisation faciale et/ou corporelles, et si elles le désirent, une vaginoplastie.
- **Les procédures non chirurgicales** : épilation définitive, séance d'orthophonie, tatouage après une torsoplastie ou une phalloplastie, etc.

Rappelons-nous que la totalité des procédures d'affirmations de genre a initialement été inventée pour les personnes cisgenres. Ce sont d'ailleurs elles qui, chaque année, en consomment le plus sans forcément le conscientiser.

LE SAVIEZ-VOUS ?

La phalloplastie, développée en Europe après la Première Guerre mondiale, était à l'origine destinée aux soldats mutilés sur le champ de bataille.

Et après ?

Janet Mock, autrice, productrice et militante trans, écrit dans ses mémoires : « *Ce que je veux que les gens réalisent, c'est que la "transition" n'est pas la fin du voyage. Oui, c'est une partie intégrante de la réalisation de qui nous sommes pour nous d'abord, les autres ensuite. Toutefois, il y a beaucoup de vie après. Ces histoires nous donnent de la visibilité mais ne parviennent pas à rendre compte de ce que sont nos vies au-delà de nos corps, de nos hormones, de nos opérations chirurgicales, de nos deadnames¹⁰ et de nos photos avant et après.¹¹* »

⁹ *Le sexe de mon identité. Comment la médecine prend en charge le changement de sexe ?, Clara Vuillermoz, reportage diffusé sur France 3 en 2012*

¹⁰ Prénom donné à la naissance qui n'est plus utilisé aujourd'hui

¹¹ *Redefining Realness, Janet Mock, Atria, 2014*

Dysphorie et euphorie de genre

La dysphorie de genre est définie par l'Association Américaine de Psychiatrie comme la détresse ressentie face à l'inadéquation entre le genre réel et le genre assigné. Fut un temps où « dysphorie de genre » était considérée comme un synonyme de transidentité. Les trans étaient des dysphoriques avant d'être des personnes. Aujourd'hui, nombre d'entre eux s'accordent à dire que cette définition est obsolète.

La dysphorie de genre et les transidentités sont des concepts occidentaux.

C'est une vision terriblement ethnocentré que de penser que s'éloigner de ses normes arbitraires équivaut forcément à de la souffrance.

La dysphorie, c'est l'intériorisation de la monstruosité présente dans le regard de l'Autre.

Les personnes trans ne sont pas malheureuses par défaut ou enclines à souffrir plus que les personnes cis. Pourtant, c'est à la fois représentatif de ce qu'en disent la plupart des médias, et l'une des conditions *sine qua non* pour obtenir le sésame qui permet d'entamer son parcours médical.

En les enjoignant à formuler un problème d'incongruence identitaire, les psychiatres leur font porter le poids et la responsabilité de leur souffrance. C'est à la fois profondément injuste et foncièrement incorrect.

Il est important de distinguer les notions de souffrance de celle de maladie. Si certaines personnes trans souffrent, ce n'est pas parce qu'elles sont malades, mais en raison de la stigmatisation et de la violence auxquelles elles sont confrontées au quotidien. Certaines ont perdu leurs proches, leur emploi ou encore leur domicile, d'autres subissent du harcèlement en ligne ou dans la rue, sont victimes de violences physiques ou voient leur identité constamment niée. Ce type d'expérience, subie de manière répétée, impacte durablement la santé mentale et physique de celui qui en fait les frais.

LE SAVIEZ- VOUS



Les personnes trans sont particulièrement soumises à ce qu'on appelle le stress minoritaire. Ce concept mis en lumière par Ilan H. Meyer, professeur à l'université de Columbia aux États-Unis, démontre que les individus issus de groupes minoritaires et marginalisés sont exposés à un niveau de stress dont les groupes dominants sont épargnés.

Cela s'explique par les nombreux préjugés, discriminations et violences auxquels les membres d'un groupe font face en relation directe avec leur position minoritaire dans la société.

Ces sévices font peser un fardeau disproportionné sur les épaules des personnes trans, et provoquent des séquelles importantes sur leur santé mentale et physique, pouvant s'apparenter à des symptômes de stress post-traumatique : insomnies, dépression, toxicomanie, instabilité de l'humeur, auto-mutilation, TCA, difficultés professionnelles ou scolaires ou encore fort taux de suicidalité.

Selon le modèle de Meyer, tout cela ne serait donc pas dû au fait d'être trans, mais bien d'être trans dans cette société-ci.

Qu'on se le dise, les personnes trans ne sont pas toutes dysphoriques. Lorsqu'elles le sont, cela vient du fait que la société pense à tort que leurs organes génitaux, leur capacité à enfanter, leurs chromosomes ou leur état civil sont seuls à définir leur identité, et décide de les violenter parce qu'elles refusent cette assignation.

Si les personnes trans transitionnent, ce n'est pas parce qu'elles se haïssent, même si certaines finissent par en arriver là à force qu'on leur dise qu'elles sont détestables. S'il peut y avoir un sentiment d'éloignement de soi et d'absence d'authenticité qui peut conduire à de la souffrance, s'engager dans un processus de transition représente une marque d'amour infini, une entreprise vitale, une force viscérale à être, à cesser de prétendre.

La meilleure façon d'aborder la dysphorie reste pour moi de penser à son pendant : l'euphorie.

Comment, pourquoi et dans quel(s) contexte(s) votre identité, votre expression de genre, la manière dont vous êtes perçu·e vous fait vous sentir heureux·se, reconnu·e, entier·e ?

En ce qui concerne la transition, il est intéressant de se demander de quoi vous pourriez avoir besoin pour vous rapprocher de ce sentiment d'euphorie, plutôt que de chercher des moyens pour éloigner la dysphorie.

En ce sens, l'euphorie de genre devrait être l'instrument de mesure de la transition. Toutes les personnes transgenres ne connaissent pas la dysphorie, mais toutes savent exactement ce qu'elles ressentent lorsque tout est aligné.

On pense à tort qu'il est forcément nécessaire de passer par la douleur pour se trouver soi. Et si on décidait d'être plus attentif·ve à ce qui nous fait du bien pour mieux nous définir ?

Non-conformisme et non-binarité

« J'ai dû de nouveau me frayer un chemin parmi des inconnus au regard inquisiteur, hostile, interrogé. Femme ou homme : ils sont indigénés que je semble le troubler en eux. La sanction va tomber. À leurs yeux, je ne peux exister qu'en tant qu'« autre » ; c'est la seule possibilité.

Je suis différent. Je serai toujours différente. Jamais je ne serai capable de me blottir dans la simplicité de la conformité.

“C’était quoi, ça, bon déboulé !?!” L’homme derrière le comptoir a interpellé un client pendant que je m’en allais. Le prénom a fait écho dans mes oreilles. J’étais de nouveau un ça.

Leslie Feinberg, *Stone Butch Blues*, 1993

Lorsqu'on nous parle de transidentités, avec un peu de chance, on nous informe que « certains garçons deviennent des filles » et certaines « filles », des garçons.

SI CELA FAIT PARTIE DU LANGAGE COURANT LORSQU'ON PARLE DE TRANSIDENTITÉS, CES FORMULATIONS SONT POURTANT À ÉVITER.

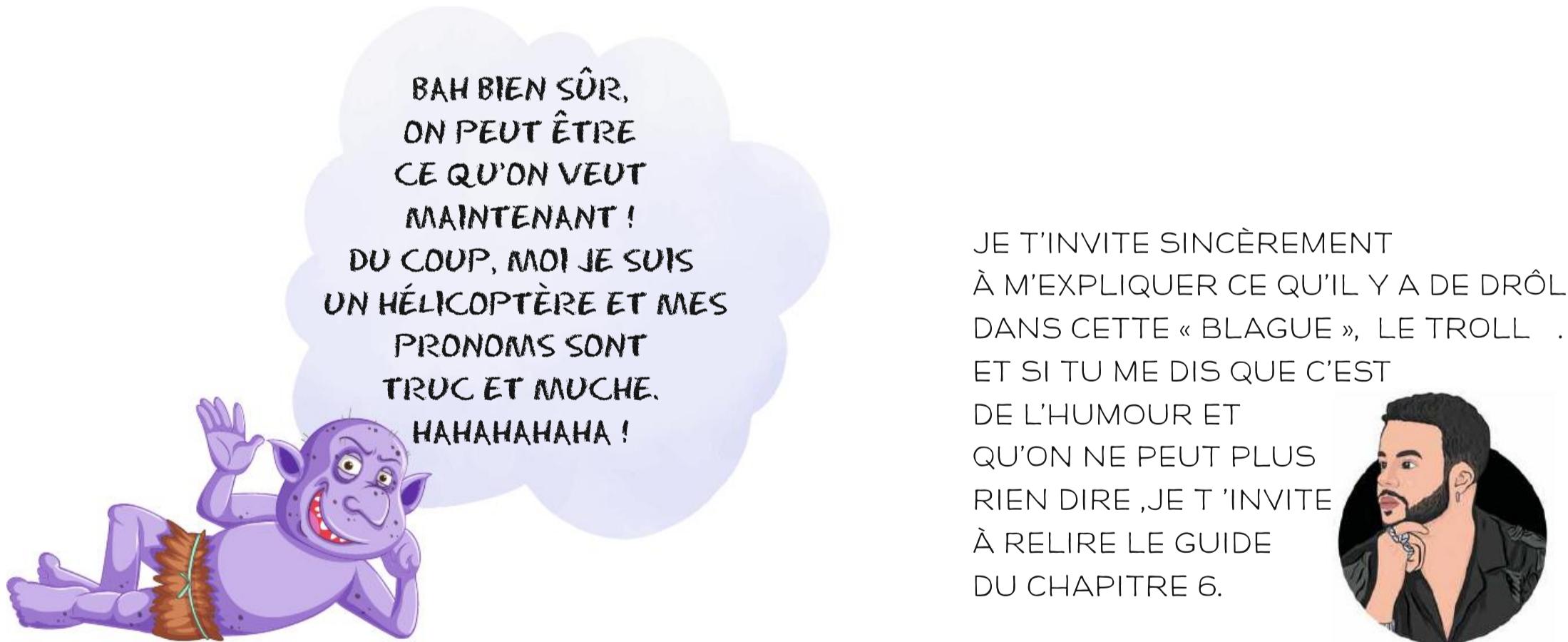


Mais alors *quid* de ceux qui ne sont ni complètement l'un, ni complètement l'autre ? Quelle place ont-ils dans l'espace social ? Ont-ils seulement la possibilité d'exister autrement qu'en tant que garçon ou fille ?

Lorsque le genre est absent ou n'est ni exclusivement masculin ou féminin, lorsqu'il est un mélange des deux ou qu'il fluctue en fonction de l'espace et du temps, on parle de non-binarités et de personnes non-binaires.

Sous le parapluie trans se trouvent deux catégories : les trans binaires dont nous parlions plus tôt et les non-binaires.

Se définir explicitement comme non-binaire devient de plus en plus courant¹², en particulier chez les jeunes générations qui considèrent le genre binaire comme une fiction sociale obsolète et non pertinente. Toutefois, contrairement à ce qui est souvent dit, il ne s'agit pas d'une confusion quant à leur identité de genre, d'une mode ou d'une « invention des réseaux sociaux », mais d'identités reconnues depuis des millénaires par de nombreuses sociétés et cultures à travers le monde. Si le terme non-binaire (*genderqueer*) a été inventé dans les années 1990, la première trace écrite de non-binarité remonte à des centaines d'années avant Jésus-Christ.



¹² 14 % des 18-44 ans, selon un sondage YouGov commandé par le magazine le Nouvel Obs en 2019

Rarement comprise, la non-binarité est peu prise au sérieux par l'opinion publique. On se souviendra, en 2018 de cette vidéo virale d'Arnaud Gauthier-Fawas, alors membre de l'association Inter-LGBT, qui sur un plateau¹³ avait répondu à un journaliste l'identifiant comme un homme : « ***Mais je ne suis pas un homme, monsieur. Je ne sais pas ce qui vous fait dire que je suis un homme, mais je ne suis pas un homme. Je suis non-binaire.*** » Son intervention avait alors provoqué un raz-de-marée de tweets et de mèmes en tous genres se moquant très clairement de sa déclaration.

Tout est bon pour discréditer ces identités singulières, qualifiées de délire, de mode ou de phase.

La non-binarité pourtant, est une identité qui implique une lucidité considérable. Son essence est marquée par la capacité à envisager la binarité de genre pour ce qu'elle est, une mascarade, à y résister et à s'autoriser à explorer au-delà de ses frontières. Pour eux, le système de genre tel qu'il existe actuellement ne fait pas sens, il est trop limitant – c'est pourquoi iels s'inscrivent totalement en dehors. Cela ne signifie pas qu'iels n'ont pas de genre, bien au contraire. En réalité, le genre de la plupart d'entre eux, parce qu'il n'est ni restreint ni contraint, peut être expansif, riche et complexe.

L'expérience de la non-binarité est plurielle, chacun·e la vit à sa manière. Certain·es changent de pronoms et de prénom, certain·es passent par l'hormonothérapie voire la chirurgie pour se sentir plus aligné·es dans la manière dont iels se perçoivent et sont perçu·es, quand d'autres n'en ressentent pas le besoin.

Les personnes non-binaires ne veulent pas être perçues comme homme ou femme, iels transitionnent dans le but de produire exactement l'effet inverse. Il n'existe pas de moyen infaillible d'être perçu·es comme non-binaire, puisqu'il est impossible d'être reconnu·es dans une identité absente de la grille de lecture consensuelle.

Toutefois, parce que la société actuelle conçoit l'identité non-binaire comme une indécision, un entre-deux homme/femme, il est souvent attendu des personnes concernées qu'elles adoptent une forme d'androgynie, sous peine de voir leur identité remise en question, invalidée, délégitimée.

¹³ Émission *Arrêt sur images* du 29 juin 2018 sur la marche des fiertés

La pression sociale à maintenir une apparence androgyne implique que toute dérogation à cette règle est perçue comme une illégitimité. Si c'est dommageable pour toutes les personnes non-binaires, ça l'est encore plus pour ceux qui ne correspondent pas au modèle et ne peuvent ou ne veulent pas être androgynes. Pour ceux-là, leur non-binarité est dans le meilleur des cas ignorée, ou pire, présumée inexistante.

Genrer les attitudes, la gestuelle, les habitudes langagières, les vêtements est une pratique à abolir. Il n'y a aucun fondement logique qui justifie l'exclusivité d'une catégorie vestimentaire au profit d'un genre en particulier. Ainsi, dire qu'un habit est masculin ou féminin n'a rien de naturel, il s'agit d'une croyance culturelle qui a d'ailleurs grandement évolué à travers les cultures et les siècles.

De ce fait, une personne non-binaire ne se doit pas d'être androgyne pour prouver et signaler son existence.

Rappelons une fois encore qu'**expression de genre ne signifie pas identité de genre**. Ainsi, un individu peut avoir une expression de genre non-conforme et ne pas être non-binaire, et une personne l'étant peut adopter des codes esthétiques plus binaires. Les deux sont OK et ne remettent en aucun cas en question l'identité de chacun·e.

Le terme « non-binaire » vient signifier une non-appartenance, une identité en dehors du système binaire masculin/féminin.

Or, la binarité de genre est partout, dans chaque adjectif, chaque pronom, chaque objet, chaque activité, chaque vêtement, chaque interaction, chaque espace public, chaque formulaire, chaque salutation... Puisque les personnes non-binaires ne peuvent exister en dehors d'une société à l'exact opposé de leur réalité, chaque journée est par conséquent jalonnée de micro-agressions.

N'ayant pas d'existence légale, les personnes non-binaires subissent une invisibilisation permanente. Violence symbolique mais surtout institutionnelle, leur identité illégale peut les amener à douter d'elles-mêmes et de leur place dans le monde.

FOCUS SUR LES IDENTITÉS NON-BINAIRES

Ci-dessous une liste non exhaustive des identités associées à la non-binarité

Agenre = individu n'ayant pas de genre ou une identité de genre neutre.

Bigenre = personne ayant au même moment ou non deux genres quels qu'ils soient.

Demigenre = avec les dérivés demiboy et demigirl, ce sont des individus qui s'identifient partiellement à un genre.

Genderfluid = personne dont le genre est fluide, fluctue entre plusieurs genres différents de manière prévisible ou non, selon les situations.

Genderqueer = terme parapluie se référant à un genre non-normatif, parfois utilisé comme synonyme de non-binaire.

Maverique = conscience de soi entièrement indépendante de la masculinité, de la féminité ou de tout ce qui en découle - à ne pas confondre avec agenre.

Pangender = personne ayant une multitude d'identités de genre.

Transféminine = toute personne, binaire ou non, assignée garçon à la naissance et qui a une identité ou une présentation de genre à prédominance féminine.

Transmasculine = toute personne, binaire ou non, assignée fille à la naissance et qui a une identité ou une présentation de genre à prédominance masculine.

Si cette pluralité d'identités peut prêter à confusion, qu'il est difficile pour des personnes dont l'identité cis ou trans souscrit au schéma binaire d'imaginer des personnes capables d'en sortir concrètement, sachez que les personnes non-binaires ont autant de difficultés à comprendre la binarité. Cela vous aidera peut-être à vous projeter davantage.

Quoi qu'il en soit, il est fondamental de garder à l'esprit qu'il n'est pas nécessaire de comprendre pour respecter et avoir de l'empathie.

Comment évoluer et trouver refuge dans un monde qui suppose que vous n'existez pas ?

Comment habiter une identité non-reconnue et parvenir à s'y ancrer malgré tout ?

Comment exister dans quelque chose qui n'a pas été encore théorisé, dans ce qui n'est pas encore défini, dans l'inexploré, dans ce qui, socialement et légalement, n'existe pas ?

Les enfants et adolescent·es trans

Le discours actuel sur les enfants transgenres est foncièrement défaillant.

ICI, SI JE NE ME DEVAIS PAS D'ÊTRE POLITIQUEMENT CORRECT,
JE VOUS DIRAIS QUE PARLER DE DÉFAILLANCE EST UN EUPHÉMISME.
LE DISCOURS N'EST PAS DÉFAILLANT, IL EST DÉSASTREUX ET DÉTESTABLE
ET MET EN DANGER LES JEUNES TRANS. ALORS AUTANT COMMENCER
CETTE PARTIE EN AFFIRMANT CE QUE BEAUCOUP TENTENT DE NIER :
LES ENFANTS ET LES ADOS TRANS EXISTENT.



Les discussions menées à ce propos le sont par des personnes cis, souvent complètement hors-sujet. Elles se concentrent sur les regrets potentiels que les jeunes pourraient avoir post-transition et fabulent des prises en charge médicales sur des corps prépubères. La panique morale que cela crée empêche de s'intéresser à l'essentiel : les coûts sociaux, physiques et psychiques de la non-transition. Elle ne tient pas compte des études qui soulignent la nécessité de soutenir les enfants trans, ni des recommandations internationales d'associations de médecins, encore moins des témoignages de ceux qui ont eu la force d'attendre jusqu'à leur majorité, et à qui on aurait pu éviter tant de souffrance.

Si on abreuve les parents de messages anxiogènes quant aux dangers supposés d'un parcours trans, on se garde bien de les prévenir des risques réels à ne pas le soutenir.

Les débats autour des jeunes trans que l'on imagine influençables et trop immatures pour s'auto-déterminer laissent souvent place à un flot de désinformation.

ALORS, PUISQUE LE SUJET EST SÉRIEUX, QU'ON NE RIGOLE PAS AVEC LA SANTÉ ET LE BIEN-ÊTRE DES ENFANTS, APPUYONS-NOUS SUR DES ÉTUDES AFIN DE DÉMYSTIFIER CERTAINES CROYANCES À PROPOS DES JEUNES TRANS.



Nous l'avons vu dans la première partie du livre, le genre n'est pas inné mais acquis grâce à un processus de socialisation se jouant entre l'enfant, sa famille, l'école et les médias auxquels iel est exposé·e. On peut donc affirmer que les enfants sont naturellement en dehors des normes binaires du genre jusqu'à ce qu'on les leur impose. De ce point de vue, le nombre croissant d'enfants préoccupé·es par leur genre ne viendrait pas signaler un phénomène de contagion sociale, mais bien un espace-temps propice à ce qu'iels ne souffrent plus en silence.

Cette croyance en une épidémie provient d'une étude américaine réalisée par Lisa Littman¹⁴, professeure de sciences comportementales aux États-Unis, à l'Université de Brown. Elle y parle d'un concept, « *la dysphorie de genre à apparition rapide*¹⁵ » qui se manifesterait chez les jeunes, qui soudainement, à l'adolescence, influencé·es par leurs pairs et les réseaux sociaux, se déclareraient transgenres.

Elle compare ce prétendu phénomène à l'anorexie chez les adolescentes, qu'elle ne considère pas non plus comme une réalité, mais comme une réponse culturelle et temporaire aux bouleversements de la puberté.

Invalidée par un grand nombre d'associations de professionnel·les, cette étude est profondément biaisée pour plusieurs raisons :

- Les seules personnes interrogées sont des parents d'enfants trans et non les jeunes concerné·es.
- Les parents participant·es ont été recruté·es sur des forums de parents refusant la transition de leur enfant, convaincu·es que leur progéniture avait été contaminé·e par les réseaux sociaux.

Ici, la seule véritable contagion sociale est celle de la panique morale créée par les milieux conservateurs qui s'appuient sur cette théorie et la

¹⁴ « Parent reports of adolescents and young adults perceived to show signs of a rapid onset of gender dysphoria », Littman, *PLOS ONE*, 2018

¹⁵ Rapid Onset Gender Dysphoria (RODG)

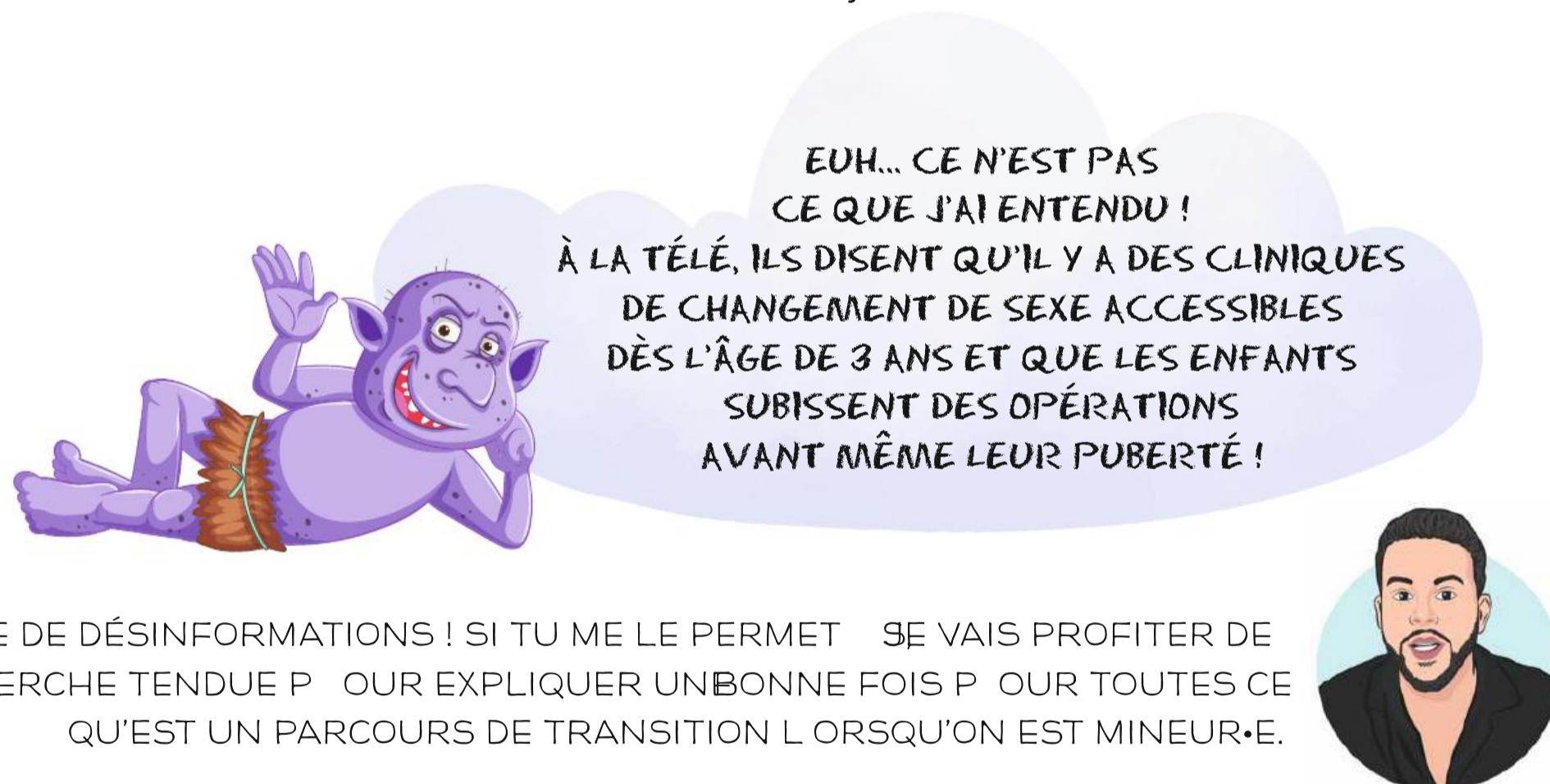
répandent telle une traînée de poudre sur tous les canaux disponibles. Il n'y a pas non plus d'« épidémie de transgenres » comme semblait l'affirmer la psychanalyste Élisabeth Roudinesco sur le plateau de l'émission *Quotidien* en mars 2021, juste une épidémie de transphobie.

Une récente étude¹⁶ révèle que les jeunes trans s'identifient profondément aux membres de leur groupe de genre, au même titre que leurs pairs cis qui présentent des préférences et des comportements qui sont fortement associés à leur genre vécu. Ces résultats démontrent que les enfants développent un sentiment d'appartenance à une identité dès leur plus jeune âge, que cette identité n'est pas nécessairement déterminée par leur genre assigné à la naissance et que les enfants peuvent s'y accrocher même si elle est en conflit avec les attentes des autres.

L'autre inquiétude qui préoccupe les détracteur·rices est la question des dommages causés en cas de détransition.

Une étude¹⁷ s'intéressant à l'identité des jeunes trans constate qu'en moyenne cinq ans après leur transition sociale, la majorité (97,5 %) s'identifient encore comme transgenres.

La bonne nouvelle pour ceux qui finalement ne transitionneront pas, c'est que toutes les démarches faites avant la majorité sont bel et bien réversibles !



¹⁶ *Similarity in transgender and cisgender children's gender development*, Selin Gülgöz, Jessica J. Glazier, Elizabeth A. Enright, Kristina R. Olson, PNAS, 2019

¹⁷ « Gender Identity 5 Years After Social Transition », Kristina R. Olson, Lily Durwood, Rachel Horton, Natalie M. Gallagher, Aaron Devor, *Pediatrics*, 2022

Il existe trois types de transition accessibles aux mineur·es sous réserve d'accord conjoint entre leurs représentant·es légaux·les et le corps médical. Si les enfants prennent conscience de leur genre vers 2-3 ans, rapidement, certain·es d'entre eux commencent à avoir le sentiment d'être en décalage avec les attentes de leur entourage basées sur leur assignation de naissance.

Si l'enfant verbalise l'incongruence de son genre assigné et que ses parents sont en mesure de l'entendre, puis d'entreprendre des mesures, la première étape, si le souhaité, sera de l'accompagner dans sa transition sociale. À cet âge-là, cela consiste principalement à lae genrer et/ou prénommer autrement, faire un tri et un réassort de sa garde-robe, ou encore modifier sa coupe de cheveux. Il s'agit avant tout d'accompagner son enfant dans l'exploration de son identité de genre pour qu'iel puisse s'auto-déterminer progressivement. Si, le sentiment d'incongruence persiste, il est possible pour les enfants qui le souhaitent de modifier leur prénom en mairie avant leur majorité. Pour ce qui est du changement de sexe à l'état civil, il sera nécessaire d'attendre leurs 18 ans.

Niveau médical, rien n'est fait ni proposé avant la puberté, période qui s'avère traumatisante pour la plupart des jeunes trans. En effet, le développement de leur corps sexué va induire une dissonance dans leur manière d'être perçu·es et traité·es par les autres. De nombreux·ses ados prennent alors conscience du caractère dysphorique de leur mal-être, mais n'ont ni les moyens, ni le soutien nécessaire pour engager des démarches. Les enfants font du mieux qu'iels peuvent avec les mots dont iels disposent. Il est important d'assimiler que le langage binaire (garçon/fille, masculin/féminin et rose/bleu) restreint le spectre de leur expérience.

D'autres, qui ont intégré dès le plus jeune âge des diktats transphobes/homophobes/sexistes de la part de leur entourage, absorbent ces discours et développent parfois de la transphobie intériorisée, rendant difficile leur **coming in.**

→ *Analogue au coming out, il s'agit de la prise de conscience interne de son identité et/ou de sa sexualité*

Si l'enfant exprime une souffrance quant à son identité qu'iel sait ne pas être alignée avec celle qui lui a été assignée, ses parents pourront l'accompagner chez un·e pédopsychiatre formé·e à ces questions pour débuter le parcours. Le·e professionnel·le évaluera alors les besoins de l'enfant pour le·e guider au mieux sur le processus à engager en fonction de son âge. C'est à l'issue de plusieurs consultations médicales pluridisciplinaires que l'enfant et sa famille pourront s'engager ensemble sur le chemin de la transition, fort·es d'un consentement libre et éclairé.

Une fois la puberté atteinte, il est possible de la mettre en pause sans la supprimer, par le biais de bloqueurs/inhibiteurs de puberté toujours réversibles. Laisser advenir la pubescence revient à contraindre les jeunes filles trans au développement d'une pilosité faciale et de traits anguleux, et oblige les jeunes garçons trans à voir leur poitrine et leurs hanches s'élargir. Par la suite, ces effets ne peuvent être inversés que par des opérations chirurgicales très coûteuses et difficiles d'accès. Proposer des inhibiteurs hormonaux dès la pré-adolescence permet à la fois d'éviter ces opérations à l'âge adulte, mais surtout aux jeunes de grandir sans subir les stigmates d'une puberté qui ne correspondrait pas à leur genre vécu.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Les bloqueurs de puberté ont été conçus pour traiter la puberté précoce des enfants cisgenres dès le début des années 1980. Depuis quarante ans, ce traitement est efficace, concluant et sûr pour les enfants cis. **Alors, pourquoi s'affole-t-on lorsque ce sont des enfants trans qui en bénéficient ?**



ET LES JEUNES À QUI ON A BLOQUÉ LA PUBERTÉ ET QUI CHANGENT D'AVIS, ALORS ?! ON Y PENSE ?

JE CROIS QUE TU N'AS PAS BIEN LU CE QUE JE DISAIS PRÉCÉDEMMENT.
ALORS ON VA RÉCAPITULER ET APPORTER DAVANTAGE DE PRÉCISIONS !



- Les inhibiteurs hormonaux permettent de mettre la puberté en pause. Ce qui signifie que dès lors que le traitement est arrêté, la puberté reprend.
- Le traitement est prescrit sous conditions drastiques au contraire des jeunes cis qui y ont accès sans plus de difficultés. Ainsi, il est insensé d'affirmer qu'on distribue des bloqueurs à tout-va.
- Une récente étude néerlandaise¹⁸ ayant suivi des jeunes trans jusqu'à leur vingtaine a conclu que 98% de ceux qui avaient reçu des inhibiteurs continuaient leur parcours de transition.

Celleux pour qui la transidentité persiste plusieurs années après l'administration des bloqueurs peuvent recevoir sous réserve d'accord parental un traitement hormonal un peu moins dosé que celui prescrit aux adultes. Hormoné·es une fois l'adolescence bien entamée, les jeunes trans voient leur puberté débuter bien après celles de leurs camarades cis.

En ce qui concerne la chirurgie, seule la torsoplastie peut être pratiquée avant la majorité (entre 16 et 18 ans) et ce, uniquement quand la dysphorie est jugée insupportable avec des risques avérés sur la santé mentale.

Malgré toutes les études scientifiques, les recommandations internationales, et au mépris des impacts positifs de la prise en charge transaffirmative des jeunes trans, de nombreux groupes réactionnaires composés de parents et de professionnel·les de la santé crient au scandale et font de l'interdiction de la transition des mineur·es, leur cheval de bataille. Se positionnant en grand·es protecteur·rices de la cause infantile, ces groupuscules partent en croisade contre les « transactivistes », qu'ils comparent d'ailleurs aux recruteurs djihadistes. De nombreuses fausses informations basées sur une poignée de témoignages et d'études à la méthodologie bancale affirment que ces militant·es trans forceraient les jeunes en questionnement à transitionner, insisteraient pour qu'ils coupent tous liens avec leur famille et seraient de mèche avec la « Big Pharma » pour financer les hormonothérapies et corrompre les médecins.

¹⁸ « Continuation of gender-affirming hormones in transgender people starting puberty suppression in adolescence : a cohort study in the Netherlands », Van der Loos, Maria Anna Theodora Catharina et al., *The Lancet. Child & adolescent health*, vol. 6, 12, 2022



JE TROUVE CELA INDÉCENT DE DÉVOIR LE PRÉCISER, MAIS BIEN ENTENDU tout cela est faux. Il n'existe pas de lobby trans qui serait financé par l'industrie pharmaceutique, personne ne recrute des jeunes sur les réseaux sociaux, encore moins pour les couper de leur famille.

Si on tient compte du fait qu'environ 30 % de ces jeunes trans vivent sous le seuil de pauvreté¹⁹, que 65 % ont déjà connu la rue²⁰ et que les associations de soutien fonctionnent avec très peu de fonds ; si on s'intéresse aux 40 % des jeunes qui déplorent une absence totale de soutien familial, et au trop nombreux groupes réactionnaires qui s'emploient à enrôler dans leurs bataillons des parents d'enfants trans désespérés, on se demande si ce n'est pas l'hôpital qui se fout de la charité.

Afin d'accompagner ces jeunes, ces organisations transphobes encouragent les parents et professionnels de santé à adopter « *une approche psychothérapeutique qui soutient la personne dans l'acceptation de son sexe biologique comme le traitement de première intention le plus adapté aux jeunes qui présentent des souffrances liées au genre*²¹ ».

Ces thérapies visant à accepter son genre d'assignation s'apparentent résolument aux **thérapies de conversion**, interdites en France depuis (seulement) le mois de janvier 2022.

Thérapies ayant recours à des moyens pouvant aller jusqu'à la torture et/ou le viol pour « guérir » l'homosexualité et la transidentité, considérées comme des maladies

Ce sont d'ailleurs ces mêmes groupuscules qui lorsque le projet de loi interdisant ces thérapies pour toutes les LGBT, s'y sont opposés à l'endroit des personnes trans.

LE SAVIEZ- VOUS ?

Aux États-Unis, depuis 2018, les lois anti-trans ont augmenté de 800 %²². Un grand nombre d'entre elles s'attaquent aux enfants trans et aux personnes qui les accompagnent. Dans plusieurs États, les parents et médecins proposant une prise en charge transaffirmative des mineur·es peuvent écopper d'une peine de prison ou se voir retirer la garde de leur enfant.

¹⁹ « *LGBT Poverty in the United States* », Williams Institute of UCLA

²⁰ « *U.S. Transgender Survey* », The National Center for Transgender Equality, 2015

²¹ *Guide pour les psy et conseillers*, p. 1, Observatoire de la petite sirène

²² Chiffre officiel de l'ACLU (Union Américaine des Libertés Civiles) concernant le développement des législations affectant les droits LGBTQ aux USA

On ne saurait sous-estimer les effets néfastes de ces discours anti-trans infondés qui stigmatisent encore plus les jeunes transgenres et/ou non-binaires. Les risques liés au refus d'une prise en charge transaffirmative varient d'une personne à l'autre, mais impliquent souvent une sur-exposition à l'anxiété, la dépression et au suicide.

Une étude²³ prouve que l'accompagnement transaffirmatif est associé à une baisse significative des troubles dépressifs et des idéations suicidaires. Une autre étude²⁴ confirme que plus tôt une personne est en mesure de transitionner plus son niveau de bien-être augmente.

C'est un bien triste constat, mais il faut se l'avouer, la société actuelle a du mal à écouter ses enfants. Elle prétend défendre leurs intérêts et protéger leur intégrité en faisant tout l'inverse, privilégiant l'idée qu'elle se fait d'elleux, priorisant un idéal qui au final, les prive d'autonomie.

Dès lors que des enfants sont obligé·es de militer pour défendre leur droit à exister, d'être exposé·es dans les médias pour expliquer que ce n'est pas un caprice, il est primordial de réaliser qu'en tant qu'adultes, nous avons failli à notre devoir de les protéger.

Transphobie ou cissexisme ?

Par définition, la transphobie désigne les marques de rejet, de violence et d'oppression systématiques à l'encontre des personnes trans.

Elle peut être individuelle (acte isolé), d'état (psychiatrisation et politisation des identités) ou médicale (refus de soin).

Sont en cause, entre autres :

- la peur de l'étranger, d'individus qui bouleversent l'ordre établi ;
- les dogmes religieux et patriarcaux ;
- les représentations problématiques des personnes trans dans les médias, qui véhiculent des clichés toxiques et utilisent un vocabulaire désuet, inapproprié, trop souvent insultant ;
- la pathologisation de la population trans qui est à la fois une cause et une conséquence de la transphobie.

²³ « Association of Gender-Affirming Hormone Therapy With Depression, Thoughts of Suicide, and Attempted Suicide Among Transgender and Nonbinary Youth », Amy E. Green, Jonah P. DeChants, Myeshia N. Price, Carrie K. Davis, *Journal of adolescent health*, Vol. 70, Elsevier, 2022

²⁴ « Suicide Risk in the UK trans population and the role of gender transition in decreasing suicidal ideation and suicidal attempt », Louis Bailey, Sonja Ellis, Jay McNeil, *Mental Health Review Journal*, Emerald, 2014

Toutefois, le terme transphobie n'est pas des plus approprié. L'utilisation du suffixe -phobie implique une peur irrationnelle, ici des personnes trans. Mais peut-on réellement craindre à ce point tout un groupe d'individus, bien loin d'être homogènes dans leurs présentations et leurs manières d'être au monde ? Et cette inquiétude irraisonnée peut-elle vraiment mener à une haine si déterminée ? Réponse rapide : c'est impossible.

Parler de transphobie ou d'homophobie ne permet d'aborder que la partie émergée de l'iceberg : les discriminations manifestes dans les relations interpersonnelles.

Dire que la haine anti-trans est systémique permet d'invalider la théorie selon laquelle les actes transphobes seraient uniquement des comportements isolés. Par conséquent, il est donc plus approprié de parler de cissexisme. Le concept est défini par l'autrice, biologiste et militante transféministe Julia Serano : « *La croyance ou l'hypothèse selon laquelle les identités de genre, les expressions et les incarnations des personnes cis sont plus naturelles et légitimes que celles des personnes trans.* »

Le cissexisme englobe les systèmes inhérents à la construction d'une société qui privilégie les réalités, les corps et les expériences cisgenres par rapport à ceux des personnes intersexes, transgenres et non-binaires. Il permet la naturalisation de l'identité cisgenre et l'artificialisation des transidentités, c'est-à-dire la croyance en une contrefaçon, une tentative vaine, une pâle copie de la cisidentité.

Parler de cissexisme plutôt que de transphobie permet également de nommer ceux qui devraient porter la responsabilité de ce système plutôt que ceux qui en sont victimes.

Qu'elle soit conscientisée, intentionnelle ou non, la transphobie a des conséquences réelles sur le quotidien des personnes qui la subissent : isolement social et/ou ostracisation, précarisation, inégalités en matière de droits et de soins, véritables risques de sécurité et d'intégrité.

La charge mentale imposée aux personnes transgenres, couplée à l'hyper-vigilance constante dont elles doivent s'armer, génèrent une vraie détresse psychique.

LE SAVIEZ- VOUS ?

Les personnes transgenres, en tant que groupe social, sont celles qui se suicident le plus. Elles font face à 7,6 fois plus de risques d'attenter à leur vie. On ne le rappellera jamais assez : le désir de mort n'est en aucun cas lié à l'identité trans en elle-même, mais bien au fait de l'être dans une société qui ni ne la comprend ni ne la respecte.

La transphobie systémique

ON ME DIT SOUVENT : « VOUS DEVRIEZ ÊTRE CONTENT·ES, ÇA AVANCE, ON EN PARLE DE PLUS EN PLUS. ALORS, OUI... MAIS SUR TOUT NON.



En mai 2014, Laverne Cox, actrice transgenre américaine, célèbre pour son rôle dans la série à succès *Orange is the new black*, est la première personne trans à faire la une du prestigieux *Time Magazine*. À côté du portrait, en gros titre : « The Transgender Tipping Point », traduisez le point de basculement transgenre. Cette couverture était donc censée marquer l'instant où les choses allaient enfin changer pour les personnes trans. Pourtant l'année suivante a été l'une des plus meurtrières pour la population transgenre, et les chiffres n'ont cessé d'augmenter depuis.

Depuis 2008, date de création du TDOR (*Transgender Day of Remembrance*²⁵), on compte plus de 4 000 personnes assassinées pour leur identité de genre. Cependant, ce nombre n'est pas tout à fait exact, puisqu'il ne comptabilise ni les crimes invisibles ni les suicides, bien trop nombreux.

En 2021, à travers le monde, c'est :

- près de 400 personnes assassinées du fait de leur transidentité, dont 96 % de femmes trans, 58 % de travailleuses du sexe, 89 % de personnes racisées et 43 % de migrant·es ;
- 7 % d'assassinats en plus qu'en 2020 ;

²⁵ Journée du souvenir trans

- des victimes dont la plus jeune avait 13 ans et la plus âgée 68 ans ;
- des crimes le plus souvent réalisés en pleine rue ou au domicile des victimes, preuve que bon nombre ne sont pas plus en sécurité dans la rue que chez elles.

La France, terre d'accueil supposée, a failli à son rôle en ne protégeant pas les nombreuses femmes trans réfugiées politiques. Ici, c'est le racisme d'état qui précarise et impose souvent à ces dernières de se tourner vers le travail du sexe, en dernier recours. Pas de régularisation, pas de sécurité matérielle et donc pas d'endroits refuges, ce qui entraîne une surexposition aux violences.

Alors, si l'on peut en effet se réjouir timidement d'observer de plus en plus de représentations des transidentités dans les médias, cela ne suffit pas. Ces chiffres édifiants montrent à quel point il est important de conscientiser que visibilité ne signifie pas sécurité. La visibilité sans la sécurité matérielle, affective et émotionnelle, sans le soutien légal de l'État et la dépathologisation de ces identités, équivaut à jeter les personnes trans en pâture à l'opinion publique.

La reconnaissance des personnes trans permet de les intégrer à un système profondément défaillant, en s'évitant l'effort de sa remise en question. C'est les assimiler à un système patriarcal, raciste et capitaliste dont l'existence repose sur l'effacement des cultures trans au profit du modèle binaire.

Le chantier pour faciliter l'existence des personnes trans est énorme, et ne se limite pas au respect des pronoms et à la possibilité d'utiliser les toilettes de leur choix. Sur la liste des doléances politiques, on trouve, entre autres :

- l'accès au soin, au logement et à l'emploi pour toutes ;
- la dépathologisation et pas que sur le papier ;
- la lutte renforcée contre les violences sexistes et sexuelles ;
- la réforme du système carcéral et la fin de l'incarcération de masse ;
- des politiques migratoires plus humaines et abouties ;
- le respect des droits des travailleur·ses du sexe et la dépénalisation de leur clientèle ;
- la fin des mutilations des corps intersexes ;

- la lutte efficace contre le harcèlement scolaire et le cyberharcèlement ;
- l'amélioration des droits des personnes handicapées.

Tous ces sujets, quoique très différents, sont intimement liés à la lutte pour le respect des droits fondamentaux des personnes transgenres. Comme l'a dit Marsha P. Johnson, femme trans américaine, véritable icône des luttes LGBTQI, « *Pas de fierté pour certain·es d'entre nous sans la libération de tous*»²⁶.

Mais le caractère systémique du cissexisme se manifeste aussi au sein même du parcours trans. L'un des lieux de discriminations et de maltraitements notables est le cabinet médical. Il semblerait que le statut transidentitaire d'un·e patient·e autorise les médecins à poser des questions intrusives et à pratiquer des examens qui le sont tout autant. Qu'elles viennent pour un rhume ou pour des maux inhérents à leur transition, les personnes trans sont souvent reçues par des soignant·es qui s'autorisent à interroger leur sexualité, leurs croyances ou leur parcours.

Qu'une personne trans souhaite entamer une transition médicale ou non, son identité de genre sera de fait médicalisée. Parce que pour que la médecine soit en mesure de les accompagner, il faut qu'elle traduise leur demande dans des termes qu'elle connaît, en la psychiatrisant souvent, en la pathologisant toujours.

En théorisant « le trouble dysphorique transidentitaire », la médecine devient sachante. Quand elle n'est pas occupée à refuser des soins ou à discriminer les personnes trans, la médecine sait pour elles, à leur place. Et comme elle possède le savoir, elle les regarde avec dédain, sachant pertinemment qu'une grande partie d'entre elles en est dépendante.

La transphobie dite ordinaire

Nous évoluons dans une société qui prône un discours cisméritatif et cissexiste. Ce faisant, elle érige la transphobie en système (in)conscient de pensée.

Le cissexisme est un réseau subtil d'idées que de nombreuses personnes entretiennent en partant du principe erroné que tout le monde est cis-

²⁶ « *No pride for some of us without liberation for all of us.* »

genre. Ce postulat étant profondément ancré, beaucoup sont cissexistes sans forcément le conscientiser. Potentiellement, tout le monde peut être transphobe ou au moins avoir des biais qui le sont, même vous, même moi. Face au *coming out* trans, un récent sondage²⁷ à l'échelle européenne révèle que moins de cinq Français sur dix (47 %) se montreraient favorables au *coming out* trans ou non-binaire d'un proche, contre 87 % en Espagne, 78 % en Italie et 71 % au Royaume-Uni.

La transphobie n'est pas qu'institutionnelle, elle peut aussi être ordinaire sans que l'intention première soit de blesser.

À cause d'un manque évident d'éducation sur ces sujets, la myriade de préjugés et de clichés à propos des personnes trans continue de circuler dans les conversations du quotidien, comme dans les médias.

Or les mots ont un impact, ils portent un héritage, un sous-texte pas forcément perceptible par les personnes non-concernées. Ainsi, des réflexions ou des questions qui peuvent vous paraître anodines, ou juste l'expression de votre curiosité, peuvent être perçues, à raison, de manière très violente par les personnes trans.

Tout comme le racisme est un problème de blanc·hes, la transphobie est un problème de personnes cis. Si la dysphorie et la transphobie émergent c'est parce que l'on privilégie le confort cisgenre au mépris de l'authenticité trans.

Ce que l'omniprésence du cissexisme engendre :

- parler de la cisidentité comme de la normalité ;
- rendre nécessaire la déclaration de son genre sur les formulaires administratifs ;
- partir du principe qu'un vêtement, une coupe de cheveux ou encore un timbre de voix définissent le genre d'une personne à coup sûr ;
- n'avoir de protections périodiques disponibles que dans les toilettes des femmes, oubliant le fait que certains hommes trans et certaines personnes non-binaires peuvent aussi avoir leurs règles ;
- assumer qu'une personne trans n'est « réussie » que si elle correspond aux standards de beauté cisgenre.

²⁷ *How supportive would Britons be of a family member coming out?*, Eir Nolsoe, Yougov, 2021

FOCUS SUR LE PASSING

D'où ça vient ?

À l'origine, le passing fait référence au *white-passing* qui désigne les personnes racisées pouvant aisément « passer pour blanches ». Le terme a ensuite été repris par la communauté homosexuelle pour caractériser ceux qu'on pouvait confondre avec des hétéros.

Enfin, les personnes trans se sont appropriées le terme pour désigner ceux dont les traces du genre assigné n'étaient plus visibles.

Pourquoi est-ce important pour beaucoup de personnes trans ?

Toutes les personnes trans ne ressentent pas forcément de dysphorie corporelle et sociale par rapport à leur genre, et ne sont donc pas forcément en quête de *passing*. Néanmoins, pour beaucoup, cette question reste primordiale – un *passing* leur permettrait de se sentir plus intégré·es, plus à l'aise dans leur identité et mieux considéré·es dans et par la société. Si pour certain·es, avoir un bon *passing* marque la «réussite» de leur transition, il est avant tout pour beaucoup, un gage de sécurité.

Pourquoi est-ce une injonction problématique ?

Qu'on se le dise, le *passing* n'est en réalité là que pour satisfaire le confort cismatique : à cause d'une éducation aux normes de genre et à la binarité, les personnes cisgenres ressentent un confort et une certaine sécurité face à des expressions et/ou des identités de genre connues et l'inverse lorsque ces repères s'effacent. Cet inconfort se présente sous forme d'incompréhension, voire de rejet, parfois même de dégoût, il est en partie la source de la transphobie.

S'il est important de respecter la volonté de certaines personnes trans de « cispasser » pour se sentir légitimes et en sécurité, se rapprocher des standards de beauté cisgenres ne devrait pas être la condition *sine qua non* pour que les personnes trans soient respectées.

La transmisogynie

Pour comprendre la transmisogynie, il est nécessaire de s'intéresser au concept de mobilité sociale de sexe.

PROMIS, JURÉ, CE N'EST PAS SI COMPLIQUÉ QUE ÇA !
JE VOUS EXPLIQUE BRIÈVEMENT :



Comme le souligne le sociologue Emmanuel Beaubatîe²⁸, nous ne sommes pas que transgenres, nous sommes aussi transfuges, pas de classe sociale, mais de classe de sexe. Ainsi, les hommes trans expérimentent une ascension sociale tandis que les femmes trans subissent un déclassement.

Si l'existence des femmes trans est mieux connue du grand public, elle est en revanche beaucoup moins acceptée.

On observe qu'il est bien plus aisé pour un homme trans de s'engager dans un parcours de transition, comme il est plus tolérable pour une personne perçue comme femme de s'approprier une expression de genre masculine que l'inverse. On acceptera davantage un « garçon manqué » qu'un garçon efféminé. Il y a ici une véritable asymétrie quant à la manière dont on traite la transgression des normes de genre.

Subtil mélange de transphobie et de misogynie, la transmisogynie prend donc racine dans le mépris des femmes et de tout ce qui est considéré comme féminin. C'est pourquoi il est impensable qu'une personne assignée homme désire rejoindre les rangs du « deuxième sexe ». Véritable affront au genre dominant, ce déclassement se paie au prix fort.

La féminité des femmes trans est d'abord vue comme le signe d'une hypothétique homosexualité. Sinon pourquoi des personnes perçues comme des hommes se féminiseraient-elles ? La figure du « pédé » est considérée comme l'un des pires discrédits de l'espèce masculine, les hommes cis y voyant une démoniaque féminité venue corrompre leur divine masculinité.

là se trouve le chemin de croix transféminin : être une femme et désirer être reconnue comme telle au sein d'une société patriarcale qui méprise leur identité et glorifie leur genre d'assiguation.

²⁸ *Transfuges de sexe*, Emmanuel Beaubatîe, La Découverte, 2021

Julia Serano, dans *Manifeste d'une femme trans*, écrit : « **Les femmes trans constituent probablement la minorité sexuelle la plus incomprise et décriée. Notre communauté a été systématiquement pathologisée par le corps médical et psychiatrique, mise en scène et ridiculisée par les médias, marginalisée par les organisations lesbiennes et gay, exclue par certaines fractions du mouvement féministe et nous avons à de trop nombreuses reprises été les victimes de la violence des hommes qui nous considèrent quelque part comme une menace pour leur masculinité et leur hétérosexualité.**²⁹ »

Dans une société où elles sont tour à tour fétichisées et diabolisées, les femmes trans ont toujours tort. Si elles agissent et se présentent de manière considérée comme féminine, on les accusera d'être des caricatures qui renforcent les stéréotypes de genre. Si au contraire, elles « ne font pas l'effort » de se féminiser, ou osent s'affirmer et s'affranchir, on leur reprochera de se laisser aller à l'exercice de la domination masculine, les ramenant ainsi à leur genre d'assignation. Vivek Shraya, artiste trans pluridisciplinaire, dans son essai sobrement intitulé *J'ai peur des hommes*, résume parfaitement cette pensée : « **Quelle cruauté d'avoir enduré deux décennies de punition pour avoir été trop féminine et de s'entendre dire que je ne le suis pas assez.**³⁰ »

Il n'y a pas d'épidémie trans, ni de phénomène de contagion sociale ou de mode. Si on voit de plus en plus de personnes trans faire leur coming out, c'est pour une raison simple : il est plus facile d'avoir accès à des représentations trans positives dans les médias mainstream ou sociaux, donc beaucoup plus aisé de mettre des mots sur son expérience afin de trouver la force d'en parler autour de soi.

²⁹ *Manifeste d'une femme trans*, Julia Serano, Cambourakis, 2020

³⁰ *J'ai peur des hommes*, Vivek Shraya, Remue Ménage, 2020

En ce qui concerne les éventuels regrets et les fameuses **détransitions**

dont les groupuscules anti-trans aiment tant parler, voici les faits afin que l'on cesse de les ramener sur le tapis une bonne fois pour toutes : les détransitions existent, et contrairement à ce que les détracteur·rices en disent, ce n'est pas toujours une tragédie. On parle d'ailleurs davantage de retransition, comme une nouvelle phase dans la fluctuation de son identité de genre. On estime ce phénomène entre moins de 1 % et 8 % selon les études. En revanche, toutes sont formelles : les $\frac{3}{4}$ des personnes qui détransitionnent le font à cause des discriminations subies ou sous l'effet de la pression de leur environnement familial, amical, professionnel ou médical.

Concernant les regrets suite à une prise en charge transaffirmative, il a été établi que près de 100% des personnes bénéficiaires sont satisfaites³¹. En guise de comparaison, le taux de regret pour une augmentation mammaire est de 19,5 %³². et de 65 %³³ pour tous types de chirurgies plastiques confondues. Pourtant, aucune de ces procédures ne nécessite le passage devant une commission psychiatrique, alors que toutes présentent des résultats déceptifs, contrairement aux procédures transaffirmatives. S'il s'agissait d'un autre domaine, la médecine verrait ces résultats pour ce qu'ils sont, à savoir un miracle absolu. Alors pourquoi continue-t-on à empêcher tant de personnes d'y avoir recours ?

Le fait
de refaire
une transition
vers son genre
d'assignation

³¹ « Regret after Gender-Affirming Surgery: A Multidisciplinary Approach to a Multifaceted Patient Experience », Jedrzejewski BY, Marsiglio MC, Guerriero J, Penkin A, Connelly KJ, Berli JU, *Plastic and Reconstructive Surgery, Journal of the American Society of Plastic Surgeons*, 2023

³² « Regret associated with the decision for breast reconstruction », J. Sheehan, KA. Sherman, T. Lam, *Psychology and Health*, Vol. 23, 2008

³³ Sondage mené en 2014 par l'organisme britannique *Medical Accident Group* auprès de plus de 2000 personnes ayant subi au moins une chirurgie plastique

FOCUS SUR LES GROUPES QUI POURRAIENT ÊTRE DES ALLIÉS MAIS DÉCIDENT D'ÊTRE ANTI-TRANS

L'alliance LGB

L'Alliance LGB (Lesbienne-Gay-Bi) a été fondée en 2019 pour s'opposer à *Stonewall*, la plus grande organisation européenne de défense des droits des personnes LBTIQI qui, selon cette Alliance, défend un « agenda trans » et une « idéologie du genre » au détriment des personnes cisgenres lesbiennes, gays et bisexuelles.

Les TERF

L'acronyme TERF signifie *Trans-exclusionary radical feminist*, ce qui se traduit en français par Féministe radicale excluant les personnes trans.

Qu'on se le dise immédiatement, il n'y a rien de radical à la transphobie et il n'y a pas de féminisme sans les femmes trans (tout comme sans les TDS³⁴, les femmes racisées, grosses, neuroatypiques, handicapées, etc.).

L'ACRONyme FART, FEMINISM-APPROPRIATING REACTIONARY TRANSPHOBIE, EST AINSI PL US PROCHE DE LA RÉALITÉ PUISQU'IL SIGNIFIE : TRANSPHOBIE RÉACTIONNAIRE SAPPROPRIANT LA RHÉTORIQUE FÉMINISTE. EN PL US, FART, EN ANGLAIS, ÇA VEUT DIRE PROUT .



Le terme TERF n'est pas une insulte, mais une manière de préciser le courant « féministe » dans lequel une personne s'inscrit. Aujourd'hui, se calquant sur le modèle anglo-saxon, les TERF préfèrent se dire *gender critical*³⁵ ou femellistes pour légitimer et rendre plus acceptable leur intolérance. C'est en réalité un euphémisme comparable à celui des suprémacistes blancs qui se qualifient de *race realists*³⁶.

Mais loin de défendre les intérêts réels des personnes cis non-hétérosexuelles et des femmes cis, l'Alliance LGB et les TERF ont consacré la quasi-totalité de leur temps et de leurs ressources à lutter contre les droits des personnes trans, notamment en rencontrant à plusieurs reprises des ministres du gouvernement pour leur demander d'exclure les trans des projets d'interdiction des thérapies de conversion.

³⁴ Travailleuses du sexe

³⁵ Critiques du genre

³⁶ Réalistes de la race

Ces deux groupes sont dangereux dans la mesure où il est effectivement tentant de croire en leur rhétorique. Nourri de pseudo-féminisme et de pseudo-science, l'argumentaire semble imparable tant il irait de soi. L'aplomb de leur discours, digne des plus grand·es politicien·nes, rend difficile la contradiction.

Toutefois, lorsqu'on y regarde d'un peu plus près, leur exposé ressemble davantage à une théorie du complot qu'à une démonstration d'idées vérifiées et plausibles.

Voici un aperçu des absurdités que vous pouvez entendre au sein de ces groupuscules :

« Les personnes trans seraient une menace pour les droits des femmes et des LGB. »

Rappelons que les luttes LGBT+ ont été menées en grande partie par des femmes trans racisées. Il s'agirait donc de ne pas oublier cet héritage trop rapidement. Rappelons aussi que les femmes trans étant des femmes, elles font face aux mêmes violences que les femmes cis (la transphobie en plus) et se battent par conséquent pour les mêmes droits.

« On ne peut pas faire dire ce qu'on veut à la biologie ! »

Iels pensent avoir la science de leur côté, mais ne se rendent pas compte à quel point leur discours est biaisé. De plus, leur rhétorique occulte totalement l'existence des personnes intersexes. En effet, le risque avec la science, c'est qu'on peut lui faire dire ce qu'on veut, parce que quand on cherche, figurez-vous qu'on trouve souvent les réponses qu'on attend.

Considérer que les femmes sont uniquement celles qui peuvent enfanter et dont le corps répond à un certain nombre de critères biologiques fait reculer les luttes féministes de plusieurs décennies. De plus, affirmer qu'il est nécessaire de connaître le caryotype, le taux d'hormones et les organes génitaux de

quelqu'un·e pour approuver ou non son identité est d'une hypocrisie sans nom. Chaque jour, nous croisons des personnes dans la rue toutes habillées, et il serait faux d'affirmer que nous avons besoin de ce type d'informations pour les glisser dans l'une ou l'autre des cases binaires et les traiter en conséquences.

En sciences sociales, et dans les approches féministes matérialistes, être un homme ou une femme se rapporte à la matérialité, la perception que les autres ont de nous dans l'espace public et le système d'oppression ou de validation qui en découle. Une femme trans est donc une femme parce que les autres la perçoivent comme telle, et est tout autant victime de misogynie qu'une femme cisgenre.

« Les femmes trans sont des hommes en jupe désireux de forcer les lesbiennes à coucher avec elles. »

Les hommes cis ont malheureusement bien d'autres moyens que de revêtir des vêtements dits féminins et de prétendre être des femmes pour abuser de ces dernières. D'autant plus qu'un prédateur cisgenre ne se « rabaisserait » jamais au déclassement social qu'induit l'incarnation du féminin, juste pour obtenir des faveurs sexuelles.

« Les hommes trans sont des femmes traumatisées voulant à tout prix échapper à leur position de dominées. »

Les TERF accusent le patriarcat de faire croire aux hommes trans qu'ils peuvent s'identifier hommes pour exister hors de l'oppression misogynie, ou accusent l'homophobie structurelle de les convaincre qu'il vaut mieux devenir des hommes hétérosexuels plutôt que de rester lesbiennes. Persuadées que les hommes trans ont vécu un traumatisme qui justifierait leur volonté de «mutiler» leur corps, elles tentent de les sauver en invoquant le principe sororal niant ainsi frontalement leur identité d'homme.

RIEN. NE. VA.





GUIDE : PARLER DES TRANSIDENTITÉS

Afin d'être un·e bon·ne allié·e des personnes trans, toutes les pistes proposées à la fin du chapitre précédent s'appliquent également ici.

Si les maladresses de vocabulaire arrivent et qu'elles ne sont pas initialement pensées pour blesser l'autre, certaines phrases sont susceptibles de heurter votre interlocuteur·rice, voire de déclencher une crise dysphorique.

POINT TERMINOLOGIE

Nous vivons dans un monde binaire et son langage en est le reflet. Il n'existe aujourd'hui pas encore de mots pouvant capturer la complexité de ces identités. Mais parce qu'il n'y a pas d'autres choix que de se plier à l'exercice pour pouvoir exister dans le monde, certaines personnes trans adoptent un vocabulaire adapté à l'intelligibilité cisgenre, souvent loin des réalités. Cette stratégie, théorisée par Gayatri Chakravorty Spivak, universitaire, théoricienne de la littérature et critique féministe indo-américaine, s'appelle **l'essentialisme stratégique**. Elle permet à un groupe minorisé d'atteindre certains objectifs politiques ou personnels, ou d'être compris de manière simple par des personnes extérieures à sa communauté.

Comme le dit Lexie dans son livre *Une histoire de genres* :
« *Ne pas nommer, c'est ne pas donner d'existence verbale.*
Mal nommer, c'est déformer une réalité. »
Alors tentons ensemble d'apprendre les mots justes
pour parler des personnes transgenres.

À ÉVITER

Transsexuel·le/Transsexualisme

Ces deux termes renvoient à l'époque où les transidentités étaient considérées comme une pathologie. Toutefois, certaines personnes trans continuent de se définir « transsexuelle » à la fois pour signifier leur changement de classe de sexe mais aussi comme stratégie de discours en retour pour déstigmatiser ce terme et en faire un symbole de fierté communautaire (comme « pédé » ou « gouine »).

Travesti/Travelo

Les transidentités sont à différencier du travestissement. Si certaines personnes trans commencent par se travestir avant de faire leur coming out, les transidentités ne relèvent pas du déguisement mais bien de l'identité.

Née femme/Né homme

Ici, on rappelle cette célèbre citation de Simone de Beauvoir : « *On ne naît pas femme, on le devient* ». Nous l'avons vu tout au long de cet ouvrage, le genre est une construction sociale qui s'apprend et fluctue tout au long de notre vie. Ainsi, qu'on soit cis ou trans, affirmer qu'on naît homme ou femme n'a aucun sens.

Homme biologique/Femme biologique

Les identités d'homme et de femme renvoient au genre, non à la biologie. Ainsi, parler d'homme et de femme « biologique » n'est pas correct.

Vrai homme/Vraie femme

Qui définit ce qu'est un vrai homme, une vraie femme ? Si on s'en tient aux définitions du masculin hégémonique ou de la désirabilité patriarcale, un nombre infime de personnes, qu'elles soient cis ou trans, rentrent dans les critères de ce que serait un vrai homme ou une vraie femme. S'il s'agit de glorifier l'authenticité de la cisidentité comparée à la prétendue imposture trans, c'est bas et sans fondement.

Vrai prénom

Le vrai prénom est celui que votre interlocuteur·rice vous communique. Et si vous lae connaissiez avant sa transition sous un autre prénom, il s'agit aujourd'hui de son *deadname* et il n'est à utiliser sous aucun prétexte.

Personne qui se sent...

Les personnes trans ne se sentent pas homme, femme ou non-binaire. Elles le sont. Au-delà du ressenti, il y a la réalité matérielle, primordiale dans la construction de toute identité.

Transformation

Nous ne sommes pas des Pokémons, nous ne nous transformons pas. Nous transitionnons.

Troisième sexe/Troisième genre

Envisager la transidentité comme un troisième genre reviendrait à nier l'existence d'une personne trans binaire homme ou femme.

Idéologie transgenre

L'argument de l'idéologie transgenre est là pour donner l'illusion d'une inversion des dynamiques de pouvoir, pour faire croire à l'emprise des trans sur les enfants et les politiques publiques, et placer en victimes les personnes cisgenres et hétérosexuelles.

Lobby LGBT/Lobby trans

Aucun des deux n'existe. Toutefois, il existe bel et bien des groupuscules influents qui s'organisent, pour priver les personnes LGBTI de certains droits.

Changer de sexe

Pour diverses raisons, cette expression a longtemps été synonyme du verbe « transitionner » :

- D'un point de vue cisgenre, il est difficilement concevable qu'une personne soit réellement trans si elle ne ressent pas un profond dégoût pour son sexe et désire le changer.
- Les personnes trans avaient beaucoup plus recours à la chirurgie génitale il y a dix ans qu'aujourd'hui. Avec l'avancée des discours féministes, il est de plus en plus fréquent qu'elles aient intégré que le sexe ne fait pas le genre, et n'aient donc pas besoin de cette opération pour se sentir légitimes dans leur identité.

Né·e dans le mauvais corps/Enfermé·e dans le mauvais corps

C'est Harry Benjamin, dans *The Transsexual Phenomenon*, qui le premier utilisera ce poncif. Pour le sexologue allemand, un·e « vrai·e transsexuel·le » désire une chirurgie génitale et a le sentiment d'être piégé·e dans le mauvais corps.

Encore aujourd'hui, l'adoption de ce narratif par le patient·e reste une condition préalable à l'accès à l'hormonothérapie ou la chirurgie. Rentrée dans le langage communautaire, cette formule est désormais utilisée par de nombreuses personnes trans pour décrire leur expérience. Cette pression à énoncer des choses pour parler de soi à des professionnel·les de santé ou à des personnes non-trans, à dire qu'elles ont toujours su, qu'elles détestent leur corps et souhaitent se faire opérer sert avant tout à répondre aux attentes culturelles afin d'être considérées comme « suffisamment trans ».

Mais les personnes trans sont-elles réellement enfermées dans le mauvais corps ou plutôt dans des croyances qui rendent leurs corps mauvais ?

Homme devenu femme/Femme devenue homme

Il n'y a pas d'intérêt à préciser l'assignation d'une personne transgenre. Ce qui compte réellement, c'est le genre qu'elle exprime.

Avant, quand tu étais une fille/Avant, quand tu étais un garçon

Que ce soit au passé, au présent ou au futur, l'idéal est de parler d'une personne trans en la genrant en fonction de son identité actuelle. De plus, ce n'est pas parce que vous parlez d'elle au passé que vous pouvez utiliser son ancien prénom.

À UTILISER PLUTÔT

- Trans
- Transgenre
- Transidentités
- Transitude
- Homme trans
- Femme trans
- Personne transmasculine
- Personne transféminine
- Personne non-binaire

CES QUESTIONS QUI NE SE POSENT PAS

La curiosité des personnes cisgenres quant aux vécus transidentitaires les pousse à se préoccuper (souvent outre mesure) de leurs corps, de leurs identités, de leur santé, de leurs histoires et liens familiaux, la plupart du temps de manière intrusive et objectifiante.

Si c'est en effet en posant des questions qu'on apprend, nous ne prenons pas toujours le temps de nous demander si notre interlocutrice est prêt·e à accueillir nos interrogations. Si les personnes transgenres se voient poser des questions personnelles et intimes, elles peuvent avoir l'impression d'être mises au pied du mur, forcées à se justifier ou à dévoiler des détails de leur vie intime.

**Avant de poser une question à une personne trans,
vous pouvez vous demander :**

- 1/** Quel degré de familiarité est-ce que je partage avec mon interlocutrice ?
- 2/** Si nous ne sommes pas seul·es, est-ce que les autres personnes présentes sont au courant de sa transidentité ?
Est-ce qu'en parler risque de la mettre en danger ?
- 3/** Est-on en train de parler de sa transition ou discute-t-on d'autre chose ?
- 4/** Suis-je un minimum renseigné·e sur le sujet ou est-ce que j'attends qu'elle m'éduque ?
- 5/** Pourquoi est-ce que je pose cette question ?
Ai-je vraiment besoin de la réponse ?
- 6/** Est-ce que je me permettrais de poser cette question à une personne cisgenre ?
- 7/** Est-ce que ce serait ok si quelqu'un·e me demandait cela ?

Si après cet examen de conscience vous vous dites qu'il est quand même opportun de poser votre question, assurez-vous qu'elle ne figure pas parmi la liste ci-dessous :

- C'est quoi ton vrai prénom/ton *deadname* ?
- Je peux voir une photo de toi avant ?
- Mais alors, qu'est-ce que tu as entre les jambes ?
- Est-ce que tu as fait l'opération ?
- Est-ce que tu es sûr·e que tu n'es pas juste lesbienne/gay ?
- Je ne comprends pas, étais-tu une fille ou un garçon avant ?
- Quand est-ce que tu as décidé d'être trans ?

Il y a une dizaine d'années, les informations sur les transitudes étaient rares. À l'époque, il était nécessaire de se connecter sur des forums ou des groupes Facebook pour que les recherches soient fructueuses. Que vous soyez cis ou trans,

il existe aujourd’hui tout un tas de comptes Instagram tenus par des personnes concernées, ou encore de sites d’associations contenant toutes les informations dont vous pourriez avoir besoin.

Et surtout, gardez en tête que vous n’avez pas besoin de comprendre ou d’avoir déjà vécu quelque chose pour être empathique et respectueux·se.

CES COMPLIMENTS QUI N’EN SONT PAS

- Tu n’as pas l’air trans, je n’aurais jamais deviné !
- C’est si bien fait, on dirait un vrai homme/une vraie femme !
 - Tu es tellement courageux·se !
- Merci pour ton honnêteté ! (*après avoir appris le coming-out d’une personne*)
- Je suis hétéro, mais tu es vraiment super joli/jolie !
- Je pourrais totalement sortir avec toi, je suis bi de toute façon !
- Je ne comprends pas comment tu peux être plus musclé/barbu que moi alors que tu étais une fille avant !
- Tu es tellement plus sexy que moi alors que tu étais un mec avant, c’est injuste !
 - Tu étais belleau avant, c’est vraiment dommage !
 - Tu es trans ? Tu es le meilleur des deux mondes !

BONNES PRATIQUES GÉNÉRALES

Mon interlocuteur·rice est bien qu'iel dit être

Respecter l'autodétermination d'une personne trans est une manière d'honorer l'expertise qu'iel a sur son identité, tout comme vous souhaiteriez qu'on prenne en compte la vôtre. Il en va de même pour leur parcours de transition, il n'y a pas une meilleure façon de le faire (ou non).

Il lui appartient de décider si iel veut révéler sa transidentité

Il est possible qu'un·e de vos proches soit out auprès de vous parce qu'iel vous envisage comme une personne de confiance. Afin de le rester, rappelez-vous que ce n'est pas à vous de faire son coming out à sa place auprès de personnes qui ne sont pas encore au courant, qu'iel soit présent·e ou non.

Respecter mon interlocuteur·rice signifie respecter le vocabulaire

Utiliser les bons pronoms pour désigner ou parler de/à quelqu'un·e est une façon de lae respecter et de créer un environnement suffisamment sécurisant dans lequel iel pourra se sentir considéré·e, compris·e et entendu·e. Afin de respecter l'identité de votre interlocuteur·rice, l'idéal est d'être à l'écoute de la manière dont iel se genre ou dont d'autres personnes proches le font. Si ce n'est pas très clair, il suffit de lui demander comment iel souhaiterait que vous lae genriez.

Le bon accueil d'une personne trans commence par l'usage du vocabulaire adéquat lorsque vous êtes face à ellui, mais aussi lorsqu'iel n'est pas là.

C'est ok de se tromper, mais...

Si vous mégenrez accidentellement quelqu'un·e en utilisant le mauvais prénom ou prénom, excusez-vous rapidement et sincèrement, corrigez votre erreur, puis passez à autre chose. Plus vous en faites une affaire d'état, plus la situation sera inconfortable pour tout le monde. D'autant qu'il serait bien mal opportun de mettre la lumière sur vous alors que la personne offensée est votre interlocuteur·rice.

▪ **C'est l'occasion de questionner votre propre rapport au genre**

La plupart d'entre nous ont grandi avec des idées préconçues sur la bonne manière d'être un homme ou une femme. On nous a appris à considérer ce binaire strict comme naturel, alors qu'en réalité il existe mille et une identités de genre différentes et tout autant de manière de les exprimer. Votre cheminement en tant qu'allié·e implique de remettre en question et de désapprendre nombre d'idées fixes que vous pourriez avoir sur le genre.

Être une personne cisgenre ne vous interdit pas l'exploration.

Il n'est pas requis d'être trans pour s'interroger.

**Vous verrez, si ça peut faire un peu peur au début,
le voyage est vraiment chouette, promis !**

Chapitre 9

UNE VISION NON-BINAIRE DU GENRE

EN 3022, IL EST D'USAGE D'ENVOYER LES ÉLÈVES DE FACULTÉ FAIRE UN VOYAGE DANS LE TEMPS SUR LA PLANÈTE TERRE.
ABI ET PO SONT DEUX ADELPHES QUI DÉCIDENT D'ÉTUDIER LE GENRE À TRAVERS LES ÉPOQUES...





NOUS VOILÀ AU NEUVIÈME ET ULTIME CHAPITRE.
PUISQUE NOUS AVONS DÉJÀ PARLÉ DE LINGUISTIQUE, D'URBANISME,
DE SANTÉ ET D'INGÉNIERIE, JE ME DISAIS QU'ON POUVAIT CONCLURE
EN PARLANT D'ARCHITECTURE. QU'EN DITES-VOUS ?
SI JE VOUS DIS « PANOPTIQUE », ÇA VOUS PARLE ?



Imaginé au XVIII^e siècle par le philosophe anglais Jeremy Bentham, le panoptique est une structure singulière qui implique la construction d'un bâtiment circulaire comprenant plusieurs étages de cellules placées les unes à côté des autres avec en son centre, une grande tour d'observation. Juché·e tout là-haut, lae surveillant·e est donc en mesure d'observer en permanence les moindres faits et gestes des détenu·es, tout en restant invisible.

Dans son livre *Surveiller et punir*, le philosophe Michel Foucault y voit une métaphore concrète et matérielle de ce qu'il nomme « la société de surveillance » : « [...] *L'effet majeur du panoptique : induire chez le détenu un état conscient et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir. Faire que la surveillance soit permanente dans ses effets, même si elle est discontinue dans son action ; que la perfection du pouvoir tende à rendre inutile l'actualité de son exercice [...]*¹ »

Ici, la présence d'un garde est hypothétique, le maintien de la discipline et du contrôle social étant de fait relégué aux surveillés.

En 2021, l'activiste féministe Camille Lextray applique cette théorie à celle du *male gaze* intériorisé par les personnes victimes de sexism. Ainsi, la présence réelle ou supposée des hommes inciterait celles qui se sentent observées à adapter leurs comportements en fonction.

Étendons cette réflexion à l'ensemble du système binaire.

¹ *Surveiller et punir*, Michel Foucault, Gallimard, 1975

Les normes de genre nous sont inculquées par divers agent·es de socialisation tout au long de notre vie. Dans le second chapitre, nous avons établi qu'en cas de désobéissance, la sanction, qu'elle soit sous forme d'injures, de rejets ou de violences physiques, tombe quasi systématiquement. Ainsi, inévitablement, arrive un moment où il n'est plus nécessaire de répéter que les garçons ne pleurent pas, ne se maquillent pas et ne portent pas de rose, ni que les filles se doivent d'être douces, polies et au service des autres. Ces consignes, parfois dissonantes avec nos aspirations, sont assimilées et respectées par peur d'éventuelles représailles. La dissociation que cela entraîne est tellement importante qu'elle finit par être interprétée par le sujet lui-même comme sa véritable identité.

C'est ainsi que fonctionne le patriarcat : en nous enfermant dans une définition biologisante, il simplifie l'infinie complexité du genre pour le réduire à une binarité imaginaire. Par conséquent, la binarité de genre et tout ce qu'elle implique de performativité devient une prison dont on respecte le règlement sans certitude d'être surveillé·e. La méfiance est légitime puisqu'en territoire patriarcal, nous le sommes en permanence.

Le système binaire dispose de gardien·nes absolument partout. Parce que nous avons d'abord appris à le faire contre nous-même, nous le reproduisons de manière plus ou moins consciente face à l'expression de genre des autres.

Genre et panique morale

Aujourd'hui, la majorité du discours sur le genre ne vient pas des féministes, des activistes LGBTQI ou des doctorant·es en *gender studies*², mais bel et bien des conservateur·rices et autres réactionnaires.

Pourquoi la question du genre semble être un si grand enjeu pour ces groupuscules, et comment recentrer le propos pour éviter les dérives idéologiques ?

Ces dernières années, les attaques contre la soi-disant « théorie du genre » se sont multipliées dans le monde entier, dominant le débat public.

² Études sur le genre

En France, de nombreuses voix, dont beaucoup issues du gouvernement, s'opposent à une « propagande LGBT » à destination des plus jeunes ; en Hongrie, le parlement a voté pour éliminer tout enseignement lié à l'homosexualité et au « changement de sexe » dans les écoles publiques, comparant les identités LGBT à la pédophilie ; aux États-Unis, la loi *Don't say gay* interdit aux professeur·es d'évoquer tout sujet relatif à la communauté LGB-TQIA+ et les oblige à dénoncer les élèves qui en feraient partie à leur parents ; en Russie, l'interdiction totale de la « propagande LGBT » empêche toutes informations de circuler sur les réseaux sociaux, mais aussi dans les médias et les écoles ; au Danemark, les députés ont adopté une résolution contre « l'activisme excessif » dans les milieux de la recherche universitaire, incluant les études de genre, les études postcoloniales et de l'immigration, etc.

Les forces politiques qui se cachent derrière la prétendue « idéologie du genre » sont pour la plupart les mêmes qui ont passé des décennies à se battre pour nier les droits des femmes et des personnes LGBTI. Si ces fausses informations continuent de gagner du terrain et de la crédibilité, les droits durement acquis par ces minorités pourraient être mis en danger. Tâchons donc d'exposer ce phénomène pour ce qu'il est, à savoir un fantasme conspirationniste permettant de faire diversion face aux réels enjeux.

FOCUS SUR LA THÉORIE DU GENRE

Qu'on se le dise, la théorie du genre n'existe pas.

Pourtant, nombre de personnes pensent qu'il s'agit d'un puissant outil aux mains de la communauté LGBTQI pour convertir les foules à leur « idéologie ».

Mais c'est quoi au juste, la « théorie du genre » ?

« Théorie du genre », « idéologie transgenre », « propagande LGBT » et woke, cette menace inconnue n'a que des synonymes mais pas de définition.

Quand on interroge ses adeptes, iels nous parlent des conséquences de cette supposée théorie, mais restent flou·es sur sa teneur. Entre autres inépties, elle favoriserait un vocabulaire nouveau effaçant les femmes, manipulerait la biologie, imposerait l'homosexualité aux jeunes et les encouragerait à « changer de sexe », aurait pour ambition, avec la PMA, de priver les enfants de pères, légitimerait la pédocriminalité et la zoophilie...

Cela fait davantage penser à une théorie du complot qu'à une théorie du genre, non ?

Mais alors en vrai, qu'est-ce que c'est ?

Lorsque je dis que la théorie du genre n'existe pas, voici ce que j'exprime en réalité :

- elle n'a aucun fondement scientifique, mais se base sur des croyances réactionnaires et un agenda liberticide ;
- elle n'émane pas de la communauté LGBTQI ni des féministes, mais a bien été créée de toutes pièces par les mouvements conservateurs vaticans et renforcée par l'extrême droite.

Les anti-genre crient à l'idéologie/théorie du genre dès que des réformes, des discours ou des actions favorisent l'inclusivité, dès que femmes et personnes LGBTQI refusent de rester sagement à leur place, dès que ces dernier·es tentent de dénaturer ou de s'extraire du caractère essentialisant de la définition de leur identité.

Pourquoi fait-elle si peur ?

Tout part des mouvements conservateurs vaticans qui, face à la démocratisation de la notion de « genre » et des études sur le sujet, craignent que leur doctrine de « complémentarité des sexes » perde en popularité.

Ils vont donc s'attacher à diaboliser les *gender studies* ou *gender theories* (études sur le genre) pour créer l'inquiétante « théorie/l'idéologie du genre » donnant l'impression d'une pensée unique et organisée, d'une menace plurielle et constante du fait d'une organisation ou d'un groupuscule extrémiste – les féministes, les LGBTI et autres islamо-gauchistes qui mettraient en péril les valeurs républicaines et chrétiennes.

Enfin, cette prétendue théorie place les enfants et les adolescent·es en principales victimes. Cette hypothétique atteinte à l'innocence des plus jeunes étant intolérable, l'instinct de protection amène à se positionner contre, sans réflexion préalable et de manière vive, voire extrêmement violente.

Quelques exemples concrets

En France, depuis une dizaine d'années, les anti-genre, *gender critical* et autres conservatrices ont un ennemi commun : le *GENDER*.

Récapitulatif rapide de leurs contrariétés :

Fin xix^e et début xx^e siècles : les conservateur·rices expriment tour à tour leur mécontentement face à la promotion du mariage civil par rapport au mariage religieux, à l'école mixte et à l'éducation sexuelle au programme.

2011 : la découverte d'un dispositif à l'essai dans certaines écoles, les *ABCD de l'égalité*, dédié à l'étude des stéréotypes de genre, ébranle les milieux catholiques et conservateurs qui crient au scandale. Ces derniers craignent que ces apprentissages mènent vers l'indifférenciation fille/garçon et la négation des « réalités » biologiques et culturelles.

2012 : l'annonce du mariage pour tous les fait descendre dans la rue pour protester et déplorer la « mort de la famille traditionnelle ».

2021 : l'écriture inclusive et le wokisme deviennent la cible des réactionnaires (dont beaucoup du gouvernement).

2022 : les élections présidentielles leur permettent de se trouver un ennemi politique commun, le fameux « **lobby LGBT** », idéal pour créer une panique morale et rallier les hésitant·es.

Qui, on le rappelle une énième fois, n'existe pas.



Selon Stanley Cohen, sociologue américain et inventeur dudit concept, la « panique morale » est un processus de diabolisation d'une catégorie sociale, souvent minoritaire et présentée comme une menace pour la société, ses principes et ses intérêts. Dans notre cas, ce sont les féministes et les militant·es LGBTQI+ qui sont accusé·es de mettre en danger les valeurs de la République. Pourtant, dans les faits, c'est tout le contraire. Ces activistes qualifié·es de wokes se battent justement pour appliquer les principes de liberté, d'égalité et de fraternité dans le réel plutôt que sur les frontons des mairies. Sachant cela, ce qui disqualifie les luttes actuelles n'est pas tant le fond du discours, mais la manière de le porter, jugée un poil trop « hysterique » et « radicale ». Ici, la véritable crainte, c'est que la radicalité des combats d'aujourd'hui finisse par mener au changement. Or, le but de toutes politiques réactionnaires est de maintenir le *statu quo*, ou de revenir à des modèles sociaux antérieurs, plus oppressifs.

Les mouvements anti-genre sont réactionnaires et profondément fascistes. Le ralliement se fait par la peur et la mise en place d'un ennemi commun, responsable de tous les maux. Point de pédagogie, mais une pluie d'accusations mensongères élevées au rang de vérité absolue.

C'est donc ici que cela devient tordu. Si leurs opposant·es n'ont finalement rien de menaçant, iels s'attèlent à modifier le narratif, créant une réalité alternative afin de justifier leur haine et leur indignation. Nous avons vu dans le chapitre précédent les ravages de ces méthodes sur les enfants trans.

La panique morale autour de toutes les questions de genre est en partie liée à deux biais cognitifs :

- le biais de représentativité qui fonde son jugement sur des stéréotypes ou des cas isolés (ex. : le nombre infime de détransitions) que l'on considère comme représentatif de l'ensemble ;

- le biais de confirmation qui consiste à privilégier les informations qui soutiennent nos croyances.

Dans son ouvrage *Classer, dominer*, Christine Delphy explique : « [...] C'est la fonction du mot politique que d'être flou et plein de menaces d'autant plus terribles qu'elles sont moins précises. On craint le pire.³ » Et c'est exactement comme ça que fonctionne la pensée réactionnaire.

Les mouvements critiques du genre parviennent à inverser le stigmate, en arguant que cette supposée théorie serait le moyen pour une minorité d'imposer son agenda à la majorité. Ils créent alors une réalité parallèle au sein de laquelle les personnes LGBTQI, plus particulièrement trans, sont antagonisées et présentées aussi bien comme des militant·es minables que des élites intouchables, des acteur·rices politiques puissant·es, capables de corrompre l'État, les médias et les entreprises. Ce faisant, la tendance s'inverse, plaçant les groupes minorisés en bourreaux, et les réactionnaires qui dénoncent en victimes.

Le fascisme est par nature incohérent et inconsistant. Il ne cherche pas à construire un système de pensée infaillible, mais à produire l'outrage et la panique morale qui, selon Alex Mahoudeau, autrice de *La panique Woke*, « consiste moins à traiter de questions futiles qu'à traiter futilement de sujets qui, pris sérieusement, sont souvent importants. »

Agrémenté de pseudo-science, l'argumentaire semble imparable tant il irait de soi. Sorti de son contexte et sans contradictoires, ce discours a toutes les raisons d'effrayer, puisqu'il se nourrit du chaos et de l'instabilité même qu'il promet de contenir.



³ *Classer, dominer : qui sont les autres ?*, Christine Delphy, La Fabrique, 2008

Quoi qu'ils en disent, les mouvements anti-genre sont profondément misogynes et transphobes. Comme les colons européens avant eux, leur tentative de nier l'existence trans est un effort orchestré pour prouver qu'il n'existe rien d'autre que la binarité. Si les personnes trans et non conformes dans l'expression de leur genre subissent tant de violence, c'est parce qu'elles sont un portail vers une autre manière d'être au monde. Leur existence suggère qu'il existe une alternative, une porte de sortie pour s'éloigner des carcans binaires, un endroit où nous pourrions réellement définir ce que notre corps et notre identité signifient pour nous. Et s'il est indéniable que cela profiterait à tout le monde, cela ne profite pas au système.

Pensez-vous que si l'existence trans était si insignifiante et ridicule, tant de personnes et de lois tenteraient de nier leur humanité ?

LE SAVIEZ-VOUS ?

En tant que psy, mon approche est gestaltiste. Au sein de ce courant existe la notion de « gestalt inachevée » qui me semble particulièrement pertinente pour comprendre le phénomène décrit précédemment. Les événements traumatisants dont nous n'avons pas guéri refont surface à un moment donné, parce que nous n'avons pas eu la réaction adéquate ou parce que nous peinons à en comprendre le sens et la logique. Ainsi, nous répétons inconsciemment le schéma traumatisé tantôt comme victime, tantôt comme bourreau pour essayer d'y apporter une résolution favorable. L'injonction à la binarité et l'oppression virilisante ont des effets profondément traumatisants. Si nous ne nous offrons pas l'espace pour en guérir ou du moins pour apprendre à vivre avec, il est fort probable que cela se répercute sur nos croyances, et que nous finissions par intérioriser le discours. Ainsi pris·es au piège, nous n'avons qu'une porte de sortie : infliger aux autres ce qu'on a dû supporter des années durant pour tenter de donner du sens à l'insensé.

Ces stratégies fascistes incitent une prise de position étatique qui entraîne de fait une remise en question des droits fondamentaux des femmes et des personnes LGBTQI (libre accès à la PMA et à l'IVG, prise en charge des VSS, etc.).

Les hommes ont utilisé la rhétorique biologique pour opprimer les femmes durant des siècles, et maintenant certaines d'entre elles font usage de ce même discours pour stigmatiser et délégitimer les personnes trans.

Il semble que même en 2024, alors que nous disposons de tous les outils pour démanteler l'idéologie faciste, le discours principal reste empreint d'eugénisme. Définir le genre comme dépendant purement du corps sexué fait non seulement reculer le combat féministe de plusieurs décennies, mais agit comme un écran de fumée. Ici, la rhétorique scientifique est utilisée comme bouclier de choix d'une politique profondément réactionnaire. Ce que produit l'eugénisme est une manière de penser qui institue les différences en pathologies — comme cela a pu être fait il y a quelques années avec l'hystérie et l'homosexualité. Le patriarcat transforme ainsi la désobéissance en insanité, pour assurer son maintien.

Ce qui dérange ici, c'est la dignité sans pareille des personnes trans. En admettant qu'elles ne pourront jamais être à la hauteur du défi binaire que la société leur impose, et plus encore, en affirmant ne pas vouloir en faire partie, iels font preuve d'un respect exceptionnel envers elleux-mêmes.

Aux États-Unis, la montée fulgurante de la haine anti-trans a induit une paranoïa générale :

- En réaction aux *bathroom bills*⁴, nombre de personnes cisgenres se sont vues agressées en allant aux toilettes, parce que certain·es doutaient de leur sexe d'assignation.
- Suite à l'interdiction pour les personnes trans (en particulier les femmes) de pratiquer des activités sportives en club, les femmes cisgenres se sont vues soumises à un nombre record de test de féminité. Ces contrôles sont souvent effectués lorsqu'une athlète semble avoir la victoire « facile », afin de vérifier qu'elle ne serait pas « favorisée » par un taux anormal de testostérone.

⁴ Législations américaines visant à interdire aux personnes trans d'utiliser les installations publiques, et plus particulièrement les toilettes

QU'ON S'ENTENDE, CE QUI EST INDUIT ICI, C'EST QU'UNE FEMME NE PEUT EXCELLER QUE SI ELLE SE RAPPROCHE BIOLOGIQUEMENT DE CE QUI EST CONSIDÉRÉ COMME TOTALEMENT MASCULIN.



Ainsi, retirer certains droits aux personnes trans est toujours le premier acte d'un bouleversement anti-féministe. En témoignent les centaines de lois anti-trans passées ou proposées au cours de ces dernières années aux États-Unis, pour en arriver à la déconstitutionnalisation du droit à l'IVG.

Toute tentative de progrès, d'avancée sociale entraîne inévitablement un retour de bâton absolument disproportionné des forces conservatrices et réactionnaires.

Mais pourquoi le progrès est-il si insupportable pour certain·es et pourquoi sont-iels tant attaché·es à la binarité ?

Binarité de genre, entre loyauté et obsolescence

**LE
SAVIEZ-
VOUS**
?

En France, la mention obligatoire du sexe à l'état civil date du Code Napoléon rédigé en 1804 par l'empereur du même nom. Ce code civil entérine officiellement la différence sociale entre hommes et femmes en établissant des droits et des devoirs différenciés en fonction du genre. Ainsi, l'objectif de l'enregistrement du sexe à l'état civil était d'établir une liste des hommes en âge de faire leur service militaire tout en s'assurant que les femmes étaient gardées sous la tutelle de leur père, puis de leur mari.

En 2016, une personne intersexé dépose une demande auprès du tribunal de grande instance pour se faire reconnaître de sexe neutre. Au vu des preuves fournies, le tribunal la lui accorde. Mais la Cour d'appel s'en mêle, invalidant la décision du juge. L'affaire est alors portée devant la Haute juridiction pour réexamen.

Début 2017, la Cour de cassation se doit alors d'apporter la réponse à la question que bon nombre d'activistes trans, non-binaires et intersexes se posent : peut-on inscrire la mention sexe neutre sur un acte de naissance ?

Voici ce qu'elle répond :

« La loi française ne permet pas de faire figurer dans les actes de l'état civil l'indication d'un sexe autre que masculin ou féminin. [...] Cette binarité poursuit un but légitime car elle est nécessaire à l'organisation sociale et juridique dont elle constitue un élément fondateur. La reconnaissance par le juge d'une troisième catégorie de sexe aurait des répercussions profondes sur les règles du droit français construites à partir de la binarité des sexes et impliquerait de nombreuses modifications législatives de coordination.⁵ »

Mais alors, pourquoi ajouter une troisième case et sortir de la binarité fragiliserait l'édifice social ? Réponse rapide : parce que toutes les structures de pouvoir dépendent du maintien de cet ordre binaire.

Pourtant, de nombreux pays comme l'Allemagne, l'Australie, l'Argentine, le Canada, le Danemark, l'Inde, Malte, le Népal ou encore la Nouvelle-Zélande et les Pays-Bas proposent cette alternative. De son côté, la France ne semble pas encore prête à franchir ce pas. C'est particulièrement évident lorsqu'on voit le chaos créé par l'écriture inclusive.

Cependant, ce que semblent avoir oublié les anti-trans, anti-genre, anti-woke et autres conservateur·rices, c'est que les personnes qui s'inscrivent en dehors du système binaire n'ont pas attendu leur accord pour exister.

**LE
SAVIEZ-
VOUS**
?

La trace la plus ancienne d'existence « non-binaire » remonte à environ 1 800 ans av. J.-C., et est inscrite sur la stèle d'Hammurabi. Y sont gravées des tables de lois babyloniennes faisant mention des « *salzikrum* » signifiant « femme-homme ». De ce que les chercheur·ses ont pu en comprendre, ces individus occupaient des fonctions importantes au sein de leur communauté.

⁵ Seule une circulaire du 28 octobre 2011 envisage la situation des enfants intersexes. Elle donne, à titre exceptionnel, la possibilité de différer la mention du sexe, avec l'accord du procureur de la République, si ce sexe peut être déterminé définitivement dans un délai d'un ou deux ans. Cette circulaire ne fait que retarder et à ce jour, aucun texte n'autorise de dispense définitive

Pour rappel, avant la colonisation par les Européen·nes, de nombreuses communautés autochtones reconnaissaient bien plus que deux genres au sein de leur société. Celleux qui existaient au-delà de la binarité y occupaient souvent des positions importantes. Certain·es étaient même envisagé·es comme ayant un lien privilégié avec le divin en raison de leur fluidité dans le genre. Aujourd’hui, l’acceptation des genres au-delà d’un système binaire existe toujours dans nombre de régions du monde. Ces individus sont en quelque sorte garants du maintien des traditions et de l’identité culturelle au sein de leurs communautés respectives.

Nous avons une fâcheuse tendance à partir du principe que la façon dont nous comprenons le genre, dont nous en faisons l’expérience et dont nous l’étudions, seraient les seules manières existantes et légitimes.

La notion de genre varie d’une culture, d’une personne et d’une époque à l’autre, et laisse entrevoir un système peut-être moins établi qu’il n’y paraît. Il est impératif que nous puissions faire preuve de relativisme culturel, que nous prenions du recul face à cet état des lieux très contemporain et européo-centré, pour faire de la place à ce que nous racontent les nombreux contre-exemples, ailleurs dans l’espace et le temps.

FOCUS SUR L'EXISTENCE EN DEHORS DE LA BINARITÉ

En lisant les descriptions de ces communautés, il est important de se décenter de notre vision occidentale et blanche de la notion de genre. Si elle existe ailleurs qu'en Europe, elle n'a pas nécessairement la même résonance et les mêmes implications. Les termes « trans » ou « non-binaire », s'ils font sens dans notre contexte, ne s'appliquent pas forcément aux communautés dont nous parlons ci-dessous.

Two-Spirit, Amérique du nord

Au sein de la population autochtone nord-américaine vivent des personnes considérées comme des êtres bispirituels. Issu·es de divers clans, toutes se sont mis·es d'accord sur un terme intertribal, *two-spirit*, pour désigner les personnes qui endosseront des rôles et des costumes associés aux hommes et aux femmes. Les différentes tribus ont des manières distinctes de comprendre le genre. *Two-spirit* n'est pas une identité au sens où l'entendent les personnes occidentales et blanches. C'est un rôle sacré, spirituel et cérémonial présent depuis toujours.

Muxes, Mexique

Dans la culture zapotèque, une communauté défie les idées occidentales sur le genre : les *muxes*. Assignées garçons à la naissance, les *muxes* (dérivé de l'espagnol *mujer*, qui signifie « femme ») adoptent une expression de genre qu'on qualifierait de féminine. Considérées comme des bénédictions au sein d'une famille, leurs identités sont célébrées dans leur village où elles occupent des postes artistiques ou dans le *care*. Elles sont, au moins socialement, acceptées comme un genre supplémentaire.

Hijras, Inde et Pakistan

Considérées comme sacrées avant la colonisation britannique, elles étaient déifiées dans de nombreux textes religieux hindous. Autrefois investies pour porter chance et bénédiction à chaque étape de vie des Indien·nes, elles sont aujourd'hui de plus en plus marginalisées, et vouées pour la plupart au travail du sexe et à la mendicité.

Mahu, fa'afafine et RaeRae, îles du Pacifique

De nombreuses cultures du Pacifique ont reconnu un troisième genre et l'ont intégré à leur société. L'appellation change selon les endroits :

- les *RaeRae* à Tahiti ;
- les *Fa'afafine* au Samoa ;
- les *Mahu* en Nouvelle-Zélande.

Bugis, Indonésie

Les *Bugis* ont une vision du genre unique. Iels disposent d'un vocabulaire bien précis pour désigner 5 genres distincts au sein de leur communauté :

- les *makkunrai* et les *oroani*, désignant respectivement les hommes et les femmes cisgenres ;
- les *calalai* et les *calabai* qu'on pourrait comparer aux hommes et aux femmes trans qu'on connaît en occident ;
- le *bissu*, cinquième et ultime genre, qui n'est ni masculin ni féminin. Iels sont considéré·es comme des êtres spirituels qui lors de leur arrivée sur Terre, ne se seraient pas scindés pour devenir homme ou femme. Ces êtres représenteraient une union sacrée des deux.

Burrneshha, Albanie

En français, *burrneshha* pourrait se traduire par « vierge sous serment ». Ce sont des personnes assignées femmes à la naissance qui, pour prendre le rôle de maître de maison (après le décès du père ou l'absence d'héritier masculin) ou pour éviter un mariage forcé, décident de vivre comme des hommes. Après avoir fait vœu de chasteté, ils sont investis comme des hommes donc autorisés à fumer, boire de l'alcool, occuper un poste dit masculin, faire de la musique, ou avoir une vie sociale avec d'autres hommes, activités interdites aux femmes albanaises.

Le problème qui se pose et qui nous fait penser que les transidentités et la non-conformité de genre sont des « phénomènes de mode issus des réseaux sociaux », c'est l'absence de mémoire. Rappelons-nous que fut un temps, les femmes devaient obtenir une permission de travestissement au commissariat pour porter des pantalons ; la couleur rose était considérée comme virile et le bleu comme féminin ; les talons, le maquillage et les perruques étaient une affaire d'hommes et de pouvoir.

Mais à quoi peuvent bien servir l'ignorance et la censure ?

Ici, l'ambition est identique à la pathologisation des identités trans. Effacer l'histoire LGBTQI+ permet de prétendre qu'ils n'ont jamais existé. Cela a d'ailleurs été le cas à plusieurs reprises au cours de l'histoire, comme lors de :

- la colonisation (cf. chapitre 7) ;
- la chasse aux sorcières : d'ailleurs en anglais, l'une des insultes homophobes pour désigner les hommes gays est *faggot* qui signifie sans surprise, « fagot » en français. Cette expression tirerait son origine de l'époque des chasses aux sorcières, puisque les homosexuels servaient de « petits bois » au bûcher qui brûlait vives les femmes accusées de sorcellerie ;
- l'Europe nazie : avec la déportation et les nombreux autodafés ;
- la répression étatique : à partir des années 1950, alors que l'homosexualité et le travestissement sont punis par la loi, une vague de persécutions s'abat sur la population LGBTQI. Dans les lieux de sociabilité gay, par exemple, où les raids de police sont monnaie courante ; ou encore au sein du gouvernement américain lorsque la *lavender scare*, véritable panique morale concernant les homosexuel·les de la fonction publique qui a conduit à leur licenciement massif ;
- l'épidémie du SIDA : il a longtemps été considéré comme le « cancer gay », et les gouvernements n'ont pas réagi à temps pour éviter la mort de millions de personnes trans et homosexuelles ;
- la recrudescence des actes lgbtphobes depuis une dizaine d'années : comme les violences physiques et verbales, les lois anti-trans et anti-gay, etc.

**LE
SAVIEZ-
VOUS**



Halloween a longtemps été considéré comme le « Noël gay » par beaucoup de personnes de la communauté LGBTQI, puisqu'à cette époque de l'année chacun·ne a le droit d'adopter l'expression de genre souhaité sans risquer d'en être empêché·e.

À chaque fois, les présences queer sont effacées de l'histoire, donnant régulièrement l'impression de les redécouvrir jusqu'à penser qu'elles ne sont que des phénomènes de mode.

Ne pas parler des identités LGBTQI+ est un moyen de préserver la contrainte à l'hétérosexualité et à la binarité. Ne pas parler, c'est rendre tabou et confiner ces membres dans une spirale honteuse.

*« Les marg es sont à la fois un site imposé par les structur es oppr essives mais aussi un site de r adicale possibilité, un espace de r éistance. »
bell hooks, De la marg e au centr e : l héorie féministe, 1984*

L'existence de personnes queer, trans et non-binaires ou de communautés non-occidentales vivant en dehors de la binarité devrait être suffisante pour comprendre que nous sommes attaché·es à une dichotomie factice.

Si le genre est un pilier de notre société, c'est parce qu'on a décidé d'en faire quelque chose de structurant, pas parce qu'il l'est naturellement.

Afin d'expliquer cette idée, permettez-moi de tenter une analogie : imaginez une société qui affirmerait au niveau juridique, administratif ou encore médical qu'il n'y a que des personnes aux yeux noirs et marron. Alors oui, il existe des gens aux yeux verts, bleus ou vairons, mais ils sont tellement peu nombreux que cela ne vaut pas la peine de les inclure, ni dans nos politiques, ni dans le fonctionnement de nos institutions.

Dans cette situation, que le monde soit uniquement pensé pour la majorité vous semble absurde ?

Eh bien c'est aussi absurde que le fait d'affirmer qu'il n'y a que deux genres et de construire un modèle sociétal sur ce fondement artificiel.

FOCUS SUR LE TERME QUEER

À l'origine...

« Queer » est un terme anglais signifiant le bizarre, l'étrange, l'illégitime...

La première trace écrite de l'utilisation de ce mot comme une insulte à caractère homophobe date de la fin du XIX^e siècle.

LE
SAVIEZ-
VOUS
?

L'auteur de cette bavure s'avère être le père du partenaire d'Oscar Wilde qui, à l'époque, n'avait aucune idée que son fils était aussi « queer ».

Puis au début du XX^e, « queer » permet aux homosexuels ayant une apparence virile de se distinguer de ceux dont l'expression de genre est plus efféminée.

Longtemps, ce terme a donc été utilisé de manière péjorative à l'égard des homosexuels.

Une identité avant tout politique

Dans les années 1980, les membres de la communauté LGBTQIA+ se réapproprient le terme pour désigner toutes les identités et orientations sexuelles qui ne sont ni cisgenres ni hétérosexuelles.

« Queer » est donc avant tout une identité politique qui se place en opposition au système cishétéronormé en place.

Si ces termes étaient utilisés afin de blesser certaines personnes minorisées de manière intentionnelle, leur réappropriation politique est une stratégie de résistance. En déchargeant le poids des mots, on les délest de leur impact.

Michel Foucault appelle cette stratégie « le discours en retour » : *« En faisant de l'insulte son apanage, on retourne ce qui était perçu comme un manque ou une faille, pour le transformer en identité, en modèle alternatif, en communauté. ⁶ »*

Au-delà d'une identité, « queer » désigne également un courant de pensée théorique alimentée entre autres par les esprits de :

- Judith Butler
- Gayle Rubin
- Michel Foucault
- Didier Eribon
- Paul B. Preciado

⁶ *Histoire de la sexualité*, Michel Foucault, Gallimard, 1976

Nous l'avons vu dans la deuxième partie de ce livre, il existe finalement peu de personnes respectant parfaitement les codes virils et féminins. La masculinité n'est pas l'apanage des hommes, tout comme la féminité n'est pas celui des femmes. Ainsi, ce qui est perçu comme du travestissement (puisque nous nous entêtons à genrer des bouts de tissus) a toujours existé.

L'illusion de l'égalité

Le patriarcat et le capitalisme voudraient nous faire croire que notre valeur dépend de notre capacité à exercer un contrôle sur les autres. Nous sommes implicitement constraint·es à un état de compétition perpétuel, dans l'espoir de grappiller quelques miettes de pouvoir. Ce faisant, toute possibilité d'alliance et de solidarité est tuée dans l'œuf. En d'autres termes, tant que nous sommes un échelon au-dessus dans l'ordre social, notre propre oppression nous semble tolérable. Diviser, distinguer, isoler pour mieux régner est probablement l'une des tactiques de domination les plus anciennes et les plus efficaces.

Comme ce sont en grande majorité des hommes qui sont au pouvoir, la logique voudrait que l'objectif des femmes soit de parvenir à une place similaire. Beaucoup restent d'ailleurs persuadé·es que les luttes féministes se résument à cela, que l'ambition ultime est de briser le plafond de verre et pas de faire exploser tout le fichu bâtiment.

Les féministes ont compris depuis bien longtemps que l'égalité était une illusion, une carotte mise sous leur nez pour qu'iels continuent à avancer en fantasmant une récompense qui n'arrivera jamais. S'iels ne sont pas dupes, c'est parce qu'il est complètement insensé de penser que l'égalité peut advenir dans le monde actuel.

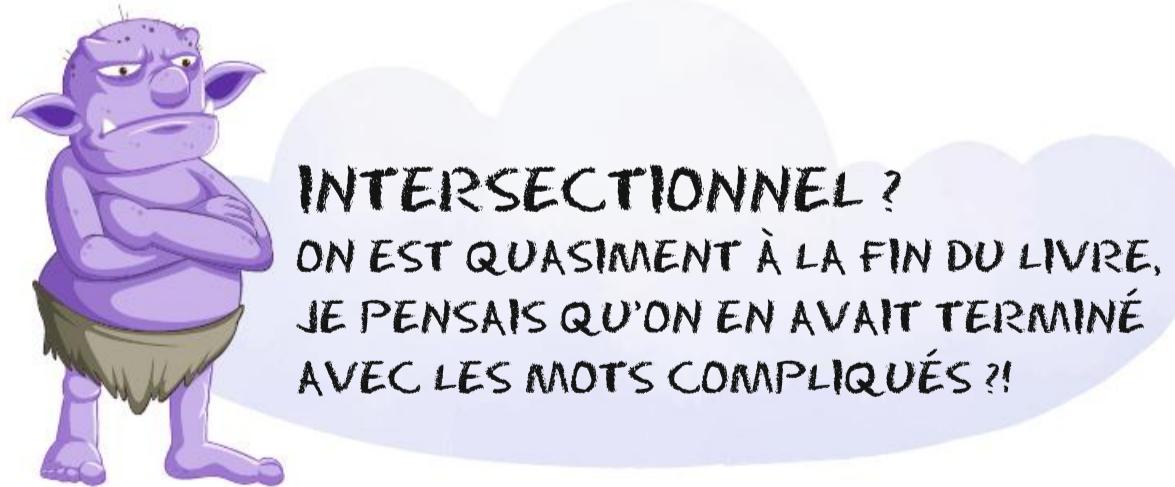
Pourquoi ? Parce que par définition, le genre désigne un système de division hiérarchique de l'humanité en deux moitiés inégales. Ainsi, il ne peut pas exister sans une forme de classification et donc d'inégalité. De plus, les problèmes que crée cette dichotomie vont bien au-delà d'une disparité salariale ou d'une inégalité en droits. En conséquence, afin de parvenir à un semblant d'équilibre, il n'y a pas d'autre choix que d'abolir le concept de genre tel qu'il existe actuellement.

Toutefois, tâchons de ne pas nous méprendre, le patriarcat n'est qu'une des nombreuses branches d'une entreprise de domination bien plus vaste. Lutter contre est nécessaire, mais n'est pas suffisant à long terme.

Nous l'avons vu sur l'organigramme du chapitre 7, le boss final qui alimente tous les systèmes d'oppression n'est pas seulement le patriarcat, mais aussi la suprématie blanche et tout ce qu'elle induit. Ce système s'est construit moyennant le génocide des peuples et des cultures autochtones qui s'inscrivaient en dehors des normes européennes binaires. Cette idéologie se nourrit des inégalités et ne peut exister sans. Partant de ce constat, il est urgent de penser, puis d'élaborer un nouveau système sur des bases plus saines.

« The future is female » est un slogan qu'on rencontre un peu partout sur des affiches, des stickers, des sacs ou des t-shirts. Serait-il, en effet, plus vivable d'exister dans un monde dirigé par des femmes ? Rien n'est moins sûr. « ***Il est impossible de démanteler la maison du maître avec les outils du maître***⁷ », disait l'autrice afro-féministe Audre Lorde. Le problème n'est pas de savoir qui est au pouvoir, mais bien la notion de pouvoir elle-même. L'idée que le futur soit féminin ne fait que perpétuer l'image de la *girl boss* vendue comme une figure d'émancipation — mais seulement accessible, si tant est qu'elle le soit, à une infime partie de femmes. La promotion sociale n'est pas synonyme d'émancipation, mais d'assimilation. Et l'intégration à un système aussi défaillant que celui-ci, malgré ce qu'on cherche à nous faire croire, est loin d'être souhaitable.

Indubitablement, le genre est l'un des fondements de notre société, et son abolition, si elle a lieu, ne se fera pas du jour au lendemain. Afin de faire un pas dans cette direction, il est essentiel de comprendre que l'abolition du genre ne peut se faire sans l'anéantissement de la suprématie blanche et des classes sociales. Ainsi, pour que l'impact soit réel et durable, l'approche de toutes ces questions se doit d'être constellaire et intersectionnelle.



⁷ « The master's tool will never dismantle the master's house », discours présenté à la conférence de l'Institut des Sciences Humaines de l'Université de New-York (EU), 1978

FOCUS SUR L'INTER- SECTIONNALITÉ

Intersectionnal-quoi ?

Popularisé en 1989 par Kimberlé Crenshaw pour penser l'afro-féminisme, le concept d'intersectionnalité nous permet d'appréhender la complexité de l'imbrication des oppressions par la prise en compte de l'ensemble des identités d'un individu et des systèmes connexes de priviléges et d'oppressions qui sont en jeu. L'idée ici est de montrer que la domination est plurielle et s'étend sur plusieurs niveaux. Ce n'est qu'en mesurant l'impact de ces discriminations qui se recoupent et se renforcent parfois qu'on peut être au plus près de l'expérience d'une personne.

Cas pratique

Sasha, 15 ans, est une femme noire et transgenre. Sasha est donc à l'intersection de diverses identités qui lui font subir plusieurs formes d'oppressions systémiques. En tant que femme, Sasha subit de la misogynie. En tant que personne noire, Sasha subit du racisme. En tant que personne trans, Sasha subit de la transphobie. Comme Sasha a 15 ans, il y a des risques pour qu'elle subisse de l'adultisme. *Croyance en la supériorité des adultes sur les enfants → justifiant leur maltraitance et/ou leur infantilisation*

Ne voir Sasha que comme une femme, une personne trans ou racisée, empêche d'appréhender justement la réalité à laquelle le système la confronte.

S'il est important de percevoir Sasha dans sa globalité, c'est parce que ces oppressions systémiques façonnent de fait la personne qu'elle est et influencent celle qu'elle deviendra.

Ainsi, affirmer qu'on ne voit pas les couleurs ou que homo et hétéro c'est pareil, c'est faire fi d'une partie cruciale du développement identitaire des individus confrontés à ces violences.

« L'intersectionnalité est un objectif à travers lequel vous pouvez voir les dynamiques de pouvoir entrer en collision, s'imbriquer et se croiser. Il ne s'agit pas simplement de dire qu'il y a un problème de race ici, un problème de genre ici, et un problème de classe ou LGBTQ là. Souvent, ce cadre ne tient pas compte de ce qui arrive aux personnes qui sont soumises à toutes ces choses. ⁸ »

⁸ Extrait d'une interview de Kimberlé Crenshaw donnée en amont du Forum Politique Afro-Américain, juin 2017

L'abolition ne peut être qu'un processus systémique, puisqu'il s'agit spécifiquement de mettre fin à des systèmes, des pratiques et des institutions bien spécifiques (hétérosexualité, famille nucléaire, mariage, enregistrement du sexe à l'état civil, etc.). Il est effectivement difficile d'envisager la potentialité d'une libération au sein de structures profondément partiales et inégalitaires.

Paulo Freire, éducateur et philosophe brésilien, déclare à ce propos : *« Lorsque l'éducation n'est pas libératrice, le rêve de l'opprimé·e est de devenir l'opresseur.⁹ »*.

Alors rêvons plus grand, plus fort, conscientisons que nous méritons mieux que l'égalité. Déclarons ici et maintenant qu'aucune émancipation ne mérite d'écraser d'autres individus, qu'il n'y aura de libération que collective. L'abolition du genre n'est pas qu'une question de droits des femmes, ni même de droits trans, ce n'est pas un problème de justice sociale, économique ou raciale, c'est tout cela à la fois.

Nous vivons toustes à des degrés différents, sous la pression de la suprématie blanche, du patriarcat et du capitalisme, et l'oxygène manque depuis déjà bien trop longtemps. Ce n'est pas seulement un combat des minorités pour les minorités, c'est une bataille pour laquelle il est nécessaire que tout le monde, dans la mesure de ces capacités, se mobilise.

Il est urgent de se rendre compte que nous sommes toustes affecté·es par les conséquences de la binarité de genre. Toutefois, le fait que nous souffrions toustes à notre manière nous empêche de comprendre et d'écouter la douleur de l'autre.

Le système nous a fait croire que plusieurs histoires ne pouvaient pas coexister, que verbaliser l'une, c'était forcément effacer l'autre. Pourtant, il y a de la place pour chacune d'entre elles et plus elles cohabiteront, plus nous pourrons apprêhender la complexité du monde.

⁹ *Pédagogie des opprimés*, Paulo Freire, La Découverte, 1974

De la nécessité de ne pas confondre familiarité avec sécurité

Le genre est un système au sein duquel la classe des hommes bénéficie de l'oppression systématique de la classe des femmes. Le genre n'est ni naturel, ni inéluctable.

La volonté d'abolir le genre renvoie au désir de mettre fin aux rôles et aux normes qui lui sont associées. C'est éliminer le système de classe en cessant d'assigner et de socialiser les gens dans des identités arbitraires basées sur leurs organes génitaux. C'est faire du genre une simple caractéristique et non un système de catégorisation hiérarchique.



NAVRÉ DE CONSTATER QUE LE SYSTÈME T'A MIS CE TYPE DE CROYANCES EN TÊTE , MON CHER AMI. TU ES UN TROLL, UNE CRÉATURE MYTHOLOGIQUE, UN ÊTRE FANTASTIQUE, TON ESPÈCE NE POSSÈDE PAS DE HIÉRARCHIE BASÉE SUR LE SEXE, TU VIS DONC EN DEHORS DU MONDE BINAIRE. TU N'AS PAS DE GENRE ET CROIS-MOI, CELA VA T'ÉVITER BIEN DES GALÈRES ! MAIS TANT QUE TU ES LÀ, ÇA TE DIT QUE JE T'EXPLIQUE UN PEU À QUOI ÇA RESSEMBLERAIT SI NOUS AVIONS TOUSTES CETTE POSSIBILITÉ ?



Bien que l'élimination des rôles de genre représente potentiellement l'élimination du genre lui-même, l'abolition permettrait avant tout de changer de paradigme. Il est important de noter que le projet abolitionniste consiste à démanteler les structures fondamentales du patriarcat. Cela ne signifie pas qu'il tend à empêcher quiconque de construire son identité autour des concepts de masculinités et de fémininités. Dans ce monde-là, ces identités n'émergeraient plus des structures de pouvoir et ne les renforcerait pas. La conception du genre serait entièrement personnelle et cesserait d'être un outil utilisé par la société pour prescrire des rôles contraignants et immuables. Il ne s'agit pas de nier l'existence d'hommes et de femmes, mais de conscientiser et d'affirmer qu'il existe un monde rempli de nuances dont la binarité nous prive.

Tout peut être normalisé si nous y sommes progressivement exposé·es. Tel un thé qu'on aurait infusé suffisamment pour que l'eau prenne sa couleur, il est possible de nous habituer à la violence, aux abus, à l'inconfort ou à la honte, de les considérer comme faisant partie de notre réalité. La binarité de genre nous est imposée sous prétexte qu'on a « toujours fait comme ça ». Or, l'ancienneté n'est pas toujours gage de qualité. Refuser de questionner le *statu quo*, c'est volontairement priver les personnes que ce système dessert d'alternatives plus justes.



ET LORSQUE JE MENTIONNE « LES PERSONNES
QUE CE SYSTÈME DESSERT », IL Y A DE GRANDES
CHANCES POUR QUE VOUS EN FASSIEZ PARTIE.

Sous couvert de respect des traditions, de l'héritage culturel et de la bien-pensance, nous devenons partisan·es de l'inertie plutôt que du changement. Et si on se disait que cet état léthargique avait assez duré ?

Afin de démanteler le système, nous devons d'abord défaire notre complexe de supériorité et faire table rase de notre ethnocentrisme et de notre arrogance générationnelle (vous savez, ceux qui sont persuadé·es que c'était quand même mieux avant). L'humilité et l'autoréflexion constante sont les seuls moyens de donner un élan stable au projet de démantèlement.

Le changement peut être ressenti comme dangereux simplement parce qu'il n'est pas familier, mais ce qui semble confortable n'est pas nécessairement salutaire.

L'ambition n'est pas de tout révolutionner, d'abandonner nos croyances et de remettre en question notre manière d'être au monde du jour au lendemain. Visons une transformation pas à pas, une métamorphose en microdose, un entraînement progressif à la liberté. Rappelons-nous que nous n'avons pas besoin de tout comprendre, de tout maîtriser pour rejoindre la lutte, qu'un premier pas consiste à pointer l'injustice pour laisser naturellement venir l'indignation. Nous avons pour la plupart été éduqué·es avec des normes oppressives, il est donc logique d'avoir besoin de temps pour s'en défaire.

Chacun·e de nous, sans exception, a la capacité de parvenir à un éveil politique. Encore faut-il nous en laisser l'opportunité et être bien accompagné·e pour le faire. Une fois de plus, la clef se trouve dans le collectif.

Le meilleur moyen d'enrayer une lutte est d'affirmer qu'elle avance et qu'il serait de bon ton que l'on se contente des quelques progrès débloqués. S'estimer heureux·se, c'est prendre le risque de baisser les armes alors qu'il y a encore tant à faire.

Zora Neale Hurston, autrice et anthropologue afro-américaine, déclarait à ce sujet : « ***Si vous taisez votre douleur, iels vous tueront et prétendront que vous avez aimé ça.***¹⁰ »

Afin de maintenir l'emprise, il est nécessaire d'altérer la réalité pour faire croire que l'oppression systémique existante est la structure « naturelle » du monde. Actuellement, ceux au pouvoir partent du principe obsolète et misogyne que « qui ne dit mot consent » (coucou la culture du viol), et mettent tout en place pour silencier ceux qui tentent de protester.

Ne laissons pas des individus non-concernés décider de nos destins, ne les laissons pas réécrire l'histoire à leur avantage, n'attendons plus sagement, ne nous contentons plus des miettes, ne réclamons plus, prenons directement voix au chapitre.

Le système en place tend à récompenser la conformité au profit de la singularité. Ce dogmatisme n'est pas seulement un outil de contrôle pour forcer l'obéissance, il permet également d'étouffer de manière préventive toute rébellion en tuant l'imagination. Renoncer à notre créativité pour mieux nous assimiler aux normes hégémoniques revient à « encrypter » une partie de nous, à l'enfouir si profondément que nous oublions qu'elle a un jour existé, comme l'explique la théoricien·ne queer Judith Butler. Toutefois, ces reliques de notre identité n'ont pas totalement disparu, elles rejoignent parfois, nous donnant un fort sentiment nostalgique, voire mélancolique.

Alors, comment faire honneur à ces reminiscences et leur redonner leur place ?

¹⁰ Mais leurs yeux dardaient sur dieu, Zora Neale Hurston, Zulma, 2020

LE SAVIEZ- VOUS



Le confinement, lors de l'épidémie de Covid-19, a été pour beaucoup propice aux questionnements identitaires.

Fini l'injonction à plaire et à respecter les standards esthétiques et comportementaux de notre genre assigné. Enfermé·es chez nous, nous n'avions plus d'audience pour jouer les rôles genrés auxquels nous sommes habituellement constraint·es. Exprimer notre genre est devenu une libération plutôt qu'une injonction.

Il est alors devenu possible de s'amuser avec lui, nous nous sommes autorisé·es à l'explorer et à le remettre en question. Ainsi, l'année 2020 a été le témoin de nombreux coming out transgenres et/ou non-binaires.

Ne vous méprenez pas, nous n'assistons pas à une crise du genre, nous sommes les témoins d'un (r)éveil. Comprendons bien que le futur n'est pas non-binaire. Le passé l'était déjà. Le présent l'est assurément. Demain sera le temps de la conscientisation.

Comment pourrions-nous faire pour ne pas avoir à attendre un prochain confinement pour nous laisser aller à l'exploration de notre genre ? Pas forcément pour se découvrir trans, mais pour se donner la chance d'incarner une identité plus ajustée et authentique ?

Suis-je trop idéaliste d'imaginer qu'un·e lecteur·rice qui tiendra ce livre entre les mains dans les prochaines décennies pourra se demander comment nous avons pu vivre ainsi pendant si longtemps ?

Alors, qu'est-ce qu'on décide ?

On prend le train en marche ou on le laisse passer ?

**GUIDE :
COMMENT BIEN
S'INTERROGER
SUR SON
GENRE ?**

Si nous ne sommes que les héritier·es et non les initiateurices de ce système, il est de notre responsabilité de défaire les croyances oppressives dont nous avons été nourri·es.

Pour ce faire, il peut être opportun de s'interroger sur son propre rapport au genre afin de briser le cycle de transmission irréfléchie des normes binaires.

Elles sont toutefois tellement ancrées qu'il est difficile de distinguer ce qui relève des diktats, de notre véritable personnalité.

S'interroger sur son genre, c'est se rendre compte que ce qui nous retient d'exister pleinement n'est que fictionnel. En cela, je ne dis pas que les oppressions auxquelles nous faisons face ne sont pas réelles, mais que leurs justifications sont créées de toutes pièces et n'ont donc aucune valeur.

C'est un long voyage d'introspection, et même s'il est possible de le faire seul·e, voici quelques pistes de questionnements pour vous accompagner dans vos réflexions.

Belle et douce exploration à vous !

Jusqu'à aujourd'hui, avez-vous pris le temps de vous interroger sur votre genre ?
Si non, savez-vous ce qui vous en a empêché ?

.....
.....
.....
.....
.....

Enfant ou adolescent·e, comment vous êtes-vous rendu compte de votre appartenance ou de votre non-appartenance à un genre ?

.....
.....
.....
.....
.....

À cette époque, quels messages vous étaient transmis à propos du genre ?
Vous semblaient-ils pertinents, logiques et ajustés par rapport à vos propres perceptions ?

.....
.....
.....
.....
.....

Plus jeune, quel regard portiez-vous sur ceux qui ne correspondaient pas aux normes de genre ? Votre perception a-t-elle évolué aujourd'hui ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Plus jeune, avez-vous le souvenir de vous être interdit certaines choses par peur d'être moqué·e et/ou violenté·e ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Aujourd'hui, quelles sont les expériences que vous souhaiteriez tenter, mais que votre identité de genre vous empêche d'essayer ? Qu'est-ce qui vous retient ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Vous souvenez-vous d'un moment déterminant dans votre vie en lien avec votre identité de genre ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Indépendamment de votre corps, listez ce qui vous permet de savoir avec certitude votre appartenance à un genre :

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Une femme ou un homme n'ayant pas fait l'expérience de ces situations est-il moins homme ou moins femme à cause de cela ?

- Oui
- Dans une certaine mesure
- Non

Avez-vous l'impression de tenir un (ou des) rôle(s) génér(e)s spécifique(s) en présence d'autres personnes, que vous abandonnez lorsque vous vous retrouvez seul·e ?

.....

.....

.....

.....

.....

Avez-vous l'impression que choisir de vous conformer à ce qu'on attendait de vous en matière de genre vous a coûté, ou au contraire, vous a permis d'atteindre certaines choses auxquelles vous n'auriez pu accéder autrement ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Que feriez-vous si on vous proposait de vivre une journée entière dans la peau d'une personne d'un autre genre que le vôtre ?

.....

.....

.....

.....

Pensez-vous que si les représentations (aussi bien en termes de genre que de sexualité) avaient été plus diversifiées, cela aurait eu un impact sur votre vie actuelle ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Quels types de styles vestimentaires, de pronoms, de coupes de cheveux, de gestuelles, de traits de caractère, de manières d'être regardé·e et perçu·e vous font ressentir un sentiment de complétude, de sérénité, de congruence, de joie quant à votre genre ?

.....

.....

.....

.....

.....

NOTE FINALE

En rédigeant cet ouvrage, l'un des plus gros défis a été de ne pas en écrire un qui fasse le double de pages. Cette thématique est tellement riche, tellement dense, qu'au cours de l'écriture, un sujet en amenait toujours trois autres. Puis je me suis rappelé cette phrase précieuse que m'a offerte ma thérapeute il y a de cela quelques années : « *ne nourris pas, donne faim* ».

Alors aujourd'hui, en écrivant les dernières lignes de ce manuscrit, mon plus grand souhait est qu'il n'ait pas répondu à toutes vos questions.

Puisse cette lecture vous laisser un goût d'inachevé, vous donner envie d'en savoir plus, de vous documenter davantage, d'engager des discussions enflammées avec vos proches, vos collègues, d'en parler avec votre psy, de le prêter à votre grand-mère et de remettre à leur place tous les trolls que vous rencontrerez.

Par-dessus tout, puisse cette lecture vous donner l'autorisation de vous interroger sur votre propre genre, puisse-t-elle vous accompagner sur le chemin d'une meilleure compréhension de vous-même et de vos rapports aux autres et à votre environnement.

Je suis intimement convaincu que la première étape de tout bouleversement systémique est la conscientisation de sa place au sein de la structure sociale, sa remise en question et l'accumulation de savoirs pour s'en émanciper.

Rappelons-nous toutefois que si les prises de conscience et les changements à l'échelle individuelle sont toujours bénéfiques, la structure injuste et inégalitaire du système actuel ne se verra bouleversée que si ces révolutions personnelles deviennent des soulèvements collectifs par et pour tousxtes.

Si comme souhaité, la lecture de ce livre vous a ouvert l'appétit, sachez que l'objet que vous tenez entre les mains n'est qu'une pièce d'un plus vaste édifice.

En pensant ce projet, ma volonté était d'en faire une véritable ressource pour tout type de public. J'ai donc créé une plateforme internet réunissant podcasts, livres, documentaires, films, séries, vidéos youtube, études scientifiques, plans de cours et brochures en tous genres afin de permettre à tout le monde de repartir de cette expérience le ventre plein.

Ainsi, que vous soyez une personne novice ou déjà bien documentée, soignant·e, professionnel·le de l'éducation ou du social, en questionnement sur votre propre genre, proche d'une personne trans ou non-binaire, que vous soyez avide d'en apprendre davantage sur une notion en particulier ou simplement désireux·ses de découvrir les brillants travaux ayant nourris la construction de cet ouvrage... L'aventure ne fait que commencer et pour la continuer, c'est par ici :



LEXIQUE

Adelphe = Issu du grec, signifiant union, il désigne les personnes avec qui on partage un lien de parenté réel ou symbolique. Ce terme permet de ne pas gêner ceux qui nous sont cher·es, à l'instar de l'équivalent anglais « sibling » qui désigne un frère/une soeur, indépendamment de son genre.

Agenre = Individu ne s'identifiant à aucun genre.

Allié·e = Personne supportant activement les luttes pour les droits des personnes minorisées tout en n'étant pas personnellement concernée.

Androgyne = **1.** Individu présentant une expression de genre empruntant à la fois aux codes masculins et féminins. **2.** Identité de genre non-binaire.

Aromantique = Personne ne ressentant pas ou peu d'attraction romantique ou uniquement sous certaines conditions.

Asexuel·le = Personne ne ressentant pas ou peu d'attraction sexuelle ou uniquement sous certaines conditions.

Assignation = **1.** Action d'attribuer ou de prescrire plus ou moins impérativement à quelqu'un, à un groupe ce qui lui est destiné ou le concerne. **2.** Donner, fixer à quelque chose une détermination, un caractère.

Binarité (de genre) = Système de classification sociale imposant un rapport au genre binaire et immuable comprenant deux identités distinctes et opposées, et des rôles précis définis comme typiquement masculin ou féminin.

Biphobie = Rejet de la bisexualité, hostilité et oppression systématique à l'égard des individus bisexuel·les.

Bisexuel·le = Personne pouvant être attirée par plus d'un genre, pas forcément au même moment et à la même intensité.

Butch = Femme lesbienne ayant une apparence, des attitudes ou des caractéristiques perçues comme masculines.

Care = Mise à disposition de ce qui est nécessaire pour le bien-être, l'entretien et la protection de quelqu'un·e ou de quelque chose. Ici, les enfants et les hommes.

Le concept d'éthique du *care* désigne quant à lui la critique de l'idée que certaines caractéristiques regardées comme féminines et souvent liées au *care* (souci de l'autre, dévouement, oubli de soi, compassion..) seraient naturelles. Le *care* est un élément central de l'exploitation des femmes puisqu'il permet, par leur sollicitude, de maintenir les travailleurs (leurs maris) dans de bonnes conditions physiques et psychiques.

Cisgenre (ou cis) = Individu dont l'identité de genre correspond au genre qui lui a été assigné à la naissance.

Cishétéronormatif = Système social, comportements et croyances influencé·es par la conviction que la norme est d'être cisgenre et hétérosexuel·le.

Cisnormatif = Système social, comportements et croyances influencé·es par la conviction que la norme est d'être cisgenre.

Cissexisme = Croyance en une binarité de genre absolue et en une assignation à la naissance immuable desquelles résultent l'oppression systémique des personnes transgenres et non-binaires. Synonyme : transphobie.

Coming-out = Anglicisme désignant l'action d'annoncer publiquement son orientation romantico-sexuelle et/ou son identité de genre.

Deadname = Également appellé morinom en français, il fait référence à l'ancien prénom dont les personnes trans ou non-binaires se séparent souvent afin d'en choisir un nouveau plus en accord avec leur identité.

Déconstruction = Processus de déconstruction et de désapprentissage des injonctions et autres croyances oppressives et discriminantes apprises tout au long de sa vie. La déconstruction n'est pas un état mais un travail perpétuel.

Diamorique = Se dit d'une relation dont au moins l'un·e des membres est non-binaire.

Double standard = Différence de perception, de jugement et de traitement d'actes ou de discours identiques en fonction du ou des groupes sociaux d'appartenance.

Drag = Forme d'art consistant à revêtir et incarner un portrait exagéré, décalé ou stéréotypé d'un genre. Le drag a, le plus souvent, un objectif divertissant et honore les masculinités, les féminités et les identités queer.

Dyadique = Non-intersexé.

Dysphorie de genre = Inconfort, souffrance liée à l'inadéquation entre le genre assigné à la naissance et l'identité de genre réelle.

Rappel : la dysphorie ce n'est pas souffrir d'être une personne trans, c'est souffrir du regard stigmatisant et discriminant posé sur les transidentités.

Essentialisme = courant philosophique qui affirme qu'il existe des essences propres à chaque entité, être ou chose. Chaque entité peut ainsi être spécifiée par un ensemble d'attributs indispensables à son identité et à sa fonction. Cette théorie suppose que l'essence d'une entité précède son existence.

Ex : une femme ne peut être femme que si elle est mère.

Euphorie de genre = Contraire à la dysphorie, elle désigne le sentiment de joie intense, de bien-être et de satisfaction lorsque l'on se sent aligné·e dans son identité de genre et/ou regardé·e et reconnu·e comme qui l'on est.

Expression de genre = Ensemble de critères esthétiques et comportementaux socialement et culturellement décrits comme masculins, féminins ou androgynes tels que le style vestimentaire, capillaire ou encore le langage corporel.

Femmage = Pendant féminin du mot « hommage » servant à témoigner respect et admiration à une femme décédée.

Femme transgenre = Personne transgenre assignée homme à la naissance mais dont l'identité de genre est féminine.

Féminisme = Terme parapluie désignant divers mouvements (afro-féminisme, féminisme matérialiste, transféminisme...) de lutte pour la libération de toutes face au système oppressif patriarcal.

Folrophobie = Rejet, hostilité et oppression systématique envers les « folles », c'est à dire les hommes gays perçus comme trop efféminés. Il s'agit d'une forme spécifique d'homophobie, un mépris et une discrimination des hommes homosexuels considérés comme « facilement identifiables » car trop extravagants ou maniérés.

Gay = **1.** Homme ayant une attirance romantico-sexuelle pour d'autres hommes. **2.** Dans le langage courant, ce terme peut également désigner une personne (tous genres confondus) ayant une attirance pour quelqu'un·e du même genre.

Genre = **1.** Différences sociales et culturelles qu'une société donnée attribue aux individus en fonction de leur sexe supposé. **2.** Système de division hiérarchique de l'humanité en deux moitiés inégales. **3.** Communément utilisé pour parler du ressenti qu'une personne a de son identité au regard des catégories de sexe.

Hétéronormatif = Système social, comportements et croyances influencé·es par la conviction que la norme est d'être hétérosexuel·le.

Hétérosexisme = **1.** Ensemble des attitudes, préjugés et discriminations en faveur de l'hétérosexualité, qui est alors établi comme seul modèle relationnel. **2.** Principe de vision et de division du monde social, qui articule la promotion exclusive de l'hétérosexualité à l'exclusion quasi promue de l'homosexualité. Synonyme : homophobie.

Hétérosexuel = Individu étant attiré par le genre dit « opposé ». Ce terme prend appui sur le concept de binarité de genre qui ne reconnaît l'existence que d'hommes et de femmes.

High femme = Personne queer, tous genres confondus, dont l'apparence est extrêmement féminine.

Homme transgenre = Personne transgenre assignée femme à la naissance mais dont l'identité de genre est masculine.

Homophobie = Rejet de l'homosexualité, hostilité et oppression systématique à l'égard des personnes homosexuel·les.

Homophobie intérieurisée = Personne homosexuelle persuadée de la véracité des stéréotypes négatifs concernant l'homosexualité. Cela peut être causé par des discours médiatiques, sociaux ou familiaux hétérosexistes. Les conséquences peuvent aller du déni de sa propre homosexualité/bisexualité à la discrimination active des personnes homo ou bisexuelles.

Homosexualité = Attrarice envers les personnes du même genre que soi.

Inclusivité = Inclusion des personnes minorisées aussi bien dans le discours que les actions de manière respectueuse et sensibilisée.

Injonction = Ordre formel d'obéir sous menace de sanction.

Intersectionnalité = Prise en compte de la manière complexe dont diverses formes de discrimination se croisent ou se chevauchent.

Intersexuation = Variation(s) naturelle(s) des caractéristiques sexuelles primaires et/ou secondaires qui ne correspondent pas aux définitions typiques de mâle et de femelle.

Lesbienne = Femme ayant une attirance romantico-sexuelle pour d'autres femmes.

Lesbophobie = Rejet de l'homosexualité féminine, hostilité et oppression systématique à l'égard des lesbiennes.

LGBTQIA+ = Acronyme pour désigner les personnes Lesbiennes, Gays, Bisexuelles, Transgenres, Queer, Intersexes et Asexuelles. Le + est là pour signifier que les identités qui ne sont ni cisgenres ni hétérosexuelles sont bien plus nombreuses que cela même si le sigle s'arrête ici.

Matérialisme = Courant féministe issu de la pensée marxiste qui analyse la domination masculine sous l'angle des rapports sociaux hiérarchiques et inégalitaires similaires aux disparités entre les classes sociales. Ici, l'assujettissement des femmes est dû à l'exploitation de leur force de travail (domestique et reproductive) par les hommes.

Mégenrer = Usage incorrect d'un terme genré ou d'un pronom ne correspondant pas à l'identité de genre d'une personne.

Minorité sexuelle et de genre = Groupe d'individus ne faisant pas partie de la « norme » en matière d'identité de genre et d'orientation romantico-sexuelle, donc qui ne sont pas cisgenres et/ou pas hétérosexuel·les.

Minorisées (personnes) = Personnes qui, en raison de leurs caractéristiques physiques, culturelles, religieuses, socio-économiques, de leur identité de genre ou encore de leur orientation romantico-sexuelle, sont distinguées des autres dans la société dans laquelle elles vivent, par un traitement différentiel et inégal, et qui par conséquent, font l'objet d'une discrimination collective.

Misandrie = Aversion et mépris des hommes en réaction à leurs comportements misogynes.

Misogynie = Aversion, mépris et oppression envers les femmes et la féminité.

Misogynoir = Aversion, mépris et oppression envers les femmes noires.

Non-binaire = Terme parapluie rassemblant toutes les identités de genre se situant en dehors de la binarité. Les personnes non-binaires ne se ressentent donc ni exclusivement homme ni exclusivement femme mais entre les deux, un mélange des deux, voire aucun des deux ou encore un autre genre non-limité par la masculinité ou la féminité. (ex: demi-genre, bigenre, neutrois, genderfluid...).

Oppression systémique = Répression perpétrée par un groupe social dominant sur un autre, donnant à ceux qui oppriment des priviléges en lien direct avec leur statut de dominant sur les plans institutionnels ou interpersonnels.

Orientation romantique = Attrance romantique, volonté de relationner, de s'engager dans des projets communs.

Orientation sexuelle = Désir, attirance sexuelle.

Out = Quelqu'un·e dont l'identité de genre et/ou l'orientation romantico-sexuelle est connue publiquement.

Pansexuel·le/Panromantique = Personne attirée par tous les genres (le préfixe pan signifiant « tout »).

Passing = Lorsque quelqu'un·e est perçu d'un autre genre que celui qui lui a été assigné à la naissance.

Pensée straight = Selon Monique Wittig, féministe matérialiste, ce concept définit l'hétérosexualité comme un régime politique qui rend possible l'exploitation, la domination et l'assujetissement des femmes grâce aux institutions telles que la famille ou le mariage.

Privilège = Avantage particulier considéré comme conférant un droit, une faveur à quelqu'un·e, à un groupe.

NUANCE IMPORTANTE

« Les priviléges ne sont pas liés à ce que vous avez vécu,
mais à ce que vous n'avez pas eu à traverser ».

Pronom = Procédé grammatical permettant de se référer à quelqu'un·e en fonction de son identité de genre sans le nommer.

QPOC = *Queer person of color*, cette abréviation désigne les personnes queer racisées.

Queer = **1.** Terme parapluie désignant toute personne ne s'identifiant pas comme cisgenre et/ou comme hétérosexuel. **2.** Identité politique se positionnant clairement contre le système cishétéronormatif.

NUANCE IMPORTANTE

Toutes les personnes LGBTQIA+ ne se reconnaissent pas dans ce terme qui, à l'origine, désignait davantage un positionnement politique qu'une appartenance à la communauté trans ou homosexuelle.

Racisé·e = Condition d'une personne victime de racisation, c'est-à-dire d'une assignation à une race (autre que blanche) réelle ou supposée selon certaines caractéristiques subjectives. Désigne également les personnes qui subissent du racisme.

Safe = Se dit de quelqu'un·e (souvent un·e professionnel·le de santé) censé être informé·e et formé·e aux questions de diversité de genre, de sexualité et de cultures lui permettant de ne pas discriminer son interlocuteur·e. Or, une personne totalement safe, ça n'existe pas. Nous avons tous des biais, souvent inconscients, nous emmenant malgré nous à avoir des réflexes ou des pensées sexistes, racistes, lgbtiphobes ou encore validistes.

Sexage = Assignation d'un individu à une classe de sexe.

Sexe = **1.** Relatif au corps sexué et à toutes les caractéristiques sexuelles primaires et secondaires phénotypiques (visibles) ou non. **2.** Classification sociale des êtres humains selon leurs caractéristiques sexuelles primaires et secondaires visibles.

Sexisée (personne) = Personne subissant le sexisme.

Sexisme = Discrimination basée sur les catégories de sexe (en tant que classes sociales).

Stéréotype = Croyance populaire souvent injuste et fausse concernant toutes les personnes d'une culture, religion, classe sociale, race, identité de genre ou encore orientation sexuelle.

TERF = *Trans Exclusionary Radical Feminists*, personnes se présentant comme féministes radicales mais excluant les personnes trans.

Transgenre = Individu dont l'identité de genre ne correspond pas au genre qui lui a été assigné à la naissance.

Transidentités = Terme générique désignant ce que vivent les personnes transgenres.

Transitude = Désigne l'état ou le fait d'être trans. Ce terme, contrairement à celui de transidentité, permet de mettre en avant les trajectoires trans collective plutôt que l'identité de genre individuelle.

Transfémine (personne) = Personne transgenre ou non-binaire dont le genre se situe quelque part sur le spectre féminin.

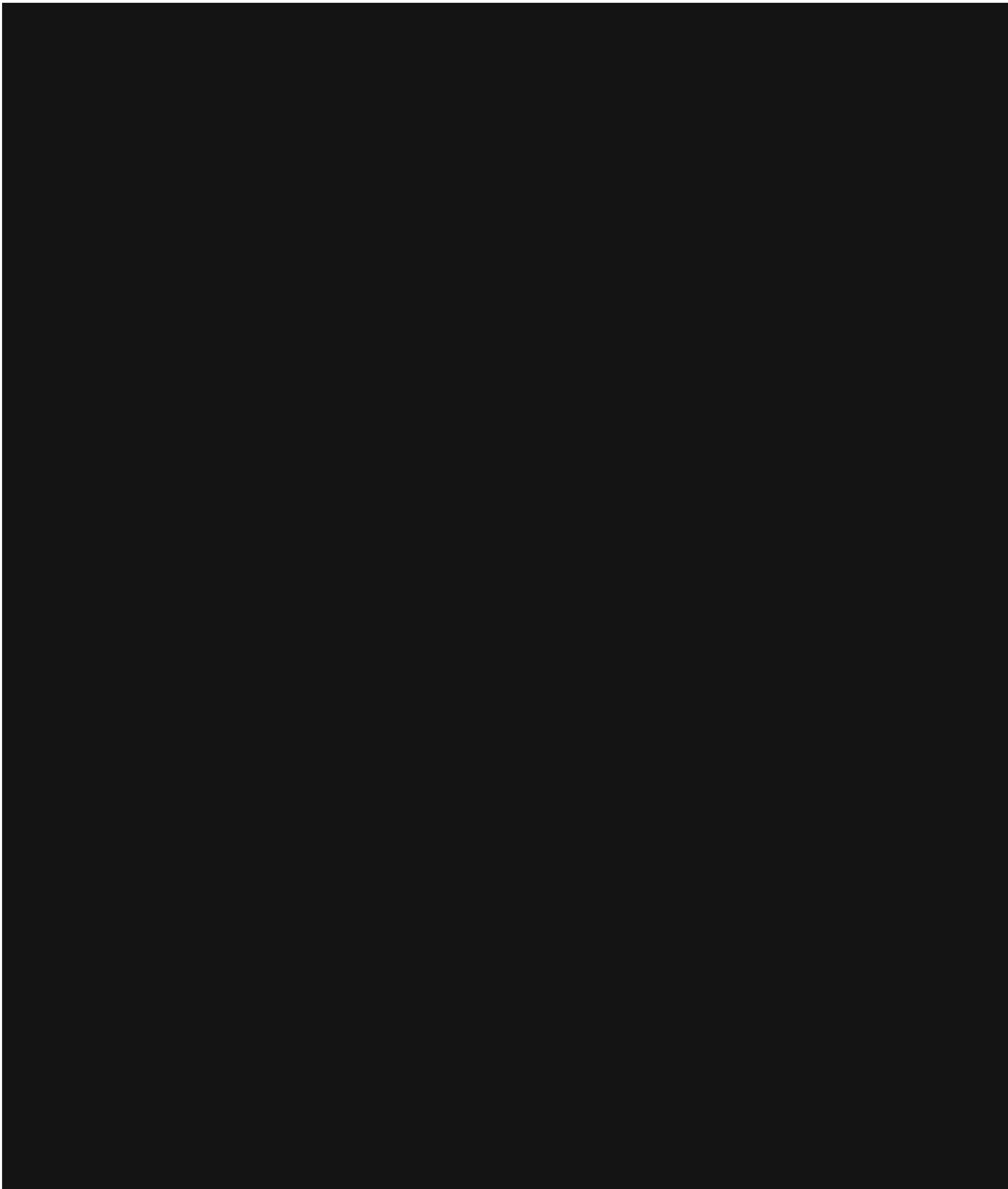
Transition (ou transitionner) = Processus par lequel une personne transgenre passe (ou non) pour affirmer son identité de genre. Elle peut être sociale, administrative ou médicale. Aucune d'entre elles n'est obligatoire pour être légitime dans son identité.

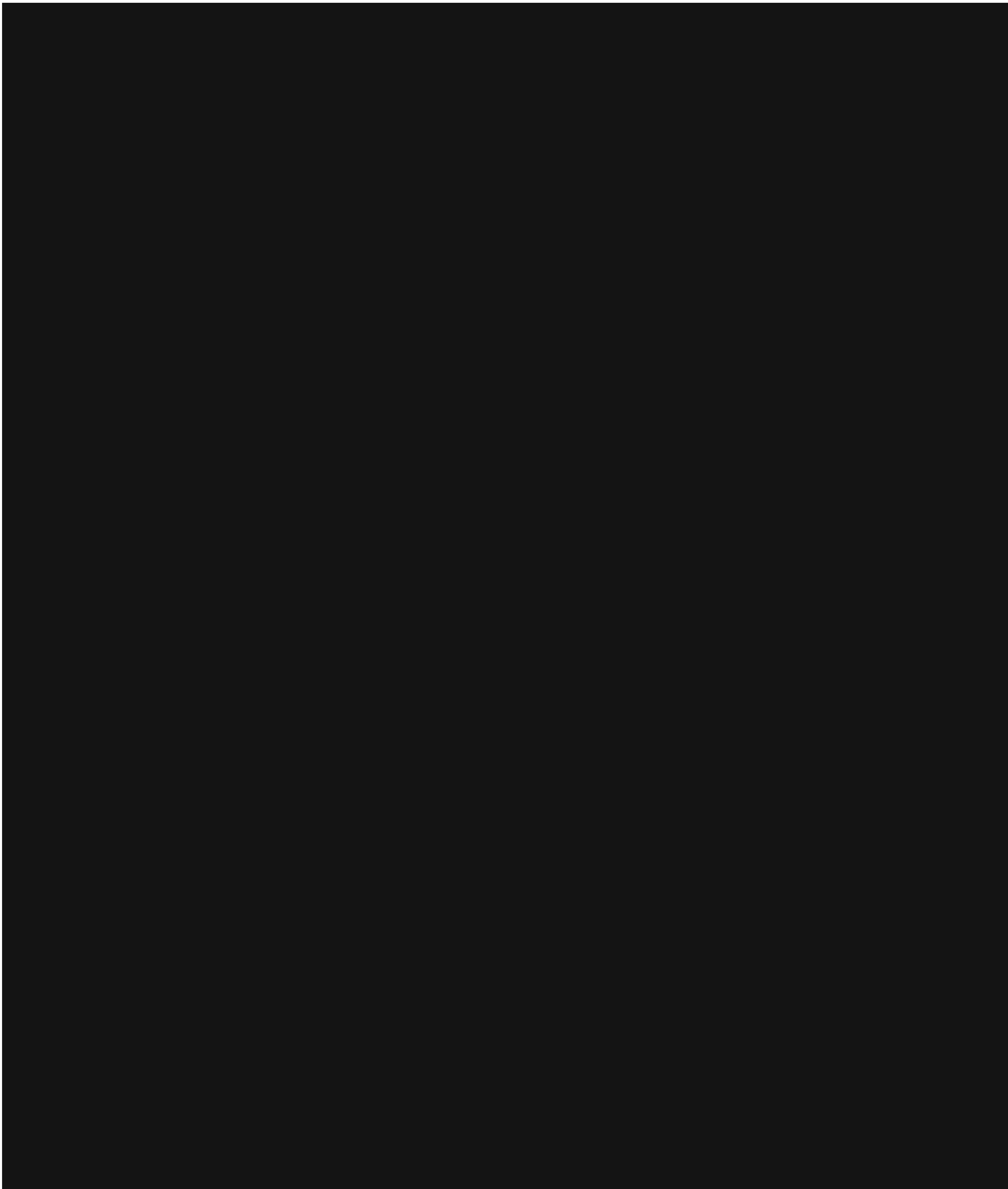
Transmasculine (personne) = Personne transgenre ou non-binaire dont le genre se situe quelque part sur le spectre masculin.

Transmisogynie = Aversion, mépris et oppression des femmes transgenres.

Transphobie = Rejet de la transidentité, hostilité et oppression systématique à l'égard des personnes transgenres.

Transphobie intérieurisée = Personne transgenre croyant en des stéréotypes négatifs concernant les transidentités. Cela peut être causé par des discours médiatiques, sociaux ou familiaux cissexistes. Les conséquences peuvent aller du déni de sa propre transidentité à la discrimination active d'autres personnes transgenres.





REMERCIEMENTS



Mon premier remerciement vous revient à vous qui tenez ce livre entre vos mains. Pendant ces deux années d'écriture, vous n'avez pas quitté mon esprit, j'espère de tout cœur qu'il vous plaira et pourra vous être utile.

Merci à la fée Sophie d'illuminer ma vie depuis ce soir de novembre 2020. Merci de me créer des opportunités dans lesquelles tu m'accompagnes si patiemment et justement. Les mots ne suffisent pas pour exprimer toute la gratitude que je ressens de t'avoir à mes côtés. Rien de tout cela n'aurait été possible sans toi.

Merci à Marie et Mathilde de m'avoir fait une place parmi les insolent·es, merci pour l'engagement que vous mettez dans votre travail et un merci infini de m'avoir laissé la liberté de raconter ce que je voulais ici.

Merci aux neuf illustratrices, Clémence, Asma, Facétie, Charlie, Leny, Annabel, Ambrose, Yolaine et Amé qui ont accepté de jouer le jeu et m'ont époustouflé par leurs interprétations si justes et singulières des sujets que je leur proposais de mettre en images.

Merci à mon amie Juliette, de m'avoir supporté pendant toute cette période de stress intense et d'avoir effectué la relecture finale saisissant amplement l'importance que ce projet avait pour moi.

Merci à mon amie Lexie, femme forte, puits de savoir, militante investie. Je suis infiniment reconnaissant de t'avoir auprès de moi dans la vie et dans la lutte, et plus qu'honoré que tu aies corrigé mon manuscrit.

Merci à Léane pour son regard exigeant et infiniment bienveillant, pour son attention aux détails et pour ses précieux conseils. Merci de m'avoir challengé, de m'avoir fait comprendre que je pouvais toujours faire mieux.

Je voudrais ensuite remercier ma famille pour sa patience pendant ces deux années de travail au cours desquelles iels ne m'ont pas beaucoup vu. Promis, je vais attendre un peu avant de me relancer dans un nouveau projet de livre.

Un merci tout particulier à maon partenaire de vie, mon premier soutien. Merci d'avoir cru en moi, même lorsque l'énergie et l'inspiration me faisaient défaut. Merci d'avoir supporté l'attente et pris soin de nous lorsque ce livre occupait mes journées et mes nuits.

Merci à ma mère pour sa confiance en mon potentiel qui a nourri la mienne, pour sa curiosité lors de sa relecture et sa volonté de toujours mieux comprendre pour être la meilleure des alliées. Merci pour les dizaines d'heures passées à s'assurer que chaque virgule de ce manuscrit était bien placée au bon endroit.

Merci à Alain, mon ami, mon mentor, mon camarade, sans qui je n'en serais pas là où j'en suis aujourd'hui.

Et enfin, merci à toutes les penseur·ses, les militant·es, les auteurices, les journalistes, les associations de terrain dont le travail me permet une remise en question perpétuelle et me nourrit profondément.

Notes

Notes

© 2024, Les Insolentes (Hachette Livre)
58, rue Jean Bleuzen – 92178 Vanves Cedex

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction, totale ou partielle,
pour quelque usage, par quelque moyen que ce soit, réservés pour tous pays.

Direction : Catherine Saunier-Talec

Responsables de projet : Marie Naudet et Mathilde Noizet

Mise en page : Les PAOistes

Relecture : Juliette Minel, Lexie Agresti, Léane Alestra, Marion Escudé

Fabrication : Marine Wiplier

Responsable partenariats : Dana Lichiardopol (dlichiardopol@hachette-livre.fr)

ISBN : 978-2-01-717415-8